

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filiâ. Bagl.



JULI LET 1775.

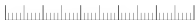
TOME XLIV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1775.

EXTRAIT.

Observations sur les fièvres putrides & malignes, avec des réflexions sur la nature & la cause immédiate de la fièvre; par M. FOURNIER, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, de la Société royale des sciences, médecin pensionné de la ville de Dijon, médecin des Etats généraux du duché de Bourgogne, & inspecteur des eaux minérales & médicales, tant de France qu'étrangères. A Dijon, chez Frantin, 1775, in-8°.

LA médecine feroit des progrès bien plus rapides, si ceux dont l'âge a mûri l'expérience faisoient part au public des ob-

4 OBSERVAT. SUR LES FIÈVRES

servations que leur longue pratique les a mis à portée de faire sur le traitement des maladies qui résistent le plus aux efforts de l'art. Mais, par un malheur dont il seroit difficile de trouver le principe, la plupart des médecins, au moins en France, écrivent avant d'avoir pratiqué, & cessent communément d'écrire dans le temps où leur expérience les mettroit en état de travailler utilement pour les progrès de l'art. C'est un reproche qu'on ne fera point à l'auteur des *Observations sur les Fièvres putrides & malignes* que j'entreprends de faire connoître à mes lecteurs; elles sont le fruit de cinquante-quatre ans de la pratique la plus sage & la plus heureuse. Elles sont précédées de quelques *Réflexions sur la nature & la cause immédiate de la fièvre*; matière obscure, & sur laquelle il n'est possible de donner que des conjectures. Celles de M. Fournier m'ont paru aussi bien & même mieux fondées que celles qu'on avoit proposées jusqu'à lui.

La fièvre est, selon quelques médecins, la maladie la plus dangereuse & la plus fréquente qu'on ait à combattre; d'autres la regardent comme un effort salutaire de la nature, qui, menacée de succomber sous les obstacles qui l'embarrassent, tâche de se délivrer de cette gêne, de les emporter & de les détruire, en excitant dans nos organes

des mouvements plus violents & plus précipités. En convenant que la fièvre ne se déclare jamais sans ces obstacles connus sous le nom d'obstructions des capillaires, ou sans quelque engorgement, pression & irritation qui en tient lieu; qu'elle en est toujours précédée, constamment soutenue, & ne se dissipe que lorsqu'ils ont été suffisamment diminués ou totalement emportés, les médecins ne s'accordent point sur la manière dont ces obstacles peuvent concourir à la production de la fièvre. M. Fournier commence par faire voir le peu de fondement de leurs hypothèses, ensuite il propose la sienne. Il pose d'abord pour principe, que les mouvements de dilatation & de contraction du cœur qui se succèdent sans interruption, sont produits par la contraction simultanée des fibres musculaires de son tissu, si admirablement disposées, que les unes ne peuvent entrer en contraction, sans solliciter & entraîner les autres dans un pareil effort; de sorte que la fin de la contraction des fibres spirales qui opèrent le resserrement des ventricules, est suivie immédiatement de celle des fibres longitudinales qui en exécutent la dilatation. D'où il conclut que le mouvement étant une fois imprimé au cœur par le sang qui y aborde, & qui doit causer un sentiment d'irritation dans ses fibres, son action continuera né-

6 OBSERVAT. SUR LES FIÈVRES

cessairement par la disposition organique de ces mêmes fibres, & cette action sera constante & uniforme tant qu'il n'y aura pas quelque cause étrangere qui la déränge, Mais si, par quelque obstacle ou par une cause quelconque, la quantité du sang versée par les conduits veineux n'est pas totalement & dans le même temps chassée dans les troncs artériels, il faut de toute nécessité que le mouvement du cœur augmente, parce que cette portion du sang, qui ne peut être évacuée, doit solliciter l'action des fibres spirales. D'où il résulte que les fibres du cœur étant continuellement irritées, leur force & leur action doivent nécessairement augmenter ; comme il arrive constamment à toutes les parties musculuses & nerveuses agacées par un aiguillon quelconque. Ce surcroît de force ne peut cependant pas vaincre l'obstacle, ou, ce qui est la même chose, pousser dans les artères toute la quantité de sang fournie par la dilatation du cœur. Il faut donc que cette augmentation de force soit employée à l'accélération & à la fréquence des contractions pour compenser par ce moyen ce qui manque à leur étendue & à leur profondeur. Je ne crois pas devoir suivre M. Fournier dans l'exposé qu'il fait des effets qui résultent nécessairement de cette cause prochaine de la fièvre ; j'observerai seulement que toutes

les parties de son système paroissent parfaitement liées entr'elles, & avec l'essence de la fièvre, qu'il fait consister dans *l'accélération & la force du battement du poulx, plus considérable que ne le comporte l'état des fibres musculaires.*

M. Fournier annonce que ses observations sur les fièvres malignes & putrides sont plutôt l'ouvrage du temps que le sien ; que depuis 1720, où il fut envoyé par ordre de la cour à la peste de Marseille, il a eu occasion de voir & de traiter un nombre infini de malades atteints de ce genre de fièvres, non-seulement à la Charité & à l'Hôtel-Dieu de Montpellier, dont il a été longtemps le médecin, mais aussi parce qu'il a été souvent employé dans tous les bourgs & villages de la côte maritime du Languedoc, qui, par leur situation au milieu des étangs & des marécages, sont continuellement exposés pendant les chaleurs de l'été aux fièvres malignes & aux charbons malins, dont il a exposé la nature & le traitement dans une Dissertation dont j'ai rendu compte. (Voyez le *Journal du mois d'Août 1774.*) Indépendamment de ces occasions si fréquemment renouvelées, il étoit encore mandé, par ordre du gouvernement, dans les villes & villages de la province de Languedoc, comme il l'est actuellement dans celle de Bourgogne, lorsqu'il s'y dé-

clare quelque maladie épidémique. C'est le résultat des observations multipliées qu'il a eu lieu de faire, qu'il présente aujourd'hui au public.

La fièvre maligne, dit M. Fournier, est toujours insidieuse, & d'autant plus redoutable, qu'elle, sous l'apparence d'un calme trompeur, désigné par un pouls presque naturel, un changement peu sensible dans les excréctions, elle répand sourdement dans l'intérieur ses ravages & ses mortelles atteintes. La fièvre putride marche plus à découvert; ses désordres sont pour ainsi dire plus réguliers; &, quoiqu'elle soit presque toujours accompagnée d'accidents dangereux & de redoublements violents, qui font craindre les engorgements internes, elle ne présente jamais ce fonds de corruption, cet abattement de forces, ce saisissement du genre nerveux, cette affection particulière du principe vital, qui caractérise la fièvre maligne.

Il distingue trois espèces de fièvres malignes. 1^o La fièvre maligne proprement dite, qui attaque les habitants de tous les pays, de l'un & de l'autre sexe, depuis l'âge de virilité jusqu'à celui de la vieillesse, qui n'en est pas même exempte, tandis qu'elle épargne la première jeunesse, plus communément exposée aux fièvres putrides & vermineuses. On observe qu'elle est plus fréquente &

plus violente dans les contrées méridionales, que dans celles qui approchent du nord. 2^o Les fièvres malignes pourprées, exanthémateuses, pétéchiales. Quoiqu'on remarque quelquefois les taches qui les caractérisent, dans la fièvre maligne proprement dite, elles en diffèrent pourtant en ce qu'elles sont essentielles dans les fièvres malignes pourprées, & se déclarent depuis le troisieme jusqu'au cinquieme ou fixieme jour, tandis que ces exanthèmes ne se font voir que sur la fin de la fièvre maligne proprement dite, & qu'ils sont presque toujours un présage d'une mort prochaine. Les fièvres pourprées & pétéchiales sont communément épidémiques & paroissent en différens temps dans certains pays, mais elles sont endémiques pour d'autres où elles paroissent fixées par une cause commune qui s'y renouvelle toutes les années. Elles sont contagieuses. 3^o La fièvre maligne pestilentielle est la plus vive de toutes les fièvres, la plus rapide dans ses progrès, & en même temps la plus contagieuse. Elle est endémique dans l'Ethiopie, l'Abyssinie, l'Egypte, & se propage par le commerce dans les provinces limitrophes, depuis long-temps familiarisées avec les ravages plus ou moins violents de cette cruelle fièvre, & qui ne prennent ou même ne pourroient prendre de justes mesures pour s'en garantir. C'est

de-là qu'elle est apportée en Europe, où elle est véritablement étrangère.

La fièvre maligne, difficile à connoître dans les premiers moments de son invasion, le devient encore plus lorsqu'elle se présente sous le caractère d'une fièvre intermittente, ou qu'elle conserve pendant trois ou quatre jours les apparences d'un calme trompeur qui en impose quelquefois aux praticiens les plus éclairés. M. Fournier en cite deux exemples frappants; l'un, d'une fièvre maligne épidémique, qui se manifesta à Montpellier, sous les apparences d'une fièvre intermittente-tierce, d'autant plus terrible, que les malades succomboient à la fin du troisième, ou au plus tard du quatrième accès; le second, d'une fièvre qui se déclara à Mâcon dans le mois d'Avril 1762. Les malades qui en étoient attaqués pouvoient se diviser en trois classes. Ceux de la première éprouvoient un frisson plus ou moins fort, plus ou moins long, suivi d'une douleur de tête gravative, d'un pouls vif, animé, d'une chaleur brûlante, auxquels succédoit le délire. Chez quelques-uns il survenoit des anxiétés, des envies de vomir, des vomissemens même. On observoit chez les autres, ou un cours de ventre séreux & fétide, ou bien un météorisme & une tension de l'abdomen sans aucune déjection.

Les symptômes qui caractérisoient la seconde classe étoient tout opposés, ou pour mieux dire ne présentoient que les apparences d'un calme & d'une tranquillité parfaite. Les malades ne se plaignoient ni de mal à la tête, ni dans aucune partie du corps; le visage paroissoit dans un état naturel; le pouls étoit fort & plein, on sentoit seulement, par la pression un peu forte de l'artere, une résistance dans les membranes artérielles, & dans l'écoulement des colonnes du sang; les malades répondoient parfaitement bien à toutes les questions qu'on leur faisoit, & on n'appercevoit aucun nuage, aucun trouble dans la tête; les urines couloient comme à l'ordinaire; & toutes les fonctions étoient en apparence si peu dérangées, que cet état de tranquillité en imposa à quelques personnes de l'art. Mais tous ces malades étoient pris, dans le temps qu'on s'y attendoit le moins, du délire, du hoquet, de mouvemens convulsifs & d'une tension du bas-ventre qui les faisoit périr du cinq au six, ou au plus tard du six au sept, dans quelques heures. Enfin on observoit dans les malades de la troisième classe plusieurs symptômes de la première, & quelques autres qui tenoient de la nature de ceux qui caractérisent la fièvre maligne proprement dite, mais qui, étant moins pres-

12 OBSERVAT. SUR LES FIÈVRES

sants, prolongeoient aussi la maladie du treizieme au quatorzieme jour.

Malgré tous les nuages & l'obscurité dont les fièvres malignes de toute espece peuvent être couvertes, il y a toujours des signes qui les précédent, des présages qui les annoncent, & qui n'échappent point aux yeux attentifs & exercés, sur-tout dans la fièvre maligne proprement dite, comme aussi plusieurs autres qui la font connoître avec certitude dans son commencement.

1^o La fièvre maligne s'annonce presque toujours par des lassitudes spontanées, des foiblesses ou des langueurs passageres, des pesanteurs ou des douleurs de tête qui se dissipent promptement & reviennent de même, des surcharges d'estomac sans cause évidente, & un dégoût marqué pour les substances animales. 2^o Un des symptômes dont les malades se plaignent le plus constamment, suivant M. Fournier, est un sentiment de pesanteur & une douleur gravative dans la région lombaire.

3^o Les signes qui se manifestent dans le temps de l'invasion, sont le changement du visage, celui des yeux, l'altération du regard, ses variations ou son immobilité, qui dénotent évidemment une irritation vive dans le principe des nerfs, qui se communique aux sens extérieurs. 4^o On observe

toujours, d'une maniere plus ou moins marquée, dans le premier temps de la fièvre maligne, quelque embarras dans la tête, soit pesanteur ou douleur, souvent des instans partagés entre des idées saines & disparates, ou des moments passagers de délire obscur ou d'affoupissement. 5° L'abattement & la prostration des forces est toujours un signe certain & un symptôme essentiel, inséparable de la fièvre maligne : cet abattement y est même porté à un plus haut degré que dans toute autre maladie.

6° Tous les auteurs qui ont écrit sur la fièvre maligne annoncent que le pouls est naturel, ou presque naturel dans cette fièvre. M. Fournier y a cependant observé constamment plus ou moins d'altération : 1° tantôt il a trouvé une tension dans les membranes artérielles, qui paroissoit gêner & brider la dilatation de l'artere ; & il a senti en même temps, en pressant l'artere par degrés, une résistance de la part de la colonne du sang qui passoit dans le canal : 2° tantôt, mais plus rarement, il a trouvé le pouls mou & déprimé, & un écoulement flasque & vuide du sang, dont les cylindres & les colonnes paroissent se partager.

7° La langue est pour l'ordinaire empâtée, brune, sèche ou blanchâtre dans les premiers moments de la fièvre maligne ; mais les différents changements d'aridité,

de teintes bilieuses, de noirceur, de fétidité, qu'elle éprouve à mesure que la maladie avance, ne se montrent pas toujours dans son début. Ainsi l'état de la langue observé dans la première invasion, n'est pas un indice certain du véritable caractère de la fièvre maligne. Il en est de même du gonflement du visage & de la surdité, qui se déclarent assez souvent dans le commencement de cette fièvre, & qu'on doit regarder pour-lors comme des symptômes très-fâcheux, tandis qu'ils sont d'un présage favorable pendant le cours ou aux approches du déclin de la maladie.

8° C'est dans les entrailles que se trouve communément le foyer des fièvres malignes; aussi la cavité du bas-ventre est-elle toujours affectée; & on y sent, lors même qu'il paroît déprimé une tension & une résistance interne plus marquée qu'au dehors, & qui augmente ou diminue, en différents temps de la journée. Enfin l'état naturel ou presque naturel des urines, est un mauvais présage, & décele, selon M. Fournier, sur-tout lorsqu'il concourt avec l'abattement des forces, un éréthisme général des vaisseaux.

Les fièvres malignes épidémiques ne sont pas précédées de ces signes avant-coureurs qui annoncent les fièvres malignes proprement dites; elles attaquent brusquement

ceux qui sont exposés à l'action de la cause commune, ou aux émanations qui s'échappent des corps des malades ; mais ce doute, & l'incertitude sur leur caractère, est bientôt dissipé par le nombre des malades qui en sont attaqués, & par la nature des accidents qui se déclarent.

Toutes les fièvres malignes épidémiques sont plus ou moins contagieuses & plus ou moins meurtrières ; de sorte que ceux qui servent les malades par état ou par devoir, doivent se soumettre, pendant tout le ravage de l'épidémie, à un régime très-severe, à diminuer beaucoup de la quantité de leurs aliments, avec la précaution, s'il est possible, de visiter le plus grand nombre des malades avant leur repas, & de prendre le grand air dans la journée, sur-tout après leur service. C'est à cette double précaution que M. Fournier attribue principalement la santé que les médecins conserverent pendant la peste de Marseille ; tandis que quelques chirurgiens, ayant pris une méthode toute opposée, & s'étant rempli l'estomac avant de visiter les pestiférés, furent tous, quelques jours après, la triste victime de leur aveugle confiance & de leur imprudente prévention.

Toutes les causes capables de produire la fièvre putride, portées à un plus grand point d'intensité, donneront naissance à la fièvre maligne. Ces causes sont, selon M.

16 OBSERVAT. SUR LES FIÈVRES

Fournier, 1^o les exercices violents, la chaleur excessive, l'usage immodéré des boisons ardentes; les malheurs, les réflexions tristes qui y sont attachées; les travaux assidus & les fortes contentions d'esprit. 2^o La suppression de l'insensible transpiration ou de la sueur, celle des autres excréations naturelles; les vives douleurs, lorsqu'elles durent quelque temps; les suppurations internes ou externes dont les issues ont été fermées, le refoulement d'une humeur dartreuse. 3^o Les mauvais levains accumulés dans les premières voies. 4^o Enfin, le dérangement des saisons, les différents changements qui surviennent dans l'atmosphère, les exhalaisons de toute espèce qui s'y mêlent, peuvent concourir à la production de la fièvre maligne proprement dite, mais plus communément donnent naissance à la fièvre maligne épidémique. C'est ce que l'auteur développe dans un article séparé, où il réduit les causes capables de produire les épidémies aux trois suivantes; 1^o aux différentes qualités ou changements de l'air, sur-tout aux alternatives de chaud & de froid qui se succèdent rapidement; 2^o aux émanations particulières qui s'élèvent de l'intérieur de la terre ou de sa surface, sur-tout aux exhalaisons des eaux bourbeuses croupissantes, au limon, à la putréfaction des insectes, des poissons, &c; 3^o à la mau-
vaise

vaïse qualité des aliments ; mais cette dernière cause n'a lieu que dans les malheureuses & cruelles années de stérilité & de famine , & dans les sièges obstinés & longs.

Je ne suivrai pas M. Fournier dans l'exposition & la théorie qu'il donne des différents symptômes qui se manifestent dans les fièvres malignes , tant ordinaires qu'épidémiques ; je me contenterai de remarquer qu'aux signes que j'ai rapportés ci-dessus , & qui sont autant de symptômes de cette espece de fièvre , se joignent dans le commencement des nausées, des vomissements, des cours de ventre de différente nature, des pesanteurs ou douleurs d'estomac. Souvent il arrive dans les progrès que la langue & tout l'intérieur de la bouche , qui n'avoient d'abord paru que pâteux, puis secs, puis chargés d'une croûte de différentes couleurs, sont attaqués de gangrene au point qu'on voit les membranes de l'intérieur de la bouche & d'une partie du canal alimentaire se détacher par lambeaux. De même les urines, qui dans le principe avoient paru naturelles, ou presque naturelles, deviennent, par le progrès de la maladie, bourbeuses, briquetées & sanguinolentes, ou noires. On observe souvent des redoublements plus ou moins violents , plus ou moins forts, qui se manifestent pour l'ordinaire vers les quatre ou six heures du soir : on ne s'apperçoit

qu'avec peine de leur commencement, le malade ne se plaint d'aucun froid ni intérieur, ni externe ; il n'y a qu'un refroidissement des pieds & des extrémités supérieures, auquel le malade ne pense pas. Ce frisson n'avance que lentement à une chaleur plus ou moins sensible, mais qui se soutient pendant long-temps. C'est dans ces redoublements que le malade est beaucoup plus accablé, la tête plus affectée ; & que les embarras se forment dans les différents viscères. Quelquefois ces redoublements sont plus violents, & annoncés par un froid convulsif de la mâchoire & de la langue, de cardialgies ; toujours suivi d'une chaleur très-âcre, d'agitations continuelles & de mouvements convulsifs.

Au délire obscur qu'on observe dans le commencement des fièvres malignes, se trouve souvent joint un état intermédiaire, une espèce de *coma vigil*, où les malades les yeux fermés paroissent dormir, quoiqu'ils soient éveillés & dans le délire ; de manière que, si on les touche ou qu'on leur parle, ils ouvrent les yeux, regardent de travers, répondent quelquefois, mais retombent promptement dans leur sommeil. A cela succede quelquefois une véritable léthargie, ou une espèce d'accident apoplectique accompagné d'hémiplégie. D'autres fois le délire est accompagné de mouvements con-

•vulſifs, auxquels ſe joignent dans le progrès de la maladie le ſoubreſaut des tendons; le hoquet, & un changement très-ſenſible dans le pouls.

La nature, quoiqu'accablée, fait cependant tous les efforts dont elle eſt encore capable pour tenter quelque évacuation qui puiſſe la ſoulager. Mais, comme il ne lui eſt pas poſſible de ſe débarrasser de toute la maſſe de la matiere morbifique, ou de changer la qualité délétère communiquée à toutes nos humeurs, elle l'attaque en détail, & redouble ſes forces pour en détourner une partie en dehors; ce qui donne naiſſance à différens dépôts, comme les parotides, les bubons, les charbons, les diarrhées, les flux d'urine, les hémorragies, &c. qui paroiſſent dans le cours de la fièvre maligne. La nature, débarrassée par cette décharge, travaille enſuite avec plus de ſuccès à atténuer, fondre & détruire le reſte de la maſſe étrangere, & opere ces criſes ſalutaires, ces heureux dépôts qui calment les accidents du mal, & rétabliffent peu à peu l'ordre dans toutes les ſécrétions. Si au contraire les forces vitales ne peuvent pas domter l'âcre dominant dans nos humeurs, la nature donne, dans les éruptions ou les évacuations qu'elle a déjà préparées, des marques de ſa foibleſſe ou de ſon impuiſſance par des criſes infidelles, des paro-

tides, des bubons durcis bientôt après leur sortie, des éruptions avortées presque dans leur apparition, ou bien des évacuations forcées & continues, des hémorragies excessives, des diarrhées colliquatives qui avancent encore l'épuisement général, & précipitent la destruction de notre machine.

Les fièvres inalignes pourprées, exanthémateuses, &c. tendent toujours, par leur caractère, à une éruption cutanée qui est de leur essence; au lieu qu'elle ne l'est point du tout de celle de la maligne proprement dite, dans laquelle elles ne paroissent que rarement dans son cours, ne se manifestent que sur la fin, seulement en deux ou trois endroits du corps, & sont toujours funestes par leur apparition; au lieu que dans les épidémies elles se déclarent du trois au quatre ou cinq, couvrant indifféremment toute la surface du corps, sont souvent très-favorables lorsqu'elles paroissent avec quelque diminution des accidents, & qu'elles sont suivies, le sept, le onze ou le quatorze, de sueurs ou d'une salivation abondante, qui terminent la maladie plus heureusement que toute autre évacuation.

Les médecins sont en général peu d'accord sur le traitement qui convient le mieux dans la fièvre maligne. Sans épouser aucune secte, M. Fournier se contente d'exposer ce que sa longue expérience lui a appris sur

L'efficacité des différents moyens qu'on a cru pouvoir employer pour la combattre. Il condamne la saignée, sur laquelle plusieurs célèbres praticiens, trop occupés de la disposition inflammatoire du sang, croient devoir insister; 1^o parce qu'il a toujours observé que le pouls change bientôt après la saignée, dans quelque temps de la fièvre maligne qu'on la pratique; qu'il devient plus petit, plus foible, s'affaïsse, se déprime; & que les accidents, bien loin de diminuer, augmentent après cette évacuation; 2^o que ces effets funestes se remarquent encore plus promptement après la saignée du pied: de plus, le bas-ventre s'embarrasse, & les émétiques & les purgatifs qu'on veut ensuite employer ne réussissent jamais, & ne peuvent même réussir dans l'état de gêne où la révulsion opérée par la saignée a mis tous les viscéres du bas-ventre. 3^o La saignée diminue les forces, qui ne sont que trop abattues dans la fièvre maligne; nouvelle raison qui doit nécessairement la faire proscrire, ou du moins ne permettre de l'employer qu'avec la plus grande réserve, une seule fois dans le commencement de la maladie, supposé même que les indications les plus pressantes paroissent l'exiger.

Il n'en est pas de même de l'usage d'une boisson abondante; c'est une des premières ressources qu'on doit employer dans le trai-

22 OBSERVAT. SUR LES FIÈVRES

tement des fièvres putrides & malignes ; elle peut suppléer beaucoup d'autres remèdes, & sans elle ceux-ci ne sçauroient avoir un succès favorable. M. Fournier assure avoir vu pendant la peste de Marseille un grand nombre de malades qui avoient échappé au danger de cette cruelle maladie, par une boisson abondante d'une simple tisane de scorfonere ou de chiendent, avec quelques feuilles de bourrache, dans les premiers moments où ils avoient été surpris & frappés du mal. Il arrive souvent, dans les fièvres malignes, que les tisanes acidules, nitreuses, émulsionnées, ne peuvent pénétrer le tissu de la langue & des autres parties de la bouche & du gosier, recouvertes d'une croûte desséchée & racornie. M. Fournier dit s'être servi avec succès, dans ces circonstances, d'huile d'amandes douces ou d'huile d'olives, auxquelles il fait ajouter quelques gouttes de suc de citron : il assure qu'avec ce secours il a vu les organes se dégager, les sécrétions & les excréments se renouveler. Ce remède est d'ailleurs efficace pour détruire les vers qui n'accompagnent que trop souvent ce genre de maladies.

Les vomitifs doivent toujours être employés dans les premiers temps des fièvres malignes, sur-tout des fièvres exanthémateuses & épidémiques ; & souvent la nécessité de revenir à la charge deux ou trois fois est évi-

dément indiquée par le fond de putridité qu'on remarque, & par les accidents menaçants qui, augmentant de plus en plus, présentent cet embarras général des viscères & cet accablement de la nature, qui exigent les secours les plus pressants. Une observation constante a démontré les avantages des émétiques dans ces circonstances, & la raison fait aisément connoître le principe de leur efficacité. En effet, l'action qu'ils exercent sur les nerfs de l'estomac, & qui par leur moyen se communique à tout le système nerveux, est bien propre à reveiller les forces abattues; d'un autre côté, les secousses qu'ils procurent à tous les viscères du bas-ventre & de la poitrine doivent nécessairement contribuer à débarrasser leurs couloirs, & par conséquent à les décharger du fardeau d'humeurs croupissantes qui les accablent.

Après l'usage des émétiques, on doit, selon M. Fournier, recourir promptement aux purgatifs, sans attendre que la nature ait travaillé à la coction de la matière morbifique; il se fonde sur cet aphorisme d'Hippocrate : *In principijs morborum si quid videatur movendum, move*; & il prétend que la nécessité absolue d'emporter les levains des premières voies est démontrée par les nausées, les pesanteurs d'estomac, le vomissement, les tensions du ventre, l'abat-

tement subit des forces , l'aversion pour les substances animales , l'amertume , la sécheresse & les différents états de la langue. Il prescrit donc de purger le second ; le troisieme , le quatrieme jour , sans attendre servilement le septieme , le quatorzieme. Il veut seulement qu'on profite des moments de calme pour placer ces secours avec plus d'avantage & de succès. Il assure que la crainte de troubler le travail de la nature par l'usage des purgatifs est d'autant plus mal fondée , qu'il a constamment observé que ces évacuans , loin d'interrompre l'ouvrage de la dépuracion , l'avançoient au contraire , la soutenoient , & la rendoient plus complete & plus décisive.

Les vésicatoires sont évidemment indiqués dans la fièvre maligne , par l'oppression qu'ils réveillent plus efficacement qu'aucun autre secours , & par l'abondance des matieres délétères qui inondent tous les viscères. M. Fournier les a toujours mis en usage le second ou le troisieme jour , sans attendre la plus légère menace du côté du cerveau , ou de l'ébranlement du système nerveux. Il assure que le moindre retardement peut être funeste , & que cette ressource , si décisive dans le temps favorable , devient souvent infructueuse & inutile lorsque le désordre est général , & que le mal s'est totalement emparé des viscères essentiels à la vie.

Depuis 1728, où M. Fournier reconnut d'une manière manifeste l'efficacité du quinquina pour suspendre la violence & arrêter la rapidité d'une fièvre maligne qui ravageoit alors Montpellier, il n'a cessé d'en faire usage dans toutes les potions purgatives ; & il a constamment observé qu'il résistoit non-seulement à la pourriture, diminueoit & affoiblissoit les redoublements assez fréquents dans cette maladie, mais qu'il donnoit encore une nouvelle activité aux purgatifs, & rendoit l'évacuation plus décisive & plus favorable.

Il n'est pas de remèdes dont on ait plus abusé que des cordiaux & des alexipharmques dans toutes les fièvres malignes & éruptives ; il seroit néanmoins dangereux de vouloir les bannir de leur traitement : l'expérience démontre que leur usage est souvent nécessaire, & même indispensable dans les foiblesses, les cardialgies, les froids considérables à l'entrée des redoublements, dans les cas d'un abattement considérable des forces, ou d'un épaisissement plus marqué dans nos humeurs ; parce qu'il s'agit essentiellement de soutenir dans ces moments le principe de vie qui paroît s'éteindre, de relever le pouls, de ranimer la circulation, &c. L'action des cordiaux est momentanée, & ne s'étend pas à la destruction du venin particulier qu'on veut sup-

26 OBSERVAT. SUR LES FIÈVRES

poser dans cette fièvre. En communiquant des parties volatiles & spiritueuses à notre sang, ils excitent le mouvement intestinal de nos humeurs, & les oscillations de tout le système vésiculaire. C'est uniquement par cet effet qu'ils conviennent & sont même indispensables dans les défaillances, les faiblesses, comme aussi dans le déclin de la fièvre maligne, où la nature, épuisée par les évacuations, exige essentiellement le secours des analeptiques & des fortifiants.

Il arrive encore quelquefois que les cordiaux employés dans le déclin de la fièvre maligne, pour soutenir les forces, concourent avec les efforts de la nature, terminent heureusement la fièvre par les sueurs; mais cette crise favorable est plus ordinaire dans les fièvres continues putrides, & les épidémiques malignes: les sueurs même sont d'un sinistre présage dans le commencement ou l'augmentation de la fièvre maligne proprement dite; & c'est presque toujours par la voie du canal intestinal ou des urines, ou des dépôts particuliers, que la nature se délivre du levain étranger. M. Fournier rapporte cependant deux observations, dans lesquelles la nature s'étoit ménagé des issues vraiment critiques, non-seulement par les sueurs, mais encore par l'expectoration.

Tel est le précis de la doctrine de M. Fournier sur les fièvres malignes. Je ne

doute pas que les praticiens n'y applaudissent, & ne regardent son ouvrage comme un des morceaux les plus propres à guider les jeunes praticiens dans le traitement d'une maladie qui leur présente tant d'écueils. Il feroit à souhaiter que l'accueil que ses observations ne manqueront pas de recevoir du public, pussent l'engager à publier celles qu'il a dû nécessairement faire sur les autres maladies dans le cours de sa longue pratique.

CONSULTATION

Adressée à M. PAJON DE MONCETS, docteur-régent, ancien professeur de matière médicale, de l'Académie royale de Châlons-sur-Marne, & de la Société royale d'agriculture d'Orléans.

MONSIEUR,

Ma santé a commencé à s'altérer après ma seconde couche, qui fut suivie de pertes opiniâtres qui m'ôterent le sommeil & les forces. Elles ont duré neuf à dix mois. Je pris à ce période les eaux de Passy épurées, coupées avec les eaux non épurées. Au bout de trois semaines mon sommeil & mes forces se rétablirent, & je gagnai la fin de l'année 1772, sans aucune maladie mani-

feſte. Au commencement de 1773, je fus affectée d'un rhume : (je ſoignois pour-lors ma mere attaquée d'une fauſſe fluxion de poitrine , qui la fit périr en peu de temps.) Mon rhume ſe termina ſans expectoration ; mais je m'apperçus que je commençois à rendre des crachats dans leſquels il y avoit de petits grains blancs & infectés ; & peu de jours après je fus priſe d'un point douloureux ſous la pointe du ſein droit , pour lequel je fus ſaignée deux fois. La douleur ſ'appaîſa , mais ne ſe guérit pas ; car ce point a ſubſiſté depuis , & n'a cédé à aucun remede. Lorsque je fais quelque mouvement un peu forcé de mon bras , j'ai le ſentiment qu'il ſe creve de petites bulles qui répandent ſur la partie malade une eau froide , âcre & piquante , qui laiſſe après elle une douleur plus vive , & qui augmente l'inflammation.

Je conſultai un médecin qui me fit prendre de la caſſe cuite , & une tiſane de bardanne & des cinq racines apéritives. Ces remedes me procurerent un petit mieux ; mais j'avois de nouveau perdu le ſommeil depuis le mois de Janvier. Mes crachats , qui avoient toujours un mauvais goût , commencerent à ſe rouiller ; il ſ'eſt mêlé du ſang. Je paſſai tout l'été ſans ſommeil & très-ſouffrante , avec de la rougeur à la joue droite & du gonflement , de la fièvre tous

les soirs, point d'appétit, une tristesse affreuse, souvent dans la nuit des vertiges. Dès-lors mes regles ont très-peu coulé, quoiqu'elles aient paru à des époques exactes. Mon sang a été très-appauvri, & n'est presque plus coloré. Je fus de nouveau prise de mon même point en Septembre, mais plus vivement qu'à l'ordinaire. Je fus saignée du pied. En Novembre mon médecin crut devoir me faire mettre un emplâtre vésicatoire sur le dos. Les douleurs de ce remède me le rendirent très-nuisible. Une fièvre forte, une agitation terrible en furent les suites. Ce ne fut qu'avec le lait que je pus calmer l'état dans lequel j'étois tombée. Je soutins l'usage du lait pendant trois mois, au bout desquels j'eus une forte indigestion qui me força à l'interrompre pendant huit jours. Je le repris un mois, & une nouvelle indigestion me le fit cesser. J'étois pour-lors à la fin de Février 1774; j'attendois avec grande impatience le temps de la saison des eaux du Mont-d'Or. Je ne fis aucun remède marqué depuis Février jusques en Juillet, que je pris les eaux du Mont-d'Or, qui ne me firent ni bien ni mal. Je revins en Août avec un peu plus de sommeil; mais tous les autres accidents de ma maladie ont continué avec la même vivacité. Mes forces ont sensiblement diminué, étant exténuée par un dévoiement opiniâtre, qui, lorsqu'il s'ar-

rête, est remplacé par de l'angoisse & du crachement de sang.

Désespérée de mon état, j'ai pris pendant deux mois le remède de M. Gamet, qui m'a perdu le peu de forces & d'estomac qui me restoient. Depuis ce temps, j'ai languiné misérablement avec des crachements de sang fréquents, un dévoiement considérable & habituel, & un dépérissement absolu.

Voilà, Monsieur, en abrégé ce que j'ai éprouvé depuis vingt-huit mois. J'espère que vous voudrez bien ne pas refuser vos soins à une personne désespérée de son état, à une mère de famille, titre seul qui lui fait désirer de recouvrer la santé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponse à l'exposé.

MADAME,

Jamais maladie ne fut plus aisée à caractériser que la vôtre. Les accidents qui l'ont précédée, & les symptômes qui l'accompagnent sont trop frappants pour pouvoir s'y méprendre. Il paroît même on ne peut pas plus étonnant, que les médecins que vous avez consultés, & qui ont une sorte de réputation, aient pu vous conseiller des remèdes si contraires à votre soulagement.

En effet, il est évident que le rhume que vous avez éprouvé au commencement de

1773, & auquel vous avez négligé de remédier, à cause des soins respectables qui vous occupoient, a acquis de l'intensité. Il n'y a point eu d'expectoration; l'inflammation dans ce viscere a produit un commencement de suppuration, qui a procuré dans les crachats ces petits grains blancs infectes que vous y avez remarqués. De-là le viscere étant tuméfié & enflammé, a déterminé une adhérence avec les côtes; ce qui vous a fait éprouver ce point douloureux sous le sein droit. Les saignées que l'on vous fit pour-lors furent très-bien indiquées, durent diminuer le gonflement & l'inflammation, mais ne furent pas suffisantes pour détruire l'adhérence. Cette cohésion du poumon aux côtes est prouvée par la douleur sous l'omoplate & au sein droit, par la difficulté que j'ai conçu que vous deviez éprouver à vous coucher également sur les deux côtés, & dont vous êtes convenue; ainsi que de la grande gêne que vous ressentez en montant, ou en faisant quelque mouvement un peu forcé des bras. Ces petites bulles qui, d'après votre sentiment intime, répandent sur la partie affectée une eau froide, âcre & piquante, & suivie de douleur, démontrent l'expression que les mouvements forcés des bras & de la poitrine forment sur une plaie ou cicatrice toujours enflam-

mée, & par la nature de la plaie, & par l'action du viscere.

Quoi ! Madame, dans ces circonstances, ce médecin que vous m'avez nommé, connu pour amuser les femmes vaporeuses par de petits remèdes innocents ou des exercices extraordinaires, a pu vous conseiller une tisane de bardane & des cinq racines apéritives ? Je ne le nommerai pas par égard.

Ces remèdes vous procurerent un petit mieux, dites-vous ? Evaluons-le. Vous étiez affoiblie par la douleur, par la fièvre, par la perte du sommeil. Cette tisane, composée de médicaments chauds toniques, a semblé ranimer vos forces : semblable à ces malades qui sont forts en apparence par l'intensité de la fièvre, & qui perdent ces mêmes forces lorsqu'ils cessent d'être agités par elle, vous avez appelé cet état un petit mieux ; mais vos crachats, qui avoient un mauvais goût, commencerent à se rouiller, & insensiblement il s'est mêlé du sang ; vous avez passé tout l'été sans sommeil & très-souffrante, avec de la rougeur à la joue droite, du gonflement, de la fièvre tous les soirs, point d'appétit, une tristesse affreuse, souvent dans la nuit des vertiges. Voilà un petit mieux qui me paroît un grand mal. La racine de bardane & les cinq apéritives n'étoient certainement point indiquées, & l'on

l'on peut même dire que c'est ce petit mieux qui a déterminé le reste de vos maux.

Je vous suis pas à pas dans l'exposé des accidents que vous avez sentis. Vos règles ont peu coulé, quoiqu'elles aient paru aux époques; votre sang a été appauvri, & n'a été presque plus coloré. Vous avez été prise de nouveau du même point, mais plus vivement qu'à l'ordinaire. La racine de bardane pourroit bien être accusée d'avoir occasionné cette acerbescence.

Un nouveau médecin vous fit saigner du pied. Un sang peu coloré & appauvri, des forces abattues méritoient des considérations. La douleur du point étoit urgente. J'aurois préféré une ou deux très-petites saignées du bras, qui, dans le premier instant du point, avoient procuré du soulagement. Rien n'annonçoit une humeur viciée quelque, chariée dans la circulation, & enfin fixée par métastase à l'endroit où vous éprouviez ce point douloureux & suffoquant, pour déterminer cruellement l'application d'un emplâtre vésicatoire. La fièvre forte & les agitations terribles durent être les effets d'un remède aussi mal indiqué. Je ne le nommerai point encore, ce médecin, je ne le désignerai pas même. Dans une inflammation, un agacement semblable, tous les adoucissants devoient procurer du calme. Le lait produisit l'effet désiré.

Cet aliment médicamenteux porte des fucs nourriciers, déjà élaborés dans le corps des animaux qui nous le fournissent, & propres à s'assimiler sans peine à notre substance. Il ne sert pas aussi essentiellement à réveiller le ton des fibres de l'estomac, & à développer l'action des fucs digestifs; de façon qu'après, & pendant son usage, il est quelquefois nécessaire ou de débarrasser les fucs gastriques de la surabondance de la partie butyreuse ou fromageuse dont l'estomac & les intestins sont enduits, ou de réveiller légèrement le ton des fibres. Un très-léger minoratif peut remplir cette indication; &, dans la circonstance, il auroit empêché la cessation d'un remède qui devoit vous procurer du calme.

Je ne suis point surpris que les eaux du Mont-d'Or ne vous aient rien fait. Le cas particulier de l'adhérence du poulmon présente une autre indication à remplir que celles dont elles sont susceptibles; il vous faut les humectants, les rafraîchissants les plus doux, en ne négligeant pas de faire attention aux forces de votre estomac & au dévoiement que vous éprouvez. C'est dans cette position que, tombant de fièvre en chaud-mal, vous vous déterminez à faire usage du remède prétendu efficace pour les cancers du fleur Gamet. Avec quelle conséquence cet homme peut-il se déter-

miner à administrer un remède (dont la vertu pour une maladie désignée n'est rien moins que constante) pour remédier à une maladie si opposée ? Quand arrêtera-t-on de pareils abus ?

Vous échappez enfin, avec des forces abattues, un estomac totalement délabré, un crachement de sang fréquent, un dévoiement habituel & un dépérissement absolu. C'est dans cet état que vous me consultez. Votre jeunesse, la belle saison, des remèdes appliqués sur une indication constante & claire, me donnent les espérances les plus flatteuses de remédier à vos maux.

Le premier objet que je me propose est de vous conseiller de ne faire aucun remède. Un régime médicamenteux me paroît devoir remplir toute l'indication. La complication des accidents qui accompagnent votre maladie présente quelques difficultés. Une indication semble contrarier l'autre. Un estomac totalement délabré pourroit faire désirer d'employer des remèdes toniques nervins & chauds ; tandis que le principal accident, l'adhérence du poumon, exige des remèdes délayants & antiphlogistiques. C'est par une combinaison méditée d'aliments médicamenteux faits pour remplir ces objets, que l'on peut espérer une amélioration dans vos fonctions.

Le dévoiement habituel auquel vous êtes

36 CONSULTATION, &c.

exposée, & la mauvaise qualité des digestions, doivent donner de l'âcreté aux matières contenues dans les intestins, & y exciter le ténésme. Ainsi, quoique vous évacuez trop abondamment, je vous conseille de faire usage de demi-lavements d'eau de rivière, dans laquelle vous aurez fait éteindre un fer rouge : cela rafraîchit les intestins & donne du ton aux fibres. Pour boisson une légère infusion de capillaire avec un peu de sucre ; pour aliments les farineux onctueux, tels que le salep, le vermicelle, le sagou légèrement safranés. Parmi les laits qui paroissent indiqués, celui d'ânesse sembleroit mériter la préférence à cause de l'inflammation du poulmon ; cependant celui de chevre, à cause du mauvais état des digestions, paroît pouvoir être seul employé pendant toute la saison, & au-delà. Après avoir marqué les principaux moyens à employer pour votre guérison, c'est aux circonstances & à l'événement à diriger les petits changements à y faire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Depuis cette consultation rédigée ; la malade, après avoir pris quelques jours du lait d'ânesse sans un bien décidé, a fait usage de celui de chevre, qui a arrêté le dévoiement sans angoisse & sans crachement de sang. Il y a un mieux marqué.



L E T T R E

A l'auteur du Journal, sur les essais qu'on a faits à l'hôtel royal des Invalides, d'un remède proposé comme un spécifique contre l'épilepsie, les scrophules, la goutte, les rhumatismes & le cancer; par M. MUNIER, docteur-régent de la Faculté de médecine, médecin & seul inspecteur de la pharmacie de l'hôtel royal des Invalides.

MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ CONFRÈRE,

Vous avez sans doute entendu parler d'un remède nouveau, proposé comme spécifique de plusieurs maladies, telles que la goutte, l'épilepsie, les écrouelles, le cancer, &c. dont l'auteur n'a pas déclaré la composition. L'essai s'en est fait à l'hôtel royal des Invalides, avec le consentement du ministre de la guerre, qui nomma MM. Richard, Sabatier & moi, commissaires, pour suivre & observer les effets de ce médicament.

Je vous adresse le résultat des expériences qui ont été faites, & dont monseigneur le maréchal du Muy permet la publicité.

Une découverte aussi importante, si elle existoit, intéresse trop essentiellement l'humanité, pour ne pas instruire le public d'un

38 EPREUVES D'UN REMEDE

remede qui, malgré son peu de succès, donne des droits à sa reconnoissance, & fait l'éloge du citoyen qui l'a proposé. J'ai cru, mon cher confrère, faire connoître plus particulièrement ce remede à tous les praticiens, & fixer leur opinion sur cet objet, en vous priant d'insérer ce Procès-verbal dans votre Journal, qui est le dépositaire des nouvelles découvertes, & des succès de notre art.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PROCÈS-VERBAL de l'effet du remede annoncé à monseigneur le maréchal comte du Muy, ministre & secrétaire d'Etat ayant le département de la guerre, par M. le chevalier DE ROBIEN, ingénieur ordinaire du Roi à Sedan, lequel remede a été administré à l'hôtel royal des Invalides par M. EMOND, officier dans le corps royal d'Artillerie au régiment de Grenoble, aux soldats & officiers invalides ci-après nommés, depuis le premier Janvier 1775, jusqu'à la fin du mois de Mai dernier.

Nous, premier médecin des camps & armées du roi, & inspecteur général des hôpitaux militaires du royaume, médecin & seul inspecteur-né de la pharmacie de l'hôtel royal des Invalides, chirurgien-major & consultant, en conséquence des ordres du ministre du 25 Novembre 1774, & de l'a-

grément de M. le baron d'Espagnac, gouverneur dudit hôtel, avons remis audit fleur Emond un certain nombre de malades atteints d'épilepsie, de scrophules, de goutte, de rhumatismes & de cancer, qui avoient été choisis en notre présence par lesdits fleurs le chevalier de Robien & Emond, pour faire sur eux l'épreuve dudit remède. Ces malades ont presque tous été rassemblés dans une salle particulière gardée par un sentinelle, afin qu'ils ne pussent se soustraire au régime qui leur seroit prescrit, & que rien ne contrariât leur traitement, qui a commencé le premier Février dernier.

Les épileptiques ont été Louis Malpèce, dit Lunéville; Pierre Breffon, dit Beaujeu; François Mercier, dit Sans-quartier; Jean-Baptiste Niveley, dit Marle; Jean Kerleman, & Jean Reiff.

Les scrophuleux, Jean Stell; Jacques Chapuis, dit Beau-séjour; Pierre Arrouard, dit Belle-humeur; Jean le Coq, Nicolas Roublaud, & Pierre-Nicolas Bernier.

Les gouteux, Jean-Philippe Boniface; Claude Pinart, dit Saint-Denis; Joseph Ferrot, dit Provençal; Joseph Robinot, dit Brin-d'amour; Pierre Picard; & M. Roussel, officier.

Ceux qui étoient atteints de rhumatismes, Claude Lavigne; & Jacques Perrault, dit l'Eveillé.

Le seul cancéreux qui se soit trouvé à l'Hôtel a été le nommé Gérard Moutelair, dit Comtois, tous soldats.

A ces malades se sont joints depuis, MM. de Fortin, attaqué d'un vice dartreux, & de Chouerou, paralytique du bras & de la jambe droites, tous deux officiers; & le nommé Jean-Baptiste Hébert, dit Frédéric, domestique, atteint depuis quelque temps, au pied & à la jambe gauches, de douleurs rhumatisantes, & réputées par lui vénériennes.

Le seul effet apparent que le remede ait produit, a été d'occasionner par haut & par bas des évacuations si nombreuses à quelques-uns, que M. Roussel a été deux cents fois à la garderobe en huit jours, après deux doses. Du reste, la plupart en ont été peu fatigués, & l'espece d'épuisement dans lequel il les a jettés n'a pas duré long-temps.

Quant à l'efficacité de ce remede pour la guérison de l'épilepsie, des écrouelles, de la goutte, du rhumatisme, du cancer, & autres maladies ci-dessus désignées, nous ne pouvons nous expliquer à cet égard avec l'impartialité & la justice que Monseigneur a droit d'attendre de nous, qu'en lui rendant compte de ce qui est arrivé à chacun de ceux qui en étoient attaqués.

Epileptiques.

N^o 1. Le nommé Louis Malpiece, dit

Lunéville, âgé de cinquante-sept ans, est atteint d'épilepsie depuis quinze ans. Les accès de cette maladie se renouvelloient tous les jours, mais ils étoient foibles & de peu de durée. Il a fait usage du remede douze fois. Après les premieres prises, les accès sont devenus plus fréquents, sa mémoire a été fort altérée ; ensuite il est tombé moins souvent. Les 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 & 11 Avril, il a eu deux ou trois attaques chaque jour. Depuis cette époque il n'avoit rien ressenti ; mais il a eu un accès le 16 Mai, un le 22, trois foibles le 23, fix un peu plus forts le 24 ; neuf le jour & douze la nuit, dont trois violents, le 25 ; douze, dont deux très-forts, le 26 ; huit la nuit & fix le jour le 27, fix la nuit & trois le jour le 28 ; & le 29 il étoit encore dans la stupeur inséparable de cet état.

Nº 2. Pierre Bresson, dit Beaujeu, âgé de quarante-huit ans, & malade depuis neuf, tomboit environ tous les trois mois dans des accès affreux. Ce malade étoit aux loges. On lui a administré le remede plus tard qu'aux autres. La premiere dose ne lui a été donnée que le 2 Mars. Il en a pris onze. La nuit du 2 au 3 Mars, il a eu trois accès très-violents. Le 3 il a été depuis fix heures du matin jusqu'à onze heures du soir sans connoissance, & est resté pendant quelques jours dans la stupeur. Le 4 Avril il a eu deux

accès, trois le 5, & le 7 un ressentiment. Le 5 Mai il a eu un accès, le 6 deux, & le 7 trois.

N^o 3. François Mercier, dit Sans-quartier, âgé de cinquante-cinq ans, est attaqué d'épilepsie depuis quinze. Il tomboit fréquemment. Le remede lui a été donné treize fois. Il a eu un accès le 10 Février, un le 3 Mars, qui lui a laissé un mal de tête pendant quelques jours, deux le 30 du même mois, & un le 13 Mai.

N^o 4. Jean-Baptiste Niveley, dit Marle, âgé de quarante-huit ans, & malade depuis huit. Ses accès se renouvelloient tous les huit ou quinze jours, & quelquefois tous les mois. Il a pris treize doses du remede. Son mal ne s'est fait sentir que les premiers jours de Février, le 10 du même mois, le 12 ou le 15, & le 21 Avril. Depuis il n'a pas eu d'atteinte.

N^o 5. Jean Kerleman, âgé de cinquante ans, épileptique depuis dix ans. On lui a donné le remede quinze fois. Ses accès ont été fort fréquents pendant tout le traitement. Le 17 Mai dernier il est tombé quatre fois, le 26 il a eu un étourdissement, & le 27 un petit accès.

N^o 6. Jean Reiff, âgé de soixante ans, malade depuis treize. Il avoit des attaques une ou deux fois par mois. Le remede lui a été administré quatorze fois. Après la

troisième dose il est tombé dans un affoiblissement absolu, ne pouvant se remuer, ne prenant rien, & ne se vidant qu'au moyen des lavemens: on ne pouvoit tirer une parole de lui; ses yeux étoient fixes & immobiles quand on en approchoit la lumière. Cet état a duré deux jours, après lesquels il est un peu revenu, mais avec une sorte de stupeur & d'impécillité. Il avoit eu seize évacuations par haut. Depuis cet accès, qui est du 19 Février, il n'en a eu qu'un le 24 Mars.

Scrophuleux.

Nº 7. Jean Stell, âgé de trente-huit ans. Il y en a neuf qu'il a la main droite entreprise d'une tuméfaction scrophuleuse avec diverses ulcérations. Le remède lui a été administré treize fois. Après les premières doses, la main a un peu dégonflé, & la suppuration a été plus abondante qu'à l'ordinaire; mais à la septième l'engorgement est devenu beaucoup plus considérable qu'il n'avoit jamais été. Les choses restant dans cet état, les commissaires soussignés sont convenus que nul remède intérieur ni extérieur ne pouvoit guérir le malade, & qu'il n'y avoit de ressource que dans l'amputation de l'avant-bras. En conséquence on a suspendu le remède; & il est sorti de la salle le 17 Mai dernier, pour être disposé

à cette opération , à laquelle il consent , & qui ne pourroit lui être faite sans danger , attendu l'amaigrissement dans lequel il est tombé.

N° 8. Jacques Chapuis , dit Beau-séjour , âgé de quarante-deux ans. Il avoit depuis deux ans deux ulcères scrophuleux , l'un à la partie antérieure , supérieure & droite de la poitrine , & l'autre sur l'épaule gauche , avec un cautere & des glandes engorgées au bas du cou. Quatorze doses du remede lui ont été administrées. Les premières ont procuré du soulagement , celles d'après ont été suivies d'un gonflement considérable à la glande maxillaire droite , & d'un chapelet glanduleux sous les ulcères du bras gauche ; mais ces symptômes se sont dissipés peu à peu , de sorte qu'il ne lui reste plus qu'un très-léger engorgement dans les glandes qui s'étoient tuméfiées. Les ulcères sont entièrement cicatrisés.

N° 9, Pierre Arrouard , dit Belle-humeur , âgé de trente-six ans. Il portoit depuis l'âge de huit une disposition scrophuleuse au bas de la cuisse droite , qui s'est tuméfiée plusieurs fois , & sur laquelle on voyoit d'anciennes cicatrices & des ouvertures fistuleuses qui donnoient du pus. Les glandes de l'aîne étoient engorgées. On lui a administré le remede quatorze fois. La suppuration a d'abord augmenté , ce qui a procuré

un peu de dégorgement, mais les choses font bientôt revenues dans le premier état; & le 2 Avril le malade, dont les urines étoient épaisses & de mauvaise odeur, s'est plaint d'une corde douloureuse le long de la partie interne de la cuisse. Il n'y avoit pas eu de changement depuis, & ce malade étoit sorti comme il étoit entré; mais, s'étant présenté à la visite du 29 Mai, l'on a vu qu'il s'étoit ouvert à la partie inférieure de la cuisse un petit ulcere, dont l'aspect ne présente rien que de défavantageux.

N^o 10. Jean le Cocq, âgé de trente-deux ans, avoit aux deux mains, & à la partie inférieure du métacarpe, une tuméfaction scrophuleuse, avec ulcération des glandes à la partie supérieure & gauche du cou, & une petite tumeur au sourcil gauche. Il a pris le remède quinze fois. Les premières doses ont opéré un peu de dégorgement. Après la cinquième, la tumeur du sourcil a paru plus considérable; elle s'est trouvée encore augmentée après la sixième, & les glandes du cou avoient acquis plus de grosseur. Il s'y en est joint une autre sous le milieu de la mâchoire inférieure. Toutes ces tumeurs ont offert le même aspect aux visites qui ont suivi la huitième & la neuvième dose. Le 17 Avril, l'ulcere de la main gauche a paru augmenté, & sordide. Le 8 Mai, la tumeur de l'œil étoit devenue

d'un volume tel que les commissaires sont convenus qu'elle seroit ouverte pour en faire sortir le pus qu'elle contenoit. Il ne s'est fait depuis aucun changement.

N^o 11. Nicolas Roublaud, dit Branche-d'or, âgé de trente-neuf ans, porte depuis long-temps sur le devant de l'épaule droite une tumeur d'un volume fort considérable qui s'avance jusque sur la poitrine, & dont le milieu étoit ulcéré lorsqu'il a commencé l'usage du remede dont il a pris quinze doses. Il est un de ceux qui en ont été purgés le plus. Il a été jusqu'à dix-neuf fois par bas, & sept, huit, & même dix fois par haut. Les déjections ont été plusieurs fois sanguinolentes. Le malade s'est dit soulagé dans le commencement, & la tumeur a paru dégonflée & plus pâle; mais sur la fin elle est revenue à son ancien volume, & a même augmenté. Le 8 Mai il en étoit sorti du sang par la crevasse de quelques vaisseaux variqueux. Le 17 le malade avoit eu deux hémorragies assez fortes; il étoit pâle & avoit une fièvre lente. Depuis il s'est établi plusieurs points de suppuration & quelques escarres gangreneuses, & à la visite du 29 Mai la tumeur s'est trouvée considérablement augmentée.

N^o 12. Pierre-Nicolas Bernier, âgé de trente-un ans, avoit deux ulcères fistuleux à la partie supérieure & antérieure de la

poitrine, une tumeur ulcérée sous l'aisselle gauche, des ulcères au bas du cou de chaque côté, & un autre à la jambe droite. On ne lui a donné que douze doses du remède, parce qu'il s'est senti fatigué à plusieurs reprises, & qu'il a demandé à se reposer. Il a été soulagé dans les commencements; mais vers le 18 Mars le fond glanduleux, sur lequel sont appuyés les ulcères du cou, s'est tuméfié. Il s'est élevé sous l'aisselle droite une tumeur fort dure & fort étendue, & il a paru au devant de la poitrine trois petites élévations qui n'existoient pas auparavant. Un mois après, la tumeur de l'aisselle droite étoit fort augmentée, & les autres dans le même état que précédemment. Le 8 Mai dernier cette tumeur s'étendoit, de bas en haut, au-dessous du grand pectoral, jusqu'à la clavicule. Rien n'a changé depuis.

Goutteux.

Nº 13. Jean Philippe Boniface, âgé de quarante-six ans, sujet à la goutte depuis quinze, avoit les mains & les pieds chargés de nodus. Seize doses du remède n'ont rien opéré sur cette incommodité. Il se porte bien d'ailleurs.

Nº 14. Claude Pinart, dit Saint-Denis, âgé de cinquante-deux ans, avoit les doigts de la main droite chargés de nodus, & ren-

48. EPREUVES D'UN REMEDE

versés. Le remede lui a été administré seize fois. Il a dit être soulagé, sans qu'on apperçut de changement sensible à la main malade. Vers les premiers jours d'Avril, deux grands mois après avoir commencé le remede, il a eu à la main droite un attaque de goutte qui s'est caractérisée par le gonflement & par la douleur. Les nodus existent comme avant.

Nº 15. Joseph Ferrot, dit Provençal, âgé de soixante-huit ans, atteint de goutte depuis vingt, avoit le dessus de la main droite chargé de nodus. Ce soldat a dit n'avoir des ressentiments de son mal que tous les fix mois, & quelquefois tous les ans. On lui a donné douze prises du remede. Les premieres lui ont procuré du soulagement ; il marchoit avec plus d'aisance, & avoit les mouvements de la main plus libres. Vers le 20 d'Avril il a eu un accès. Les nodus étoient les mêmes, lorsqu'il a désiré cesser le traitement & sortir de la salle ; ce à quoi les commissaires ont consenti, aussi-bien que M. Emond, à condition qu'il se représenteroit quand on l'exigeroit.

Nº. 16. Joseph Robineau, dit Brin-d'amour, âgé de quarante-huit ans, gouteux depuis huit ans, & ayant des nodus aux pieds & aux mains. Il étoit dans un accès de goutte lorsqu'il a commencé à faire usage du remede, qui lui a été admininistré
treize

treize fois. Le soulagement a d'abord été marqué ; parce que l'accès dont il étoit attaqué s'est dissipé. Le 9 Avril il s'est plaint d'avoir ressenti les jours précédents des douleurs aux mains & aux pieds. Le onze la goutte l'a repris ; elle s'étoit jettée sur le bras gauche, qu'elle occupoit depuis le petit doigt, le coude & l'épaule, jusque sur le côté de la poitrine, & étoit accompagnée de difficulté de respirer. Ce malade a eu un autre accès, mais plus foible, sur les deux mains, qui a commencé le 14 du mois de Mai.

Nº 17. Pierre Picard, âgé de soixante-dix-neuf ans, sujet à la goutte depuis dix ans, avoit les pieds & les mains chargés de nodus. Il a pris quelques doses du remède qui l'ont si fort affoibli, que les commissaires ont demandé, le 9 Mars, qu'il le cessât, & qu'il sortît de la salle de peur qu'il ne vînt à y périr. En conséquence il a été transporté deux jours après dans les salles inférieures, où il a été soigné par les médecins & chirurgiens de l'hôtel. Il a conservé longtemps un cours de ventre que rien n'a pu arrêter, & est enfin mort de l'épuisement dans lequel cette nouvelle maladie & son grand âge l'avoient jetté.

Nº 18. M. Roussel, officier, n'avoit que de l'enflure aux jambes. Deux doses du remède, qui l'avoient purgé excessivement,

avoient fait disparoître cette incommodité, dont le retour l'a engagé à se représenter le 16 Mars. Depuis ce temps le remede lui a été administré huit fois : les jambes ont diminué, mais elles sont encore grosses ; & il est à présumer, pour l'avantage du malade, qu'elles s'engorgeront de nouveau, lorsqu'il cessera d'être purgé tous les huit jours.

Ceux atteints de rhumatismes.

N^o 19. Claude Lavigne, âgé de soixante-neuf ans, étoit attaqué depuis deux d'une sciaticque qui l'obligeoit à marcher avec des béquilles. Neuf prises du remede n'ont été suivies d'aucune diminution dans ses douleurs ; la jambe malade est devenue œdémateuse, puis érépipélateuse, depuis le milieu du mois de Mai. A la visite du 29 du même mois, l'érépipéle étoit un peu diminuée, mais les douleurs de la hanche étoient très-fortes.

N^o 20. Jacques Perrault, dit l'Eveillé, âgé de quarante-huit ans, & affligé depuis sept d'une sciaticque sur la cuisse & la jambe gauches, avec un peu de gonflement aux glandes de l'aîne du même côté, & impossibilité de marcher sans béquilles, a pris sept fois le remede. Depuis qu'il en a eu commencé l'usage, on s'est apperçu que l'extrémité malade & les glandes de l'aîne se tuméfioient beaucoup. Les douleurs sont de-

venues plus vives. Le malade s'est senti affoibli, son appétit a diminué. Les commissaires, ayant égard à son état qui empirait beaucoup, ont demandé qu'il cessât le traitement, & qu'il fût transporté ailleurs. Les soins qui lui ont été donnés par le chirurgien-major de l'Hôtel n'ont pu empêcher le progrès de sa maladie, dont il est mort le 14 Mai dernier. On a trouvé la cuisse engorgée de sang & de pus de mauvaise qualité. L'articulation supérieure du fémur en étoit pleine. Cette humeur avoit ouvert la capsule & rongé les os.

Cancéreux.

Nº 21. Gérard Moutelair, dit Comtois, âgé de cinquante-deux ans, a l'œil gauche détruit par un ulcere esthiomène & de nature cancéreuse. Sept doses du remède l'ont amené à un état de faiblesse tel, que les commissaires, en craignant les suites, & voyant d'ailleurs son ulcere beaucoup augmenté & devenu plus fardide, ont demandé la sortie de cet homme, qui a été remis, le 11 Mars, aux soins du médecin & du chirurgien-major de l'Hôtel. Son mal a encore fait des progrès depuis, & il souffre beaucoup plus que devant.

Nº 22. M. de Fortis, officier, incommodé depuis long-temps d'une humeur dartreuse qui se porte sur toute l'habitude de son

52 EPREUVES D'UN REMEDE

corps, & qui se fait sentir les hivers avec bien plus de force que dans les autres temps de l'année, a fait usage du remede onze fois. Ses démangeaisons, & un dévoiement qu'il avoit depuis quelque temps, ont beaucoup diminué ; mais le 24 Avril il s'est plaint d'une toux fréquente, sur-tout la nuit, avec difficulté de respirer, & une fièvre lente qui ont fait craindre que l'humeur dartreuse ne se fût jettée sur la poitrine. Cet accident a duré long-temps ; M. de Fortis se trouve mieux, mais il touffe toujours.

N° 23. M. de Chouerou, officier, paralytique du côté droit depuis deux ans, avoit été aux eaux de Bourbonne l'été dernier, ce qui lui avoit rendu l'usage de la jambe ; mais le bras étoit moins bien ; d'ailleurs il étoit attaqué d'un tremblement convulsif très-violent. Onze doses du remede n'ont apporté aucun changement à son état.

N° 24. Jean-Baptiste Hébert, dit Frédéric, domestique de M. le baron d'Espagnac, se plaignoit depuis quelque temps de douleurs à la jambe & au pied gauche, sans tuméfaction ni changement de couleur à la peau. Il attribuoit ce mal à une infection vénérienne. Le remede lui a été administré six fois. Il est sorti le 10 ou le 12 d'Avril, sans aucun soulagement.

Il résulte du détail un peu long, mais indispensable, que nous venons de mettre sous

les yeux de Monseigneur, que de fix épileptiques, trois n'ont éprouvé aucun changement dans leur état, (n° 3, 4 & 5,) deux ont empiré, (n° 1 & 2,) & un autre a des accès moins fréquents, mais plus violents, (n° 6.)

De fix scrophuleux, un seul n'a éprouvé aucun changement, (n° 9;) un autre est fort bien, sans qu'on puisse dire qu'il soit absolument guéri, parce que le mal dont il est atteint est sujet au retour, & que les chirurgiens major & gagnant maîtrise de l'Hôtel, l'ont déjà vu dans un état aussi avantageux, (n° 8;) deux sont beaucoup plus malades, (n° 10 & 11;) un cinquième est menacé de périr dans peu par les changements survenus dans sa tumeur, (n° 12;) & un sixième est réduit à ne pouvoir guérir que par l'amputation de l'avant-bras, (n° 7.)

De fix gouteux, deux sont comme ils étoient avant le traitement, (n° 13 & 18;) trois ont eu la goutte pendant qu'on leur administroit le remède, (n° 14, 15 & 16;) & un sixième est mort en partie de vieillesse, & en partie du dévoiement que ce remède lui avoit donné, (n° 17.)

De deux malades attaqués de sciaticque, l'un n'a éprouvé aucun soulagement, (n° 19;) l'autre est mort par la progression de son mal, (n° 20.)

Que le seul cancereux est fort empiré,
(n^o 21.)

Enfin, qu'un dartreux est à peu près le même qu'il étoit, mais qu'il a couru le risque d'avoir la poitrine entièrement entreprise, danger qui subsiste encore, (n^o 22.)

Un paralytique n'est changé en rien,
(n^o 23.)

Et un vénérien, ou présumé tel, a conservé les douleurs qui étoient le seul symptôme de sa maladie, (n^o 24.)

D'après cela, nous pourrions, sans crainte de nous compromettre & de manquer à la vérité, porter un jugement définitif sur le remede dont il est question dans ce Rapport; mais, pour ne laisser aucun louche sur notre décision, nous supplions Monseigneur de permettre que les malades ci-dessus désignés nous soient représentés à différentes époques d'ici à six mois, attendu que les accès d'épilepsie ne sont pas constants dans leurs retours; que les écrouelles sont sujettes à reparoître de nouveau lorsqu'on les croit entièrement dissipées; que quelques gouteux n'étoient pas dans l'accès, & que cette maladie laissoit à plusieurs de longs intervalles; & que les autres, soulagés par des purgations fréquentes & fortes, pourroient retomber dans leur premier état, lorsqu'ils auront cessé d'en faire usage. D'ail-

leurs ; il importe à la sûreté publique que nous puissions rendre compte à Monseigneur des impressions bonnes ou mauvaises que ces purgations peuvent avoir faites sur le tempérament & sur la santé de ceux qui y ont été soumis.

Les Commissaires soussignés auroient craint de manquer au respect & à la soumission qu'ils doivent aux ordres de Monseigneur, s'ils avoient refusé de suivre l'épreuve qui vient d'être faite sous leurs yeux. Cependant ils prennent la liberté de lui représenter qu'ils se sont trouvés fort embarrassés dans le choix des secours qu'ils ont dû administrer au vieillard que le dévoiement a conduit au tombeau, & au malade attaqué de rhumatisme qui est mort peu de temps après son traitement ; & qu'ils l'auroient été davantage si pareille chose étoit arrivée à d'autres, parce qu'ils ne connoissoient pas la nature du remède dont ils faisoient usage. Ils ajoutent que les partisans de ce remède en ayant annoncé les vertus comme miraculeuses pour la guérison des maladies ci-dessus désignées, & ayant osé le divulguer avant même qu'on en eût fait l'expérience, & sans la permission de Monseigneur, dans un journal très-connu, ils croient, pour détromper le public que l'on a manifestement abusé, devoir demander celle de lui faire

connoître le présent Rapport par la voie de l'impression.

Fait & arrêté à Paris, ce 1^{er} Juin 1775.

Signés RICHARD, MUNIER, SABBATIER.

La présente copie délivrée conforme à l'original. Signé MUNIER.

LE T T R E

A M. GOUBELLY, M. P. & ancien démonstrateur en anatomie aux écoles de médecine; sur le danger des spiritueux à l'intérieur, & sur-tout dans les affections du poulmon; par M. ANT. LECLERC, médecin.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, qu'il est peu de maladies internes où l'on puisse prescrire sans danger les liqueurs spiritueuses.

A quel péril, en effet, n'exposeroit-on pas ses malades, & quel est l'homme de l'art qui ne sçache que l'eau-de-vie, appelée à plus juste titre l'eau de mort, toujours trop pénétrante & trop active, raréfie l'humidité du sang, le coagule, de même que les autres humeurs? qu'elle racornit & durcit les fibres, en leur ôtant leur souplesse? qu'elle devient la cause prochaine de la paralysie, &c. jette dans un affreux marasme,

& produit des engorgements de toute espèce ?

D'après ces principes , dont vous êtes trop sage pour vous écarter , pourriez-vous croire , Monsieur , qu'il y ait des praticiens assez peu instruits , ou d'assez mauvaise foi , pour adopter ces sortes de remèdes spiritueux , connus par ces papiers dont le public est inondé , & que débitent hardiment nos charlatans , à l'ombre d'une permission extorquée au ministère , dont ils ont surpris la religion par des certificats dont la monotonie décele l'imposture ?

Votre étonnement sera bientôt à son comble , si je vous prouve évidemment qu'il y a , dans cette capitale , des maisons religieuses où l'usage habituel de pareils remèdes , & , entr'autres , *la liqueur du sieur Tréfenscheldle* , fait aussi peu d'honneur aux médecins qui les préconisent , & *sur-tout dans les affections des poumons* , qu'ils occasionnent des désordres chez les malades assez foibles pour se laisser conduire par des moyens aussi dangereux.

Peut-être ceux qui osent hasarder ces prétendus spécifiques , s'imaginent-ils que les avantages des spiritueux à l'intérieur doivent répondre à ceux que nous en obtenons constamment dans la guérison des plaies à l'extérieur ? Mais quelle énorme différence , Monsieur ! & combien peu de rapport de-

vroient-ils y appercevoir , avec cet esprit philosophique qui suppose des lumieres , & qui n'admet ni partialité , ni enthousiasme !

Et si vous ajoutez à cette base spiritueuse , déjà trop irritante & trop caustique , des plantes chaudes , comme le safran , l'aloès , la coloquinte , ou d'autres drastiques de la classe des deux dernieres , qui composent la liqueur du sieur Tréfenschéide , & dont l'action sur l'estomac & les intestins est bien capable d'y exciter l'inflammation , quels ravages n'aurez-vous pas à redouter de tous ces préservatifs imaginaires , composés avec de tels ingrédients ?

Je dis plus : si vous les ordonnez , & de préférence , à des femmes , dont le système nerveux n'est que trop susceptible d'éréthisme ; par l'abus journalier du café , & de tous ces *riens sucrés* qui , dans la plupart des communautés de filles , semblent adoucir l'uniformité ennuyeuse (a) d'une vie austere qu'elles ont choisie par goût , où la religion lutte sans cesse contre les efforts toujours renaissans des passions , contre ce cruel vautour dont parlent les anciens poètes ;

*Immortale jecur tundens , fecundaque malis ,
Viscera , nec requies datur ulla*

En un mot , si vous les prescrivez , comme

(a) L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

VOLTAIRE.

le désobstruant par excellence, des engorgements du poumon; dont les vaisseaux font d'un tissu si délié & d'une ténuité qui tient du prodige, c'est, j'ose le dire, allumer le feu qui doit incessamment détruire la structure d'un organe aussi essentiel à l'économie animale, & consumer peu-à-peu ces victimes infortunées de leur dévouement aveugle aux ordres irréfragables d'un médecin aussi despote dans les cloîtres pour les maladies du corps, qu'un directeur l'est, en effet, pour celles de l'ame. C'est, enfin, conspirer, avec les abus ci-dessus, à devancer le moment où ces vierges saintes doivent se débarrasser des liens terrestres, pour jouir, dans une autre vie, d'une liberté dont elles n'ont fait le généreux sacrifice ici-bas, qu'afin de la recouvrer pour jamais dans les bras du divin Epoux, qui, pour me servir des termes de l'Ecriture sainte, les enivrera d'un torrent de délices inexprimables.

Inebriabuntur ab ubertate, &c.

Et torrente voluptatis potabis eas....

Vous voyez donc, Monsieur, combien ces innovateurs en médecine manquent essentiellement leur objet, d'après ce que nous observons tous les jours des désordres occasionnés par les liqueurs spiritueuses.

En effet, ouvrons le cadavre des personnes mortes de l'affection aux poumons, &

fur-tout des malades conduits par des principes aussi erronés : qu'y découvrirons-nous , Monsieur ? Ce que vous remarquez sans cesse dans vos dissections anatomiques : des adhérences plus ou moins intimes avec les côtes , le racornissement des membranes de la substance de ce viscere , des ulcérations , des squirres , des tubercules , &c. ce qui nous annonce évidemment une trop grande sécheresse des vaisseaux de tout genre , & plusieurs autres désordres dont la majeure partie doit sa naissance aux excès dans le régime , à l'abus des liqueurs fortes , &c.

Et lorsque tous les grands médecins , depuis Hippocrate jusqu'à Boerrhaave , & ceux qui marchent sur les traces de ces deux princes de la médecine ancienne & moderne , conviennent , d'après nombre d'expériences journalières , d'ordonner , dans ces cas , les spécifiques les plus doux , parmi lesquels le lait tient le premier rang ; les plantes vulnéraires , coupées avec cet admirable chyle de l'animal qui le fournit ; le bon air de la campagne , & sur-tout du bord des rivières , comme plus chargé d'humidité.

Ces médecins éphémères jugent à propos de s'écarter du chemin frayé par des maîtres célèbres , & de trancher net sur une pratique aussi sage , pour recourir sans cesse à leur cheval de bataille , à cette liqueur

favorite dont j'ai déjà parlé plus haut , & qu'ils regardent comme le *nec plus ultra* des moyens curatifs ; & , pour comble d'aveuglement , ils lui prodiguent les éloges les plus extravagants , & sur-tout en présence de ces filles vertueuses , qui , dévouées par état à l'obéissance , ne balancent pas à adopter cet antidote souverain , dont la confection mystérieuse & le débit sont à présent confiés à la veuve de Tréfenscheidle , que la mort , dont les rigueurs sont à *nulle autre pareilles* , comme s'exprime Malherbe , a eu la cruauté de moissonner depuis quelque temps , malgré le charme de cette ambroisie céleste , qui devoit , disoit-il , lui assurer l'immortalité.

Mais , si la sagesse du gouvernement prend enfin des mesures efficaces , en France , comme l'illustre Van-Swieten à Vienne , pour délivrer la société de tous les charlatans qui la dévastent par des remèdes souvent inconnus même à ceux qui les préconisent , & plus souvent encore désastreux dans leurs effets ; où en seront , Monsieur , ces especes de brigands en médecine , ces usurpateurs de la confiance publique , en un mot , ces hommes nouveaux qui tiennent à honneur de se montrer les zélés panégyristes de ces pernicieux élixirs ?

Ce seroit ici le lieu de faire l'histoire affligeante , à la vérité , mais pourtant appuyée

sur des preuves incontestables ; des dangers des liqueurs spiritueuses chez un grand nombre de malades que j'ai vu périr dans les hôpitaux , à Paris & ailleurs ; & notamment ces être nés , pour ainsi dire , dans la colere des dieux , qui , portant sans relâche tout le poids du jour & de la chaleur , se flattent de ranimer leur courage & de s'endormir sur l'ennui de leurs travaux pénibles, par l'usage habituel de l'eau-de-vie , principalement depuis nombre d'années , que le vin a été porté à un prix exorbitant pour eux. Ces hommes , accablés par l'excès de la fatigue & de la misere , semblent encore chercher des moyens plus prompts de se débarrasser d'une vie qui leur est odieuse , du moins à en juger par les mesures qu'ils prennent pour hâter le terme de leur désespoir.

En effet , n'avons - nous pas constamment observé, Monsieur, dans ces asyles des malheureux , que l'abus de cette liqueur s'annonçoit chez eux par des vomissements fréquents de tous les aliments solides, suites terribles du racornissement des membranes de l'estomac, de l'obstruction plus ou moins complete de ce viscere & des intestins , de l'épuisement & desséchement de tout le système des nerfs ? Ces spectres souffrants , & perdant à chaque instant de leur existence, tombent bientôt dans le dernier degré du marasme , & meurent , en faisant l'aveu

tardif des excès qui les ont réduits à ce déplorable état d'anéantissement.

Je crois en avoir assez dit , Monsieur , pour rappeler à ceux qui seroient tentés de suivre une route aussi dangereuse , en s'écartant de la voie sûre que nous offrent nos maîtres en l'art de guérir. Quels effets meurtriers résulteroient d'une méthode aussi contraire à la raison , qu'à la saine doctrine des médecins illustres de tous les temps & de tous les lieux ! Méthode enfin démentie par les observations anatomiques & pratiques , qui seules peuvent être , à coup sûr , notre bouffole dans la conduite des malades , & nous ramener à cet axiome si connu dans les écoles , *contraria contrariis curantur* ; c'est-à-dire , Monsieur , que vous pensez , comme moi , que l'inflammation , la sensibilité & l'éréthisme des vaisseaux du poulmon ne peuvent se guérir par des moyens trop capables d'augmenter cet état morbifique.

J'ai l'honneur d'être , &c.

OBSERVATION

Sur un ulcère malin de la grandeur d'un écu de six livres, avec perte de substance ; par M. LEAUTAUD, maître en chirurgie à Arles, prévôt de sa compagnie, ci-devant chirurgien en chef de l'hôpital gé-

*néral du Saint-Esprit de la même ville ;
& correspondant de l'Académie royale de
chirurgie de Paris , &c.*

Il n'y a personne , quelque instruit & éclairé qu'il soit dans l'art de guérir , qui ne sçache que l'ulcère malin tire son origine d'une plaie qui a été dans son temps rendue incurable , ou par la mauvaise qualité du pus , ou par sa malignité. L'expérience nous confirme que les brouillards , la mauvaise nourriture des pauvres gens , le travail pénible & laborieux de la campagne , sont la cause ordinaire d'un accident si formidable ; tout de leur part est capable de nous en convaincre & de nous en assurer. Rien ne décide & ne prouve mieux l'opinion où nous sommes , qu'ils sont les seuls auteurs de ces horribles phénomènes , que les observations que j'ai faites pendant sept ans dans l'hôpital d'Arles où cette maladie régnoit , où nous avons aussi remarqué que , plus les brouillards étoient épais & de longue durée , plus nous recevions de malades qui en étoient attaqués ; & qu'enfin plus cette maladie occupoit d'étendue , plus elle étoit sèche , aride & rebelle.

Un journalier , natif de cette ville d'Arles , nommé François Pistonet , âgé d'environ quarante ans , d'un tempérament robuste & musculeux , attaqué d'un vieux ulcère

ceré malin, qu'il portoit depuis vingt ans à la jambe droite, à deux travers de doigt de la malléole interne, fut s'adresser avec confiance à un de ses amis, qui lui conseilla de se rendre chez un charlatan. Cet empirique lui vendit chèrement deux petites fioles remplies d'une liqueur dessiccative & caustique, en lui recommandant toutefois de s'en servir trois ou quatre fois le jour. Le malade ne manqua pas d'exécuter ses ordres. L'ulcère imbibé de cette forte liqueur se dessécha tellement, qu'il devint dur & sec comme un parchemin, & il survint bientôt des accidents qui le forcèrent de m'appeller. Je le trouvai dans une triste situation; sa jambe, sa cuisse étoient d'une grosseur extraordinaire; il avoit une fièvre ardente, les yeux rouges, étincellants. Je le fis saigner deux fois par un de mes élèves. Son sang étoit toujours coënnéux. Je fis pour la troisième fois répéter la saignée; j'appliquai ensuite un emplâtre de *manus dei*, mêlé avec l'onguent de mucilage; je lui fis une embrocation sur toute la circonférence de la jambe avec l'huile rosat, d'hypercicum & l'eau-de-vie, parties égales, pour rappeler la suppuration, avec un bandage convenable à la situation de son mal. En effet, le premier emplâtre fut un peu humide, le second davantage, & le troi-

66 MÉTHODE PARTICULIERE

sieme encore plus. La fièvre se calma pour-
lors ; je m'apperçus que la jambe & la cuisse
diminuoient peu à peu ; l'ulcere devint in-
sensiblement d'une couleur rouge & ver-
meille, & fut trouvé dans un meilleur état
qu'il n'étoit auparavant. Je lui fis envisager
que son ulcere étoit entretenu par un vice
intérieur, qu'il ne pourroit jamais guérir
qu'on ne détruisît auparavant sa malignité,
en corrigeant la masse du sang par des re-
medes internes, comme les minoratifs, les
apozemes, les bouillons, & autres remedes
adoucisants, incraissants & absorbants, &c.

Quoique cette observation, Monsieur,
n'ait rien de singulier, néanmoins elle
n'est pas moins intéressante qu'instructive,
digne d'être insérée dans votre précieux
Journal, afin que le public trop crédule
évite de prêter l'oreille à ces sortes de char-
latans, pour ne pas tomber entre les mains
de ces meurtriers, dans la plus juste crainte
de devenir victime de leur impéritie.

MÉTHODE PARTICULIERE
D'ÉTABLIR UN CAUTERE.

Appareil.

Etendez du diachylum gommé sur un
morceau de linge rond, percé au milieu

d'un trou de la largeur d'une pièce de fix ou de douze sous, suivant l'étendue que vous voulez donner à l'escarre.

Couvrez de diachylum un autre linge rond, mais plus large & entier.

Pilez de la chaux la plus vive (a). Mêlez parties égales de cette chaux & de savon verd, pour en former une pâte de moyenne consistance. (*Prix de l'Académie de Chirurgie, Tome II, in-4°, page 662.*)

Ayez une compresse, une bande, de l'eau dans un verre, & du feu dans un réchaud, s'il fait froid.

Application de l'Appareil.

On place l'emplâtre fenêtré à l'endroit où l'on veut ouvrir la fonticule. On mouille la peau qui répond au trou de l'emplâtre. On le remplit de la pâte caustique, après l'avoir plongée dans l'eau. On l'y fixe au moyen de l'autre emplâtre. La compresse s'applique ensuite. Enfin l'on assujettit le tout avec la bande.

Maniere d'agir de la pâte caustique.

Elle opere plus ou moins promptement, & cause un sentiment de chaleur plus ou moins aigu, suivant la délicatesse de la

(a) On la peut conserver ainsi en poudre plusieurs années, sans qu'elle perde de sa force, en la tenant dans une fiole bien bouchée.

peau & la sensibilité du sujet. Le plus souvent elle fait si peu de mal, sur-tout quand elle est appliquée au bras, qu'elle n'empêche ni de vaquer à ses affaires, ni même de jouer.

Il se forme une escarre un peu plus large que le trou de l'emplâtre. Cette escarre se borne au tissu cellulaire. Elle est ordinairement plus verte que noire, & plus molle que dure. Aussi-tôt qu'elle est formée, la douleur, s'il y en a eu, cesse.

Le troisième ou quatrième jour, il survient de l'inflammation autour, un peu de douleur & de suppuration. L'escarre se cerne peu à peu, se détache insensiblement par la circonférence, & la suppuration augmente en proportion ; mais la croûte ne tombe entièrement que du douze au quinze.

Pansement.

Au bout de vingt-quatre heures, on leve le premier appareil. On lave l'escarre & les environs avec de l'eau tiède. On la scarifie avec la lancette si l'on veut, & si le malade y consent (a). On la recouvre d'un emplâtre de diachylum composé. On est deux jours sans y regarder. Le troisième on douche de nouveau avec l'eau tiède ;

(a) Ces scarifications ne sont point douloureuses : elles procurent un suintement salutaire, & facilitent la séparation du mort avec le vif.

on remet l'emplâtre, & on continue ainsi tous les jours, jusqu'à la chute de l'escarre.

Alors on met un pois, & par-dessus ce pois une feuille de lierre, &c.

S'il y avoit trop d'inflammation aux bords & dans le voisinage de l'ulcere, on rapetisseroit la feuille de lierre, & l'on mettroit deux fois par jour sur l'inflammation un linge fin, enduit de cérat rafraîchissant de Galien récent.

Pour faire suppurer dans la suite le cautere plus abondamment, on emploie, en guise de pois, la racine d'iris *nostras* verte.

Remarques.

L'usage de la pâte caustique ci-dessus ne se borne pas à l'établissement d'un cautere. Le praticien, auteur de ce petit Mémoire, l'emploie avec un succès étonnant pour détruire les loupes du cuir chevelu. Il enveloppe la base de la loupe avec une bandelette chargée de diachylum. Il étend sur la loupe, en forme de calotte, la pâte escarrotique, & l'y retient au moyen d'un autre emplâtre. Vingt-quatre heures après, il leve l'appareil, lave avec l'eau tiède, &c. Le kyste, qui est souvent de consistance presque cartilagineuse, se trouve détaché, & tombe plutôt ou plus tard, &c.



R E P L I Q U E

*De M. LAUGIER, docteur en médecine,
médecin à Corps en Dauphiné; à Mon-
sieur GUILHERMOND, chirurgien du
Roi en ses châteaux de Choisy, & ordi-
naire de Madame la comtesse d'Artois.*

Je vous avoue ingénument, Monsieur, que le ton de votre critique m'a d'abord glacé d'effroi, & que si les raisons sur lesquelles vous l'appuyez y avoient répondu, je me trouvois réduit, bien qu'ayant les faits pour moi, à la triste alternative, ou de passer tacitement condamnation, ou bien d'accepter une capitulation peu honorable. Cet aveu ne se ressent aucunement du ton magistral que vous avez cru pouvoir me reprocher. Je connois au reste tout le prix de l'invitation généreuse que vous me faites; je ne puis mieux vous prouver combien j'y suis docile, qu'en rompant le silence que je vous avois promis, pour accepter le défi que votre Réponse laisse entrevoir; & c'est pour repousser trait par trait, qu'il me sera permis de vous faire observer,

I. Qu'il est trop évident que vous n'aviez altéré la manière dont je m'étois exprimé dans mes Observations sur l'enkyttement du placenta, que dans l'objet de

donner quelques couleurs à votre critique, puisque vous n'avez pas craint de me faire dire gratuitement « que l'entier écoulement » des eaux, qui précède de beaucoup la » sortie de l'enfant, est, selon M. Levret, » la cause (en général) du chatonnement » du placenta; » tandis qu'on y lit : *Et M. Levret* (attribue le chatonnement) *à un simple resserrement de ce viscere,* (la matrice) *excepté dans l'endroit où le placenta est greffé, ce qui est occasionné par la sortie des eaux, qui précède de long-temps celle de l'enfant; &* qu'aujourd'hui vous vous retranchez à soutenir que je devois dire alors, « que l'entier écoulement des eaux, &c. » n'est, suivant l'auteur cité, que la cause » occasionnelle du resserrement de la matrice. » Mais de bonne foi, dire *que le resserrement de ce viscere est occasionné par la sortie des eaux, &c.* n'est-ce pas exactement la même chose? En vain donc cherchez-vous à vous envelopper dans des raisonnements : ce n'est-là qu'une gaze à travers laquelle il est aisé d'appercevoir le peu de fondement de vos prétentions, tout comme on appercevoit les nudités de Diogene à travers les trous de son manteau.

II. Qu'il est faux qu'on puisse déterminer sûrement, dans des sujets aussi mal conformés que l'étoit la femme de la Salle en Beaumont, le plus ou le moins de faillie

que la partie supérieure de l'os sacrum fait en dedans, & le degré de rétrécissement du détroit supérieur, par le plus ou le moins d'applatissment de l'os pubis, & le plus ou le moins d'écartement des tubérosités des os ischions. L'infidélité de cette mesure est justifiée par l'expérience journaliere; & cette arme, que vous avez puisée dans l'arsenal des possibles, fournit une nouvelle preuve de l'absurdité de votre assertion. J'en dis autant de la dépense que vous faites en raisonnemens sur le mécanisme de l'accouchement dont il s'agit. Dans l'état où je trouvai les choses, les douleurs ne pouvoient être qu'expulsives : celles qui les précèdent ordinairement trouvent leur principe dans les contractions utérines légères & momentanées que déterminent l'action & la réaction réciproques des parois de la matrice, & des corps solides que ce viscere renferme : elles ont leur siège dans le col & l'orifice, qui souffrent de la pression que ces corps exercent sur eux pour les dilater; ce qui ne pouvoit avoir lieu dans mon cas, où l'étranglement du détroit supérieur mettoit les parties à l'abri de toute violence, étoit un empêchement à ce que les eaux ne se formassent dans leur circonférence, & ne permettoit qu'un prolongement des membranes, à côté, dans l'embouchure gauche; prolongement qui, quoique borné au dessus

de l'orifice, & même du col; ne laissoit pas, en diminuant le volume de la charge de la matrice, de diminuer dans la même proportion la résistance que cette même charge opposoit auparavant aux contractions de ce viscere, & d'en faciliter de plus étendues & de plus soutenues, sans qu'il fît obstacle à l'introduction de mes doigts & de partie de ma main, parce que la tumeur ne s'effaçoit pas moins dans cet endroit, après la cessation des contractions utérines, qu'elle s'efface dans l'orifice de la matrice. Les douleurs expulsives, (qui n'ont lieu que lorsque les fibres musculaires de la matrice peuvent entrer dans des contractions longues & étendues, après que le fardeau de la grosseffe a perdu de son volume dans la cavité qu'il occupoit, par la formation des eaux,) étoient de nul effet, soit parce que l'étranglement du détroit ne pouvoit céder à la pression, soit encore parce que le point de réunion de la force contractive du muscle de Ruysch se faisoit sur les os sacrum & pubis, comme je l'ai fait remarquer, & que son action n'étoit dirigée qu'obliquement sur la charge, tout-à-fait cantonnée de la matrice.

Cette explication contrasteroit-elle, Monsieur, avec les regles de votre mécanisme? Vous n'avez pourtant osé la heurter de front. Nos lecteurs, à coup sûr, trouvent que j'ai bien réfléchi, & que dans tout ce que j'ai

avancé, il n'y a d'autre erreur que celle que vous avez voulu y supposer, en prétendant que les choses ne pouvoient être telles que je les ai exposées, & cela uniquement parce que vous le prétendez; & en argumentant ailleurs d'après le mécanisme de l'accouchement ordinaire, abstraction faite de la conformation vicieuse & individuelle qui en changeoit la marche, & qui sappe jusque dans sa base l'édifice de vos prétentions.

Tel est encore, par une suite nécessaire, le sort des brillants corollaires que vous en avez tirés, sur lesquels vous vous êtes appesanti, & dont l'existence précaire ne ressemble pas mal à ces fleurs, moins qu'éphémères, qui ne brillent vivement un instant que pour se flétrir au premier souffle d'un léger zéphyr, & rentrer aussi-tôt dans la poussière. Le froid est la vraie cause de la roideur des extrémités d'un enfant mort hors du sein de sa mère, ou même d'un adulte, puisque, à supposer même que la contraction convulsive des muscles qui précède la mort (ce qui peut être quelquefois vrai, car on ne meurt pas toujours en convulsion,) est la cause de l'extension des extrémités de ces cadavres, cette extension doit cesser nécessairement avec l'extinction du principe vital : aussi les membres redevennent souples, & ne reprenent leur roideur que lorsque le froid a opéré la fixa-

tion des fucs , le rapprochement & le redressement des fibres ; ce qui ne sçauroit avoir lieu dans la matrice , dont la chaleur est plus propre à augmenter le relâchement des parties du cadavre de l'enfant , de concert avec les fucs qui les abreuvent. Mais cette augmentation de relâchement est , selon vous , favorable à votre cause ; « car , » dites-vous , l'extinction du principe vital , » renfermant l'abolition du ressort auquel » l'enfant vivant doit la faculté de ployer » ses extrémités , & d'appuyer sa tête sur sa » poitrine , donne la preuve la plus com- » plette que les extrémités de mon petit » cadavre étoient étendues , & que sa tête , » quoique pouvant vaciller à droite & à » gauche , n'étoit plus appuyée sur sa poi- » trine. » Voilà ce qu'on appelle , en bon françois , un raisonnement qu'on peut qualifier d'être plus qu'un sophisme. Est-ce par le ressort des muscles fléchisseurs de la tête , que cette partie est appuyée sur la poitrine de cet homme frappé d'apoplexie , ou dormant sur son séant , parce que le même ressort leur donnoit la faculté de la faire pencher , lorsque le sujet vouloit dormir dans cette position , faciliter l'éternement , &c ? Est-ce par la force du ressort des muscles , que le corps & les extrémités de cet autre qui se trouve dans un état d'hémiplégie , de paraplégie imparfaite , ou d'une extrême débilité , & qu'on fait promener à deux , s'a-

moncelent, se pelotonnent si on l'abandonne; parce qu'auparavant les parties en empruntoient la faculté de se ployer? Est-ce par cette même force de ressort, que cet enfant nouveau-né, & tenu dans une posture droite, abandonne sa tête sur sa poitrine, en derriere ou sur les côtés, au moment qu'on cesse de la soutenir; ou bien les extrémités du petit cadavre dont il est question, ne se déploioient-elles, lorsque cet enfant vivant s'agitoit dans le sein de sa mere, que par le relâchement augmenté des fibres? D'après votre logique, il seroit permis de conclure affirmativement. La prévention qui nous fait soumettre les faits à nos idées, au lieu qu'il faut toujours soumettre nos idées aux faits, nous fait toujours entreprendre des attaques mal adroites. Le peu de ressort dont jouissent les fibres d'un enfant encore dans le sein de sa mere, les met hors d'état de soutenir la pesanteur de la tête, de résister à la pression qu'exercent également de toute part les eaux dans lesquelles le petit corps flotte, & aux autres puissances ambiantes qui agissent médiatement sur lui, & tendent incontestablement à le ramasser, à le pelotonner. Or, dans le cas dont il est question, la partie supérieure & latérale de la matrice, qui contenoit seule le fardeau de la grossesse, ayant perdu réellement de la dilatation à laquelle elle avoit été portée, dans la proportion des eaux & des mem-

branes qui formoient la tumeur à l'embouchure gauche, ne pouvoit que presser plus efficacement le corps de l'enfant, qui déjà n'étoit pas fort au large auparavant; & tout cela prouve jusqu'à la conviction, non que les membranes & les eaux débordent l'orifice de la matrice, puisque, comme je l'ai fait voir, elles ne s'y étendoient même pas, mais bien que l'enfant étoit amoncelé & comme pelotonné.

Vous voulez encore m'avoir appris « que » la difformité extrême du bassin interdi-
 « soit l'usage du forceps courbe : » mais, comme je n'aime pas à être votre débiteur, j'ai à vous faire remarquer que votre prétention est des plus injustes, & , pour vous en convaincre, vous inviter à relire l'exposé de mon observation, où je m'exprime en ces termes : *La disproportion de ce dernier (le détroit) au volume de la tête, étoit si considérable, que j'ai lieu de croire que je n'aurois pas été plus heureux avec le forceps courbe ;* & je vous répète encore aujourd'hui que cette énorme disproportion auroit également rendu infructueux l'usage de votre tire-tête à bascule.

III. Quant à l'observation concernant la femme de Gleizil en Champsaùr, je dis, 1^o que je persiste à soutenir que, dans le cas dont il s'agit, votre idée de la contraction de la matrice, qui aura pu donner le change, est plus spécieuse que vraie, par

les raisons que j'ai rapportées dans ma Réponse, & que vous n'avez pu infirmer ; 2^o que, ne présumant pas de trouver un critique à qui rien ne coûte, puisqu'il n'a d'autre preuve à fournir contre les faits qu'il entreprend de contester pour arriver à ses fins, que la seule possibilité d'une méprise ; & que ne pouvant d'ailleurs éviter de décrire la figure de cette tumeur, son étendue & le lieu qu'elle habitoit, après avoir rapporté la manière dont je dirigeai la main droite vers l'endroit où la main gauche me l'indiquoit, la dilatation suffisante que je procurai à l'orifice de la trompe qui en étoit chargée, & les mouvements que je fis autour de ce corps avec le doigt, dans l'objet de m'assurer de sa nature, je devois m'abstenir d'en parler d'abord, pour ne pas donner dans des répétitions toujours fastidieuses aux lecteurs ; 3^o que cette mole, nichée dans la cavité de la trompe, ne devoit pas être couchée sur le muscle iliaque ; qu'elle l'auroit plutôt été sur le muscle psoas : car, bien que, pour la dilatation de la matrice, le fond de ce viscère soit plus mis à contribution que ne l'est son corps, celle que ce dernier souffre est toujours suffisante, à la fin de la grossesse, pour élever la trompe au dessus du niveau de la moitié supérieure des os des isles où le muscle iliaque prend ses attaches ; 4^o que, quand même le cas d'un second enfant, dont le placenta séparé se trouve-

roit ramassé & cantonné sur son corps, seroit (ce dont je ne conviens pas) le seul qui eût pu me faire douter si ce corps, que je sentoís sous ma main, n'étoit pas un autre enfant, cela ne justifieroit pas vos imputations; 5^o qu'il n'est pas seulement possible, mais (ce que les lecteurs désintéressés comprennent aisément) que la matrice, quoique un peu inclinée à gauche, devoit réellement effacer, masquer le corps, & non lui laisser excéder le niveau du côté opposé, de trois pouces ou environ; & que soutenir que la rénitence & le volume de la tumeur qu'il formoit dans l'isle droite devoit exclure l'idée de la présence d'un second enfant, c'est une erreur si palpable, que ce seroit trop faire de la réfuter; 6^o que les accouchements prématurés ne sont que trop communs après les cicatrices de la tunique interne de la matrice, auxquelles donnent lieu l'extraction précipitée & violente du placenta, & autres manœuvres imprudentes; qu'une opinion humiliante pour la raison, le bon sens & l'expérience, seroit évidemment celle d'estimer les cicatrices un principe plus efficace des avortements, que les tumeurs, même non squirreuses, du col & sur-tout du corps de l'utérus, lesquelles deviennent un obstacle incontestable & plus ou moins considérable à la libre dilatation de ce viscère; que ce n'est que parce que les fibres de ce dernier,

jouissant d'une très-grande ductilité, peuvent, dans les autres points, en faire la compensation, ou bien parce que ces tumeurs ont peu de volume, que, parmi les femmes qui conçoivent dans cette circonstance, il en est (& ce n'est pas le plus grand nombre, comme vous l'annoncez) qui vont à la fin de leur terme ; & qu'enfin la partie de la matrice, qui avoisinoit la mole, ne pouvoit qu'être pressée, & son l'expansion gênée.

Vous me dites, Monsieur, « Que j'au-
 » rois dû placer le corps antérieurement à
 » la matrice, vu la situation des parties &
 » les changements qu'elles éprouvent pen-
 » dant la grossesse. » Pour toute réponse, je pourrois vous demander si vous avez bien compris le passage de Roederer que vous rapportez, & de l'autorité duquel vous avez cru pouvoir étayer votre remarque ? *In utero vacuo*, (dit cet auteur) *sive virgineo*, *ex ipsis lateribus repunt (tubæ ;) in gravido ad anteriorem superficiem moventur* : mais cela n'exprime pas que les trompes, dans l'état de grossesse, sont placées antérieurement à la matrice (ce qui seroit le comble de l'erreur,) mais seulement que les trompes, qui, dans les femmes qui ne sont pas enceintes, se trouvent tant soit peu inclinées sur les parties latérales de la matrice, sont plus portées, dans le temps de la grossesse,

lesse ; vers les parties antérieures de ce viscère ; ou bien qu'alors elles en occupent plutôt les parties latérales & antérieures que les parties latérales moyennes. Quant à la plus grande facilité d'extraire une mole de la cavité de la matrice que de celle de la trompe , j'ai à vous dire que vous avez raison en général , & seulement dans le cas dont il s'agit , en changeant hardiment l'état de la question , puisque vous faites abstraction , que l'orifice & la cavité de la matrice permettant aisément l'introduction de la main ; l'embouchure de la trompe étoit d'ailleurs dilatée à recevoir le doigt , que je portois de prime-abord sur la mole , & la dilatation ultérieure & graduée dont elle étoit susceptible incapable d'amener à sa suite les dangers que vous vous plaisez à exagérer.

J'ignore au surplus quel avantage vous avez cru tirer des douleurs vives que souffrent, pendant long-temps , ceux qui ont le malheur d'essuyer une luxation de la cuisse ; ou plutôt je découvre votre intention d'essayer de me préparer un ridicule ; en supposant que j'ai établi une parité entre le peu d'incommodité que la mole caufoit à la femme qui en étoit le sujet , & les vives douleurs qui se font sentir , pendant long-temps , après la luxation de la cuisse. Mais soyons de bonne foi : il est évident que je

n'ai pas prétendu parler de ces premières douleurs ; puisque je m'exprime en ces termes : *Qu'il n'est pas rare que les muscles qui font mouvoir la jointure de l'os de la cuisse avec ceux des hanches , ne souffrent pas beaucoup , après un certain temps , de la compression que fait sur eux la tête du fémur , déjetté de la cavité de l'os ischion ;* & c'est ce que vous n'osez contester. Un désespoir de cause vous fait encore décerner la torture à ces femmes dont les ovaires sont obstrués , tandis qu'elles ne doivent pas y être soumises , lorsque les obstructions sont produites par une congestion des suc blancs , mais seulement lorsque l'engorgement est inflammatoire ; & le cas est étranger à la question. Il en est de même du semi-prolapsus occasionné par des quintes , des éternuments , des secousses ou des efforts violents , dont les ligaments larges néanmoins ne souffrent aussi pas beaucoup , après un certain temps , & non de celui qui dépend du relâchement des fibres , le seul qui , dans cette occasion , puisse entrer en parallèle.

On s'apperçoit aisément que , de quelque côté que vous vous retourniez , vous serez toujours la victime de la sortie que vous avez faite , parce que la raison n'est pas pour vous ; que c'est encore une vaine allégation d'avancer que cette femme a pu se tromper sur la grosseur qui a donné nais-

fance à la mole ; & que les sautilllements spasmodiques d'une matrice malade ou irritée , auxquels vous avez imposé la tache de cette illusion , sont plutôt le produit des sautilllements d'une imagination échauffée. La possibilité d'une tumeur glanduleuse de la cavité de la matrice , & chatonnée dans son propre corps par la contraction des parties adjacentes , que vous avez recrutée du depuis , ne s'éclipse pas moins à l'aspect des symptômes accoutumés de grossesse , des mouvements d'un enfant qui se firent sentir pendant plus de trois semaines , & précisément après le quatrième mois ; & du lieu que doit occuper l'orifice de la trompe , que je me flatte de ne pas ignorer.

IV. Quoique je n'aye aucunement besoin de recourir , dans ce moment , aux moyens que vous me proposez ; du moins , trop sensible à l'urbanité & à la générosité avec lesquelles vous me les indiquez , je n'omettrai pas un seul point de votre Réponse sur lequel je ne vous donne satisfaction. Je vous ferai donc observer ,

1^o Que , « soit que l'enfant se soit accru » dans la trompe , l'ovaire , ou même que » son placenta se soit attaché sur le fonds » de la matrice , la cavité de ce viscere , » quoique vuide , devient toujours plus ou » moins spacieuse ; » & que , quoiqu'il soit vrai que les cavités dans les ellipses soient

plus profondes que larges , le fardeau de la grosseſſe , ſituée dans la trompe , dans le cas qui concerne ma femme , n'étoit pas ſeulement un empêchement à la libre expanſion de la matrice , mais encore , entraînée par ſa propre peſanteur vers l'orifice , il rendoit néceſſairement cette cavité plus large que profonde. Enſorte qu'après avoir dilaté ſuffiſamment l'embouchure de la trompe , & l'avoir rapprochée de l'orifice , lors que j'eus attiré au dehors le pied & la jambe de l'enfant , que je pouvois ſaiſir , & que je l'eus forti juſqu'à la cuiffe , je pus alors gliffer ma main à plat ſur cette dernière , pour aller chercher l'autre qui ſe trouvoit moins éloignée dans la proportion du chemin que j'avois fait parcourir à la première , mes doigts (dont mal-à-propos vous eſtimez la groſſeur par leur longueur) ayant acquis plus d'aiſance pour ſe faire jour dans la trompe , & y exécuter tous les mouvemens néceſſaires. C'eſt donc en vain que vous ne ceſſez de vous fatiguer en raifonnemens , en continuant d'argumenter indiftinctement de l'étroiteſſe de la cavité de la matrice. La trompe qui contenoit l'enfant , ſes eaux & ſon placenta , & la largeur de la cavité de la matrice , ou bien l'eſpace de la cavité de ce viſcere , priſe d'une parois de ſon corps à l'autre , ont-ils pu permettre les manœuvres & le paſſage à l'enfant ? Voilà la queſ-

tion, voilà le nœud de la difficulté, que vous avez grand soin d'éviter.

2^o Qu'ayant fait remarquer que le sang, qui continuoit à s'écouler abondamment, m'avoit déterminé à délivrer incessamment la mere, la question que vous me faites si la trompe se contracta après, est on ne peut plus ridicule, puisque j'ai attention d'ajouter plus bas, que l'accouchement n'eut aucune suite fâcheuse; ce qui ne seroit évidemment pas arrivé si la trompe ne s'étoit contractée. J'en dis autant de votre étonnement sur ce que je n'avois pas ondoyé sur le premier pied sorti, & par les raisons victorieuses qu'on lit dans ma Réponse, lesquelles je me dispense de répéter.

3^o Que, quoiqu'au Brésil, il ne soit pas rare de voir des filles qui conçoivent, pour la premiere fois, à l'âge de neuf ans, ce fait ne prouve rien pour celles qui, à cet âge, accoucherent heureusement à Paris & en Gascogne, à moins que vous n'ayez trouvé que ces filles avoient été amenées en France de l'Amérique méridionale; que la dilatation à laquelle la trompe avoit été portée, par la présence d'un enfant volumineux & de ses annexes, dans cette femme dont parle Vesale, ne prouve autre chose contre vous, sinon que la trompe d'une adulte peut-être autant dilatée que la matrice d'une fille de neuf ans, & conséquemment contenir un

enfant, ses eaux & son placenta, jusqu'au terme du part. Au reste, quel est votre avis sur le fonds du cas dont il s'agit? J'appерçois bien votre objet, qui n'est autre que, sans avoir raison, vous n'avez pas tort; mais je ne puis démêler votre sentiment. Vous énoncez dans votre critique « que les trompes ne vous paroissent pas susceptibles d'être portées à une dilatation suffisante pour contenir, jusqu'au terme ordinaire de l'accouchement, un enfant d'un volume ordinaire, ses eaux & son placenta, » tandis que vous ne craignez pas de dire dans votre Réponse : « Puisque je n'ai pas nié les grossesses des trompes, pas même la possibilité qu'elles parviennent à leur terme. » Soyez d'accord avec vous-même : c'est par là qu'il faut commencer.

4^o Que ce qu'on lit dans vos réflexions : « Il n'est pas moins permis de douter que le plan des fibres, considérées (selon vous seul) comme charnues, puisse leur procurer (aux trompes) cette vertu de contractilité & de resserrement qu'on remarque à la matrice après l'accouchement, » renferme une preuve bien claire que vous avez confondu la contractilité des fibres membraneuses & la force musculaire, puisque le mot générique *resserrement* s'applique indifféremment à l'une & à l'autre, & que se trouvant isolé dans votre ex-

posé, il ne peut se rapporter qu'à *contractilité* qui le précède. Que les parties latérales & inférieures de la matrice soient dépourvues de fibres charnues, (leur inertie constituant la cause formelle des cellules utérines) selon la tourbe de presque tous les physiologistes depuis Ruysch, & que les parties conséquemment ne jouissent que d'une force contractile; ou bien que les fibres musculuses, embrassant de toute part la matrice jusqu'à l'orifice, d'après le sentiment de Roederer, le resserrement de ce viscere tienne à la force musculaire; cette remarque ne fait rien contre moi, attendu que l'induction que j'en avois tirée n'étoit qu'une *à fortiori*; & c'est si bien à pure perte que vous avez cherché à faire parade d'érudition, qu'il est d'ailleurs de fait que les trompes sont composées de fibres charnues, les unes longitudinales & les autres obliquement circulaires, très-propres, par leur nombre & leur disposition, à se contracter fortement, après la délivrance, dans le cas de grossesse des trompes, bien qu'elles n'aient, dans l'état naturel, qu'une action vermiculaire.

Ah! je vois terre. Le jour que je viens de porter sur tous les points de votre Réponse, a, je me flatte, dissipé les brouillards que vous aviez assayé de répandre sur mes observations.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A I 1775.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir pouc. lig.
1	11	17	10 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{4}$	28
2	10 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28	4 $\frac{1}{4}$	28
3	10 $\frac{1}{2}$	18	13	28	3 $\frac{1}{4}$	28
4	10	18 $\frac{1}{2}$	13	28	1 $\frac{1}{2}$	28
5	11 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{4}$	12	28	27	11 $\frac{1}{4}$
6	10	12	8	28	2	28
7	7 $\frac{1}{2}$	15	11	28	3	28
8	11 $\frac{1}{2}$	13	9 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28
9	12	14	12 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$	28
10	12 $\frac{1}{2}$	17	7 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28
11	7 $\frac{1}{2}$	14	8	28	3	28
12	8	13 $\frac{1}{4}$	10	28	2	28
13	8 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	8	28	1 $\frac{1}{2}$	28
14	7	13	8 $\frac{1}{2}$	28	3	28
15	8 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	28	3	28
16	11 $\frac{1}{2}$	17	11	28	1	28
17	11	14	10	27	11	28
18	7 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	8	28	1	28
19	6 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	10	28	1 $\frac{1}{2}$	28
20	6 $\frac{1}{2}$	9	6	28	2	28
21	6	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28	3	28
22	7 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	10	28	2 $\frac{1}{4}$	28
23	10	18	12 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{4}$	28
24	12	20 $\frac{1}{2}$	14	28	27	11
25	13 $\frac{1}{2}$	12	10 $\frac{1}{4}$	27	11	28
26	9 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{4}$	28
27	8 $\frac{1}{2}$	9	7 $\frac{1}{2}$	28	3	28
28	7	12 $\frac{1}{4}$	9	28	4	28
29	8	14 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28	5	28
30	9 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{4}$	28
31	13	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28	4	28

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. nuages.	O. c. pet. pl.	Nuages.
2	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
3	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
4	N-E. beau.	S-E. nuag.	Nuages.
5	S-S-O. beau.	S-S-O. nuag. vent, pluie.	Couvert.
6	O. cou. pluie.	N. pluie, cou.	Nuages.
7	N. beau.	N. nuages.	Beau.
8	N. couv. pl.	O. c. nuages.	Beau.
9	O. couvert.	O. couv. pl.	Couvert.
10	O. pluie, cou.	O. nuages.	Beau.
11	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
12	N-N-E. nuag.	N-E. nuages.	Couvert.
13	N-E. beau, n.	N-E. nuages.	Beau.
14	N-N-E. b. n.	N-N-E. nuag.	Beau.
15	N. beau.	N. nuages.	Beau.
16	N. nuages.	N-N-O. nuag.	Beau.
17	N-O. pl. nua.	N-O. nuages.	Nuages.
18	N. nuages.	N. nua. vent.	Nuages.
19	O. c. pl. vent.	O. v. cou. pl.	Pluie.
20	N. nuag. pl.	N. nua. pluie.	Beau.
21	N-N-E. nuag.	N-N-O. nuag.	Beau.
22	N-N-E. b. n.	N-E. nuag.	Beau.
23	N-N-E. beau.	N-E. nuages.	Nuages.
24	N-N-E. beau, nuages.	E. nuag. pluie, tonnerre.	Couvert.
25	O. couvert.	N-O. éclair, tonn. pluie.	Couvert.
26	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
27	N. pl. nuages.	N. pl. nuages.	Beau.
28	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
29	N. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
30	N-N-E. beau.	N-E. nuages.	Beau.
31	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Beau.

90 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de $20\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur de 6 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $14\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 5 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $10\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $6\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 13 fois du N.
 8 fois du N-N-E.
 8 fois du N-E.
 1 fois de l'E.
 1 fois du S-E.
 1 fois du S-S-O.
 7 fois de l'O.
 1 fois du N-O.
 2 fois du N-N-O.

Il a fait 21 jours, beau.
 26 jours, des nuages.
 9 jours, couvert.
 12 jours, de la pluie.
 3 jours, du vent.
 2 jours, des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1775.

L'extrême sécheresse qui regne depuis quelque temps a augmenté de beaucoup le nombre de maladies inflammatoires qu'on avoit commencé à observer dès le mois précédent, elles ont attaqué la gorge, la poitrine, le bas-ventre, &c. & n'ont cédé qu'aux anti-phlogistiques & aux délayants.

On a également continué à observer un grand nombre de fièvres érétypélateuses & éruptives, des rougeoles & des petites-véroles qui jusqu'ici n'ont présenté rien de particulier.

Sur la fin du mois on a vu quelques personnes attaquées de fièvres putrides & malignes, dans lesquelles les saignées ont en général paru plus funestes qu'avantageuses.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'Avril 1775; par
M. BOUCHER, médecin.*

La température de l'air a été proportionnée au rapprochement du soleil de notre hémisphère. La liqueur du thermometre, qui, le premier du mois, avoit été observée très-près du terme de la congelation, s'est élevée par degrés au point que, dans les derniers jours du mois, elle s'est portée à celui de 18 à 19 degrés.

Le vent est resté presque constamment nord du 1^{er} au 22.

Il y a eu peu de pluie ce mois. Elle n'a été considérable que le 16, le 17 & le 18. Le tonnerre a grondé la nuit du 17 au 18.

La liqueur du thermometre, du 1^{er} au 15, a été constamment observée à la hauteur de 18 pouces, & même au-dessus. Elle s'est maintenue aussi à cette hauteur les huit derniers jours du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de 18 degrés.

92 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 2 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.

4 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

6 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois de l'Ouest.

7 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 18 jours de temps couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

1 jour des éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille , dans le mois d'Avril 1775.

Il y a eu encore ce mois des atteintes d'apoplexie & des affections vertigineuses. Nous avons vu aussi , & sur-tout vers le milieu du mois , des pleurésies ou pleuropneumonies légitimes , que nous avons regardées comme les effets des vents du nord , qui ont continué à souffler jusques vers la fin du mois , où le temps s'est échauffé à un point qui n'est point ordinaire ici dans ce mois. Alors on a vu nombre de personnes de tous états travaillées de fluxions autour de la tête , dans la gorge & dans les oreilles , avec plus ou moins de fièvre. Celles des oreilles demandoient de la circonspection dans le traitement , & de la diligence dans l'application des moyens curatifs. Un abcès formidable a succédé à une fluxion de ce dernier

genre, dans un homme d'une assez forte constitution, auquel les moyens n'avoient point été administrés avec assez de célérité.

Dans le peuple, la maladie aiguë dominante, pendant ce mois, a été la fièvre typhoïde-putride avec des redoublements dans la plupart des malades, plus violents de deux jours l'un.

LIVRES NOUVEAUX.

Médecine domestique, ou Traité complet des moyens de se conserver en santé, de prévenir ou de guérir les maladies, par le régime & les remèdes simples : ouvrage utile aux personnes de tout état, & mis à la portée de tout le monde; par M. *Guillaume Buchan*, du collège royal des médecins d'Edimbourg; traduit de l'anglois, par *J. D. Duplanil*, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, & médecin ordinaire de S. A. R. Monseigneur le Comte d'Artois. Tome I. A Edimbourg, & se trouve à Paris, chez *Desprez*. 1775, in-12

Dictionnaire des Eaux minérales, contenant leur histoire naturelle, des observations générales & des notices particulières sur différentes fontaines; une bibliographie hydrologique; différentes méthodes pour analyser ces eaux, & pour en faire d'artificielles, auxquelles on a joint la liste des différents endroits où se trouvent les Eaux minérales dont il est fait mention dans cet ouvrage; le tout sur les principes & d'après les observations de MM. *Lassone*, premier médecin de la reine; *Morand*, de l'Académie royale des sciences; *Miffa*, docteur en médecine, *Petit*, médecin de S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans; *Raulin*, docteur en médecine & médecin du Roi; & MM. *Le Roi*, *Monnet*, *Coste*, &c. &c. &c. Par

l'auteur de l'Histoire Universelle du Regne Végétal, 23 vol. in-fol, du Dictionnaire des Plantes du Dictionnaire Vétérinaire, &c. Paris, rue Saint-Jean-de-Beauvais. 1775 In-8° 2 volumes brochés 10 liv.

Traité du farcin, maladie des chevaux, & des moyens de la guérir : ouvrage utile & nécessaire aux écuyers, cavaliers, militaires, &c. aux marchands de chevaux, fermiers, laboureurs, entrepreneurs de voitures, & généralement à toutes les personnes qui sont obligées par état d'employer le service des chevaux; par M. Hurel, maître Maréchal à Paris. Troisième édition. Paris, rue Saint-Jean-de-Beauvais. 1775. In 8°, broché 10 l.

A V I S.

On va publier incessamment un Ouvrage, sous le titre de *Bibliothèque Littéraire, Historique & Critique de la Médecine Ancienne & Moderne*, dans lequel, après les notions historiques relatives à chaque personne, on donnera le catalogue de ses ouvrages, leurs différentes éditions, leur plan & leur distribution, enfin, le jugement qu'on doit en porter. On y parlera non-seulement des médecins, chirurgiens, chymistes, botanistes, anatomistes, &c. mais même des personnes de tout état, qui se sont appliquées à quelque partie de la médecine. Les auteurs vivants n'y seront pas oubliés; ils y tiendront une place distinguée. On prie les personnes qui sont dans le cas d'y être placées, ou d'y voir placer leurs ancêtres, par leurs ouvrages ou leurs découvertes dans quelqu'une des parties de l'art de guérir, de vouloir bien donner des notions sur les objets qui leur sont relatifs; ces notions se réduisent aux objets suivans :

1° Leurs nom & surnom,

2° Le jour, l'année, le lieu de leur naissance, (de leur mort) de leur réception aux degrés ou à la maîtrise.

3° Les différentes places qu'elles ont occupées.

4° L'époque de leur aggrégation aux académies, & de leur élévation aux places & aux dignités.

5° Les honneurs dont on a récompensé leurs talents.

6° Les anecdotes particulières & intéressantes qui leur sont relatives.

7° Les titres de leurs ouvrages & leurs différentes Editions.

8° Leurs découvertes dans l'anatomie, la chirurgie, la chymie, &c. en indiquant l'ouvrage dans lequel elles ont été annoncées.

Comme on se propose de faire connoître le plan, la distribution & le mérite des ouvrages, on prie les auteurs d'indiquer les Libraires chez lesquels on les vend, afin qu'on puisse se les procurer.

On est prié d'adresser ces différentes notions à M. Robillart, négociant, rue Bourg-l'Abbé, près la rue aux Ours, à Paris; franchises de port.

On propose l'ouvrage par souscription. Le prospectus paroîtra dans les premiers jours de Juin, & se débitera *gratis*, à Paris, chez *Ruault*, Libraire, rue de la Harpe.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Observations sur les fièvres putrides & malignes</i> Par M. Fournier,	Page 3
<i>Consultation adressée à M. Pajon, de Moncess, médecin, sur des adhérences du poulmon,</i>	27
<i>Réponse à l'exposé.</i>	30
<i>Lettre à l'auteur du Journal, sur les épreuves d'un remède contre l'épilepsie, le scrophule, &c.</i> Par M. Munier, méd.	37
<i>Lettre à M. Goubelly, méd. sur le danger des spiritueux à l'intérieur.</i> Par M. Leclerc, méd.	56
<i>Observation sur un ulcère malin de la grandeur d'un écu de six livres, avec perte de substance.</i> Par M. Leautaud, chirurgien.	63
<i>Méthode particulière d'établir un cautère.</i>	66
<i>Replique de M. Laugier, méd. à M. Guilhermond, chirurgien,</i>	70
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mai 1775.</i>	88
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1775.</i>	90
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Avril 1775.</i> Par M. Boucher, médecin.	91
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Avril 1775.</i> Par le même.	92
<i>Livres nouveaux.</i>	93
<i>Avis</i>	94

A P P R O B A T I O N.

J'i lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal de Médecine du mois de Juillet 1775. A Paris, ce 24 Juin 1775.

Signé POISSONNIER, DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

A O U T 1775.

TOME XLIV.



A P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOÛT 1775.

EXTRAIT.

Recueil des Œuvres physiques & médicinales, publiées en anglois & en latin par M. RICHARD MEAD, médecin du Roi de la Grande-Bretagne, membre de la Société royale de Londres, & du college royal des médecins de la même ville; traduction françoise, enrichie des découvertes postérieures à celles de l'auteur, augmentée de plusieurs discours préliminaires, & de notes intéressantes sur la physique, l'histoire naturelle, la théorie & la pratique de la médecine, &c. &c. avec huit planches en taille-douce; par monsieur COSTE, médecin de l'hôpital royal & militaire de Nancy. A Bouillon, aux dépens de la Société typographique. 1774. In-8°, 2 vol.

JE n'entreprendrai point d'analyser les différents Traités qui composent ce recueil des Œuvres du docteur Mead, je sup-

pose qu'ils font connus de mes lecteurs; je ne me propose ici que de les instruire des avantages que cette nouvelle édition a sur les précédentes, & des additions que l'éditeur y a faites. M. Méad ayant publié successivement ses différents ouvrages, & n'ayant jamais pris la peine de les recueillir, il n'est pas étonnant qu'on n'en ait pas encore eu d'édition bien complète. M. Lorry publia la première en 1751, chez Cavelier. Elle contient l'*Essai sur les Poisons*, le *Traité de la Peste*, celui de la *Petite-Vérole*, la Traduction de celui de *Rhazes*, sur la même maladie; le *Traité de l'influence du Soleil & de la Lune sur les corps*; un *Discours anniversaire, fondé par Harvée*, prononcé dans le collège des médecins de Londres; la *Dissertation sur les Médailles qui avoient été frappées à Smirne en l'honneur des médecins*. En 1757, Cavelier fit faire à cette édition de nouveaux titres, y ajouta les *Avis & Préceptes de médecine* de notre auteur, & la divisa en deux volumes. Mais on ne trouve point dans cette édition, une des plus complètes de celles qui avoient été publiées, le *Traité des Maladies dont il est parlé dans les Livres saints*; on n'y trouve pas non plus la *Description de la machine inventée par Sutton pour renouveler l'air des vaisseaux*, ni les *Recherches sur le scorbut de mer*.

L'édition qui a été publiée à Amsterdam, chez Mortier, ne contient ni *les Préceptes de médecine*, ni *la Médecine sacrée*. On a omis dans celle de Londres la *Dissertation sur les Médailles de Smirne*. En un mot, l'édition de M. Coste est la seule qui réunisse toutes les Œuvres de M. Méad, & qui les réunisse dans la même langue. Mais ce qui la rend encore plus recommandable, ce sont les additions nombreuses qu'il y a faites : c'est de ces additions dont je me propose principalement de rendre compte. On trouve d'abord un avis de l'éditeur, contenant une notice des différents ouvrages du docteur Méad, & un précis de la vie de ce célèbre médecin ; il est suivi d'une Traduction de la préface latine que M. Lorry avoit mise à la tête de son édition. Le discours de l'éditeur sur les poisons, qui précède le Traité du docteur Méad, contient des vues générales sur les maladies, qui m'ont paru mériter l'attention des praticiens. Il est assez généralement reconnu aujourd'hui qu'à proprement parler, il n'y a d'autre différence entre les poisons & les remèdes, que celles de la dose, de la préparation, & de quelques circonstances tirées du sujet qui prend les uns ou les autres ; de manière qu'il n'est peut-être pas dans la nature de substance tellement délétère par elle-même, qui ne puisse devenir très-avanta-

geuse, & que réciproquement il n'est pas de drogue admise dans le traitement ordinaire des maladies, qui ne soit tous les jours suivie de l'effet le plus funeste, quand elle est administrée à contre-temps.

D'un autre côté, il résulte des expériences nombreuses de M. Méad sur les différents poisons, & de l'observation attentive des phénomènes qu'ils produisent dans le corps humain, que c'est principalement sur le genre nerveux qu'ils exercent leur puissance. D'où M. Coste se croit fondé à conclure que le remède qui détruit leur efficacité, ne peut le faire qu'en rectifiant les choses dans leur état naturel; que par conséquent c'est principalement sur les nerfs que doit être porté le contre-poison.

Etendant cette conséquence, il demande si on ne pourroit pas considérer les maladies en général, comme l'effet d'un poison dont la nature différente, le plus ou le moins d'énergie, la plus ou moins grande facilité à se développer, établit peut-être les différences que nous reconnoissons entre les maux; dont les uns décident promptement du sort des hommes, les autres demandent un temps plus considérable pour exercer leur malignité, ceux-ci parcourent d'une manière continue leurs périodes, ceux-là sont sujets à des intermittences plus ou moins longues; & si les remèdes ne

sont pas des anti-spasmodiques, considérés dans le sens le plus étendu? Les uns, en évacuant de bonne heure le poison, l'empêchent de s'exhaler: c'est ainsi que l'émétique est le contre-poison de la bile accumulée dans les premières voies au commencement d'une fièvre putride.

De tous les poisons qui s'engendrent dans le corps de l'homme, les moins funestes sont ceux qui, étant dans les premières voies, sont soumis à l'action des évacuants, ou qui, se portant à la superficie du corps, trouvent une issue ou naturelle, ou artificielle, à l'extérieur. Ceux dont la nature a besoin d'être combattue, d'être altérée, comme on dit, dans le corps, sont les plus mortels. C'est ce que M. Coste prétend qu'on observe dans la manière d'agir des substances qu'on appelle plus précisément des poisons. Il prend celui de la vipère pour exemple. « Immédiatement » après la morsure, dit-il, la scarification » de la plaie suffit; s'il s'est écoulé un peu » plus de temps, & que l'ictère ait paru, » le vomissement termine les symptômes; » si au contraire le secours a été différé, le » venin a pris possession du corps, il doit » y être combattu: ce sont les qualités » mêmes qu'il est question de détruire, » d'altérer: la cure est du ressort de l'al- » cali volatil. »

D'après ces vues, il propose le problème suivant, comme celui dont la solution est la plus importante pour la pratique de la médecine.

Déterminer quelles sont les maladies dont la matière doit être évacuée par les voies naturelles excrétoires du corps ? Quelles sont celles dont le levain doit être amené à la peau, par une solution de continuité qui lui ouvre une issue ? Quelles sont celles enfin qui sont au dessus de l'un & de l'autre de ces secours, & dont le poison doit être altéré dans le corps, même par les moyens convenables ?

Énoncer quelles sont les marques auxquelles on peut reconnoître celle de ces trois méthodes qui exige la préférence ?

Quels sont les cas où elles peuvent être combinées ?

Quels sont ceux où elles doivent se succéder ?

À quel signe on peut juger du moment où chacune d'elles doit être mis en usage ?

Il établit d'abord comme une donnée, que tous les remèdes employés par la médecine peuvent se rapporter à l'une de ces trois classes générales, de *purgatifs*, de *cutanés* ou d'*altérants*. Les émétiques, les cathartiques, les diaphorétiques, les diurétiques, les sudorifiques, les salivants, les vermifuges, constituent la *première classe*. Il range dans la

seconde les ventouses, les vésicatoires, les sinapismes, les sétons, les cauterés, les scarifications, la pierre infernale, le fer chaud, tous les caustiques.... la paracenthèse, la lithotomie, les opérations de chirurgie. Les spécifiques proprement dits, les fébrifuges, les tempérants, les anodins, les stomachiques, les hépatiques, les nervins, le régime de vie.... les passions ménagées à propos, sont ceux qu'il considère comme altérants. Il pense que la plupart des fautes que commettent les médecins dans le traitement des maladies, ne viennent que de ce qu'ils ne savent pas assez distinguer dans quelle de ces trois classes chaque maladie particulière qui se présente doit être rangée.

Une addition non moins importante est le supplément que M. Coste a inséré à l'article du traitement du venin de la vipère : il y rapporte l'épreuve que M. de Jussieu fit en 1747 de l'alcali volatil, pour détruire les effets de ce venin, & une observation qu'il m'adressa lui-même en 1770 sur les effets de ce spécifique. On trouve à la tête de cette observation l'avis suivant : « On pour-
 » roit inférer de la manière dont je me suis
 » expliqué, que c'étoit à l'eau de Luce, en
 » tant qu'eau de Luce, que j'attribuois la
 » guérison de mon malade, qui n'a été due
 » qu'à l'alcali volatil. Comme je ne pour-

» rois réformer cette faute d'exactitude qu'en
 » en commettant une autre contre la vé-
 » rité du fait, j'aime mieux citer ici le Mé-
 » moire tel qu'il a été inséré dans le *Journal*
 » de Médecine du mois de Décembre 1770,
 » avec la note qui lui sert de correctif. »
 Cet aveu fait trop d'honneur à M. Coste
 pour que je n'aie pas cru devoir le rap-
 porter : il n'y a que les hommes supérieurs
 qui soient capables de réparer ainsi leurs
 fautes. Son observation est une des plus in-
 téressantes qu'on ait publiées sur l'efficacité
 d'un tel remède.

A l'article de la tarentule, M. Coste re-
 marque avec raison qu'il est bien singulier
 qu'on trouve dans les matieres de fait &
 d'observation des diversités de sentiments
 presque aussi contradictoires, que s'il étoit
 question d'opinions systématiques ou de
 pure spéculation. Il les attribue à ce que la
 plupart des hommes jurent d'après ceux
 qu'ils ont adoptés pour maîtres, sans se
 donner la peine d'examiner par eux-mêmes.
 « C'est ainsi, ajoute-t-il, que quantité d'é-
 » crivains, sur l'autorité de Baglivi, ont parlé
 » de la tarentule, & des dangers qui suivent
 » sa morsure, & du moyen avec lequel
 » on y remédie, comme d'une chose très-
 » réelle. M. l'abbé Nollet, à son retour d'I-
 » talie, rapporta que toute l'histoire mer-
 » veilleuse de la tarentule ne passoit, dans

» la Calabre, que pour une fable aux yeux
 » des gens sensés; & voilà que tous ceux
 » qui ont écrit depuis, ont répété, les uns
 » après les autres, que rien n'est plus faux
 » que tout ce qu'on nous a débité sur le
 » compte de cette araignée venimeuse, &
 » que c'est une de ces croyances reléguées
 » parmi les préjugés de la populace. »

Dans ce conflit d'opinions, M. Coste
 croit que les présomptions sont en faveur
 de Baglivi. « Il écrivoit, dit-il, sur les lieux;
 » il ne rapporte rien que d'après ses pro-
 » pres observations. On sçait qu'il les fai-
 » soit en médecin instruit, & qui d'ailleurs
 » n'avoit aucun intérêt à publier une faus-
 » seté de fait, que le témoignage de ses
 » contemporains n'eût pas manqué de lui
 » reprocher. M. l'abbé Nollet au contraire
 » ne s'est probablement occupé de la taren-
 » ture que comme d'un objet de pure cu-
 » riosité, & qui avoit un trait moins direct
 » que bien d'autres, à celui de ses recher-
 » ches; & il peut arriver que les sçavants
 » auxquels ils s'est adressé pour s'en inf-
 » truire, révoltés par le merveilleux, que
 » le peuple a toujours soin d'ajouter, aient
 » été induits par-là à donner dans l'autre
 » extrême, qui est de révoquer tout en
 » doute. »

Outre ces additions, chaque essai du doc-
 teur Méad est accompagné de notes inté-

ressantes du traducteur : en voici une que je crois devoir copier en entier ; elle se trouve dans l'*Essai sur le venin du chien enragé*. M. Méad avoit annoncé que l'hydrophobie accompagne quelquefois d'autres maladies que la rage , & que les auteurs disent qu'on l'a apperçue quelquefois dans les fièvres malignes. M. Coste confirme cette observation par la note suivante.

« J'ai vu au huitieme jour d'une fièvre
 » putride survenir une véritable hydropho-
 » bie spontanée à une jeune fille de dix-
 » huit ans , avec tous les symptômes d'une
 » rage morose. Elle refusa constamment tout
 » remede & tout aliment solide & liquide
 » pendant quatorze jours entiers ; elle en-
 » troit dans une sorte de fureur contre ceux
 » qui lui présentoient à boire : elle aboya
 » même pendant deux ou trois jours. Il y
 » avoit plus d'un an qu'elle étoit renfermée
 » dans le couvent où la scene se passoit ; &
 » quelques informations qu'on ait faites , il
 » n'y a eu aucune preuve , aucun soupçon
 » même de morsure de chien enragé. Ce-
 » pendant la fièvre qui avoit pris un carac-
 » tere de malignité , parcourut ses périodes
 » comme si cet accident n'y eut influé en
 » rien , & au vingt - unieme jour presque
 » tous les symptômes avoient disparu. Sa
 » mere , qui n'avoit pu entrer dans le cou-
 » vent , la fit sortir. Cette fille dévora , en

» entrant dans l'auberge, une omelette co-
 » pieuse, & but beaucoup après. On l'em-
 » mena à sept ou huit lieues, chez ses pa-
 » rents, où elle a été très-long-temps à se
 » remettre. Je n'omettrai pas de dire qu'elle
 » n'avoit jamais refusé les lavements; &
 » que, comme c'étoit le seul secours que
 » je pusse employer, je lui en avois fait in-
 » jecter cinq à six par jour, tantôt laxatifs,
 » tantôt anti-spasmodiques, & sur la fin d'a-
 » naleptiques selon les indications.

» Il s'ensuit de cette observation, que
 » la véritable hydrophobie peut exister in-
 » pendamment de la rage, ou peut être,
 » ce qui seroit une découverte bien plus im-
 » portante, qu'il seroit possible de sauver
 » par des lavements, bien des hydrophobes
 » qu'on laisse périr misérablement, faute de
 » pouvoir les faire boire.»

Dans une addition placée à la fin du même Traité de la Rage, M. Coste indique le mercure comme le meilleur prophylactique qu'on ait encore trouvé contre cette cruelle maladie; il assure en avoir fait heureusement l'expérience sur dix à douze personnes dans le même village. On trouve aussi dans l'*Essai sur les Poisons minéraux* une note très-étendue sur l'usage du sublimé corrosif pour le traitement de la maladie vénérienne; & à la fin de l'article des *poisons végétaux*, une addition dans laquelle

M. Coste discute l'activité respective des poisons minéraux & végétaux. On ne lira pas avec moins de satisfaction la note qu'on trouve à la page 256 du Tome I, sur les goîtres auxquels sont sujets les habitants des montagnes, ainsi que les réflexions par lesquelles il termine le *Traité des Poisons* du docteur Méad; mes lecteurs verront sans doute avec plaisir le résumé qu'il fait de ce Traité.

» Les poisons tirés du regne animal, dit-il, produisent à peu près les symptômes de la morsure de la vipere, & cedent au même traitement. Les poisons minéraux agissent tous comme le sublimé corrosif, l'arsenic, &c. L'action stupéfiante de l'opium, les accidents causés par la liqueur du laurier cerise, sont des modes de la maniere d'agir des venins végétaux.

» L'alcali volatil paroît être le spécifique que des premiers; le lait, les adoucissans, les tempérans, les acides différemment combinés suivant les circonstances, sont les secours qui réussissent le mieux contre les poisons des deux autres especes.

» Les remedes qui ont le plus d'activité, ajoute-t-il tout de suite, ne different des poisons que par une nuance équivoque que la dose peut fixer. Il me semble que les medecins ne sçauroient être trop servis quand ils les prescrivent. Je parle

» ici des draſtiques & des remèdes chymi-
 » ques très-concentrés. Les premiers pro-
 » duisent des ſuperpurgations ; les autres
 » coagulent ou diſſolvent le ſang , ſelon
 » leur différente nature. Les acides, comme
 » le ſuc de citron , l'épine-vinette , &c. mo-
 » derent les évacuations exceſſives cauſées
 » par les purgatifs réſineux. Les acides
 » minéraux ſont les ſpécifiques des remè-
 » des qui ont produit des ſymptômes de
 » diſſolution ; & les alcalis remédient à ceux
 » qui ont diminué à un point trop confi-
 » dérable la chaleur , le mouvement & la
 » fluidité du ſang. Ces principes ſont la
 » baſe de tout ce qui concerne la matière
 » immente des poiſons. »

Dans l'introduction au *Traité de la Peſte*,
 l'éditeur, après quelques réflexions très-phi-
 loſophiques ſur les cauſes ſurnaturelles aux-
 quelles on a quelquefois attribué la peſte ,
 & ſur les cauſes phyſiques qui peuvent la
 produire , relève une erreur échappée au
 docteur Méad. Voulant réfuter celle où
 ſont tombés quelques médecins François ,
 qui avoient cru pouvoir faire de la peſte
 de Marſeille une maladie nerveuſe , ce
 ſçavant médecin nie que la terreur & le
 découragement ſoient propres à déterminer
 la contagion , & à rendre le mal plus grave.
 L'éditeur rapporte un fait arrivé à la der-
 nière peſte de Marſeille , qui paroît très-

propre à prouver combien le courage & la résolution sont capables d'éloigner le danger.

« Dans le désordre & dans la consternation générale où l'on étoit, on laisse
 » amasser, dans un endroit de la ville, un
 » nombre infini de corps morts qui exhaloient une odeur infecte, & contribuoient
 » à augmenter la progression de la maladie. Le gouverneur de la place s'en aperçut. Comme un généreux *Décus*, il
 » se dévoua à la mort. Il prend avec lui
 » quatre-vingts grenadiers, tire lui-même
 » le premier cadavre, & le met dans une
 » fosse immense qu'il avoit fait creuser ; préside à toute cette opération, excitant par
 » ses discours & par son exemple, ces généreux militaires. Huit grenadiers périrent
 » dans leurs fonctions ; le soir il y en avoit
 » soixante-dix-neuf de morts ; un seul survécut de quelques jours, & ne réchappa
 » pas. Pour le gouverneur, comme il avoit
 » fait le sacrifice de sa vie, & qu'il s'étoit
 » mis par-là au dessus de toute altération
 » d'esprit, il n'eut pas la moindre incommodité. Ce qui prouve bien, ajoute l'é-
 » diteur, que la maladie reconnoît pour
 » cause une détérioration de l'esprit vital,
 » puisque ceux qui conservent leurs nerfs
 » dans leur intégrité, échappent à la contagion, tandis que ceux chez qui l'esprit
 est

» est abattu, engourdi par la crainte, y suc-
 » combent.

» Diamerbroeck fournit encore un exem-
 » ple qui vient à l'appui de ce sentiment.
 » Ce sçavant médecin, dans les trois pestes
 » qu'il eut à combattre, réunit toujours la
 » fermeté stoïque & la résignation Chré-
 » tienne à l'exercice généreux de sa pro-
 » fession : aussi prodigua-t-il ses soins aux
 » pestiférés pendant le cours de ces trois
 » épidémies, sans avoir éprouvé la moïn-
 » dre attaque. »

La traduction du *Traité de Rhazès* est précédée d'une préface de l'éditeur, dans laquelle il venge M. Méad des reproches que M. Paulet lui avoit faits dans sa Traduction françoise de la version que Jean Channing avoit publiée du même *Traité* en anglois, & relève à son tour un grand nombre de fautes échappées à M. Paulet. Il fait plus, il indique près de cinquante passages dans lesquels il paroît en effet que ce traducteur a cruellement défiguré son original. Cette préface est suivie d'un *Abrégé* de la *Vie de Rhazès*, tirée de l'histoire de la médecine de Freind.

Parmi les morceaux que M. Coste a ajoutés au second volume, on lira avec fruit l'avertissement dans lequel il rend compte de l'ouvrage de M. Clifton Winttingham, sur les *Avis & Préceptes de médecine*.

cine du docteur Méad, & la préface qu'il a mise à la tête du *Traité de l'influence du Soleil & de la Lune sur le corps humain*, de son auteur. Cette dernière sur-tout est une excellente Differtation sur cette matiere obscure & difficile. L'auteur y prend occasion de s'élever avec force contre la fureur avec laquelle nous nous écartons des loix de la nature dans notre maniere de vivre, de nous loger, de nous nourrir, de nous habiller. Il en donne pour exemple les femmes des villes : « Ne sont-elles pas souvent, » dit-il, mal réglées au physique, parce » qu'elles sont dérégées au moral ? La » mollesse, l'oisiveté du corps, les passions de l'ame, souvent aussi vives que » peu honnêtes dans leur objet, ne peuvent-elles pas qu'elles jouissent d'une des » marques les moins équivoques de santé » attachées à leur sexe. Eh ! comment les » astres agiroient-ils sur elles ? On disoit » qu'elles fussent le spectacle ravissant qu'ils » offrent. Ne vivant pendant la nuit qu'à la » triste lueur des flambeaux, ensevelies dans » les ténèbres d'un sommeil pénible, elles » ignorent ce qui se passe dans la nature. » Elles se sont créé un monde hors de » notre univers. A la campagne au contraire, voyez la robuste & gaie villageoise, lire au firmament l'époque future » du tribut qu'elle croit devoir à l'astre de

» la nuit, & dont la révolution ne frustré
 » jamais son attente, à moins qu'un mal
 » inopiné n'y mette des obstacles, ou que
 » le superflu de ses humeurs ne serve déjà
 » de nourriture au fruit de ses chastes
 » amours. »

Rien n'est plus philosophique que la préface que notre éditeur a mise à la tête de *la Médecine sacrée*. L'avertissement qu'il a placé au devant des *Avis & Préceptes de Médecine* fait connoître le véritable but que le docteur Méad s'étoit proposé en publiant cet ouvrage : ce n'est point, à beaucoup près, un *Traité complet de médecine* ; mais on y trouve tantôt des vues particulières qui avoient échappé aux auteurs qui aiment souvent mieux peindre d'après les livres, que d'après la nature. Tantôt des observations sur des remèdes dont il avoit éprouvé plusieurs fois le succès ; ici des remarques neuves & intéressantes, soit sur l'effet de certaines méthodes, soit sur les phénomènes qu'a présentés l'ouverture des cadavres. Quelques objets ou négligés, ou mal vus par les auteurs, y sont exposés avec plus d'étendue. La folie par exemple, l'hydropisie, & quelques autres articles, ont été travaillés avec plus de soin, & paroissent plus complets ; non que ceux qui le sont moins laissent plus à désirer, parce que, comme l'auteur le dit lui-

même, son dessein n'a pas été d'écrire un cours de pratique, mais seulement d'offrir aux médecins quelques remarques, ou quelques observations qui lui étoient spéciales.

Parmi les notes que l'auteur a ajoutées à ce Traité, on distinguera sur-tout celle qui se trouve à la page 309 du second volume, au sujet des odeurs. On en trouve encore une très-importante au sujet de la gale, page 323. Après avoir remarqué qu'il est rare qu'une gale bien complète se guérisse avec le soufre appliqué à l'extérieur seulement, sans que la guérison opérée par ce moyen n'expose le malade à des regrets, & quelquefois aux plus grands dangers, M. Coste ajoute : « J'ai vu autrefois une » jeune demoiselle à qui une semblable imprudence pensa coûter la vie, & que je » ne pus sauver qu'en la faisant envelopper » dans des draps de galeux, qui, en rappelant à la peau l'humeur répercutée, débarrassèrent le poulmon sur lequel s'étoit faite la métastase. Ce moyen est le plus efficace & le plus expédient de tous ceux qu'on pourroit mettre en usage en pareil cas. » On ne sçauroit trop multiplier les observations qui constatent le danger de ces guérisons téméraires, & sur-tout celles qui indiquent le moyen de prévenir les dangers auxquels on expose les malades sur lesquels on les tente.

Ce que j'ai exposé jusqu'ici des travaux du nouvel éditeur des Œuvres du docteur Méad, suffira sans doute pour faire connoître à mes lecteurs combien cette édition l'emporte sur toutes celles qui ont paru précédemment.

O B S E R V A T I O N

Sur les effets funestes des affections tristes de l'ame dans les maladies ; par monsieur LAUGIER, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin à Corps en Dauphiné.

Cura leves loquuntur, ingentes stupent. SENEC.

Il est incontestable que les passions sont le mobile de nos actions, que sans elles nulle vertu, nul vice, & que conséquemment elles sont l'homme moral. Elles sont encore l'homme physique, puisqu'elles deviennent un instrument de santé toutes les fois que nous sçavons nous en rendre maîtres, les assujettir au joug de la modération, ou bien les varier de manière que, sans rester à la chaîne d'aucune en particulier, elles se balancent les uns les autres, se disputent l'empire, donnent à l'ame le calme & cette tranquillité, & au corps cette aisance & cette agilité qui assurent le libre exercice des fonctions de l'économie animale ; &

118 EFF. DES AFF. TRISTES DE L'ÂME

un instrument de maladie qui nous achève à la mort lorsqu'elles nous dominent, nous tyrannisent; car, comme le remarque le célèbre Méad, les passions, si elles n'obéissent, commandent impérieusement. Il est donc de la plus grande conséquence de résister de bonne heure au cœur, & d'imposer des loix à ses penchans, si on ne veut cesser de régner sur soi.

Les passions, ou bien nous viennent de la nature du tempérament, ou bien c'est nous-mêmes qui nous les approprions. Dans celles qui viennent de la nature du tempérament, les sens éveillent l'imagination; dans les autres, c'est l'imagination qui réveille les sens; mais avec le temps elles efféminent l'âme; & bien qu'elles ne soient plus à la fin qu'oiseuses, les sens attiédis sont hors d'état de faire naître d'autres passions opposées; l'imagination erre à son gré; &, sans cesse entraînée par un penchant décidé, les fonctions de la machine souffrent les plus grands dérangemens, le corps s'use & périt.

Mais de toutes les passions l'expérience nous démontre qu'il n'en est point qui ament plus de désordres que les affections tristes de l'âme, lesquelles étonnent nos facultés morales & physiques, & rappétissent singulièrement la sphere de notre activité. L'être pensant, absorbé dans l'objet

qui l'affecte, retient ses esprits animaux pour lui en retracer les traits : oubliant ou négligeant de veiller au soin de la province qui lui est confiée, la transpiration (a) & les autres sécrétions deviennent languissantes, & la dépuratîon des humeurs imparfaite : les sucs digestifs en sont viciés, l'action musculaire de l'estomac affoiblie, & le mécanisme des digestions en reçoit la plus dangereuse atteinte. Du vice de la fermentation alimentaire résulte un chyle indigeste, la sanguification se fait mal, la circulation est ralentie, & la lymphe nourricière n'étant pas convenablement élaborée, son apposition devient d'ailleurs plus difficile par la débilité du tissu fibreux : de-là des stases, des embarras dans les viscères, la dépravation des sucs, la torpeur, &c. &c.

Il est étonnant combien la douce tranquillité & l'aimable gaieté tiennent à la libre circulation du sang. Celui-ci faisant moins sentir sa pesanteur sur les parois des vaisseaux qu'il parcourt, & la sécrétion des esprits animaux en étant plus abondante, la distribution de ces derniers devient plus égale & mieux ordonnée, la digestion plus aisée, les sucs sont bien animalisés, convenablement assimilés, les excrétiîons se font

(a) *Timor & molestia corpora faciunt graviora....
Mæstitia diastolem & systolem facit difficilioris.*
SANCTOR. sect. 5, 7, Aph. 10, 48.

avec facilité, & les liqueurs se débarrassent de tout ce qu'elles se trouvent avoir d'impur & de dégénéré de l'état de douceur; le sang & la lymphe nourricière ne trouvent aucun obstacle à leur cours, & sont plus propres à fournir aux besoins toujours renaissants de la vie animale. Mais, dans le cas contraire, l'harmonie est troublée; on n'aperçoit que dérangements dans l'ordonnance des facultés vitales, animales & naturelles, on n'observe que désordres dans l'exercice de leurs fonctions: outre ceux qui dépendent des affections tristes de l'âme que nous avons déjà esquissés, le poids que les liquides, par leur torpeur & leur embarras dans les divers viscères, exercent sur les parois de leurs canaux, excite dans les fibres des vibrations irrégulières & désagréables, & une sensation incommode qu'expriment le mal-aise, les détresses, l'ennui, la tristesse. L'âme, sans cesse avertie par le ministère des nerfs, des mouvements défordonnés qui affectent le corps, devient incertaine, & comme effrayée de l'image du malheur qu'elle redoute, ou bien qu'elle éprouve: elle s'en occupe sans cesse; elle le grossit à force de s'en rettacer plus souvent les traits; ce qui cause d'ailleurs une dépense considérable d'esprits animaux, lesquels distribués en trop petite quantité dans les autres parties du domaine, celles-ci par

leur foiblesse, leur débilité, & la surcharge qu'elles éprouvent par la circulation pénible des humeurs, ne contribuent pas peu à charger le tableau d'une ombre trompeuse d'impuissance. Aussi ces malheureuses victimes de la tristesse, obsédées par les phantômes, ne se lassent de passer en revue toutes les adversités auxquelles ils pourroient se trouver en butte à l'avenir.

Calamitosus est animus futuri anxius.

Ils voient toujours la fortune prête à leur montrer un front ridé ; ils prennent un fatal plaisir à se nourrir de leur douleur, & aiment si fort à s'en retracer les objets, qu'on les irrite souvent de vouloir les corriger par le spectacle de leurs erreurs. Or, comme l'habitude est une seconde, & , comme le remarque Pascal, peut-être une première nature, celle de la crainte & de l'ennui devient irrésistible, & cette propension décidée amène à sa suite la fuite, la haine des plaisirs, & fait redouter à ses sujets jusques aux mots qui expriment les maladies, le danger, &c.

Par ce qui vient d'être dit, on voit comment & combien les facultés physiques influent sur les morales, & celles-ci sur les physiques ; & on comprend encore pourquoi les affections tristes de l'ame qui ont donné lieu à la circulation pénible du sang,

aux stases & aux engorgements dans les viscères, sont entretenues & augmentées par les mêmes désordres qu'elles avoient causés ; ensemble, pourquoi ces derniers prennent toujours plus d'intensité par les passions tristes auxquelles ils avoient donné lieu, & amènent avec le temps l'inertie des solides & l'altération de la masse humorale.

En effet, les sécrétions devenues fort languissantes, comme il a été remarqué, les sucs récrémentitiels se dépravent, les digestions se vicient toujours plus, & fournissent un chyle crud, indigeste. Le sang qui en résulte, privé de cette consistance requise pour les usages auxquels il est destiné, & manquant d'ailleurs de volatilité, ne fournit que peu de matière louable aux sécrétaires des esprits animaux. Par le manque de ces derniers, ou leur peu d'activité, le tissu fibreux perd son ton, son ressort ; la force trusive du cœur s'affoiblit ; les sucs nourriciers sont mal élaborés, mal distribués, mal apposés : il se forme des stases, des empâtements, des obstructions dans les divers viscères ; & la contexture des humeurs ayant déjà reçu un rude choc de la part des matières des excréments retenues, l'air élémentaire n'est plus également balancé, sa force devient relativement supérieure sur la résistance que lui opposent les loges qui l'enferment ; il se développe, se dégage & se

disſipe. C'eſt par cette ſérie de déſordres que les affections trilles de l'ame acheminent aux maladies de pourriture ; c'eſt dans ce dédale de maux que nous plongeſent ſouvent les maladies aiguës, tant par leur nombre, leur durée, leur violence, comme lorsqu'elles ſont terminées par des crises imparfaites, à raiſon de l'appauvriſſement que le ſang en a ſouffert, la dépravation qu'il en a contractée, & la débilité que les fibres en ont acquiſe. Or ſi les affections trilles de l'ame, ſoit qu'elles viennent des ſens ; ſoit qu'elles tiennent à la nature du tempérament, ou bien qu'elles ſoient l'effet de l'altération que les ſolides & les fluides ont ſubié par des maladies précédentes, ſont capables de produire de ſi grands déſordres, combien funeſtes ne doivent pas être leurs ſuites, lorsqu'on s'y livre par trop dans le temps même des maladies aiguës, d'ailleurs toujours graves par elles-mêmes ?

M. Scipion de Reynard d'Aspres, chevalier, capitaine au Corps royal du Génie, d'un zele & d'une activité peu communs toutes les fois qu'il ſ'agifſoit de remplir les devoirs de ſon état, fut employé à la carte de Provence, l'année 1765. Les fatigues que cette opération exige, & auxquelles il ſe livra ſans ménagement, enſemble les chaleurs exceſſives qu'on éprouve dans cette province, furent les cauſes prédiſpoſantes

d'une fièvre putride qu'il y effuya dans l'été de 1766 , laquelle appauvrit tellement son sang , que, de retour enfin chez lui , un dégoût horrible , des accès de fièvre irréguliers , la maigreur , un abattement & un découragement extrêmes , un teint jaunâtre , &c. me firent craindre , pendant plusieurs mois après , les suites les plus funestes. Bien que les symptômes parussent dissipés avec le temps , par le secours des doux apéritifs , des fébrifuges , & des analeptiques mariés , diversement combinés selon les circonstances , & soutenus d'un régime & d'un exercice convenables , le sujet néanmoins en conserva un air sombre , son visage ne reprit plus sa sérénité native ; & les dispositions qu'il retenoit encore en 1770 , où il fut mandé en Corse pour le service de Sa Majesté , ne contribuèrent pas peu à le rendre susceptible l'année suivante d'une fièvre maligne épidémique qui régnoit dans cette île , & dont la fureur faillit le faire compter au nombre de ses victimes.

L'émaciation des accès de fièvre , qui se répétoient jusques à deux & même trois fois chaque jour , sans type néanmoins & sans teneur , un ictère très-foncé qui dépendoit d'un empâtement considérable dans le foie , une foiblesse indicible , &c. &c. furent encore les suites de cette cruelle maladie. Le sujet revint en Dauphiné dans cet

état misérable, le desir de retourner dans sa patrie auprès de ses proches, & d'y rattrapper plutôt la santé, ayant relevé son courage abattu, & lui ayant fait franchir tous les dangers de la traverse, & d'un voyage de quarante lieues par terre.

Une année de traitement par les remèdes sus-mentionnés, suffit à peine pour lui rendre une santé bien imparfaite. Il reprit toutefois son embonpoint; mais son teint resta olivâtre, & le blanc de l'œil battu. L'amour de la solitude, l'éloignement pour tout exercice, annonçoient en lui un fond de tristesse qui jettoit du noir sur tous les amusements, & qu'un air toujours pensif & ennuyé, excepté le moment de la table, qu'il voyoit toujours arriver avec plaisir, déceloit aisément. Les eaux minérales acides, bues pendant long-temps, & à petite dose, même deux fois l'année, furent le moyen qui apporta le plus de soulagement à son état, dans les années 1771 & 1772. De résidence à Scynes, à peine eut-il commencé d'en user en 1773, qu'il fut obligé de les abandonner, des ordres supérieurs l'appellant dans divers endroits de la basse Provence. Craignant le même dérangement pour l'année 1774, il la laissa encore écouler sans avoir recours à ce remède. Ces omissions, & des aliments très-indigestes, dont il se permit l'usage pendant tout l'hiver

dernier ; ensemble l'excès d'inertie où la sombre mélancolie dont il étoit saisi laissoit son corps, ne pouvoient qu'avoir des suites funestes. Aussi le 10 Mars il fut saisi tout-à-coup, pendant la nuit, de douleurs rhumatismales très-vives dans les muscles intercostaux & le péricrâne, lesquelles s'apaisèrent le lendemain 11. Le 12 les douleurs ayant repris avec plus de force, j'eus recours à la saignée : la couenne gélatineuse qui recouroit le sang dans la poelette, avoit deux lignes d'épaisseur. Les vaisseaux étant suffisamment désemplis, & les nausées, les cardialgies, le dégoût, me donnant le signal, je lui administra le 14 un purgatif anti-phlogistique, aiguisé avec le sirop de Glauber, lequel procura haut & bas une évacuation abondante de matières extrêmement bilieuses. L'humeur rhumatismale abandonna les muscles intercostaux & le péricrâne ; elle se porta sur les lombes, & plus particulièrement sur la partie externe & moyenne de la cuisse, d'où elle se répandoit de temps à autre dans tout le corps, néanmoins toujours à l'extérieur. Le malade assujetti à une diète délayante & humectante, usoit d'ailleurs pour boisson ordinaire, tantôt d'une tisane avec la racine d'oseille, & tantôt de petit-lait, auquel on ajoutoit, à la dose du matin, trois onces de suc dépuré de chicorée sauvage, de becabunga & de

cerfeuil, & étoit évacué tous les trois jours par le secours des purgatifs anti-phlogiftiques, lesquels procuroient chaque fois des déjections bilieuses & abondantes.

Les déjections redevenues louables, & la fièvre étant réduite à peu de chose, quelques bains tièdes éloignèrent le retour des douleurs, sans néanmoins diminuer l'intensité qu'elles avoient reprise. Le malade, par la crainte d'en rester perclus, comme il étoit arrivé à quelques personnes de sa famille, étoit livré, dès le commencement de sa maladie, à la plus cruelle inquiétude : rien ne pouvoit l'en distraire ou l'en guérir ; elle l'obsédoit sans relâche, & lui arrachoit à tous les instants des soupirs & des larmes. La terreur du sujet ayant pris un nouveau degré d'accroissement dont elle paroissoit déjà peu susceptible, par la durée des douleurs, & plus encore par la stupeur qu'il lui survint à la levre inférieure, je lui appliquai le 28 un épispastique sur la partie externe & moyenne de la cuisse, qui paroissoit depuis quelque temps être devenu le foyer de l'humour rhumatismale. Les cantharides, qui, bien que corrigées par le moyen du camphre, avoient porté sur les voies urinaires & amené la dysurie & le ténésme, que les émulsions & les lavements avec le lait dissipèrent sous peu de temps, eurent d'ailleurs un bon effet. L'écoulement considé-

table auquel. elles avoient donné lieu, fut entretenu pendant neuf jours, & dissipa les douleurs, à quelques ressentiments près; la fièvre se calma beaucoup; & le malade néanmoins, par un penchant irrésistible, trouvoit par-tout de quoi alimenter sa frayeur & ses inquiétudes.

Que cet état est triste pour un malade! que ces circonstances sont désagréables pour un médecin! Le sujet ne laissant plus aucun accès ouvert aux remèdes moraux, à quels secours physiques, assez efficaces d'ailleurs, pouvoit-on recourir pour corriger cette affreuse mélancolie, cet appauvrissement des fluides, cette altération de la force des solides, qui en étoient devenus le foyer depuis les maladies de Provence & de Corse, & qui se prôtoient mutuellement des forces nouvelles? Tout cela ne pouvoit que donner la plus dangereuse atteinte à l'harmonie de toutes les fonctions de l'économie animale, intervertir & troubler de plus en plus l'ordre des sécrétions, apporter de nouveaux empêchements à la circulation des humeurs, être un obstacle à leur dépuracion, & les faire dégénérer de leur état de douceur.

Aussi, dans la nuit du 8 au 9 Avril, mon malade éprouva quelques frissons, peu considérables à la vérité; & le matin, la fièvre, qui n'étoit jamais entièrement tombée, me parut plus forte; le pouls étoit concentré, inégal,

inégal, & la chaleur de la peau fort âcre, &c. Certain de la synoque, je m'en tins ce jour-là aux délayants, & le dixieme, appercevant déjà des signes de saburre dans les premieres voies, je plaçai un purgatif qui procura une évacuation considérable de fucs putrides & fort bilieux. Les seules secouffes qu'occasionna le même purgatif que je répétoi le 12, & qui fut vomî aussi-tôt, déterminerent sept ou huit selles bilieuses d'un jaune extrêmement foncé. Les boiffons délayantes & anti-septiques furent continuées. Des agitations & une insomnie cruelle ne cédoient aucunement aux émulsions, ni à la liqueur minérale anodine; & comme les déjections que je procurai encore le 14 se trouvoient être très-abondantes, putrides & bilieuses; que d'ailleurs le 15, septieme jour de la maladie, le sujet moucha quelque peu de sang, sa tête n'étant aucunement embarrassée, & son poul nullement rebondissant, mais bien mou, & cédant très-aisément à la pression du doigt, je lui administrai le 16, en trois doses, trois gros de quinquina avec deux gros de crème de tartre, qui furent suivis de cinq ou six selles moins putrides, & dont la matiere avoit pris une moyenne consistance. Cependant cette mollesse singuliere du poul, plus aisée à sentir qu'à définir, m'avertis-

130 EFF. DES AFF. TRISTES DE L'ÂME
fant (a) que l'orage se formoit, j'annonce le danger & je demande du secours. Le soir, trois gros de sirop de pavot blanc dans un verre d'émulsion, calmerent les inquiétudes, les agitations, & procurerent pendant la nuit un sommeil de cinq à six heures, qui n'apporta pas le moindre changement en mieux. Le 17, quinze grains de quinquina furent donnés de deux en deux heures, avec quatre gouttes d'élixir vitriolique, & je persistai à demander un confrere. On envoya à Grenoble, ville distante de huit lieues ; & le 18, je ne reçois que des honnêtetés en place d'un médecin de secours. Ce jour-là il survint du nez un flux de sang dissous, qui ne paroissoit sur les linges que comme de lavure de chair, & qui dura environ deux heures. Je substituai l'eau de Rabel à l'élixir vitriolique que je donnois avec le quinquina. Les urines parurent

(a) La mollesse du pouls, telle qu'en pressant l'artere on éteint ses pulsations, est pour quelques praticiens, & avec raison, un signe pathognomonique de fièvre maligne ; mais cette mollesse est une expression de la somme du pouls, au lieu que celle qu'expriment, tant le peu d'activité du sang, son peu de consistance, que la laxité, la flaccidité de l'artere, & qu'on vient à bout de distinguer aisément avec un peu d'attention, est pour moi un signe certain de la dissolution putride du sang.

marcher le 19 vers la coction, un sédiment blanc & épais commençant d'occuper le fond du vase. Les matieres des felles qui se faisoient, une & même deux fois chaque jour, étoient plus liées, & d'une couleur presque naturelle; & le malade, qui avoit été jusques-là inquiet, effrayé & agité sans relâche, marqua plus de tranquillité, sans jamais perdre de sa présence d'esprit; & parut plus rassuré. Fausse sécurité, contre laquelle le peu de consistance du pouls me mettoit toujours en garde! Je lui fis continuer l'usage du quinquina, à la même dose, avec l'eau de Rabel; & le 20 il parut encore plus tranquille, il dormit même paisiblement, par intervalles, & le sédiment des urines fut plus louable. Le soir de ce même jour, je diminuai la dose du quinquina; & quoique cette apparence de mieux, qui n'avoit pas été capable de me dérider le front auprès des assistants, se souvint, le lendemain 21, jusques vers les quatre heures du soir, les urines néanmoins présenterent un moindre signe de coction (a). L'hémorra-

(a) C'est principalement par les changements qu'on apperçoit dans les urines, ou plutôt par les signes de coction, que se manifestent les effets du quinquina. On ne doit pas craindre d'administrer cette substance, même lorsque le pouls est critique; toutes les fois qu'il y a pourriture dans les humeurs & trop de flaccidité dans les solides: elle

gie du nez reparut pour-lors ; & le sang , dont les principes ne paroissoient pas plus ralliés que la première fois , malgré l'usage suivi des anti-septiques , s'échappoit si abondamment , que je me vis forcé d'en arrêter l'écoulement par le moyen des tampons abreuvés d'eau de Rabel , que j'introduisis

est un des moyens les moins infidèles pour rallier les principes du sang , remonter le ton des solides , & favoriser la crise ; au lieu que les délayants & les évacuans , prodigués dans ces circonstances , dans l'objet de diminuer la matière morbifique , de l'évacuer par tous les couloirs , & d'en énerver les foyers , ne préparent que de demi-crisés , en troublant les mouvements de la nature , & affoiblissant l'action systaltique des vaisseaux. Un auteur , d'après une observation isolée , qui lui étoit même foncièrement défavorable , & sous prétexte de se récrier contre l'abus du quinquina dans le traitement des fièvres intermittentes , donna , l'année dernière , un Mémoire dans les Affiches du Dauphiné , pour tâcher de décréditer ce fébrifuge par les assertions les plus hasardées , & en préconisant à outrance quelques fébrifuges indigènes. L'impression que ce Mémoire pouvoit faire sur quelques chirurgiens de campagne , m'engagea à envoyer à l'auteur de ces feuilles un autre Mémoire , pour les mettre en garde contre la surprise : mais comme ce dernier , s'érigeant en juge dans cette partie , avoit prodigué les plus grands éloges à celui que je combattois , il crut devoir à son amour-propre des plus déplacés , de refuser de rendre public ce qui ne laissoit aucun doute sur son insuffisance.

bien avant dans les narines. Le malade en fut accablé & découragé : je le remis à sa première dose de quinquina, que je lui faisois avaler en infusion trouble dans le vin, & auquel j'ajoutai un léger cordial. Les urines parurent, le lendemain au soir 22, & plus cuites & plus abondantes, & leur sédiment plus blanc, plus épais, plus égal. Néanmoins les agitations recommencerent sans amener un seul moment de délire ; les angoisses furent des plus cruelles pendant toute la nuit ; il y eut des cardialgies ; l'artère, outre sa mollesse, exprimoit sous le doigt une sensation de vacuité ; & , après les plus rudes combats, la mort, en moissonnant, le 23 à neuf heures du matin, quinzième jour de la maladie, cette jeune plante encore dans son septième lustre, ravit à l'Etat & à la patrie un citoyen vertueux, & enleva à une tendre épouse & à une jeune enfant chérie leur unique soutien.

L E T T R E

*A M. de La*** sur cette question : L'Œil dans ses différens mouvements change-t-il de configuration ? Est-ce à raison du degré de ce changement, que les objets s'approchent ou s'éloignent de nous ?*
Par M. ALLOUEL, adjoint au comité.

perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, docteur en médecine, ancien médecin des troupes du Roi en garnison à Monaco.

MONSIEUR,

En répondant à votre Lettre, je ne me permettrai pas de *détailler* vos *objections* ; vous m'en *priez* ; le simple desir d'un ami devient un ordre inviolable.

Descartes a prétendu que l'œil s'accommodoit à l'éloignement de l'*objet* : on lui a prouvé que nous l'accommodions à la portée de l'œil. On voulut ensuite que le globe changeât de configuration, à raison du degré ou de l'éloignement ou de la proximité de l'*objet* à appercevoir ; d'autres ont ajouté que ce changement étoit relatif au plus ou moins d'attention que nous employons à l'examiner.

Quelques-unes des disputes de ce genre furent renouvelées en 1722 ; mais, *adhuc sub judice lis est* ; vraisemblablement les conclusions n'eurent pas l'avantage de convaincre. On demande particulièrement aujourd'hui, *si, anatomiquement considéré, l'œil peut souffrir en se mouvant un changement de configuration ?*

Ce changement est idéal ; il faut le prouver.

L'œil est un corps sphérique, formé de

membranes & d'humeurs. La *conjonctive*, la *cornée*, l'*uvée* & la *rétilie*, renferment les humeurs *aqueuse*, *crystalline* & *vitree*. Elles ont en outre des enveloppes particulieres. Le globe retenu dans l'orbite, principalement par la *conjonctive*, est exactement rempli par ses humeurs; elles y abondent toujours par une sécrétion continuelle & réparative, & tiennent les membranes dans une perpétuelle & nécessaire solidité, enfin dans une tension à jamais remarquable. Tout dans l'orbite est exactement matelassé de pelotons lisses, polis, huileux, qui, lubrifiant sans cesse les parties, en rendent les mouvements plus faciles.

Le nerf optique perce le globe un peu sur le côté. On a fait sur cette direction beaucoup de vaines recherches : on en a tiré des conséquences relatives à la vision : elle me semble l'effet naturel de la disposition des choses. Il se présentoit, à raison du point de départ des nerfs optiques, l'alternative suivante; ou il auroit fallu que le nerf optique eût fait angle pour se rendre au point central; ou, pour éviter cet angle, les yeux auroient dû être plus écartés, & le *miroir* ne se fût pas offert sans le secours musculaire positivement au devant de nous.

Quatre muscles *droits* & deux *obliques* déterminent les différents mouvements de l'œil. Ils les dirigent sans une participation

constante & absolue de notre volonté. Les premiers exécutent l'*élévation*, l'*abaissement*, l'*adduction* & l'*abduction* (a). Les obliques servent au roulement du globe, & perfectionnent ce mouvement combiné.

Ici, comme dans les autres parties, les muscles agissent en se raccourcissant : de-là l'on objecte que chaque muscle embrassant l'œil, faisant angle sur lui, & décrivant d'un bout à l'autre une ligne à peu près elliptique, dans la courbe de laquelle le globe est engagé, doit nécessairement, en entrant en contraction, se roidir sur lui, le presser, & lui faire éprouver dans certaines circonstances plus ou moins de changement.

Si l'on examine chaque muscle agissant seul, il est aisé de s'appercevoir que l'action musculaire est trop douce, trop paisible & trop précipitée pour qu'il en résulte aucun changement dans la configuration.

Observons d'ailleurs que le globe, entouré de parties grasses, huileuses, toujours humectées, cede *en roulant* avec la plus grande facilité ; à peine tel ou tel muscle tend à redresser, à effacer sa direction elliptique, le mouvement est fait, & déjà la cause est passée dans un autre muscle. On sent la

(a) Dans toute espèce de mouvements, l'œil ne change point de place ; c'est en roulant dans sa cavité qu'il présente le *miroir*, soit en haut, soit en bas, sur les côtés, &c.

justesse de la conclusion qu'il seroit permis d'établir ; mais voyons ce qui se passe dans l'œil forcé par des contractions volontairement déterminées. Si par exemple , portant le globe en adduction & en abduction , je veux voir un *objet* placé au dessus de l'horison donnée ; certainement j'exerce alors sur les muscles une certaine violence ; je fatigue , mais ce méfais n'apporte sur l'aperçu aucune différence essentielle : ce qui devroit arriver si le globe étoit comprimé par les muscles , & s'il changeoit de configuration. Pour me convaincre qu'il n'est aucune erreur , je parcours librement le même objet , & je reconnois sa position , sa forme , ses dimensions , &c.

Je ne m'en tiens pas là : j'augmente encore plus la gêne du globe , je louche. Dans cet état contre nature , je le violente plus que jamais : par l'action des muscles obliques , il est pour ainsi dire *sanglé* , ils tendent autant qu'il est en eux de rapprocher le globe du nez. Mais , ne pouvant se déplacer , l'action musculaire doit se passer exactement sur lui , elle le presse ; en effet ma vue se trouble , se pervertit , je vois double , & ne puis raisonner sur les objets que je cherche en vain à fixer. Si je veux lire , les lignes répétées me paroissent confuses , je vois les lettres ; le rayons ne se démêlent plus avec ordre ; le *sensorium* ne les

admet plus que confusément ; enfin je vois des deux yeux , & conséquemment je ne puis ni fixer , ni voir distinctement. Dans ce cas , la perversion de la vue ne vient pas de la compression musculaire , mais bien de la direction changée de chaque œil.

Si du doigt je comprime le globe , j'apperois l'objet double : alors il n'est aucune confusion , je puis le distinguer , je lis même les lignes fausses & doublées ; mais il faut que la pression ne se fasse que sur un œil , & que l'autre soit libre , pour que tout ne se brouille pas ; car , si je comprime les deux yeux , ils se fatiguent bientôt , les rayons se mêlent , & la vue n'est plus claire. Si je ferme l'œil non-comprimé , l'objet change bien de place , mais il ne se double pas... Si la compression du globe est de haut en bas , l'objet doublé descend ; est-elle de bas en haut , il monte... A mesure que la pression diminue , l'image de l'objet rentre en lui-même. Donc , &c.

On pourroit objecter que les preuves que j'établis ne seroient recevables que dans l'état doux , tranquille & ordinaire ; on pourroit ajouter qu'examinant un objet avec une sérieuse attention , les six muscles réunissent leurs efforts sur le globe , le compriment dans plusieurs sens , & doivent tendre à l'allonger ; & en l'allongeant , changer les proportions d'un objet éloigné , &c.

En partant toujours des mêmes principes, je retrouve toujours dans mes preuves le même degré de conviction. 1^o En examinant très-sérieusement un corps quelconque, je m'apperois qu'il ne se double pas à mes yeux ; ce qui devoit arriver, si l'attention forcée déterminoit une contraction plus forte, & si le globe pressé changeoit de configuration par l'action musculaire. 2^o En comprimant le globe par quatre points différens, il n'arrive d'autre changement que le doublement de l'objet.

Les mêmes résultats d'expériences variées nous déterminent à croire que les erreurs dans *les calculs de la vision* ne dépendent point du changement dans la configuration du globe. Qu'on se rappelle que nous avons démontré que si ce changement avoit lieu, les *accidents* seroient à peu près les mêmes que dans la compression ; que l'organe seroit à chaque instant perversi, &c. L'expérience prouve le contraire.

S'il arrive, avec le temps qui change tout, une perversion dans la vue, ce n'est pas à une configuration nouvelle de l'organe qu'il faut s'en prendre, mais à l'appauvrissement des humeurs. On pourroit cependant avancer, (& le raisonnement seroit spécieux) que les parties plus disposées, préparées au desséchement par la foiblesse, l'absence même du *baume humoral*, n'étant plus soutenue

par la vivacité des fucs circulants ; n'étant plus , à *raison de leur lenteur à réparer* , ni remplies , ni tendues aussi exactement , l'œil passeroit à cet état de *flétri* , de *fané* , remarquable dans la vieillesse. Le dépérissement des solides opéreroit nécessairement sur les humeurs contenues un changement de *position* & de *manière d'être* ; alors les rayons visuels seront différemment modifiés ; & , relativement à l'état des *milieux* , on les dé mêlera de plus ou moins loin , plus ou moins chairement , avec plus ou moins de promptitude , de facilité , de peine & de fatigue.

Ces changements dans la vision dépendent plus particulièrement de la dégénération des humeurs : ma certitude s'affermir par le fait. Il est des personnes qui éprouvent avec le temps un changement avantageux ; j'en ai connu plusieurs qui , à l'âge où l'on s'arme de lunettes , déposoient ces instruments dont ils se servoient depuis des années. J'ai lu dans un *Traité sur la Vision* une semblable observation , dont l'auteur étoit le sujet.

Donc le globe n'est pas comprimé par l'action musculaire. Donc , dans l'état ordinaire , la configuration de l'œil ne peut en être changée. Donc , si cette compression avoit lieu , & qu'elle apportât , toute légère qu'il fût permis de la supposer , le

moindre changement à la configuration du globe, la vue seroit dans l'instant perversée. Donc elle produiroit les accidents de la compression, du doigt, v. g. Donc les objets se doubleroit. Donc nous serions à chaque instant trompés sur leur position, leur forme & leur nombre, &c. Donc, &c.

N. B. Dans la plus douce compression, le corps se double aussi-tôt. L'éloignement de l'image à l'objet est en raison de la pression. La pression cessant, tout se remet avec la plus grande vitesse.

Telles sont, Monsieur, les réflexions que m'a suggérées votre Lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une vomique, suivie de quelques réflexions sur les remèdes caustiques & escarotiques, employés extérieurement dans la guérison du cancer, pros crits par monsieur HARMAND, chirurgien-consultant, &c. seigneur de Montgaruy, &c. par M. G. R. LEFEVRE, écuyer, docteur en médecine, médecin de la ville de Versailles, &c. &c.

Au commencement de cette année, un jour où j'étois à Paris, le sacristain de la paroisse de S. Severin m'appelle pour voir

sa fille, mariée au nommé Chopart, facteur du bureau des petites affiches, demeurant sur le Pont Notre-Dame. Cette femme venoit de recevoir ses derniers sacrements.

Je trouve la malade dans l'état de la plus grande foiblesse, avec une forte oppression. Elle ressentoit une douleur très-vive au côté droit, au-dessous de la mamelle; elle rejettoit tout ce qu'elle prenoit; le pouls étoit vif, fréquent, & parfois intermittent. On comptoit le dixième jour de sa maladie. Les assistants m'apprirent qu'une fluxion de poitrine étoit la première cause de son état; qu'elle avoit été saignée deux fois; qu'au troisième jour de sa maladie, elle étoit accouchée heureusement grosse de six mois; que le médecin qui la voyoit avant moi, avoit voulu la faire saigner une troisième fois, mais qu'il avoit été contrarié par le chirurgien, qui cependant fit cette saignée vingt-quatre heures après l'ordonnance.

On avoit mis cette malade à l'usage du bouillon gras fait avec le bœuf, d'une tisane rafraîchissante, & d'une potion cordiale à prendre par intervalles.

Je laissai subsister la tisane, mais je proscrivis la potion, & j'ordonnai une simple eau de veau.

De ce moment, la malade ne vomit plus ses breuvages; la fièvre alla toujours en diminuant. Une toux violente, que je ne com-

battis que par les adoucissans d'usage, s'opiniâtra pendant plusieurs jours; enfin elle céda un peu, mais elle dégénéra en toux sèche. Les lochies avoient toujours été de bonne qualité, & avoient suffisamment coulé; le lait s'étoit passé sans inconvénient; les matieres étoient liquides, mais jaunes, & d'espece louable. Les forces revinrent un peu; l'appétit même parut se ranimer, & la malade le satisfaisoit à la dérobée, & contre mes avis.

Je voyois cependant un nouvel orage se former; la toux sèche, la petite fièvre qui revenoit vers le soir, la douleur fixe au dessous de la mamelle du côté droit, la sécheresse des paumes des mains, la diarrhée continuelle, ne contribuoient pas peu à me le faire redouter. Mes craintes étoient fondées; & douze ou treize jours après, la malade, dans le fort d'une quinte, rejetta du pus en si grande abondance, qu'elle crut étouffer. Elle rendit depuis, assez régulièrement en vingt-quatre heures, la valeur environ d'une chopine de pus verdâtre & limoneux.

J'ordonnai une infusion de fleurs de pied-de-chat & de millepertuis avec le miel; les pilules de Morton, à la dose de douze grains; & celles de cynoglosse, à la dose de deux, mêlées ensemble: la malade les prenoit soir & matin. Je faisois donner tous les

jours un demi-lavement de petit-lait. J'étois autorisé dans cette pratique par une observation rapportée dans le *Ratio medendi* de M. de Haën, faite par M. Maloët, médecin de la Faculté de Paris, sur un malade à l'Hôtel-Dieu.

Quatre jours après que la vomique eut percé, l'expectoration se supprima tout-à-coup ; la poitrine s'embarraffa ; la respiration devint précipitée & difficile ; des foiblesses se succédoient rapidement ; le pouls remontoit, & on le sentoît à peine ; la malade avoit des sueurs froides ; sa figure étoit *hippocratique*, tout enfin annonçoit le moment fatal. Je n'attendois plus rien des secours que souvent la nature prépare dans les cas les plus désespérés. La maladie avoit été trop longue, & la malade naturellement foible étoit dans un épuisement total ; ajoutez qu'elle a deux hernies inguinales, & une descente de matrice. J'ai cependant pour principe de n'abandonner mes malades que quand ils sont morts ; & , quoique je sois forcé de faire un pronostic fâcheux, je désespere rarement.

Il me vint à l'idée que M. Tissot avoit employé avec succès, dans de pareilles circonstances, une forte infusion de sureau avec l'oxymel scillitique : j'ordonnai ce breuvage sur les cinq heures du soir : le lendemain matin , à dix heures , je montois
les

les degrés en tremblant ; je prête l'oreille un moment avant que d'entrer ; je craignois qu'un menuisier n'y fermât pour jamais la dernière habitation de ma malade. La garde m'ouvre : & quelle est ma surprise lorsqu'elle m'apprend que tout étoit dans le meilleur état ! La potion que j'avois prescrite avoit surpassé mon attente. Enfin, ma femme ne crachoit pas le pus, elle le vomissoit. Je fis continuer les mêmes remèdes, & l'infusion de sureau avec l'oxymel pendant vingt jours environ.

Vers ce temps M. Poissonnier, conseiller d'Etat, médecin distingué de la Faculté de Paris, me conseilla de donner l'ipécacuanha à la dose d'un grain ; les pilules de cynoglosse, à la dose de deux ; le baume du Pérou, à la dose de huit ; le tout mêlé avec le sucre, mis en masse, & divisé en quatre pilules, pour prendre de trois en trois heures. Je les ai fait continuer jusqu'à parfaite guérison ; elle est arrivée environ vingt-cinq jours après.

J'observerai un phénomène qui paroîtra tel sans doute à bien du monde. L'expectoration a cessé subitement : la veille, la malade rejettoit encore le pus à gorgées ; le lendemain elle ne cracha plus du tout : mais cette fois-ci, ce fut sans inconvénient. Je ne me suis point apperçu qu'elle ait rendu le *kyste*, quoique j'aie soigneusement exa-

miné tout ce qu'elle crachoit. De ce moment, elle a toujours été de mieux en mieux. Elle a seulement ressenti pendant quelque temps, à l'endroit de la mamelle où elle éprouvoit la douleur fixe, de petits picotements, & une demangeaison semblable à celle que fait sentir une plaie qui tend à se cicatrifer.

A cette époque je retranchai l'ipécacuanha des pilules, & je lui substituai huit grains de pilules de Morton. Elle a continué ainsi pendant quarante jours. Le régime de sa convalescence s'est réduit à la privation du vin & du café, à l'usage des légumes, des œufs, des viandes blanches, des crèmes au riz. Je l'ai purgée ensuite avec la manne & le sel végétal. Elle prend le lait depuis le premier de Mai, & va tous les jours à dix heures du matin respirer l'air du Luxembourg, embaumé par le parfum des fleurs des maronniers. Je lui ai aussi recommandé le riz brûlé, & pris en guise de café; les extraits de bourrache & de buglose pour des fleurs-blanches dont elle est accablée. Puissé-je joindre de nouvelles observations à celles de M. Montfils!

Réflexions sur le cancer.

M. Harmand, *Journal de Médecine*, Mai 1775, page 427, impute la mort d'une femme qui avoit un cancer ulcéré à une

mamelle, à l'application d'un emplâtre caustique & escarotique dont elle avoit fait usage, emplâtre vendu par un charlatan qui en celoît la composition. Il dit en même temps que la plaie fut guérie pendant plusieurs mois, & parfaitement cicatrisée puisqu'elle ne se rouvrit jamais.

Ce n'est point le topique, selon moi, qu'il faut condamner & proscrire; il est bon puisqu'il a guéri: mais on doit s'en prendre à l'empirique qui, après avoir détruit le vice local, ne se doutoit pas qu'il y en avoit un autre à combattre, *origo malorum*. La sérosité fétide où l'*ichor* qui découloit de l'ulcere chancreux, fluide qui caufoit un mal-aise à la malade lorsqu'il avoit été longtemps retenu, reflua dans la masse du sang, & occasionna, par métastase, les accidents qui ont conduit la malade au tombeau. Mais si, par des cauterés établis dans des endroits convenables; si, par des purgations convenables réitérées à propos; si, par un régime dépuratoire, &c. on avoit affoibli, atténué & balayé ce vice fondamental, on auroit radicalement guéri cette malade.

Il n'est que la cautérisation pour détruire promptement & peut-être sûrement le cancer. On connoît l'inutilité de l'extirpation seule. Son succès ne dépend point de l'adresse de l'opérateur: malgré tous les

soins & toutes les précautions de celui-ci ; il lui est impossible de garantir la guérison qu'il espère. Il est des glandes si petites, qu'elles sont imperceptibles, & qu'elles échappent aux yeux & à l'instrument ; & les vaisseaux lymphatiques qui avoisinent le mal peuvent-ils être tous détruits, au point d'interrompre la circulation & le retour de quelques miasmes cancéreux ? Un simple atome de virus suffit pour rapporter la contagion, & reparoître un jour avec les symptômes les plus cruels, ou pour infecter d'autres endroits glanduleux par l'affinité qui regne entre les glandes. J'ai actuellement sous les yeux l'exemple de deux femmes qui ont des cancers horribles, quoiqu'elles aient subi l'opération. L'une demeure rue du Bacq, & a été opérée par M. Deschamps, maître en chirurgie de Paris ; l'autre reste à Bruxelles, & se confia aux mains du frere Potentien. On connoît l'habileté, l'adresse & la prudence des deux opérateurs que nous venons de nommer. Ils avoient craint ce qui est arrivé, avant que de faire ces extirpations.

Entre les cauterés que l'on doit employer, il est un choix à faire. Plusieurs auteurs anciens se sont très-bien trouvés du cautere potentiel ; l'histoire de la femme citée par M. Harmand, est un exemple récent de son efficacité ; mais il n'est point sans inconvé-

nients ; il ne ferme point toutes les portes à la circulation du virus morbifique ; il fait souffrir des douleurs affreuses, & de durée. Le cautere actuel est plus sûr, il détruit sur le champ ; & si la douleur qu'il fait ressentir est plus aiguë, elle n'est que passagere. J'ai vu une femme de trente-six ans auprès de Lyon, remplie de courage, parfaitement guérie par cette voie ; je commençai par extirper les glandes, & je portai ensuite le feu. Elle a vécu huit ans après en parfaite santé ; & elle est morte l'année dernière, d'une fluxion de poitrine, mal traitée. M. Deschamps que je viens de citer plus haut avec éloge, est de mon sentiment pour le cautere actuel.

QUATRIEME LETTRE

*A M. *** , sur les bandages pour contenir les hernies inguinales ; par M. JUVILLE, expert herniaire, reçu au college royal de chirurgie de Paris.*

Je ne vous ai parlé, Monsieur, dans mes trois précédentes Lettres (a), que de mon bandage inguinal ; je me propose de vous exposer dans celle-ci, en quoi celui qu'on emploie pour les hernies crurales doit

(a) Journal de Médecine des mois de Février, Mai, Juin 1775.

différer du premier ; je ferai ensuite la description de ceux que j'ai inventés pour contenir la hernie exomphale, & pour s'opposer à la chute de l'anüs ; & enfin je terminerai ma Lettre par la description de mon pessaire.

La portion antérieure du bandage pour contenir les hernies crurales, doit décrire une ligne oblique de haut en bas, depuis l'os des isles jusqu'à son extrémité, afin qu'elle réponde à la direction de l'arcade crurale : la pelotte doit être plus longue transversalement que de haut en bas, & il faut qu'elle suive l'obliquité de la partie du bandage qui lui répond : son bord inférieur doit affecter une ligne qui approche de la demi-circulaire, pour s'accommoder à la figure que la partie du bassin qui lui correspond lui présente ; par ce moyen, elle remplira la cavité qui se trouve entre la partie supérieure & antérieure de la cuisse, & l'extrémité inférieure du bas-ventre.

On a coutume de faire cette pelotte trop longue de haut en bas, ce qui fait que son bord inférieur appuie beaucoup sur la cuisse, & gêne ses mouvements, sur-tout celui de sa flexion : dans ce cas, la pelotte est repoussée en haut ; & , lorsque la cuisse prend une situation opposée, la pelotte ne répond plus au lieu de la hernie : cela arrive même quelquefois, quoiqu'elle ait peu d'étendue

de haut en bas ; c'est ce qui m'a déterminé à l'affujettir avec une sous-cuisse , pour la retenir en place.

Il faut que la pelotte soit inclinée de façon que sa face interne tende plus à devenir supérieure que dans le cas de hernie inguinale : cependant cette inclinaison doit varier selon la saillie de l'abdomen ; plus elle est considérable , plus la face interne de la pelotte doit tendre à devenir supérieure , & *vice versa*. Je vais maintenant , Monsieur , vous faire part du rapport que l'Académie royale des Sciences a fait de mon bandage pour contenir les hernies exomphales.

« Le troisieme bandage de M. Juville a
 » été imaginé pour la descente du nom-
 » bril. Il est aisé de s'appercevoir que l'idée
 » de ce nouveau bandage a été empruntée
 » de celui à barillet , que M. Suret a in-
 » venté : mais M. Juville a tellement per-
 » fectionné cette machine , qu'on peut en
 » quelque sorte regarder celle qu'il pro-
 » pose , comme une machine neuve & fort
 » ingénieuse. Deux ressorts formés en croi-
 » sant , & se regardant par leurs pointes , sont
 » solidement arrêtés sur une plaque évidée
 » presque entièrement dans son milieu. Les
 » extrémités de ces croissants ont une cré-
 » nelure dans laquelle s'engage une lame
 » d'acier d'une forme pyramidale , & dont
 » la pointe tronquée est bridée par une es-

» pece d'anneau applati ; & c'est à cette
 » pointe que la bande est attachée. La partie
 » large de la pyramide est arrêtée sur une
 » traverse qui occupe transversalement le
 » milieu de la plaque principale ; ce qui se
 » fait par une espèce de tête qui glisse dans
 » une rainure. Le jeu consiste en ce que ,
 » les deux bouts de la bande étant tirés ,
 » les portions pyramidales s'éloignent l'une
 » de l'autre en glissant dans les rainures des
 » ressorts arqués , & écartant ces ressorts ,
 » lesquels revenant sur les lames quand la
 » puissance qui les tire a cessé d'agir , les
 » ramènent l'une vers l'autre , c'est-à-dire
 » vers le milieu où la pelotte est fixée. Nous
 » l'avons déjà dit , cette machine est très-
 » ingénieuse , très-propre à servir utilement
 » dans tous les cas pour lesquels on l'a ima-
 » ginée ; elle montre dans un auteur du
 » talent & de l'invention , & nous paroît
 » digne d'éloges. »

Cette machine n'occupe pas plus de vo-
 lume & ne gêne pas plus qu'un carré de
 carton appliqué sur le ventre ; elle présente
 une mécanique qui joint la simplicité à la
 solidité ; au contraire , celle de M. Suret est
 très-compiquée & volumineuse : les cordes
 à boyau , qui en font le jeu , perdent de leur
 force par l'usage , & se relâchent par l'hu-
 midité qu'elles absorbent ; dans le mien
 rien ne peut altérer la force de son ressort.

Il est nécessaire que la compression qui s'oppose à l'issue des viscères soit d'autant plus considérable, que le bas-ventre est plus distendu, parce que la force qui pousse les viscères au dehors, est proportionnée à cette distension momentanée : or la compression du bandage à barillet étant toujours la même, doit ne pas être suffisante dans tous les cas. Il est aisé d'appercevoir que les ressorts du mien doivent d'autant plus opposer de résistance, que l'expansion de l'abdomen les oblige de se distendre pour augmenter l'étendue de la ceinture. En considérant ces deux bandages, on verra qu'ils n'ont rien de conforme que leur destination ; on peut voir la description de celui de M. Suret, *Mémoires de l'Acad. royale de Chirurgie, Tome II.*

Mon bandage pour l'anüs est fait avec une ceinture de corps : une seconde ceinture est attachée perpendiculairement à la direction de la première sur le milieu de sa partie postérieure ; celle-ci est destinée pour passer sur l'anüs : vis-à-vis de cette ouverture, la ceinture a dans son centre un dez d'ivoire, percé de plusieurs petits trous sur son sommet, ayant environ huit à dix lignes de circonférence, & un pouce de hauteur ; ce dez est au niveau de la ceinture extérieurement, & fixé dans ce lieu solidement : il est destiné pour entrer dans

L'anus : il doit conséquemment bien répondre au centre de cette ouverture. La ceinture se partage ensuite en deux , qu'on fait remonter entre les cuisses de derrière en devant , & de bas en haut , & qu'on agraffe à la ceinture du corps sur les parties latérales des aines ; elles laissent un intervalle dans lequel les parties génitales sont comprises. Il résulte de cette disposition, que cette dernière ceinture est divisée en trois : aux extrémités de chacune d'elles j'ai ajouté une machine semblable à mon bandage exomphale , afin qu'elles pussent s'allonger & se raccourcir lorsque les mouvements du corps le requierent , sans incommoder l'anus. Ceux qui portent ce bandage peuvent se livrer à tous les exercices accoutumés , même à l'équitation , sans en être incommodés. Lorsque le malade veut aller à la garde-robe , il peut désaggraver les deux bouts de la ceinture qui sont devant , & les remettre ensuite avec facilité.

Je finirai cette Lettre , Monsieur , en vous décrivant mon pessaire. Cette machine est faite d'ivoire ; elle a un vase elliptique pour recevoir le museau de tanche de la matrice : ce vase reçoit une tige au centre de sa base percée selon sa longueur : à l'extrémité inférieure de cette tige , il y a un corps plat qui la reçoit : ce corps a la figure d'un carré long , dont les quatre

côtés feroient évidés : ces angles ont chacun un trou pour y fixer une ceinture , qui enfuite viennent fe fixer à une bande de corps ; deux fur les côtés du pubis , & les deux autres fur les parties latérales de l'os facrum : à l'extrémité de chacune de ces ceintures il y a une machine femblable à mon exomphale , qui a le même ufage que celles qui font dans mon bandage pour l'anus.

On peut fe préfenter la figure de ce peffaire par celle d'un verre à liqueur qui auroit le vafe elliptique tranfverfalement ; fon bord antérieur un peu déprimé , fa tige percée felon fa longueur , ainfi que le vafe dans le lieu qui lui répond , fon pied également percé , ayant la figure d'un quarré long , & dont les côtés répondroient aux parties latérales de l'ellipfe que le vafe préfente : les côtés courts feroient situés devant & derriere , de façon que , le peffaire étant en fituation , les angles de l'ellipfe répondroient aux parties latérales du corps.

Mon peffaire a cet avantage fur les autres , que les humeurs qui fortent de la matrice font auffi-tôt tranfmifes au-dehors par le conduit qui regne felon la longueur , fans que les parois du vagin en foient incommodées ; ajoutons à cela que la malade peut faire tous les mouvemens poffibles fans beaucoup déranger son peffaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

O B S E R V A T I O N

D'une plaie à la tête, avec fracture au crâne; par M. GALLOT, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier.

Le 10 Mars 1769, deux freres âgés de douze à quinze ans (du village de la Letaudiere, paroisse de Cheffois, près la Chaigneraie en bas Poitou) travailloient ensemble dans un champ à arracher des arbrustes appellés *genets* dans le pays, qu'on laisse croître jusqu'à 5 à 6 ans, afin de donner à la terre le temps de se reposer; ensuite on y sème du bled pendant quelques années.... Ces deux enfans, armés chacun d'un instrument de fer recourbé, appelé *picarde* ou *pic*, un peu large, étoient l'un auprès de l'autre sur la même ligne oblique. L'un, voulant arracher à force de bras plusieurs brins de ce genet qui céderent trop vite, tomba à la renverse, & fut offrir sa tête sous l'instrument de son frere, qui, ne le voyant pas & ayant lancé son coup, ne put plus le retenir. L'instrument frappa sur le sommet de la tête, près la suture sagittale & le sinus longitudinal supérieur. Une portion d'os d'un des pariétaux (de 12 à 15 lignes de longueur, de 3 à 4 de largeur environ à une

extrémité, & pointue à l'autre [a],) fut enlevée complètement; & la plaie étoit, comme si elle eût été faite par un instrument tranchant. Un chirurgien qu'on appella presque sur le champ, saigna le malade, lava la plaie avec de l'eau-de-vie affoiblie d'eau, la découvrit en rasant les cheveux, mit dessus de la charpie imbibée de baume du Pérou, & maintint l'appareil par un bandage convenable. On m'appella le lendemain pour voir le malade, que je trouvai avec une fièvre peu violente, point de délire, d'agitation, d'assoupissement, &c; seulement toute l'extrémité inférieure droite avoit éprouvé dès l'instant du coup une stupeur, & étoit restée comme paralysée. La plaie avoit assez bonne mine : des deux os, l'un étoit déprimé; les battements de la dure-mère étoient bien sensibles, & il paroissoit beaucoup de sang épanché sur cette membrane. Je n'ordonnai rien que le repos, la diète, une tisane délayante, & les topiques employés, recommandant au chirurgien de tenir la plaie bien découverte, & de raser les environs pour s'assurer s'il n'y avoit rien d'épanché dans le voisinage.

Le 12 je trouvai le malade avec plus de fièvre. La plaie commençoit à suppurer; il y avoit dans le milieu une petite tumeur de la grosseur d'un haricot, qui n'étoit pas
 [a] J'ai ce morceau d'os dans mon cabinet.

sensible. La dure-mère battoit toujours fortement. (J'eus lieu d'observer que cette membrane n'éprouvoit point de sensibilité marquée, & que le sujet ne souffroit point quand on la piquoit avec une épingle, sans doute parce qu'elle n'avoit pas été offensée par l'instrument, car je sçais bien que dans un état maladif elle acquiert une sensibilité extrême.) Je fis faire une saignée, & ordonnai le baume d'Arcæus avec le digestif, de faire observer toujours le meilleur régime possible, & d'entretenir la liberté du ventre par les moyens ordinaires.

Le 13 l'appareil étoit tout couvert de sang & de pus, le pouls foible, le malade ne prenant rien, les battemens de la dure-mère les mêmes, l'extrémité inférieure dans le même état. Je soupçonnai quelque faute dans le régime, pour cause de la plus mauvaise situation du malade; peut-être aussi un retard dans le pansement y avoit-il contribué. Je prescrivis la diète, le régime, de bien déterger la plaie, d'enlever avec soin les corps qui pourroient s'offrir, & de panser comme la veille.

Les 14 & 15 les choses alloient un peu mieux.

Le 17 je le trouvai levé & assis dans une chaise: les forces étoient revenues, la fièvre avoit cédé, la plaie avoit meilleure mine, l'extrémité inférieure étoit toujours

affectée. Je n'ordonnai rien de nouveau , & chargeai le chirurgien de panser le plus souvent qu'il pourroit lui-même :

Le 19 on vint me dire qu'il alloit toujours de mieux en mieux , & qu'il avoit déjà appétit. Je recommandai de prendre garde au régime , & que c'étoit de-là d'où la guérison dépendoit.

Le 20 la mere vint fort effrayée chez moi pour me chercher , & me dit qu'on entendoit un bruit dans la tête de son fils , & qu'il sentoît comme des bulles qui s'élevoient à l'endroit de la plaie. Je courus voir le malade sur le champ , & le trouvai assez bien : la plaie étoit en bon train , la dure-mere battoit toujours , la fièvre étoit assez légère. Je crus ne devoir rien ordonner de nouveau , voyant que la nature seule vouloit se charger de la besogne. Je me fis une loi de ne lui opposer aucun obstacle qui pût la retarder dans ses opérations. Je n'entendis point le bruit dont l'enfant se plaignoit , sur-tout quand il étoit debout , & l'attribuai , ainsi que le bouillonnement qu'il éprouvoit , à la présence du liquide épanché sur la dure-mere , qui , agité par le moindre mouvement , occasionnoit la sensation ci-dessus.

Le 24 je le trouvai se promenant ; l'ouverture de la plaie étoit beaucoup diminuée. Je prescrivis qu'on eût soin d'ôter le fluide qui baignoit la dure-mere , & de panser

toujours convenablement, pour que toutes les matières étrangères fussent poussées au dehors par une suppuration assez abondante.

Le 1^{er} Avril le malade étoit joyeux, se promenoit, quoiqu'éprouvant encore une stupeur dans toute l'extrémité inférieure droite. La tête lui faisoit mal seulement de temps en temps; il n'y avoit point de fièvre, & l'appétit étoit bon. Je recommandai de ne point fermer la plaie trop promptement, crainte que quelque liquide, ou esquilles d'os retenus, ne causassent des accidents graves, mais d'entretenir toujours une légère suppuration pendant quelque temps: au reste je n'ordonnai rien de particulier. C'eût été, je l'avoue, le cas de purger le malade; mais la misère & la pauvreté ne lui permettoient pas de se procurer aucunes drogues; & de plus, on ne peut presque jamais déterminer les gens de la campagne à prendre des remèdes quand ils sont un peu bien. Je conseillai donc seulement de faire observer le régime le moins mauvais possible, & de panser la plaie le plus régulièrement qu'on pourroit.

Le 18 Avril l'enfant vint me remercier chez moi à près d'une demi-lieue de distance, à pied & aussi vigoureux qu'il pouvoit l'être, mais éprouvant toujours l'engourdissement d'une extrémité inférieure. La pulsation de la dure-mère s'appercevoit encore

encore de temps à autre par l'ouverture de la plaie.

Depuis cette époque je perdis cet enfant de vue, & scûs seulement qu'il se rétablissoit peu à peu. Enfin le 19 Janvier 1770 sa mere vint me dire que la plaie n'étoit pas encore entièrement cicatrisée, (ce dont je ne pus m'assurer moi-même pour l'instant,) & que la suppuration, depuis que je ne l'avois vu, avoit chassé avec douleur trois esquilles d'os; la tête étoit bien dégagée, plus de stupeur dans les extrémités, enfin il n'y avoit plus aucun accident.

J'ai vu depuis ce temps plusieurs fois le sujet de cette observation très-bien portant. La cicatrice étoit bien faite; il est resté seulement un petit enfoncement à l'endroit du coup: les os pariétaux se sont rejoints, & il s'est formé une espece de calus.

Cette observation ne paroîtra peut-être pas bien intéressante à beaucoup de gens de l'art, qui ont eu occasion d'en faire de plus curieuses; mais elle l'a été pour un jeune praticien comme moi... Peut-être sera-t-on étonné de la simplicité du traitement que j'ai employé. Deux raisons m'ont déterminé à laisser agir la nature, & à mettre peu d'appareil dans les secours, soit chirurgicaux, soit pharmaceutiques. La première est que je suis peu partisan de la multiplicité des remèdes. La seconde, que la pauvreté du ma-

lade ne permettoit pas qu'on variât & multipliât les médicaments, puisqu'à peine avoit-il l'étroit nécessaire.

Je n'entrerai point dans des discussions vagues & fastidieuses sur l'observation ci-dessus ; je n'entreprendrai point de rassembler les observations des auteurs, analogues à celle-ci : je n'en connois point (quoiqu'il puisse y en avoir) où l'os ait été enlevé entièrement comme dans ce cas, & où il ait paru moins d'accidents.

Je me suis contenté de soumettre au jugement des maîtres de l'art ce que j'ai observé ; j'ai rapporté exactement ce que j'ai trouvé consigné dans mon journal clinique. Je dirai seulement que j'attribue le prompt & heureux rétablissement du sujet, à ce qu'il a été trépané par sa blessure même. La portion d'os enlevée ayant laissé une ouverture assez considérable pour que les matieres pussent sortir, il n'y avoit à craindre que quelque scissure des os ; mais je ne présume pas qu'il y en ait eu : aussi ne songeai-je nullement à l'opération du trépan ; & même, dans le cas qu'elle eût été indiquée, j'aurois été fort embarrassé pour la faire exécuter, n'ayant point de chirurgiens voisins munis d'instruments convenables, & accoutumés à pratiquer pareille opération.

Il y a un phénomène dont je laisse l'explication aux praticiens consommés, sçavoir la

paralyfie ou difficulté de mouvement de l'extrémité inférieure. Pourquoi ce symptôme a-t-il eu lieu, quoique le cerveau n'ait éprouvé aucune commotion, point de délire, point d'affoupiffement, de convulfion, de tintement d'oreille, &c? La tête a toujours été faine, à quelques petites douleurs près; enfin point de contre-coups, fi communs dans les plaies de la tête, fur-tout dans celles du foinmet. Je conçois que la boîte offeuſe ayant cédé facilement à l'inſtrument, l'ébranlement a été moindre, & l'effort anéanti ſur le champ.

Je finis par une conféquence qu'on pourroit, je crois, tirer de cette obſervation, qui eſt, que les plaies à la tête ſe guériffent plus facilement quand il y a jour pour évacuer la matiere, quoiqu'avec déperdition de ſubſtance dure, que lorsque l'os n'eſt que fracturé & brifé ſous les téguments, le trépan étant toujours indiſpenſable en ce dernier cas, & alors le ſuccès devenant très-douteux; ce qui eſt un corollaire de ce que dit Heiſter, que les plaies de la tête, faites par un inſtrument aigu, ſont moins dangereuſes que celles faites par un inſtrument obtus & contondant.

Enfin on pourroit conclure que le travail ſeul de la nature ſuffit dans pluſieurs cas pour la guérifon des plaies les plus graves à la tête, quand elle peut elle-même chaffer au dehors les corps étrangers qui

offenseroient le cerveau, tels que des portions d'os, le pus, le sang épanché, &c ; & c'est pour augmenter le nombre des observations qui constatent les ressources de cette bonne nature, que j'ai recueilli celle-ci, & que je la communique au public.

L E T T R E

En Réponse au Mémoire de M. PUJOL, médecin de Castres & de l'Hôtel-Dieu, sur une amputation naturelle de la jambe ; avec des Réflexions sur quelques autres cas relatifs à cette opération ; par Monsieur ICART, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, chirurgien inspecteur des bains & eaux minérales de Rennes, & chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Castres.

Je vois bien, Monsieur, que vous ne sçauriez me pardonner d'avoir eu raison avec vous, & sur-tout d'avoir fait condamner plusieurs de vos systêmes par MM. les professeurs en chirurgie de Montpellier. Le Mémoire que j'ai lu dans le Journal de Médecine du mois de Février de cette année, au sujet d'une amputation naturelle de la jambe, me paroît bien plus un prétexte que vous avez pris pour vous déchaîner contre mes confreres, & plus particulié-

rement contre moi , que l'envie que vous avez eue d'instruire vos lecteurs. Sans m'arrêter à discuter votre observation , qui pourroit donner lieu à plus d'une remarque , je dois me laver des imputations injustes que vous avez répandues contre ma pratique dans ce même Mémoire.

Vous dites à la page 167 : « Le chirurgien » de l'Hôtel-Dieu de Castres fut mandé » pour voir un enfant de seize ans , à qui » une pierre avoit écrasé une jambe : la » gangrene , qui avoit suivi la partie , mon- » toit à quatre travers de doigt au-dessus » du genou : on fit l'amputation à trois » travers de doigt , c'est-à-dire dans la gan- » grene même ; & cette faute fut suivie » de la faillie de l'os de près d'un pouce. » Je vais prouver que votre rapport est infidèle. Voici le fait.

En 1769 un jeune homme de Saint-Amand , âgé de seize à dix-sept ans , travailloit au grand chemin du haut Montel ; il étoit assis , lorsque les travailleurs qui étoient plus haut détachèrent une pierre du poids de trente à quarante quintaux , qui roula sur la jambe de ce misérable enfant. Le pied , la jambe jusqu'à l'articulation du genou , furent écrasés , & toutes les parties presque réduites en pâte ; plusieurs pièces d'os sortoient même de différents endroits , par de larges plaies. Le directeur du che-

min fit porter ce malheureux à Saint-Amand, sur une charrette. Ce fut-là que M. Hue, chirurgien intelligent, lui donna les premiers soins, aidé de MM. Paipeyrons & Glories, ses confreres. Malgré la bonne situation qu'on donna à la partie, & tous les soins convenables qui lui furent donnés, le pied, la jambe & la partie inférieure de la cuisse furent sphacelés en cinq jours de temps. Ce fut pour-lors que MM. les Consuls de Saint-Amand écrivirent à monseigneur l'évêque de Castres, pour le supplier de m'engager à vouloir me transporter sur les lieux pour y faire l'amputation de la cuisse. Je m'y rendis le lendemain, qui étoit le sixieme jour de l'accident. La gangrene étoit fixée, & depuis vingt-quatre heures elle ne faisoit plus de progrès; le poulx étoit bon, l'enfant étoit fort & vigoureux: le fracas considérable, qui se portoit jusque dans l'articulation, me détermina à faire l'amputation. Il y avoit deux petites bandes gangreneuses d'environ un pouce de large, qui n'attaquoient que le tissu cellulaire, une à la partie antérieure, & l'autre à la partie interne qui montoit jusque vers la partie supérieure de la cuisse: je laissai ces deux escarres, & fis l'amputation à un travers de doigt au-dessus de la gangrene circulaire de la partie inférieure de la cuisse, & non dans la gangrene même, comme vous avez osé

l'avancer, quoique vous n'eussiez pas été présent à cette opération, qui fut faite en présence de MM. Hue, Paipayrons & Glories, tous trois maîtres en chirurgie, & dont je rapporte les certificats ci-joints : je pris même les précautions convenables pour éviter la faillie de l'os, selon la méthode de MM. Louis & Veyret. Le fait, ainsi que je le rapporte, se trouve certifié véritable par les trois chirurgiens présents à l'opération, & la section circulaire ne fut pas faite dans la gangrene, comme vous l'affurez : d'ailleurs, quand cela seroit, je n'aurois point fait de faute répréhensible ; il est d'habiles praticiens qui suivent cette méthode, qui souvent est préférable. Vous assurez encore que la faillie du bout du fémur avoit près d'un pouce ; je peux bien aisément vous prouver le contraire de ce que vous avancez à cet égard, puisque j'ai encore en mon pouvoir le bout de l'os exfolié au niveau des chairs. Non, Monsieur, il n'a que trois lignes.

Si vous étiez instruit, & si vous connoissiez la partie anatomique & la force des muscles, vous sçauriez qu'il n'est pas toujours aisé de prévenir la faillie de l'os. C'est ce que les plus grands maîtres de l'art n'ont pas toujours pu éviter après de pareilles amputations. Lisez les Mémoires de l'Académie de Chirurgie. Voilà donc une de vos

sublimes réflexions, dans laquelle vous êtes parfaitement convaincu de n'avoir pas dit vrai. Avant que d'en venir à l'examen d'une seconde, j'ai quelque chose à vous observer sur le même sujet.

Vous dites à la page 168 : « Je ne m'arrêterai point à faire voir que la gangrene n'étoit pas un motif suffisant pour exposer le malade à l'amputation. »

Je voudrois bien sçavoir, Monsieur, si les motifs détaillés dans la plus exacte vérité, & que j'ai exposés ci-dessus, ne sont pas suffisants pour déterminer l'amputation ? Oserois-je vous prier de me dire quels auroient été les moyens que vous auriez mis en usage pour conserver une jambe, lorsqu'elle est fracassée & réduite en bouillie jusques dans l'articulation du genou, & que le sphacele s'est étendu jusqu'à quatre travers de doigts au dessus ?

Voilà, Monsieur, comme l'animosité nous aveugle : on trouve des fautes dans ce que les autres font, & on a la grande bonté de se faire illusion sur celles que l'on commet soi-même.

C'est ce qui arrive toujours quand on écrit sur des matieres qu'on ne connoît pas. Ce seroit bien ici le cas de vous donner le conseil que vous donnâtes si mal-à-propos à un médecin de Lavour : *Allez étudier, Monsieur. De grace, vous qui êtes humain,*

SUR QUELQ. OPÉR. DE CHIRURG. 169
charitable, & le conservateur des membres,
enrichissez la chirurgie de vos merveilleux
secrets.

*Certificat de MM. les Chirurgiens de Saint-
Amand.*

Nous, maîtres en chirurgie de la ville de Saint-Amand, soussignés, certifions avoir donné les premiers soins au nommé Baptiste Belboze, fils de Jean, habitant dans cette ville, jeune homme de seize ans, à qui une pierre avoit écrasé la jambe jusqu'à l'articulation du genou en travaillant aux chemins publics; & que lors les consuls de Saint-Amand écrivirent à monseigneur l'évêque de Castres, pour le supplier d'envoyer M. Icart pour faire l'amputation de la cuisse à ce pauvre infortuné; & enfin le sieur Icart se rendit le lendemain, c'est-à-dire, six ou sept jours après l'accident; & que pour-lors nous nous assemblâmes en consultation, & délibérâmes l'amputation, comme le seul moyen de pouvoir conserver la vie à cet enfant. L'opération fut donc faite à quatre heures après midi, avec autant d'habileté que de succès, & fut faite à un travers de doigt au dessus de la gangrene. Certifions de plus que ledit jeune homme a été très-bien guéri. A Saint-Amand, ce 3 Mai. *Signés* PAIPEYRONS, GLORIES, HUE.

» A la page 170, vous dites « qu'il y a en-
» viron neuf ans qu'un neveu du nommé
» Séguier, maçon de cette ville, eut le bras
» écrasé par une charrette, & qu'on déses-
» péroit de pouvoir le lui conserver, tant
» le fracas étoit considérable. Alors, ajou-
» tez-vous, le même chirurgien dont il a
» été parlé ci-dessus, (c'est moi que vous
» avez eu la bonté de désigner,) aussi hardi
» à conserver qu'à retrancher, se présenta
» pour se charger de cette cure, & pour
» retenir en place les pieces fracturées,
» sans le secours d'aucun appareil difficile
» & embarrassant; il fit des sections pro-
» fondes & longitudinales aux parties mol-
» les; & introduisit immédiatement autour
» de l'os, & en perçant les chairs, des fils
» d'archal dont il forma plusieurs anneaux
» peu délicats, dont il eut soin de bien tor-
» dre entr'elles les extrémités. Cette belle
» manœuvre eut les suites auxquelles on
» devoit s'attendre, & la gangrene, dont le
» malade mourut deux jours après. »

Est-il possible, Monsieur, que vous ayez
osé articuler des faits aussi calomnieux ?
Vous qui étiez à Toulouse sur les bancs,
lors du traitement du nommé Séguier, com-
ment avez-vous pu sçavoir les détails vrais
de ce même traitement ? Et pourquoi avez-
vous osé dire qu'il n'y a que neuf ans de
cette époque, tandis que quatorze font

écoulés depuis cet événement ? Etoit-ce pour persuader au public que vous aviez été témoin des faits que vous attestez ? En ce cas, il est malheureux pour vous qu'on puisse vous prouver que vous ne vîntes vous établir dans Castres qu'environ cinq ans après. Ceux qui vous ont déjà trompé sur l'époque de l'accident arrivé au neveu du nommé Séguier, n'auroient-ils pas pu également vous tromper sur les suites, les circonstances & la durée de la maladie ? Le défaut de mémoire est, comme vous voyez, une chose terrible dans les écrivains peu fideles. Comment avez-vous donc osé avancer dans des écrits publics, que cet homme mourut deux jours après, par l'inflammation & la gangrene du bras, causée par des fils d'archal dont j'avois, dites-vous, embrassé les éclats de l'os ? On peut hardiment vous démentir, puisque les fils ne furent jamais employés ; & cependant vous avez voulu faire entendre que « cette mauvaise ma- » nœuvre eut les suites auxquelles on de- » voit s'attendre, l'inflammation & la gan- » grene, dont le malade mourut deux jours » après. » Vous faites aller cette gangrene aussi vite que votre imagination. Vous voulez donc qu'après un accident de cette espece, la gangrene succède à l'inflammation en deux jours de temps, & que cette

gangrene tue le malade comme d'un coup de pistolet. J'aurois bien des choses à vous dire sur les causes & les progrès de la gangrene, mais je m'écarterois de mon sujet.

Il faut convenir que ce fil d'archal a singulièrement frappé votre imagination : vous lui attribuez un effet bien prompt & bien dangereux : il faut sans doute qu'il vous ait joué quelque mauvais tour, en l'employant dans des cas où il n'étoit pas applicable.

Pour moi, Monsieur, qui ne m'en fers pas, j'aurai cependant l'honneur de vous dire que je l'ai vu mettre en usage avec succès par les fameux Lapujade & Sicre, chirurgiens de Toulouse, dont vous avez vous-même respecté les lumieres & les talents : moi-même je ne ferois pas éloigné de croire que ce fil d'archal, d'argent ou de plomb, seroit applicable dans de certains cas, comme, par exemple, lorsque, dans une fracture avec complication de grandes plaies, l'os se trouve dénudé des chairs & de son périoste, que l'extrémité forme une fourche, que l'écartement est assez considérable pour faire craindre la piquure des chairs, des aponévroses & des tendons, & procurer des hémorragies considérables ; pour-lors je dis que, pour éviter les accidents, il faut rapprocher les pieces d'os, & les contenir soit par le moyen d'un fil ou d'une bandelette : l'un ne fera pas

plus dangereux que l'autre , à moins que vous n'imaginiez que les os dénudés comme je l'ai déjà dit , soient susceptibles d'irritation. Il faut cependant prendre les précautions convenables pour que le corps étranger ne blesse pas les parties voisines , ce qu'on évite en garnissant mollement la partie avec la charpie sèche ; & , lorsque l'on voit que les pieces d'os sont suffisamment contenues par elles-mêmes , on ôte les fils avec la même facilité qu'on les a mis. Je ne vous dis ceci , Monsieur , que pour vous rassurer contre le danger de ces moyens , quand on est obligé , par les circonstances , de les mettre en usage.

Que vous restera-t-il à dire , lorsque je vous aurai prouvé , par l'attestation des maîtres de l'art qui ont suivi constamment les pansements , dont ils étoient chargés conjointement avec moi , depuis le 12 Avril jusqu'au 24 du même mois , que cet homme mourut à huit heures du soir , non de la prétendue gangrene , mais d'un épanchement de sang dans la poitrine , comme il est attesté par des certificats ci-après ?

Voici en peu de mots l'histoire de cette maladie.

Au commencement de l'année 1761 , je fus appelé à Castres pour opérer madame Dulac , d'une tumeur cancéreuse à la ma-

melle. Pendant mon séjour dans cette ville, & le 12 Avril de la même année, une charrette chargée avoit écrasé la partie supérieure du bras du nommé Sendral, neveu du nommé Séguier, & y avoit fait plusieurs grandes plaies. On porta cet homme chez M. Laugier, bourgeois qui se mêloit de rhabiller. Celui-ci refusa ses soins à ce misérable, & il envoya le malade à MM. Durand & Amalrie, chirurgiens habiles, dont l'un avoit été vingt ans chargé du service de l'hôpital, & l'autre, qui vit encore, a toujours mérité l'estime & la confiance du public. Ces deux chirurgiens furent appelés, conjointement avec moi, pour donner leurs soins à ce malheureux paysan, qu'on avoit porté chez le nommé Séguier, maçon. Nous nous y rendîmes tous les trois : le bras fut pansé selon les regles de l'art; le tout fut soutenu long-temps par un bandage à dix-huit chefs. Nous donnâmes une situation convenable à la partie; le malade fut saigné plusieurs fois dans les premiers jours; les fomentations ne furent point négligées. Le troisième jour la suppuration s'établit, & dans quelques autres jours ensuite, l'engorgement & l'inflammation furent dissipés. Ce bras alloit toujours de mieux en mieux, depuis le dix-huit jusqu'au vingt-quatre, jour auquel cet homme mourut à huit

heures du soir. Vers les six heures du même jour, MM. Durand, Amalric & Mazas l'avoient pansé. Je rencontraï ces messieurs une heure après le pansement, lesquels m'assurèrent que le malade ne pouvoit être mieux. Il faut observer encore, que le bras ne fut jamais menacé de gangrene, quoique les accidents, dans les premiers jours, eussent été assez considérables, comme on le verra par les certificats. Mais quelle fut notre surprise, lorsqu'on vint nous dire le même soir que cet homme étoit mort ! Nous n'en attribuâmes pas la cause à la blessure du bras, mais à quelqu'autre maladie qui nous étoit inconnue ; aussi demandai-je aux parents de me permettre de faire l'ouverture du cadavre, qui fut faite le lendemain en présence de M. Mazas, maître en chirurgie à Saix, mes confreres de Castres n'ayant pu s'y rendre, à cause des occupations dont ils étoient accablés. Nous trouvâmes la poitrine du côté du bras malade à demi remplie de caillots de sang : la charrette, en fracassant le bras, avoit sans doute passé sur la poitrine, & occasionné la rupture de quelques vaisseaux.

Voilà, Monsieur, l'histoire fidelle de cette maladie, que vous rapportez bien différemment. Vous avancez cependant, avec autant d'impudence que de témérité, que

ce misérable mourut deux jours après, de l'inflammation & de la gangrene au bras.

Pour que le public puisse juger sagement nos différends, & qu'il puisse sur-tout apprécier la bonne foi de l'un & de l'autre, je joins ici des attestations non-suspectes. La première est de M. Durand, maître en chirurgie de la ville de Castres, qui a fait les pansements en partie, & assisté exactement à tous les autres.

La seconde est de M. Mazas, maître en chirurgie à Saix, qui assista au pansement la veille de la mort, & fut présent à l'ouverture que je fis du cadavre. Vous faut-il quelque chose de plus, Monsieur, pour manifester votre infidélité dans le rapport que vous avez fait à ce sujet ?

Certificat de M. Durand.

Nous, Jean Durand, maître en chirurgie de la ville de Castres, certifions à tous ceux qu'il appartiendra, que le 12 Avril 1761 nous avons été appelés, conjointement avec feu M. Amalrie, notre confrere, & M. Icart, pour-lors dans la ville de Castres, chez le nommé Séguier, maçon de cette ville, pour voir le nommé Sandral, à qui une charrette avoit écrasé le bras dans sa partie supérieure, avec plaies profondes & longues, accompagnées de contusion & gonflement

gonflement dans toute la partie. Nous procédâmes tout de suite au pansement ; l'appareil fut soutenu par un bandage à dix-huit chefs ; nous donnâmes à la partie malade la situation la plus favorable ; les saignées & fomentations ne furent pas épargnées , la diete fut scrupuleusement observée ; & généralement tous les remedes propres à détendre & à prévenir l'inflammation & la gangrene , furent employés avec succès , puisque , le troisieme jour du pansement , nous eûmes la satisfaction de voir la suppuration établie & tous les accidens diminués. Nous continuâmes les pansements deux fois le jour , le matin à huit heures , le soir à quatre , jusqu'au vingt-quatre inclusivement que nous fûmes avec ledit sieur Amalrie , à quatre heures du soir pour panser le malade ; & , voyant que le sieur Icart ne se rendoit pas à l'heure marquée , nous pansâmes le blessé , & nous trouvâmes la plaie en très-bon état. Nous apprîmes le lendemain matin que le malade étoit mort. Notre surprise fut d'autant plus grande , que nous ne reconnûmes dans la plaie , ni au poulx du malade , aucun changement qui pût nous faire soupçonner une mort aussi prochaine. Tel est notre présent certificat , que nous affirmons véritable. A Castres , le 15 Mars 1775. *Signé* DURAND.

Certificat de M. Mazas.

Nous soussigné maître en chirurgie à Saix, certifions avoir assisté à l'ouverture du cadavre du neveu du nommé Séguier, maçon à Castres, chez qui l'ouverture du cadavre fut faite le 25 Avril 1761, & que nous trouvâmes un épanchement de sang à la poitrine, du côté du bras blessé : certifions de plus avoir été présent au pansement qui se fit le 24 Avril par MM. Durand & Amalrie, & que nous trouvâmes le bras dans le meilleur état, sans aucune inflammation, ni menace de gangrene. A Castres, ce 8 Mars 1775. *Signé MAZAS.*

Je finis, Monsieur, par une de vos dernières réflexions. Vous dites à la page 169 de votre Mémoire, que « le nommé Be-
» nazet, garçon de quinze ans, eut le bras
» écrasé sous la roue d'une charrette; qu'on
» trouva l'os moulu à l'endroit du coup, &
» les muscles réduits comme en bouillie,
» sans pourtant aucune entamure des tégu-
» ments : on fit à ce bras les pansements,
» & on lui donna la situation convenable :
» sur ces entrefaites, un des chirurgiens
» appelés se hâta de proposer l'amputa-
» tion comme indispensable; mais les pa-
» rents allarmés à cette proposition, & at-
» tribuant à tous les chirurgiens la façon de

» penser d'un seul, firent venir un rhabil-
 » leur grossier, qui ne changea rien à la
 » situation du membre, & qui n'y fit que
 » quelques applications mal assorties ; &
 » cependant, à la grande honte de la chi-
 » rurgie de Castres, il eut dans le public la
 » gloire d'avoir conservé à cet enfant chéri
 » le bras & la vie. »

Il n'est pas du tout difficile, Monsieur, de s'appercevoir qu'en rapportant ce fait, ainsi que les deux autres qui sont à la fin de votre Mémoire, vous avez encore voulu faire entendre que c'est ce même chirurgien que vous attaquez à tout propos, qui proposa l'amputation. Non, Monsieur, ce ne fut ni lui, ni aucun de ses confreres, qui la proposerent cette amputation. Le sieur Raymondon, actuellement chirurgien-major au régiment de Condé, avoit été lui seul appelé pour remédier à la fracture du bras du jeune homme dont vous parlez ; ce même chirurgien mit en doute *seulement*, si cette blessure ne mettoit pas le malade dans le cas de l'amputation ; & à cet effet, il me fit appeller en consultation conjointement avec le sieur Malebouche. Le résultat de nos communes réflexions fut que le bras du jeune homme ne devoit point être amputé, & qu'on devoit seulement y appliquer un bandage à dix-huit chefs, &

lui donner une bonne situation, faire les applications convenables, & attendre le reste de la nature, à raison de la bonté du sujet; qu'on seroit toujours à temps d'en venir à cette dernière extrémité, si on s'y trouvoit malheureusement forcé. Il ne vint point d'accidents: le rhabilleur grossier qui fut appelé, qui ne changea rien à la situation du membre, & qui, de votre aveu, ne fit que quelques applications mal assorties, ne fut, comme vous voyez, d'aucune utilité au malade. Ce furent donc les chirurgiens de Castres qui eurent l'avantage de conserver le bras & la vie au nommé Benazet, sujet de votre réflexion; car vous ne devez pas ignorer que le succès dans la réduction des fractures en général, dépend des bonnes manœuvres que l'on met en usage dans les premiers moments, & qui furent judicieusement saisis par la chirurgie de Castres, à qui, je crois, votre intention n'étoit pas de faire un compliment.

Vous dites encore à la page 171: « Je » connois un Gendarme de cette ville qui, » ayant reçu un coup de fusil qui avoit fra- » cassé les os de l'avant-bras, faillit à être » la victime de la manœuvre des fils d'ar- » chal; heureusement pour lui deux habiles » chirurgiens s'opposèrent vivement à cette » boucherie, & ils eurent la satisfaction de

» guérir dans peu & parfaitement cette
 » grande plaie. »

Je vois bien que vous ne me perdez pas de vue, & que votre amitié pour moi vous porte à faire mon éloge en disant que deux habiles chirurgiens ont conservé le bras au Gendarme. Peut-être ne sçavez-vous pas quels sont ces deux chirurgiens, je vais vous l'apprendre ; mais prenez garde de vous fâcher. C'est M. Raymondon, & moi, qui avons traité ce malade, & conduit à parfaite guérison.

Je suis surpris que votre cœur ne vous ait pas secrettement averti que j'avois la moitié de l'encens que vous avez si mal-à-propos prodigué ; car je suis bien persuadé que vous ne vous en doutiez pas.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I N 1775.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. & demie. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir pouc. lig.
1	10 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	11	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 4
2	10	15 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	28 5	28 4	28 2
3	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{3}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	28 2	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
4	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
5	13	22	18	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
6	17 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{2}$	18	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$
7	17	21 $\frac{3}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11
8	15 $\frac{1}{2}$	21	17	28	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
9	17	25 $\frac{1}{4}$	20 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
10	15 $\frac{1}{4}$	21 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11	27 11
11	15 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28
12	14 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
13	15	20 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{3}{4}$
14	16 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{3}{4}$	28	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
15	16	26	18	28	28 1 $\frac{1}{2}$	28
16	15	25	16 $\frac{1}{4}$	28 1	28	28
17	15 $\frac{1}{2}$	25	18	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$
18	14 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{3}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
19	14 $\frac{1}{4}$	24 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
20	14 $\frac{1}{2}$	24	15 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
21	14 $\frac{1}{4}$	24 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
22	13	26 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2
23	15 $\frac{1}{2}$	23	18 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
24	17	22 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	28	27 11	27 11
25	14 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15	27 11	28	28 1 $\frac{1}{2}$
26	13 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	14	27 11 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
27	14	12 $\frac{1}{2}$	10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{3}{4}$
28	10 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{3}{4}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$
29	13	17 $\frac{1}{2}$	14	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{1}{4}$
30	13	19 $\frac{1}{4}$	14	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-E. nuages.	N-E. nuag.	Beau.
2	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
3	N-E. nuages.	N-E. nuag.	Beau.
4	N-N-E. beau.	N-N-E. nuag.	Nuages.
5	N-E. beau.	N-E. nuages.	Nuages.
6	E. nuages.	E. nuag. pluie.	Nuages.
7	S-E. nuag.	S-S-E. c. forte ond. ton. n.	Nuages.
8	S-S-O. couv.	S. nuages.	Beau.
9	S-E. nuages.	S-E. nuages.	Couvert.
10	S. couvert.	S-E. nuag. pl. éclairs.	Nuages.
11	S-E. couv. pl.	S-S-E. ton. pl.	Pluie.
12	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
13	N-E. nuages.	E. nuages.	Nuages.
14	O. beau.	O. couv. écl. tonn. pluie.	Couvert.
15	N-E. b. nuag.	N-O. écl. ton.	Nuages.
16	N-N-E. couv.	N-N-E. nuag.	Nuages.
17	N-E. couvert.	S-O. nuages.	Beau.
18	N-O. couv.	O. couvert, écl. tonn. pl.	Nuages.
19	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
20	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
21	N-E. couv.	N-E. nuages	Beau.
22	N. beau.	N. beau.	Beau.
23	O. couv. nua.	O. nuages.	Nuages.
24	O. c. écl. ton.	S-O. nuag. pl.	Pluie.
25	O. couvert.	N-O. nuages.	Nuages.
26	N-E. couv.	N. pluie.	Pluie.
27	S. gr. vent, pl.	S-O. pl. vent.	Couvert.
28	S-S-O. cou. pl.	S-S-O. n. pl.	Nuages.
29	S-O. pluie.	S-S-E. nua. pl.	Couvert.
30	O. nuages,	O. nuag. pl.	Nuages.

184 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS;

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de $26\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau ; & la moindre chaleur de 10 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $16\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces $8\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $8\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.
 2 fois du N-N-E.
 9 fois du N-E.
 2 fois de l'E.
 4 fois du S-E.
 3 fois du S-S-E.
 3 fois du S.
 2 fois du S-S-O.
 4 fois du S-O.
 7 fois de l'O.
 3 fois du N-O.

Il a fait 14 jours, beau.
 25 jours, des nuages.
 18 jours, couvert.
 12 jours, de la pluie.
 7 jours, des éclairs & du tonnerre.
 1 jour, du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1775.

On a encore observé, pendant tout ce mois ; un assez grand nombre de maladies inflammatoires qui ont paru affecter plus particulièrement la poitrine ; on a vu en même temps quelques malades

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 185

attaqués de fièvres intermittentes , dont la poitrine étoit affectée au point d'en imposer aux Praticiens les plus éclairés , fort étonnés de voir que les symptômes ne cédoient point aux saignées & aux anti-phlogistiques. Le quinquina les a emportés avec la fièvre.

Mais les maladies les plus communes ont été les maladies éruptives. On a vu un très-grand nombre d'érysipeles , & sur-tout de petites-véroles , parmi lesquelles il y en a eu de très-abondantes qui ont effrayé les gens peu instruits ; mais la vie des malades n'a pas paru en danger.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois Mai 1775 ; par M. BOUCHER, médecin.

Le temps, qui s'étoit échauffé vers la fin du mois précédent, s'est refroidi pendant tout le cours de celui-ci, au point que la liqueur du thermometre s'est à peine élevée jusqu'au terme de 15 degrés, si l'on excepte trois ou quatre jours : le 24 elle a été observée au terme de 17 degrés, & à celui de 18 le 31.

Il y a eu encore moins de pluie ce mois que le précédent. Le mercure dans le barometre s'est presque toujours maintenu à la hauteur de 28 pouces. Le 2, le 28 & le 29, il s'est porté à celle de 28 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a presque toujours été nord.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 18 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de $5\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le

286 MALADIES REGN. A LILLE.

barometre, a été de 28 pouces 2 $\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de 5 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du Nord.

8 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

3 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois de l'Ouest.

14 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 20 jours de temps couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

1 jour de grêle.

1 jour de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Mai 1775.

Le vent, qui a soufflé du nord tout le mois, a causé des pleurésies & des péripneumonies, qui ont été funestes à des poitrines foibles & à quelques asthmatiques. Ceux qui n'ont pas été secourus dans le principe de la maladie sont tombés dans la langueur & la phthisie. Il y a eu encore des affections catarreuses.

En général nous avons eu peu de maladies aiguës, même dans le petit peuple. La fièvre tierce a été néanmoins assez commune dans la garnison. Dans le peuple il y a eu des personnes travaillées de la fièvre double-tierce continue, (*febris semi-tertiana*) avec des symptômes de malignité dans quelques-uns. Le quinquina, employé à propos dans cette fièvre, a été d'une

LIVRES NOUVEAUX. 187

grande utilité. On a observé, à l'égard de plusieurs personnes, que la maladie s'est terminée par des dépôts dans les extrémités inférieures. L'enflure des jambes a été très-souvent la suite de ces différentes maladies.

LIVRES NOUVEAUX.

Dictionnaire raisonné universel de Matière médicale, concernant les Végétaux, les Animaux & les Minéraux, qui sont d'usage en Médecine; leurs descriptions, leurs analyses, leurs vertus, leurs propriétés, &c. par feu M. de la Beyrie, D. M. revu & mis en ordre par M. Goulin; huit volumes in-8°, sur grand papier royal, avec près de huit cents figures dessinées par M. Garfaut, & gravées par les plus habiles maîtres. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1775.

Cet ouvrage, qui vient d'être achevé, continuera d'être distribué au prix de la souscription, c'est-à-dire, à 72 liv. en blanc, & à 84 liv. relié, jusqu'au premier Octobre prochain.

Histoire des Plantes de la Guiane Française, rangée suivant la méthode sexuelle; par M. *Fusée Aublet*: quatre volumes in-4°, où se trouvent la description & les figures de quatre cents plantes qui n'avoient point encore été décrites ni gravées. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1775.

Cet ouvrage, qu'on délivre actuellement aux souscripteurs, en entier, sera donné au même prix, c'est-à-dire, à 72 liv. relié, jusqu'au premier Octobre prochain. Il y a quelques exemplaires en grand papier à 102 liv. relié.

Recherches historiques & physiques sur les Maladies épizootiques, avec les moyens d'y remédier dans tous les cas; publiées par ordre du Roi;

188 LIVRE NOUVEAU.

par M. *Paulet*, Docteur en Médecine des Facultés de Paris & de Montpellier, avec cette épigraphe :

*Nam neque erat coriis usus, nec viscera quisquam
Aut undis abluere potest, aut vincere flammâ.*

VIRGIL. *Georg.* Lib. III.

A Paris, chez *Ruault*, 1775. in-8°.

Le Médecin de soi-même, ou Méthode simple & aisée pour guérir les maladies vénériennes, avec la Recette d'un Chocolat aphrodisiaque, aussi utile qu'agréable : nouvelle édition, augmentée des Analyses raisonnées & instructives de tous les ouvrages qui ont paru sur le mal vénérien depuis 1740 jusqu'à présent, pour servir de suite à la Bibliographie de M. *Astuc*, & de la traduction françoise de la Dissertation de M. *Boehm*; par M. *Le Febvre de S. Ildephon*, Ecuyer, Docteur en Médecine, Médecin de la ville de Versailles, Professeur de Maladies vénériennes & en l'art des Accouchements; avec cette épigraphe :

Citò, tutò, & jucundè.

A Paris, de l'Imprimerie de *Lambert*, 1775, in-8°, deux volumes.

Consultation de la Faculté de Médecine de Paris, en faveur des Enfants-Trouvés de l'Hôpital d'Aix en Provence. Paris, de l'Imprimerie Royale, 1775, in-4° de 18 pages.

J'en donnerai le précis dans le Journal prochain.

Eloge de François Quesnay. A Londres, & se trouve à Paris chez *Didot le jeune*, 1775, in-8°.

Physique du monde démontrée par une seule cause & un seul principe, communs à tous les corps en général, propres à chacun d'eux en particulier, & prouvée par l'expérience; par M. *Deshayes*, Docteur en Médecine, Médecin ordinaire

LIVRES NOUVEAUX. 189

de la Maison du Roi. A Versailles, chez *Blairot* ; & à Paris, chez *Valade*, 1775, in-8°.

Ceci n'est que la premiere partie d'un très-grand ouvrage. M. *Deshayes* promet de suivre la cause universelle dans la Physique particuliere des Minéraux, des Végétaux & des Animaux ; il terminera son plan par la Physique de l'Homme.

A V I S.

Leçons publiques & gratuites sur le traitement du mal vénérien, par ordre du Gouvernement.

M. *Gardane*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de Montpellier, Censeur Royal, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, & des Académies des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Nancy, de Marseille & de Dijon, commencera ces leçons le lundi 26 Juin, à cinq heures du soir ; & continuera les mercredi & vendredi de chaque semaine, en sa maison, rue des Prouvaires. L'objet de ces leçons est d'instruire plus particulièrement les Etudiants en Médecine & les Eleves en Chirurgie, du traitement d'une maladie qui détruit la population.

Traitement populaire du mal vénérien, pour les Adultes & pour les Enfants, administré gratuitement dans Paris, par ordre du Gouvernement.

Le traitement populaire, administré en petit depuis quelques années dans cette Capitale, a étonné par sa commodité, ses succès, & par le nombre de malades qui ont été secourus de cette maniere. Un avantage aussi sensible, & l'accroissement journalier du nombre des sujets qui se présentent pour être traités dans un lieu resserré &

peu propre à les contenir tous , a déterminé le Gouvernement à donner à cet établissement naissant une forme capable de remplir ses vues. En conséquence , on a fait choix d'un emplacement plus étendu , situé au centre de cette Capitale , & à portée du Médecin qui le dirige , afin de pouvoir donner plus de temps aux malades , & de les secourir plus facilement.

La Correspondance établie pour aider du conseil les malades sans fortune de la Province , & donner aux personnes de l'Art les éclaircissements qu'elles pourroient desirer dans des cas extraordinaires , ne souffrira plus aucun délai par cette nouvelle disposition ; la commodité du local , l'ordre récemment institué pour la dispensation de ce secours , & les dernières précautions qu'on y a prises , en éviteront la confusion & la lenteur. Voici la forme qui sera suivie dans l'administration de ce traitement.

1^o Les malades indigents qui ne pourront être reçus aux différents hôpitaux destinés à remplir les mêmes vues , seront admis au traitement populaire : par cette précaution on ne traitera que les Personnes sans fortune ; & le temps destiné à leur guérison ne sera plus employé par celles qui tendroient d'être confondues avec elles par économie.

2^o Quoiqu'on dise que ce traitement sera gratuit , il ne doit l'être cependant que pour les soins. Les malades seront tenus d'acheter leurs remèdes chez l'Apothicaire auquel ils auront le plus de confiance ; mais ils laisseront ces remèdes , peu coûteux , en dépôt dans la salle du traitement , afin qu'ils ne leur puissent être dispensés que par parties , & de prévenir ainsi jusqu'aux moindres inconvénients causés par leur inattention ou par leur imprudence.

3^o Les malades auront soin d'apporter avec eux, en se présentant, une bande, une compresse, & une bouteille d'un demi-septier, pour y recevoir la portion de liqueur anti-vénérienne qui leur sera chaque fois distribuée.

4^o Les personnes ainsi pourvues se rendront dans la salle publique, située *rue des Prouvaires près Saint-Eustache*. Cette salle sera ouverte tous les jours de la semaine, depuis huit heures du matin jusqu'à onze. On y recevra les hommes tous les mardis, jeudis & samedis; & les femmes les lundis, mercredis & vendredis, à la même heure.

5^o On admettra également à ce traitement, les enfants des personnes pauvres, depuis l'âge d'un an jusqu'à douze; & les remèdes seront gratuitement dispensés à ces derniers. L'heure de présenter tous ces petits malades, sera tous les mardis, jeudis & samedis, depuis quatre heures de relevée jusqu'à cinq.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Recueil des Œuvres physiques & médica-</i> <i>nales, publiées en anglois & en latin par M. Richard</i> <i>Mead, méd.</i>	Page 99
<i>Observation sur les effets funestes des affections tristes</i> <i>de l'ame dans les maladies. Par M. Laugier, méd.</i>	117
<i>Lettre à M. de La *** sur les changements de configura-</i> <i>tion de l'Œil. Par M. Allouel, méd.</i>	137
<i>Observation sur une vomique, &c. Par M. Le Fevre, mé-</i> <i>decin.</i>	141
<i>Quatrième Lettre à M. *** , sur les bandages pour con-</i> <i>tenir les hernies inguinales. Par M. Juville, expert</i> <i>herniaire.</i>	149
<i>Observation d'une plaie à la tête, avec fracture au</i> <i>crâne. Par M. Gallot, méd.</i>	156
<i>Lettre en Réponse au Mémoire de M. Pujol, médecin,</i> <i>sur une amputation naturelle de la jambe. Par M.</i> <i>Icart, chirurgien.</i>	182
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant</i> <i>le mois de Juin 1775.</i>	184
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin</i> <i>1775.</i>	185
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois</i> <i>de Mai 1775. Par M. Boucher, médecin.</i>	186
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mai</i> <i>1775. Par le même.</i>	187
<i>Livres nouveaux.</i>	189
<i>Avis</i>	189

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux,
le *Journal de Médecine* du mois d'Août 1775. A Paris,
ce 24 Juillet 1775.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

SEPTEMBRE 1775.

TOME XLIV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1775.

EXTRAIT.

Médecine domestique, ou Traité complet des moyens de se conserver en santé, de prévenir ou de guérir les maladies par le régime & les remèdes simples : ouvrage utile aux personnes de tout état, & mis à la portée de tout le monde ; par GUILLAUME BUCHAN, M. D. du collège royal des médecins d'Edimbourg ; avec cette épigraphe :

Valétudo sustentatur notitiâ sui corporis ; & observatione quæ res aut prodesse soleant ; aut obesse ; & continentia in victu omne atque cultu corporis tuendi causâ, & prætermittendis voluptatibus :
CICER. de Offic.

Optimum verò medicamentum est opportunè cibus datus, CELS. de Med.

Traduit de l'anglois par J. D. DUPLANIL,
N ij

docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, & médecin ordinaire de S. A. R. Monseigneur le Comte d'Artois, Tome I. A Edimbourg; & se trouve à Paris, chez Desprez. 1775. In-12.

S'IL est un art qui dût être populaire, c'est sans doute la médecine. Faite pour nous instruire des causes qui peuvent déranger la santé, des moyens d'en prévenir les effets, & des remèdes qu'on peut opposer aux désordres qu'elles ont produit, il semble que les hommes n'ont pas de plus grand intérêt que de s'instruire des règles qu'elle prescrit: mais ces causes sont quelquefois si obscures & si compliquées, les effets qu'elles produisent si variés, qu'ils échappent souvent à l'attention la plus suivie. Il n'est donc pas étonnant si, dès les temps les plus reculés, il y a eu des hommes qui se sont consacrés à l'étude de cet art salutaire, & si tous les autres ont eu recours à leurs lumières dans le dérangement de leur santé. Malheureusement les vrais médecins, peut-être trop multipliés dans les grandes villes, sont on ne peut pas plus rares dans les campagnes, & ceux qui les remplacent manquent ordinairement de talents & d'instruction. Dans cet état de choses, rien n'est plus utile que les ouvrages faits pour donner au commun des hommes

des préceptes sur les désordres les plus ordinaires auxquels leur santé est exposée, & sur les moyens de les prévenir ou d'y remédier. Tel est le but que s'est proposé M. Tissot dans son *Avis au Peuple*; tel est celui de M. Buchan dans sa *Médecine domestique*. Cette dernière a l'avantage de présenter des règles pour la conservation de la santé, & des méthodes pour le traitement des maladies chroniques; objets dont M. Tissot n'avoit pas cru devoir traiter, s'étant borné aux seules maladies aiguës, comme étant celles qui demandoient les secours les plus prompts, & qui laissoient le moins le temps de consulter les médecins lorsqu'ils étoient éloignés.

La Médecine domestique est divisée en deux parties. M. Duplanil ne publie que la première; mais il annonce que la seconde est prête, & qu'elle ne tardera pas à paroître. Il n'est question dans cette première partie que de l'*Hygiène*, & de la médecine prophylactique. La seconde a pour objet la connoissance & le traitement des maladies.

La première partie contient onze chapitres. Le premier est destiné à l'enfance. L'auteur y indique les moyens de donner aux enfants une forte constitution: il y traite de la nécessité où sont les mères de les nourrir & de les élever elles-mêmes; du soin que les pères doivent prendre de leur édu-

cation; de l'influence des maladies des pères & des mères sur leurs enfants; de l'attention que l'on doit apporter dans les mariages, relativement à cet objet; de l'habillement des enfants; des dangers du maillot & des corps de baleine, &c; de la nourriture; du sevrage; de l'exercice; de la manière d'apprendre à marcher aux enfants; de la nécessité de les tenir au grand air; de la manière d'élever les filles; des inconvénients qui résultent de faire travailler les enfants de trop bonne heure; des avantages des bains froids; des effets de l'air malsain; de la salubrité de l'air de la campagne; des défauts des nourrices, &c.

Le deuxième chapitre traite des diverses occupations qui partagent les hommes. Après avoir décrit les dangers auxquels sont exposés ceux qui travaillent les métaux, le verre, les préparations chymiques; après avoir donné les moyens de s'en garantir autant qu'il est possible, l'auteur range les hommes sous trois classes différentes. La première comprend tous ceux qui s'occupent de travaux pénibles; la seconde, ceux dont les occupations exigent une vie sédentaire; la troisième, les gens de lettres. Il examine en détail les dangers particuliers qui menacent chacune de ces trois classes, & indique les moyens de s'en mettre à l'abri.

Le troisième chapitre traite des aliments,

& donne les règles qu'on doit se prescrire dans leur usage, suivant l'âge, le sexe, le tempérament ou la profession qu'on exerce. Le quatrième parle de l'air; le cinquième, de l'exercice; le sixième, du sommeil & des vêtements; le septième, de l'intempérance; le huitième, de la propreté; le neuvième, de la contagion; le dixième, des passions, & en particulier de la colère, de la peur, de la crainte, du chagrin, de l'amour, de la mélancolie religieuse, &c.

Le onzième & dernier chapitre traite des évacuations ordinaires, des selles, des urines, de la transpiration insensible, des causes qui peuvent supprimer cette transpiration; comme les changements de l'atmosphère, les habits humides, les pieds humides, l'air de la nuit, l'humidité des lits, l'humidité des appartements, le passage subit du chaud au froid, &c.

Chacun des préceptes que M. Buchan donne sur ces différents objets, est appuyé de faits, d'exemples, d'observations, de raisonnemens philosophiques, moraux, physiologistes, & quelquefois anatomiques. Le traducteur a cru devoir y joindre quelques détails, & quelques explications sur-tout, relativement à l'anatomie & à la physiologie. En conséquence il a cru devoir expliquer succinctement les termes d'anatomie, & donner une idée des principales fonc-

tions de l'économie animale. Il s'est permis aussi de joindre quelques réflexions & quelques observations à celles de son auteur, lorsqu'elles lui ont paru propres à appuyer son sentiment. Il a terminé la traduction de cette première partie par une récapitulation qui manque dans le texte, mais qui m'a paru très-propre à rassembler sous un point de vue général, & à fixer d'une manière plus sûre les différentes vérités & les préceptes utiles répandus dans l'ouvrage.

C'est à une pratique très-étendue dans l'hôpital des Enfants-Trouvés, où M. Buchan a eu occasion, non-seulement de traiter les maladies auxquelles le premier âge est sujet, mais encore d'essayer différents plans d'éducation physique, & d'en suivre les effets, que sont dues les observations sur la nourriture & la conduite qu'il faut tenir auprès des enfants. Il assure que toutes les fois qu'il a été en son pouvoir de mettre les nouveau-nés entre les mains de leurs mères, de donner à ces dernières les instructions nécessaires, & qu'elles ont rempli leurs devoirs, il mouroit très-peu d'enfants; mais que lorsque la distance des lieux, ou toute autre circonstance insurmontable, obligeoit de les confier aux soins de nourrices mercenaires, avec impossibilité de leur donner les instructions convenables, il étoit rare d'en voir qui véussent: d'où il tire

cette triste conséquence, que *presque la moitié de l'espece humaine périt dans l'enfance par négligence, ou par un traitement funeste.*

Un séjour de plusieurs années dans une des plus grandes villes de l'Angleterre, & la facilité d'y fréquenter les manufactures qu'elle renferme, ont procuré au docteur Buchan un assez grand nombre d'occasions d'observer les accidents auxquels les hommes utiles qui y travaillent sont exposés, chacun selon son emploi, & en même temps d'essayer différentes méthodes de les prévenir. Les succès qui ont suivi ses essais suffisent pour démontrer que son travail ne peut manquer d'être utile à ceux qui sont dans la nécessité de gagner leur vie à des travaux nuisibles à la santé.

Il ne cherche pas à intimider ces ouvriers, encore moins à leur insinuer que ces arts, dont la pratique est, jusqu'à un certain point, accompagnée de danger, ne doivent pas être exercés. Ses conseils se bornent à leur inspirer de sages précautions contre les accidents qu'il est en leur pouvoir d'éviter, & auxquels ils s'exposent souvent par pure témérité. Comme les différents états de la vie donnent à ceux qui les exercent une disposition, plutôt à certaines maladies qu'à d'autres, il est de la plus grande importance de connoître ces ma-

ladies, afin d'apprendre aux ouvriers à s'en garantir. Il vaut toujours mieux être averti de l'approche d'un ennemi, que d'en être attaqué, sur-tout lorsqu'il y a possibilité d'éviter le danger.

On ne manque point d'ouvrages sur la diète, sur l'air, sur l'exercice ; cela n'a pas empêché M. Buchan d'en traiter d'une manière assez étendue, parce que, dit-il, celui qui apporte une attention convenable à l'usage de ces choses, aura rarement besoin d'un médecin. Celui au contraire qui les néglige, jouira rarement d'une bonne santé, quel que soit le nombre des médecins par lesquels il sera conduit : aussi s'est-il particulièrement occupé du régime dans le traitement des maladies. Il observe que le peuple en général a trop de confiance dans les remèdes, & trop peu dans ses propres forces.

On met encore en question si les remèdes sont plus utiles au genre humain, qu'ils ne lui sont nuisibles ; tandis que tout le monde convient de la nécessité & de l'importance du régime dans les maladies. Il n'y a qu'à consulter les appétits du malade pour être assuré de ses avantages. Personne de bon sens ne peut imaginer qu'un malade ayant la fièvre par exemple, puisse boire, manger, & agir de la même manière qu'un homme en parfaite santé ; & c'est cette ob-

servation qui paroît avoir donné la première idée de la médecine.

Les anciens médecins, selon M. Buchan, n'étoient auprès de leurs malades qu'en qualité de gardes. Leurs ordonnances se bornoient presque toujours aux aliments, & même en général ils les administroient eux-mêmes; pour cet effet ils ne quittoient point leurs malades pendant tout le cours de la maladie. Cette conduite les mettoit à portée, non-seulement d'observer avec la plus grande exactitude la marche & les périodes des maladies, mais encore de suivre les effets de leurs différentes ordonnances, & d'adapter les remèdes aux différents symptômes.

Le sçavant Arbuthnot prétend que le régime, dont presque tous les hommes sont susceptibles de s'accommoder, s'il est conduit convenablement, fera plus de bien, & entraînera moins d'inconvénient dans les maladies aiguës, que des remèdes peu utiles ou administrés mal-à-propos, & que les grandes cures des maladies chroniques peuvent être effectuées par une diète convenable. M. Buchan, adoptant entièrement l'avis de ce sçavant médecin, conseille à toute personne, qui n'a aucune connoissance de la médecine, de s'en tenir à pratiquer seulement la diète & les autres parties du régime : par ce moyen, dit-il, on

parviendra souvent à faire beaucoup de bien , & rarement à faire du mal.

J'ai insisté sur cet article , parce qu'il m'a paru qu'ordinairement on ne mettoit pas assez d'importance dans l'usage des fix choses que les médecins appellent *non naturelles* , choses auxquelles les anciens médecins donnoient la plus grande attention dans le traitement des maladies.

Je n'entreprendrai point d'analyser les préceptes que M. Buchan donne dans ce premier volume : outre que ces préceptes sont connus des médecins , je ne pourrois en présenter le sommaire sans passer de beaucoup les bornes que la nature d'un Journal comporte. J'observerai seulement que ces préceptes m'ont paru très-sages , & qu'ils sont présentés d'une façon simple & lumineuse, qui les met à la portée des gens les moins intelligents. La récapitulation que le traducteur en a faite à la fin du premier volume fera sûrement de la plus grande utilité ; c'est une espece de catéchisme que tout homme qui veut veiller à sa santé , feroit très-bien d'apprendre par cœur. Pour en faire mieux sentir l'utilité à mes lecteurs , je vais copier le résumé que M. Duplanil a fait des conseils que M. Buchan donne aux gens de lettres pour conserver leur santé.

« Les gens de lettres sont encore plus

» exposés que les autres personnes séden-
 » taires. On n'en voit qu'un petit nombre
 » qui soient forts & bien portants, & qui
 » vivent jusqu'à un âge avancé. Une étude
 » suivie a souvent ruiné en peu de mois la
 » meilleure constitution. Penser continuel-
 » lement, c'est, comme on dit, ne pas vou-
 » loir penser long-temps. Les gens de lettres
 » sont sujets à la goutte, suite des mauvaises
 » digestions & de la transpiration arrêtée.
 » Ils sont souvent attaqués de la pierre, de
 » la gravelle ; effets du peu d'exercice. Les
 » maladies du foie, telles que les obstruc-
 » tions de ce viscere, les isquirrhes, la jau-
 » nisse, les indigestions, la perte d'appétit,
 » la destruction du corps entier, sont les
 » suites de la vie sédentaire à laquelle les
 » gens de lettres sont astreints. La consom-
 » tion si commune parmi eux, est la suite
 » de la posture penchée & appuyée contre
 » un bureau, dans laquelle ils travaillent.
 » Une trop grande application conduit aux
 » maux de tête, aux vertiges, à la folie, à
 » la paralysie, aux maladies des yeux, aux
 » fièvres de toute espece, sur-tout du genre
 » nerveux, à l'hydropisie, à l'hypochon-
 » driacé, maladie la plus triste & la plus
 » désespérante.

» Pour éviter cette foule de maux ;
 » l'homme de lettres doit se persuader qu'il
 » doit donner souvent, & pendant un temps

» convenable, du relâche à son esprit, soit
 » en se produisant dans quelque société
 » agréable, soit en prenant quelque diver-
 » tissement qui demande de l'exercice, soit
 » de toute autre manière. Il ne doit point
 » rester trop long-temps assis, puisque cette
 » situation trouble les digestions, déränge
 » les sécrétions, & s'oppose à la transpira-
 » tion. L'exercice auquel il doit se livrer est
 » celui qui met toutes les parties du corps
 » en mouvement; tel est celui du cheval :
 » mais il ne doit point le prendre seul
 » dans un lieu solitaire; il faut qu'il le
 » prenne en société, dans des lieux agréa-
 » bles, qui lui fournissent des objets qui,
 » bien loin de demander de l'application,
 » le distraient, le récréent, & lui fassent
 » oublier les affaires du cabinet. Il faut
 » qu'un homme de lettres qui lit & écrit
 » beaucoup, soit tantôt debout, tantôt assis,
 » & toujours dans la posture la plus droite
 » possible. Celui qui ne fait que dicter doit
 » le faire en se promenant. Quand il le
 » peut, il doit lire & parler tout haut.
 » C'est un excellent exercice que de dé-
 » biter des discours en public. Le matin a
 » toujours été reconnu pour être le temps
 » le plus propre à l'exercice : cependant
 » c'est à l'homme de lettres à se consulter ;
 » mais il ne faut jamais passer une matinée en-
 » tière sans s'exercer. Que ce soit avant ou

» après le travail, il doit s'en faire une affaire
 » capitale , & il doit être aussi attentif à ses
 » heures de récréation qu'à ses heures d'é-
 » tude. La musique doit être un des délas-
 » sements chéris des gens de lettres.

» Ils doivent éviter les aliments aigres,
 » venteux , rances , de difficile digestion.
 » Leurs soupers doivent être légers , &
 » pris de bonne heure. L'eau doit être leur
 » principale boisson : la biere qui ne soit pas
 » trop forte, le bon cidre , le vin trempé,
 » leur conviennent. Ils ne doivent jamais
 » se mettre à table immédiatement après
 » l'exercice , ni s'exercer immédiatement
 » après le repas. En général l'exercice ne
 » doit jamais être violent , ni porté à un
 » degré excessif de fatigue. Ils doivent le
 » varier souvent. Les bains froids leur con-
 » viennent; ils peuvent même leur tenir
 » lieu , jusqu'à un certain point , de tout
 » autre exercice. »

C O N S U L T A T I O N

*De la Faculté de Médecine de Paris , en
 faveur des Enfants-Trouvés de l'hôpital
 d'Aix en Provence. A Paris, de l'Impri-
 merie royale. 1775. In-4° de vingt pages.*

MM. les recteurs de l'hôpital des Enfants-
 Trouvés de la ville d'Aix, affligés de perdre

tous les ans la moitié des enfans qui y sont reçus, ont adressé à M. Lieutaud, premier médecin du roi, un Mémoire pour demander ses conseils. Ce sçavant médecin, quoique plus capable que personne d'éclairer ces zélés citoyens, a cru cependant devoir renvoyer leur Mémoire à la Faculté de Médecine, dont les lumieres, & le zele pour le bien public, ont de tout temps mérité la confiance des magistrats & du gouvernement.

MM. les recteurs observent dans ce Mémoire, 1^o qu'il ne leur est pas possible de se procurer un nombre suffisant de nourrices prêtes à allaiter l'enfant au moment qu'il entre dans l'hôpital; & qu'en attendant qu'ils en aient trouvé, ils sont obligés d'en faire nourrir trois ou quatre en même temps par une seule femme. 2^o Que le lait des animaux étant peu abondant & de médiocre qualité dans ce climat, ils sont privés de cette ressource, ou du moins elle est bornée au lait de chevre, dont l'expérience les a convaincus que les enfans ne retiroient aucun avantage réel, puisque, de ceux qui ont été restreints à cette nourriture, on n'en a pas vu vivre au-delà de quatre mois, & qu'à l'ouverture de ceux qui sont morts, on a trouvé leur estomac rempli d'une masse caillée & infecte.

3^o Que les essais faits avec le pain cuit & la bouillie, que les papiers publics avoient annoncés,

annoncés, ont été aussi infructueux. 4^o Enfin, qu'étant impossible de donner des nourrices à ceux de ces enfants qui sont visiblement attequés de mal vénérien, ou que l'on soupçonne de l'être, ces malheureux sont des victimes nécessairement dévouées à la mort.

En conséquence ils demandent,

1^o Qu'on indique les signes certains & non équivoques, (s'il y en a,) qu'un enfant porte le germe de la maladie vénérienne. 2^o Quelle méthode on doit employer pour guérir ceux qui en sont attequés. 3^o Quelle nourriture leur est le plus convenable, au défaut du lait de femme, & dans les circonstances observées ci-dessus.

Les commissaires que la Faculté avoit choisis pour discuter ces questions, observent qu'on ne peut donner une réponse complète & définitive sans avoir consulté les usages des différents pays, tenté de nouveaux essais, & recueilli des observations plus précises. En conséquence ils ne donnent leur rapport que comme une réponse provisoire, dictée par l'instance nécessité d'éclairer l'administration de l'hôpital d'Aix, plutôt que comme un Mémoire approfondi sur cette matière, de laquelle ils promettent de s'occuper d'une manière plus étendue. Voici en substance quelle est leur réponse aux trois questions proposées.

1^o *Est-il possible d'indiquer les signes*
Tome XLIV, O

310 CONSULT. DE LA FACULTÉ

certains & non équivoques , par lesquels on peut connoître qu'un nouveau-né porte le germe de la maladie vénérienne ?

Ils répondent d'une maniere négative : ce n'est que par les symptômes que l'existence de la maladie vénérienne se manifeste ; & le plus souvent les enfants qui en sont infectés , viennent au monde très-sains en apparence , & ce n'est qu'au bout de dix ou douze jours , & quelquefois d'un mois , que la maladie se manifeste , sur-tout quand la mere a eu la précaution de faire usage du mercure pendant sa grossesse.

Il ne reste donc d'autre précaution à indiquer que celle d'une vigilante police , par laquelle il soit ordonné qu'à l'avenir tous les accoucheurs , sages-femmes , ou autres personnes qui recevront les enfants , soient tenus de détailler fidèlement l'état de la mere & les mœurs des parents , dans un billet attaché au bras du nouveau-né : encore ce dernier moyen est-il sujet à tant de méprises , qu'il ne mérite qu'une foible confiance.

Au défaut de signes non équivoques de l'existence du virus vénérien dans les enfants nouveau-nés , il est un parti que la prudence & l'humanité ordonnent , c'est de n'approcher du sein des nourrices que les enfants trouvés dont la santé est garantie par la très-grande certitude de celle des

parents, & d'alimenter d'une autre manière ceux qui sont suspects; sur-tout de réformer l'abus où l'on est de donner plusieurs nourriçons à une seule nourrice, parce qu'outre l'infection personnelle & inévitable de cette femme, celle de tous les enfants qu'elle allaiteroit, seroit une suite nécessaire de ce pernicieux usage, s'il arrivoit que l'un des enfants allaités fût vérolé: d'ailleurs le lait d'une seule nourrice, partagé entre quatre ou cinq nourriçons, ne peut être ni assez abondant, ni assez substantiel; il faut alors suppléer à ce double défaut par l'addition d'une autre nourriture, ce qui est sujet à beaucoup plus d'inconvénients que la manière de les nourrir sans les allaiter du tout.

2^o *Quelle méthode doit-on employer pour guérir promptement les nouveau-nés atteints du mal vénérien?*

Les premiers effets du virus vénérien dans les enfants nouveau-nés se portent ordinairement sur les glandes des paupières; il s'en exprime une humeur blanchâtre, purulente, semblable à celle de la gonorrhée: les paupières collées par cette humeur, en sont engorgées, & elle n'en découle que par intervalles, & sur-tout le matin. L'enfant maigrit de jour en jour; il lui survient des rhagades au pli des fesses & aux aines, quelquefois même la verge s'excorie: cette marche est la plus commune.

Assez souvent pourtant il se forme des gerçures à la commissure des lèvres, accompagnées d'une suppuration de même caractère que celle des yeux, laquelle s'épaissit en croûte noirâtre sur le visage, & donne naissance à des aphtes malins dans l'intérieur de la bouche. Il pousse des boutons sur les bras & le long de l'épine du dos; il en survient également aux parties génitales, sur les fesses, & dans tout l'intérieur des cuisses. Il n'est pas rare encore d'observer des empâtements & des tumeurs lymphatiques : la maigreur & le dépérissement accompagnent tous ces symptômes, quelquefois lents à paroître, mais toujours d'un développement si rapide, qu'on a vu des enfants tomber en peu de jours dans la putréfaction la plus complète.

Il ne faut pourtant pas confondre ces accidents avec ceux qui proviennent de la mal-propreté, & du séjour des enfants dans des lieux bas & humides. On observe encore, dans les maisons de charité plus qu'en tout autre endroit, une maladie souvent confondue avec la vénérienne; c'est le muguet ou chancre. Cette maladie, qui est contagieuse, jette les petits enfants dans le marasme & dans une sorte de décrépitude. Attaqués d'une fièvre ardente, ils sont très-altérés, ils veulent boire & tetter sans cesse; ils rejettent le lait ou la boisson qu'ils ont

prise; des tranchées les tourmentent nuit & jour, mais ordinairement sans convulsions; ces tranchées sont accompagnées d'un dévoiement séreux, grisâtre ou verdâtre, qui rougit le fondement & l'excorie ensuite, au point qu'il suinte habituellement de cette partie une humidité glaireuse, qui étend la rougeur & l'excoriation. D'un autre côté, dès que la maladie se déclare, ou peu de temps après, il se manifeste au dedans des levres, des aphtes qui gagnent l'intérieur de la bouche, & l'occupent entièrement.

L'impossibilité d'administrer à l'âge le plus tendre des remèdes naturellement très-actifs, ne permet point de compter sur la cure radicale des nouveau-nés atteints du mal vénérien; on ne doit donc tenter d'abord qu'une cure palliative. Il faut encore distinguer, parmi les enfants, ceux dont la mere n'a point été traitée, d'avec ceux dont la mere a subi un traitement plus ou moins complet: les anti-scorbutiques sont quelquefois suffisants pour ces derniers.

Quand on est obligé d'administrer le mercure, on doit préférer les fumigations à toute autre application externe. On peut les faire avec douze ou quinze grains de cinabre en poudre, répandus chaque fois, à plusieurs reprises, sur du charbon ardent, en exposant à la fumée de cette préparation le corps nu de l'enfant, suspendu dans

un panier d'osier enveloppé de couvertures, ou dans une espece de lanterne sous laquelle on place un petit réchaud plein de braise. Dans l'un & l'autre cas, il faut que la tête de l'enfant soit tout-à-fait hors de la fumée.

On donne cette fumigation de trois ou quatre jours l'un. Les premiers jours, on ne laisse l'enfant exposé à cette vapeur que pendant quatre ou cinq minutes; on l'y retient ensuite plus long-temps les jours suivans; l'on peut même pousser ce temps jusqu'à une demi-heure, suivant l'effet du remede sur les symptômes. On a soin encore de lâcher souvent le ventre du petit enfant avec quelque sirop solutif. Une précaution non moins essentielle de ce traitement, c'est de ne jamais remettre sur le champ les enfans dans le berceau, de les sortir plutôt, & de les promener en plein air, ou dans un appartement spacieux, si l'air libre est trop vif ou trop froid. Assez communément douze ou quinze fumigations suffisent; mais on peut sans risque en doubler le nombre, en gardant les mesures convenables. Mais une attention qu'on ne doit pas négliger, c'est de placer le lieu où l'on donne les fumigations à une distance suffisante de l'infirmierie des petits malades.

Quant aux méthodes internes, il en est

peu qui conviennent aux nouveau-nés : on peut employer tout au plus de très-peites doses de mercure gommeux, ou, ce qui vaut encore mieux, de panacée mercurielle ou de mercure doux, qu'on leur donnera d'abord à la dose d'un demi-grain dans une cuillerée de liqueur destinée à leur nourriture, allant insensiblement, par demi grains, jusqu'à celle de trois grains : de deux jours l'un on les purgera avec le sirop laxatif, ou avec l'eau de rhubarbe. En joignant chaque fois au mercure doux un ou deux grains de rhubarbe en poudre, on peut obtenir le même effet.

3^o *Quelle est la nourriture la plus convenable aux nouveau-nés, au défaut de lait de femme, & dans les circonstances observées ci-dessus ?*

MM. les administrateurs observent que le lait de chevre ne réussit point aux enfants qu'on reçoit dans leur hôpital ; que ceux qui ont été restreints à cette nourriture n'ont pu vivre au-delà de quatre mois ; qu'à l'ouverture de leur cadavre on a trouvé leur estomac rempli d'une masse caillée & infecte. MM. les commissaires ne présumant pas que les enfants atteints de mal vénérien puissent être compris dans cette classe, parce qu'une observation constante apprend que lorsqu'on ne remédie point à ce mal, il fait des progrès rapides ; & que

communément ceux qui y résistent le plus ; n'arrivent pas au-delà de six semaines. Ils conjecturent que la matiere caillée qu'on trouve dans l'estomac de ces enfants, loin de venir du lait de chevre, est plutôt l'effet du muguet, ou chancre. En effet, tous les enfants qui meurent de cette maladie ont la bouche, l'estomac, & tous les intestins tapissés d'une matiere crêmeuse & fromageuse, souvent très-épaisse, & qui peut seule donner lieu au dépôt remarqué.

Voici la maniere de nourrir les enfants vérolés, ou suspects, qu'ils croient devoir proposer. Leur allaitement paroissant inutile & dangereux, il est plus sûr en pareil cas de recourir à une nourriture artificielle ; & dans une province où le lait de chevre & celui de brebis sont les seuls qu'on puisse employer, il est prudent de n'en point faire le seul aliment des enfants ; au contraire, il convient d'y joindre le bouillon gras, les panades légères, & sur-tout de couper le lait avec un fluide aqueux, pour corriger les parties caséuses & butyreuses dont il surabonde.

On emploie pour cet effet l'eau de chiendent par parties égales, & l'on diminue cette quantité à mesure que l'enfant se fortifie. L'eau d'orge, l'eau de gruau est contre-indiquée dans l'usage du lait de chevre ; mais on peut substituer à celle de chiendent,

l'eau légère de squine ou de bardane, dans les enfans vérolés, scrophuleux, ou rachitiques: il seroit possible encore de donner à l'eau toute autre propriété relative à d'autres maladies.

Il sera nécessaire, autant que les circonstances le permettront, de tenir les chevres destinées au service de l'hôpital dans des pâturages gras & humides, afin que le lait soit plus serein. Pour rendre cette nourriture plus saine, on évitera de mêler le lait de différentes chevres, & l'on aura soin de marquer chacun de ces animaux, de manière que les mêmes enfans soient, s'il se peut, toujours nourris avec le même lait.

La nécessité de faire tiédir le lait que l'on donne aux enfans, entraîne l'usage de le réchauffer chaque fois, ou de le tenir constamment auprès du feu pour éviter cette peine; de-là vient que le lait est presque toujours tourné quand on le présente à l'enfant. Le moyen de prévenir cet inconvénient, est de ne jamais approcher le lait du feu, & de se contenter de faire chauffer séparément l'eau de chiendent destinée à le couper: en mêlant ainsi à chaque fois la quantité proportionnelle de lait froid avec l'eau de chiendent réchauffée, cette substance ne pourra s'altérer d'avance, & l'estomac des enfans s'en accommodera mieux.

Les commissaires n'ont pas cru devoir

318 CONSUL. DE LA FACULTÉ

rien dire de l'eau de chaux, des yeux d'écrevisses, des différentes craies, & d'autres moyens connus qu'on peut aussi mettre en usage en pareil cas; ils remarquent seulement qu'un des moyens de prévenir l'amas de lait caillé, est de faire vomir les enfants avec un ou deux grains d'ipécacuanha; c'est une excellente pratique qu'on ne sçauroit trop recommander. Ils ajoutent encore qu'il ne faut jamais forcer les enfants de prendre la nourriture, sur-tout la laiteuse, lorsqu'ils y répugnent, & que leur estomac est chargé; ce que l'on connoît aisément à la troisième ou quatrième cuillerée d'aliments qu'on leur présente, & qu'ils ont grand soin de repousser.

Quoiqu'on ait d'abord indiqué le lait pour la nourriture des enfants, on peut cependant s'en passer: l'observation a prouvé qu'en les alimentant ainsi, ils étoient plus fréquemment sujets aux coliques; & c'est ce qui a souvent déterminé à y suppléer par une crème de pain légère & fluide, animée de quelque aromate & d'un peu de sucre. Pour cet effet, on prend du pain de froment bien fermenté, bien cuit & bien sec, qu'on réduit en poudre très-fine; & l'on prépare une crème de pain semblable à la crème de riz, ayant soin de l'aromatiser avec quelques gouttes d'eau de fleurs d'oranges, de canelle, d'anis, de fenouil, &c.

On donne avec succès cinq à six fois le jour de cet aliment aux enfans , même les plus jeûnes ; mais il faut avoir la précaution de préparer cette crème chaque fois.

On peut substituer à la mie de pain sèche , la chapelure de pain & le biscuit. L'on peut faire sécher la mie de pain au four.

Peut-être seroit-il utile en suivant ce régime , sur-tout dans les climats méridionaux , de donner aux enfans dans la journée quelques cuillerées d'eau de chien-dent , avec un quart de bon vin : ce moyen a facilité plusieurs fois leurs digestions laborieuses.

Mais une considération importante , c'est de ne jamais donner à tetter ou faire prendre aucune nourriture à l'enfant aussi-tôt qu'on l'apporte à l'hôpital : il seroit plus naturel de le purger , afin d'évacuer le *méconium* , que souvent il n'a pas tout rendu. Mais , comme plus souvent encore il a souffert de la faim , il sera bon de lui faire boire d'abord de l'eau sucrée avec un peu de vin , ce qui remplira les deux indications , & de le mettre ensuite graduellement à l'usage de la nourriture conseillée.

Pour procéder avec ordre dans l'administration de cette nourriture , on peut , après cette précaution , commencer par donner aux enfans , pour tout aliment , du lait de

chevre, aromatisé & coupé avec l'eau de chiendent, puis de la crème de pain, ensuite du bouillon gras fait avec le veau, le mouton, & même le bœuf; & ne leur donner que légèrement d'abord de la crème ou panade décrite, à moins qu'ils ne soient extrêmement voraces.

Au troisieme mois, c'est-à-dire environ un mois avant le temps où le lait a coutume de s'aigrir dans leur estomac, on en cesse entièrement l'usage, & on ne les nourrit qu'avec du bouillon gras, de la crème de pain faite à l'eau, & mêlée avec le bouillon. On augmente par degrés cette nourriture, à mesure que l'enfant croît en âge & en forces, ayant soin de la rendre un peu plus solide à six mois, & ainsi de suite.

Quoiqu'il n'y ait point d'heure fixe pour alimenter les enfants dans les premiers temps de la vie, on peut cependant les régler peu à peu, & ne les nourrir que dans le jour; mais, dans tous les cas, il faut leur donner peu de nourriture à la-fois, afin de ne pas surcharger l'estomac, ce qui donne lieu à des accidents sans nombre.

L'habitude d'alimenter souvent les enfants pendant le jour, fait qu'ils dorment mieux pendant la nuit. Voici cependant une autre maniere de s'assurer de ce sommeil, bon pour eux, & utile à celle qui est chargée de l'enfant; elle doit, sur les dix à onze

heures du soir, avant de se coucher, le lever, l'approcher du feu, le sécher, & lui donner à manger, quand même il seroit endormi. On a vu souvent des enfans ainsi tirés du lit dans le plus profond sommeil, ouvrir la bouche dès qu'on portoit la cuiller sur les levres, avaler de bon cœur une grande quantité d'alimens, & continuer leur sommeil sans interruption. C'est encore d'après l'expérience que MM. les commissaires préfèrent la cuiller au biberon : si ce dernier procédé, disent-ils, paroît plus naturel, il n'en a pas moins l'inconvénient de donner des tranchées & des dévoiements fâcheux ; ce qu'on n'éprouve pas en nourrissant l'enfant de l'autre manière. Un dernier moyen de prévenir les tranchées, auquel on ne s'est pas assez arrêté, c'est d'aromatiser tous les alimens qu'on présente aux enfans, même le lait, en observant toutefois de ne pas trop les échauffer par cet usage, & de le modérer ou de le suspendre, s'il arrivoit qu'ils en fussent constipés.

Telle est en substance la Réponse provisoire que MM. de Lespine, de Geviglan, Bertrand, Cofnier, Gardane, Lepreux, Desessarts, Alphonse Leroy, commissaires députés, ont faite au Mémoire de MM. les administrateurs de l'hôpital d'Aix. La Faculté assemblée a cru devoir l'adopter & l'adresser

en son nom à M. le premier médecin. C'est sur ses représentations que le Gouvernement a ordonné qu'elle fût imprimée à l'Imprimerie royale, pour être distribuée à tous les hôpitaux du royaume. Comme on ne sçauroit trop répandre les lumieres sur cette matiere importante, j'ai cru devoir la rapporter presque en entier. Le même motif m'engage à insérer la piece suivante, qui vient d'être publiée par ordre du Roi. Quelque attention que le Gouvernement prenne pour faire répandre ces sortes d'écrits, il y a toujours dans les provinces un grand nombre de médecins auxquels ils ne parviennent point; c'est en leur faveur que j'en enrichis mon Journal.

P R É C I S

Du Traitement contre les Ténia ou Vers solitaires, pratiqué à Morat en Suisse, examiné & éprouvé à Paris; publié par ordre du Roi. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1775.

SA MAJESTÉ a désiré de faire l'acquisition d'un remede célèbre contre les ténia ou vers solitaires, que madame Nouffer, après la mort de son mari, a pratiqué depuis vingt ans, à Morat, sur un très-grand nombre de malades, & toujours avec un succès

très-heureux & très-prompt. Nous avons été chargés par M. Turgot, contrôleur général des finances, & par M. Trudaine, de l'examiner, d'en faire les expériences; &, l'ayant trouvé digne de sa célébrité, de le publier.

Préparation des Malades.

Ce traitement n'a pas besoin d'aucune préparation, si ce n'est de faire prendre pour souper, sept heures après un dîner ordinaire, une soupe-panade faite de la manière suivante :

Prenez une livre & demie d'eau, deux à trois onces de beurre frais, & deux onces de pain coupé en petits morceaux; ajoutez suffisante quantité de sel pour l'affaisonner; & cuisez le tout à bon feu, remuant souvent, jusqu'à ce qu'il soit bien lié & réduit à une panade.

Environ un quart-d'heure après, on donnera au malade deux biscuits moyens & un verre de vin blanc pur, ou avec de l'eau, ou de l'eau toute pure, s'il ne boit pas de vin à son ordinaire.

Si le malade n'avoit pas été à la garde-robe ce jour-là, ou qu'il fût resserré ou sujet aux constipations, on lui fera prendre, un quart-d'heure ou une demi-heure après le souper, le lavement suivant :

Prenez une bonne pincée de feuilles de mauve & de guimauve, faites-les bouillir

un peu dans une chopine d'eau , ajoutez-y un peu de sel commun , passez-le, & mêlez-y deux onces d'huile d'olive.

Traitement des Malades.

Le lendemain matin, huit à neuf heures après le souper, on donne au malade le spécifique suivant :

Prenez trois gros de racine de fougere mâle (a) réduite en poudre très-fine, mêlez-la à quatre ou six onces d'eau distillée de fougere ou de fleurs de tilleul, & faites-la avaler toute au malade, rinçant deux ou trois fois le gobelet avec de la même eau, afin qu'il ne reste plus de poudre ni dans le verre ni dans la bouche. Pour les enfants, on diminue la dose de cette poudre d'un gros.

Si le malade, après avoir pris cette poudre, avoit quelques nausées, il pourra mâcher un peu de citron confit, ou autre chose d'agréable, ou se rincer la bouche avec quelque liqueur, mais il observera de ne rien avaler ; il respirera aussi par le nez l'odeur d'un bon vinaigre : si nonobstant cela il avoit des renvois de la poudre, & des envies de la rendre, & qu'il en montât jusqu'à la bouche, il la ravalera & fera son possible pour la garder. Enfin, s'il étoit forcé de la rendre en tout ou en partie, il re-

(a) *Filix non ramosa dentata.* C. B. Pin. & Inst. R. H. *Polipodium filix mas,* Lin.

prendra

prendra, dès que les nausées auront cessé, une seconde dose de la même poudre, pareille à la première.

Deux heures après que le malade aura pris la poudre, on lui donnera le bol suivant :

Prenez panacée mercurielle & résine sèche de scammonée d'Alep, de chacune douze grains; gomme-gutte, cinq grains; faites une poudre très-fine de ces trois drogues, & incorporez-la avec une quantité suffisante de confection d'Hyacinthe, pour en faire un bol d'une consistance moyenne.

Telles sont les doses du purgatif dont on se sert ordinairement; celle de la confection est de deux scrupules à deux scrupules & demi.

Pour les personnes d'une constitution robuste, ou difficiles à purger, ou qui ont pris auparavant des forts purgatifs, on a fait entrer dans le bol la panacée mercurielle & la résine de scammonée, à la dose de quatorze à quinze grains chacune, & la gomme-gutte à la dose de huit grains & demi.

Pour les personnes foibles, sensibles à l'action des purgatifs, faciles à purger, & pour les enfants, les doses doivent être diminuées suivant la prudence du médecin. Dans un cas où toutes ces circonstances se réunissoient, on n'a donné que sept grains

326 PRÉCIS DU TRAITEMENT

& demi de panacée mercurielle, & autant de résine de scammonée, avec la quantité suffisante de confection d'Hyacinthe, & sans gomme-gutte. Encore a-t-on donné ce bol en deux fois, c'est-à-dire moitié deux heures après la poudre, & l'autre moitié trois heures après, parce que la première n'avoit presque point opéré.

Immédiatement après le bol, on donnera une ou deux tasses de thé vert léger; & dès que les évacuations commenceront, on en donnera de temps en temps une tasse; jusqu'à ce que le ver soit rendu. C'est seulement après qu'il l'aura été, que le malade prendra un bon bouillon, & quelque temps après un second, ou une petite soupe. Le malade dînera ensuite sobrement, & se conduira tout ce jour-là, & à son souper, comme on le doit dans un jour de médecine; mais si le malade avoit rendu en partie le bol, ou que l'ayant gardé environ quatre heures il n'en fût pas assez purgé, il prendra depuis deux gros jusqu'à huit de sel de Sedlitz ou d'Angleterre, dissous dans un petit gobelet d'eau bouillante.

Si le ver ne tombe pas en un paquet, mais file, ce qui arrive particulièrement lorsqu'il est engagé, sur-tout avec son col ou filet, avec des glaires tenaces, le malade ne doit pas le tirer, mais rester sur son bassin, & boire du thé léger un peu chaud.

Si le ver pendoit long-temps sans tomber, & que le purgatif n'opérât pas assez, on donnera au malade du sel de Sedlitz, comme on vient de le dire, ou d'Angleterre, & on le fera rester patiemment sur le bassin, jusqu'à ce que le ver soit tombé.

Si le ver ne paroïssoit pas jusqu'à l'heure du dîner, & que le malade eût bien gardé la poudre & le purgatif, il dînera également, vu que quelquefois, mais rarement, le ver sort dans l'après-dîner.

Si le ver ne paroît point de tout le jour, ce qui n'arrive guere que lorsqu'on a rendu en tout ou en partie la poudre ou le purgatif, ou qu'il a opéré trop foiblement, le malade soupera comme le soir précédent, & sera en tout traité de même.

Et si le ver ne paroît pas même dans la nuit, le malade prendra le lendemain, à la même heure, la poudre comme dans le jour précédent, & deux heures après, fix à huit gros de sel de Sedlitz ou d'Angleterre, & sera en tout traité comme la première fois.

Il arrive quelquefois que le malade, lorsqu'il est sur le point de rendre le ver, ou un peu avant, ou immédiatement après une forte évacuation, éprouve une sensation de chaleur autour du cœur, & de défaillance ou d'angoisse: il ne faut pas s'en inquiéter; cet état cesse promptement: il n'y a qu'à

laisser le malade tranquille, & lui faire respirer du bon vinaigre.

Si le malade rendoit le ver avant d'avoir pris le purgatif, par la seule action de la poudre, on ne lui donnera que la moitié ou les trois quarts du bol qu'on lui avoit préparé, ou on le purgera avec du sel de Sedlitz ou d'Angleterre.

Enfin, si après avoir fait rendre par ce traitement un ténia, on s'appercevoit qu'il en reste un second, on traitera quelques jours après le malade une seconde fois, précisément de même.

Ce traitement bien dirigé a constamment un heureux succès en peu d'heures : nous en avons fait l'essai sur cinq sujets.

Les ténia contre lesquels ce spécifique & cette méthode nous ont été proposés, & qu'ils font rendre d'une manière si prompte, sont ceux qui ont les articulations ou jointures, ou anneaux courts (a). Ce traitement n'est pas de la même efficacité contre

(a). *Tania prima*. Plateri prax. med. *Tania*, proprement dit. *Tania* à conduit. *Solium* à épine ou à nœuds. Andry, des Vers.

Tania prima. Le Clerc, Hist. des Vers, pl. 5, f. 1; pl. 6, f. 2; pl. 7, f. 1; pl. 8, f. 1, 2, 4.

Tania vulgaris, & *tania lata*. Linn. Syst. nat.

Tania à anneaux courts. Bonnet, Mémoires présentés à l'Académie des Sciences, Tome I.

Tania acephala, & *tania capitata*, Vogel, de Cogn. & cur. c. h. affect.

les ténia dont les articulations sont longues, appellés communément *vers cucurbitins* (a).

Pour déraciner ces vers, il faut répéter le même traitement plus ou moins de fois, & plus ou moins souvent, selon les circonstances du mal & la disposition du malade : un de ceux sur lesquels nous avons fait nos expériences n'a plus rendu de vers au troisième traitement.

Dans un écrit que nous donnerons incessamment au public, on trouvera des connoissances plus étendues de ce traitement, de la préparation des remèdes qui le composent, de l'application que nous en avons faite, & des différences des ténia. Nous nous flattons ainsi de mettre la guérison de ces vers à l'abri de l'obscurité & de l'oubli dans lequel elle étoit tombée, & d'où elle est tirée par la bienfaisance du Roi. A Paris, ce quinze Juillet 1775. Signé LASSONE, MACQUER, E. DE LA MOTTE, A. L. DE JUSSIEU, J. B. CARBURI.

(a) *Tænia secunda* seu *Vermis cucurbitinus*. Plater, *ibid.* *Lumbricus latus*. Tyson. *Acta Angl.* 1683, n° 146. *Solium* sans épine. Andry, *ib.* *Vermis cucurbitini*. Vallisnieri. *Tænia secundi generis* Le Clerc, *ib.* pl. 1, A. & pl. 2. *Tænia* à anneaux longs. Bonnet, *ibid.* *Tænia osculis marginalibus solitaris*. Lin. *ibid.* *Tænia cucurbitina*. Vogel, *ibid.*



O B S E R V A T I O N

D'une maladie soporeuse causée par la colere ; par M. GALLOT, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier.

Le 21 Août 1771, on vint me chercher pour la femme du nommé Journaud, mé-tayer à la Girardière, (dans ma paroisse de Saint-Maurice-le-Girard, près la Chataignè-raie en bas Poitou.) Cette femme, âgée de cinquante & quelques années, étoit depuis la veille, à la suite d'une colere violente, sans mouvement & sans voix. Un chirurgien du voisinage avoit fait le matin une saignée au bras, appliqué une ventouse à l'épaule droite, enfin des vésicatoires à la nuque & aux jambes. Je la trouvai sans sentiment, les yeux fermés, prononçant à peine quelques mots détachés, sur-tout celui de *bourreau* ; le pouls étoit petit, mais assez réglé ; elle avoit vomi pendant la nuit, & éprouvoit encore de temps en temps quelques nausées ; le ventre étoit resserré. J'ordonnai des lavemens stimulants, & l'eau émétisée à grande dose & bien lavée, tant pour exciter que pour tâcher d'évacuer, l'indication me paroissant nécessaire & pressante.

L'après-midi la malade étoit dans le même état ; assoupissement presque conti-

nuel, point de mouvement, point de voix, le pouls petit, le visage un peu rouge. Ni l'émétique, ni les lavements n'avoient produit aucun effet; les vésicatoires des jambes n'avoient pas pris. Je les fis remettre avec un peu de poudre de cantharides, panser celui de la nuque, & prescrivis de répéter le lendemain les stimulants.

Le 23 au matin, le pouls s'étoit développé; le visage étoit toujours enflammé; les urines avoient coulé d'elles-mêmes pendant la nuit. Les vésicatoires avoient bien pris aux jambes; je les fis panser convenablement. La sensibilité que la malade témoignoit pendant qu'on relevoit l'épiderme, me donna bonne espérance. Elle n'évacuoit pas, & on ne pouvoit lui faire presque rien avaler.

Le soir elle étoit dans le même état. J'ordonnai pour le lendemain matin un lavement de quatre gros de séné, & un autre le soir, si le premier n'agissoit pas; au reste je recommandai de bien panser les vésicatoires.

Le 24 au matin je la trouvai avec un peu plus de sentiment, quoique sans parole & sans ouvrir les yeux. Elle avoit rendu la veille un ver par l'effet de son lavement: j'en ordonnai un pareil le soir.

Le 26 même état, & les vésicatoires alloient bien.

Le 27, la fièvre étoit plus violente ; les selles n'avoient point été depuis deux jours, c'est pourquoy je conseillai un lavement avec le séné.

Le 28 les choses étoient à peu près sur le même pied ; le lavement avoit bien agi ; la malade ne prenoit presque rien.

Le 30, la fièvre existoit toujours, mais le poulx étoit bien développé ; les forces étoient encore assez considérables, mais la malade ne prononçoit toujours que quelques paroles incohérentes & gutturales ; elle prenoit très-peu d'aliments. Les lavements produisoient de bons effets, les vésicatoires suppuoient bien. Je n'ordonnai rien de nouveau pour quelques jours, parce qu'on me dit ne pouvoir lui rien faire prendre.

Le 2^e de Septembre, je trouvai la malade plus foible ; elle n'alloit point à la selle sans lavement. Je prescrivis pour le lendemain & les jours suivans, quatre verres d'eau de casse dans la journée ; (si toutefois on pouvoit déterminer la malade à en prendre.)

Le 6, les choses étoient en plus mauvais train, la malade ayant de temps en temps des convulsions. L'eau de casse n'avoit pas été mise en usage, aussi prescrivis-je les lavements comme ci-devant, & le plus de boisson possible ; car je ne pus rien ordonner autre chose, qu'on n'auroit pas employé.

Le 10, la malade étoit enfin un peu mieux, mais les convulsions se faisoient encore sentir de temps en temps. Je voulus encore prescrire quelque chose ; on me dit que c'étoit inutile, qu'on ne pourroit lui rien faire prendre ; il fallut donc se déterminer à confier le reste de la cure à la nature.

Le 16 Septembre, je trouvai ma malade beaucoup mieux ; la voix étoit un peu revenue ; les convulsions étoient cessées depuis quatre jours ; la tête restoit toujours étonnée, & la prononciation un peu difficile ; le sommeil rare. Les plaies des vésicatoires n'étoient pas encore guéries. Je conseillai une tisane de racines de pivoine & de réglisse, de fleurs de sureau & de tilleul, & le soir un peu de sirop de diacode étendu dans un verre de cette tisane : enfin, sous quelques jours, si la constipation continuoit, une potion cathartique faite avec deux gros de rhubarbe, autant de sel d'Epson, & deux onces de manne.

Le 18 les choses alloient toujours bien ; mais presque rien de ce que j'avois ordonné n'avoit été mis en usage, & la malade ne vouloit plus rien prendre ; le sommeil étoit un peu revenu ; la voix, sans être encore dans son état naturel, commençoit à être plus facile que ci-devant, & tout annon-

çoit une guérison complète, malgré l'opiniâtreté à rejeter tous les remèdes.

Le 27 Septembre, je trouvai la convalescente en bon train; la voix étoit plus ferme & plus aisée; l'appétit assez bon; le sommeil revenu; les forces suffisantes, malgré des sueurs fréquentes & copieuses qui étoient survenues. Je ne parlai d'aucun remède; je recommandai seulement le plus de ménagement & le meilleur régime possibles.

Le 29 tout alloit de mieux en mieux; & ce jour-là seulement, la malade & son mari m'assurèrent qu'elle n'avoit point vu du tout depuis le commencement de sa maladie, jusqu'au 26 courant; la vue revint tout d'un coup.

Depuis ce temps je ne suivis plus la malade, & sçus seulement qu'elle s'étoit rétablie complètement dans le courant du mois d'Octobre suivant.

Cette observation n'est pas la seule sans doute où la colere ait produit des effets singuliers; il s'en trouve plusieurs d'analogues, consignées dans les auteurs; mais toujours la crois-je intéressante, en ce que la terminaison de la maladie a été heureuse, sans qu'on ait employé presque aucuns remèdes dans le cours, mais seulement dans les commencements. Si l'art a fait quelque chose d'abord, je regarde que la nature a fait beau-

coup plus dans la suite ; & tel est presque toujours mon sort dans ma pratique villageoise, faute de secours ; où, ne pouvant déterminer les malades à prendre les remèdes, je suis obligé de m'en rapporter aux bons soins de la nature ; & au lieu de songer à prescrire quelque chose, je m'attache seulement à défendre le plus possible les mauvaises manœuvres, pour ne point contrarier cette bonne nature, à laquelle j'aime toujours à rapporter mes succès, parce que je la regarde comme *summa malorum medicatrix*, & moi seulement comme un de ses interpretes. Heureux si je peux bien entendre son langage !

MÉMOIRE ou OBSERVATIONS

Sur la maladie épidémiotique, qui ravage actuellement le Condomois ; par JOSEPH DUBRANA, maître en chirurgie de Condom.

Odira novi facies lethi,

Concidere infelix validos miratur arator

Inter opus tauros medioque recumbere solco

Eripite hanc pestem.

Dans l'ordre où viennent se placer tous les êtres, par une alternative de générations & de destructions, pour concourir à cette variété d'événements qui doit embellir les

annales du monde, on n'est frappé que de la multiplicité des moyens de l'exécution, parce que la nature, dans la succession passagere des individus, ne tend qu'à la vie, & n'a en vue que la durée permanente des especes.

L'on ne peut donc voir interrompre sa marche, sans penser que quelque révolution a rompu sa tendance, & sans croire que celui qui établit ses loix les change quand il veut, pour punir ceux qui s'étoient écartés de leur devoir.

Laissions à la théologie le soin de nous apprendre que la contagion ne regne que pour la punition des pécheurs; il n'appartient à celui qui prend à tâche de rendre raison des phénomènes, que de sonder les profondeurs des combinaisons de la nature, pour connoître la cause de ses opérations.

Si les effets généraux ont toujours été pour l'observateur une complication d'énigmes qui a confondu sa sagacité, c'est sans doute parce qu'il a manqué d'objets de comparaison, desquels peut seulement résulter la vérité des découvertes. En effet, lorsqu'on a à rendre raison des phénomènes naturels, si l'on part de l'expérience, on reconnoît sans peine les gradations de la nature, & par ce moyen on forme aisément une hypothèse, qui, en combinant tous les effets, les réduit d'abord à un seul

effet général, & exprime ensuite de celui-ci tous les détails particuliers.

Convaincu de la solidité de ce principe, je crois m'être épargné des conjectures gratuites, & avoir réellement découvert la cause de l'épizootie, en considérant l'état de l'atmosphère; en assujettissant aux expériences chymiques la matière que j'ai observé, à l'ouverture des cadavres, avoir été la cause de leur mort; en examinant les symptômes diagnostics & pronostics de cette maladie; & sur-tout en fondant le traitement dont j'ai expérimenté les succès, sur tous les rapports de mes observations.

§. 1. Cause de l'Épizootie.

L'infection de l'air & la putréfaction sont les causes apparentes de la contagion. Pour connoître quelle en est la cause première & cachée., il faut donc trouver ce qui change la qualité de l'air. Les causes de l'infection de l'air sont ou supérieures, ou inférieures. Les premières sont produites par des exhalaisons malignes, élevées du sein de la terre dans la région supérieure de l'air. Quand les rayons du soleil, le feu élémentaire, ou la chaleur qui résulte du mouvement des corps célestes, leur ont communiqué par leur action un mouvement de fermentation, elles se transforment en tonnerre & en météores enflammés, qui, selon que leur ma-

tiere est volumineuse, & qu'elle s'étend en longueur ou en largeur, forment des corps de diverse figure. Lorsque cette matiere est consumée, une fumée sulfureuse & puante se répand çà & là, infecte l'air, & apporte dans la basse région un germe terrible de contagion. Il est bon d'observer que les papiers publics sont remplis, depuis plusieurs années, de phénomènes de cette espece.

On doit compter parmi les causes inférieures, ces vapeurs putrides que l'excessive chaleur du soleil pompe des eaux stagnantes des lacs, des étangs, des cadavres; & surtout les exhalaisons qui échappent de ces montagnes ardentes qui vomissent, à plusieurs lieues de distance, des torrents de fumée, des fleuves de soufre & de bitume, des nuées de cendres, des pierres, des masses de rochers, que toutes les forces réunies ne pourroient mettre en mouvement.

Les secousses redoutables qui ébranlent la terre, & reproduisent cent fois sur les mers des troubles & des agitations inexprimables, contribuent, peut-être plus que tout, à occasionner les épidémies, en chargeant l'air des molécules pestilentiellles. Trois ou quatre faits que je me borne à citer, garantiront mon exposé.

Denis d'Halicarnasse parle d'un tremblement de terre qui infecta tellement l'air, qu'il fut suivi d'une peste dans laquelle périt

un grand nombre d'hommes & d'animaux. Dans le tremblement de terre qu'éprouva la Chine le 30 Septembre 1730, il se fit une large ouverture à quatre lieues de Pé-kin ; elle fut long-temps couverte d'une eau noire en quelques endroits , jaunâtre en d'autres , & ailleurs noire & rougeâtre. Qu'on juge quel brouillard infect il en dut sortir. Aussi la peste porta bien au loin son poison destructeur. Tout le monde sçait encore que la maladie épidémique a presque fait autant de ravage à Lisbonne , que le tremblement de terre qui arriva le 3 Juillet de l'année 1756 , sur les deux heures après minuit , & qui dura cinq à six secondes. Il est attesté que les eaux les plus claires du Portugal , devinrent blanchâtres & bourbeuses. Pourquoi l'épizootie actuelle ne feroit-elle pas l'effet de ce terrible phénomène ? Il dura jusqu'au vingt-unième du mois de Mars de l'année 1760 , & elle regne depuis plus de dix-sept ans.

Mais pourquoi chercher des preuves si loin ? N'est-il pas bien avéré que l'Éthna & le mont Vésuve vomissent actuellement beaucoup plus de feux que depuis quelques années ? Combien de météores ne nous racontent pas encore journellement les nouvelles publiques !

L'air s'altère & se dispose pareillement à la corruption , quand les saisons de l'année

ne gardent point leurs constitutions naturelles, par exemple, lorsque l'hiver n'est presque point froid, que l'été est fort chaud, & toute l'année presque humide, pluvieuse, accompagnée d'une constance extraordinaire du vent du sud : l'air est alors d'autant plus corruptible, qu'il est chaud & humide, parce que l'excessive chaleur est la cause efficiente de la corruption, & que l'humidité en est la matière, comme a fort bien remarqué Galien. Voyez son troisième Livre des Epidémies.

Les exhalaisons ou vapeurs n'infectent pas seulement l'air aux endroits où elles prennent naissance ; elles sont encore soufflées, poussées & transportées par les vents d'un pays en un autre : c'est pourquoi nous voyons l'épidémie ou épizootie régner tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre ; & quelquefois (par exemple aujourd'hui) nous sommes les malheureux témoins des furieux ravages qu'elle fait en même temps en divers lieux, quoique séparés par des espaces très-considérables : d'où nous devons conclure que l'air est fort souvent infecté dans quelque-une de ses parties, mais qu'il ne l'est jamais dans toute sa substance.

Le fluide aérien, dans lequel sont plongés tous les habitants du globe terrestre, étant chargé, comme je l'ai déjà dit, de miasmes putrides, sulfureux, & pour la
plus

plus grande partie acides, s'insinue insensiblement dans le corps des animaux, soit par l'inspiration qui en remplit les innombrables cellules bronchiques du poumon, soit par la pression qui est naturelle à cet élément, & au moyen de laquelle il force les pores des animaux à le recevoir : voilà ce qui constitue la principale cause de la contagion. Une autre, sans laquelle celle-ci ne peut agir, est la disposition du corps ; car, comme dit Galien au Chapitre VI^e du I^{er} Livre *des diff. des Fievres*, nulle cause ne peut produire son effet, si l'individu n'est disposé à le recevoir : c'est pourquoi l'air infecté ne peut produire la contagion dans un animal, s'il n'y trouve une matière susceptible, analogue, & propre à le recevoir & à s'y loger : si cela étoit autrement pendant le temps que regnent les maladies contagieuses, tous les animaux indifféremment seroient attaqués de la contagion.

Quoique Galien ait dit en passant, au Chapitre V^e du Livre VI^e *des lieux affectés*, qu'il se peut engendrer au corps des animaux une si grande corruption, qu'elle pourroit égaler en malignité la force & la qualité d'un poison : de-là il ne faut pourtant pas croire, comme quelques-uns font trop légèrement, que la seule putréfaction des humeurs puisse causer la contagion ; car, comme la poudre à canon, qui entre toutes

les matieres est la plus combustible, ne peut cependant brûler & produire son effet sans l'attouchement du feu, de même les humeurs putréfiées ne peuvent seules exciter l'épidémie, sans que l'air infecté ne soit premièrement introduit dans le corps; c'est pourquoi, aidé de la doctrine du grand Hippocrate, conforme à la vérité, à la raison & à l'expérience, je conclus que la corruption de l'air & la putréfaction des humeurs sont toutes deux nécessaires pour engendrer la contagion.

§. II. *L'Epizootie ne se transmet point à l'homme.*

Quoique la nature agisse uniformément dans l'homme & dans la bête, & que les parties constituantes de l'un & de l'autre aient la même origine matérielle, les maladies contagieuses dont ils sont attaqués ne paroissent pas cependant venir d'une seule & même cause: en supposant même que l'origine en fût commune, il seroit toujours démontré que ces deux especes de contagion, dont les effets se ressemblent, ne sont point subordonnées entr'elles, puisque l'une ne produit, n'entretient & n'augmente pas l'autre, lors même qu'elles existent ensemble. La cause cachée des maladies épidémiques ou contagieuses, ressemble à la génération équivoque de certaines plantes;

mais elle en diffère, en ce que la production de celle-ci se fait sans semence. On a donc tort quelquefois de regarder les choses qui existent en même temps, qui se suivent, ou qui sont à côté les unes des autres, comme si elles venoient réciproquement d'elles-mêmes. La contagion humaine ne se transmet point aux animaux, & ceux-ci n'infectent pas les hommes de la manière dont il est question. Il y a plus, les maladies des bœufs, des vaches & des veaux ne sont propres qu'à eux seuls; les chevaux n'en sont point atteints épidémiquement; & ainsi des autres. L'exemple du chameau n'infirme pas cette vérité d'expérience; s'il est susceptible de la contagion des brebis, il ne fournit pas une exception à la règle générale & constante. Le naturaliste en sçait la raison, & cette raison est une preuve de plus en faveur de ce que j'affirme. C'est donc à tort que l'on craindrait pour l'homme, quand la brute est malade.

Tout ce que l'on a dit des maladies épidémiques qui affectent l'espèce humaine, ne me dispensera point de traiter d'une autre contagion, qui n'est ni la cause, ni l'effet de la première, quoiqu'elle lui ressemble par les phénomènes qu'elle produit, & qu'on puisse la combattre avec succès par les mêmes secours. Je voudrais bien, pour l'avantage du public, ne laisser rien

à désirer sur cette matière ; mais mon zèle ne remplace pas le talent. Je me bornerai à décrire simplement ce que je crois avoir bien vu, bien observé pendant la maladie contagieuse d'un bœuf atteint des mêmes symptômes qui ont fait périr un si grand nombre de ses semblables ; & par l'ouverture de son cadavre je me suis pleinement instruit de ce qui a causé sa destruction. Comparons donc les résultats, avec les observations & les expériences de ceux qui ont tenté avec moi de lever le coin du voile qui nous cache les causes des fléaux publics.

§. III. *Dessin de l'auteur.*

C'est donc des observations & des expériences que je tirerai les instructions dont il s'agit, ainsi que la méthode préservative & curative qu'il convient d'employer avant, pendant, & après cette contagion. Cette méthode sera simple, & exactement fondée sur les observations & les expériences, qui, comme je le prouverai ci-après, nous ont pleinement convaincu que le remède que nous prescrivons dans un moment, est le véritable contraire, & le seul capable de détruire la cause qui produit cette contagion.

Les moyens que je proposerai seront ceux qu'une raison sans préjugés & qu'une expérience réfléchie m'ont fait connoître.

S'il arrivoit que la variété des circonstances, des temps & des lieux, concourût à ce qu'on n'en retirât pas universellement les avantages que nous en attendons, ce seroit une raison puissante pour observer de nouveau, & avec plus de soin encore, les causes qui pourroient avoir donné lieu à cette exception. Quoi qu'il en soit, je crois pouvoir avancer que des secours fondés sur de pareilles expériences ne peuvent manquer d'être utiles, sur-tout à ceux qui, dans des occasions pareilles, n'ont recours qu'à des remèdes incendiaires propres à favoriser l'action du venin, qu'à de prétendus secrets donnés par des bonnes gens & des superstitieux, ou vendus par des imposteurs & des charlatans qui vivent des malheurs publics. La police ne détruira-t-elle jamais ces corbeaux de l'espèce humaine? Il en est temps.

§. IV. *Signes de l'Épizootie.*

Les signes de la maladie contagieuse qui, depuis quelque temps, fait gémir la France, sont les suivans : le poil des animaux se hérissé ; dans quelques-uns, il survient un tremblement presque universel : les oreilles & les cornes ne tardent pas à devenir froides ; l'animal ne rumine plus ; ses yeux sont ternes & larmoyants ; il découle du naseau une morve continuelle ; la difficulté de respirer se met bientôt de la partie : on re-

marque alors un mouvement violent & continuel dans le ventre ; l'animal pousse des soupirs & des gémissements ; quelques-uns ont eu un flux de ventre, d'autres en ont été exempts. Les urines ne different que très-peu de l'état naturel ; quelquefois seulement elles étoient plus colorées, & d'autres fois plus claires qu'elles ne le sont dans l'état sain.

Voilà, à peu de chose près, ce que l'on observe pendant la maladie de l'animal que l'on peut regarder comme le soutien du ménage champêtre, puisque c'est lui qui fait toute la force de l'agriculture, la richesse des hommes, & la base de l'opulence des Etats, qui ne peuvent se soutenir que par la culture des terres & par l'abondance du bétail.

§. V. Observations & Expériences faites à l'ouverture du cadavre.

Le quatorzième du mois d'Octobre 1774, je fus requis pour assister à l'ouverture du cadavre d'un bœuf de la métairie du Broca, appartenant à M. Mondin, avocat, habitant de la ville de Condom. J'examinai attentivement toutes les parties, & voici le récit simple, mais fidèle, de mon observation.

1^o La chair nous a paru dans un état naturel ; 2^o le poumon avoit une couleur plus foncée qu'à l'ordinaire ; 3^o le cœur, ce noble organe, contenoit dans ses ventri-

cules un sang noir comme de l'encre ; 4^o la rate, les rognons & le foie ne nous offrirent rien de particulier, sinon que leurs substances étoient imbues d'un sang de même nature que celui que j'ai dit avoir rencontré dans le cœur ; 5^o la vésicule du fiel ayant plus que sa grandeur naturelle, étoit pleine d'une liqueur plus semblable à l'urine qu'à la bile ; 6^o le cerveau ne nous offrit rien de contre-nature.

Les organes de la digestion nous ont plus occupé, attendu que nous les soupçonnions d'être le siege du désordre. Des quatre ventricules ou estomacs, les deux premiers, qui, pour ainsi dire, ne forment qu'un même sac, que Peyer appelle *venter*, & l'illustre Buffon la *panse* & le *bonnet*, nous ont paru dans un état naturel, demi-pleins des matieres liquides : le troisieme ou le *feuillelet* avoit une couleur plombée, & les replis ou livrets dont sa cavité est garnie, se déchiroient fort aisément. Ce viscere contenoit entre ses plis une si grande quantité de pâte alimentaire, que sa cavité en étoit extraordinairement remplie. Cette pâte, disposée par couches entre le livret, montoit à peu près au poids de quinze livres. Ces couches de matiere étoient fort dures, & si bien collées au livret, qu'il étoit difficile de les en arracher sans faire suivre le livret même.

Le quatrieme estomac, que quelques-uns appellent *le perfectibile*, d'autres la *caillette*, contenoit une quantité de pâte chyleuse qui n'avoit pas reçu toute sa perfection.

Les intestins grêles renfermoient quelque peu d'excréments liquides, & les gros étoient remplis d'air.

Il est aisé de s'appercevoir que la cause de la mort existe principalement dans le feuillet ou troisieme estomac : obstrué par une matiere aussi épaisse, aussi dure, & pour ainsi dire incapable d'être dissoute, par l'impossibilité d'y transmettre aucun fluide, l'animal est donc obligé de payer le tribut commun à tous les êtres créés, par l'interception absolue du cours de la matiere alimentaire contenue dans les deux premiers estomacs.

Cette matiere si dure ramassée dans le feuillet peut cependant être dissoute, pourvu que cet estomac n'en soit pas tout-à-fait rempli, & que le dissolvant puisse y avoir entrée : c'est pourquoi on ne doit point attendre d'en faire usage lorsque l'animal se montre malade ; car nous sommes très-fort persuadés que cette matiere ne se ramasse & ne se durcit pas tout d'un coup entre le livret de ce troisieme estomac, mais que cette action contre-nature se fait peu à peu, & que pendant tout le temps qu'il reste du vuide dans ce viscere, l'animal mange, ru-

mine, & ne fait point reconnoître le commencement de l'affection contre-nature qui doit le détruire.

Cependant ce n'est que dans le temps caché de cette maladie que l'on peut s'attendre à un heureux effet produit par le dissolvant que nous allons faire connoître, & que l'expérience que j'ai fait faire sur cette matiere durcie, par le sieur Mondin, apothicaire de cette ville, très-versé dans la chymie, nous prouve être le seul capable d'empêcher la coagulation de la pâte alimentaire, & de produire sa dissolution.

L'expérience suivante a été faite sous les yeux de MM. de Goyon, conseiller en la cour de l'élection de Condom; Rivoire, aîné; Pugens, aîné & cadet, & autres intelligents & respectables concitoyens, qui tous rendront témoignage à la vérité du fait que nous allons exposer; sçavoir, qu'ayant pris de cette pâte alimentaire que nous venions de retirer du feuillet ou troisieme estomac, l'ayant mise dans l'eau tiede pendant un temps assez considerable, elle ne fut point susceptible de dissolution, mais conserva la même consistance & la même dureté: nous versâmes l'acide vitriolique sur une autre partie de cette pâte; il ne se fit aucune effervescence, & resta sur la matiere tel qu'on l'y avoit mis; ce qui nous fait

connoître que l'acide domine si fort dans cette matière, qu'elle n'est plus capable d'en recevoir. Nous prîmes encore une autre partie de cette pâte, sur laquelle nous avons mis un alcali fixe végétal : tout de suite il se fit une effervescence, & le sel fut absorbé ; mais, pour donner plus d'action au sel alcali, nous le jettâmes dans l'eau simple tiède, où il se dissout facilement : nous avons jetté dans cette eau une autre portion de cette pâte, & dans le moment elle fut exactement dissoute. Or quelle chose plus claire & plus concluante ? Qu'il est celui qui ne voit pas que l'eau tiède, dans laquelle on jettera du sel alcali fixe végétal, sera le véritable délayant ou dissolvant de la matière épaisse, & le seul remède contraire à sa coagulation ? Cela ne souffre pas de difficulté.

Il est question d'en déterminer la dose, afin que le remède puisse parvenir au siége du mal, sans léser les viscères par lesquels il est obligé de passer. Nous nous flattons d'y avoir réussi, tant par les écrits des médecins respectables, que par l'épreuve qu'en a faite avec moi le sieur Mondin, apothicaire, sur plusieurs vaches & bœufs atteints de la contagion, auxquels nous avons donné deux pots d'eau tiède le matin, & autant le soir à chacun, dans laquelle nous jettons une

drachme de sel alcali fixe de tartre : cela n'a absolument produit aucun mauvais effet, j'ose même dire qu'il ne peut en produire, puisque la pratique des sçavants médecins atteste qu'on peut donner ce sel à l'homme jusqu'à la dose de trente grains, qui font presque le tiers de la prise que nous donnons à ces animaux. Or nous sommes instruits, par la pratique des médecins vétérinaires, que pour les purgatifs & autres remèdes, ils ordonnent à leurs malades six, sept, & même huit fois autant de drogues pour chaque prise, que celle que nous ordonnons pour l'homme.

§. VI. *L'acide est la vraie cause de l'Épizootie actuelle.*

L'ouverture des cadavres, réitérée dans la contagion actuellement régnante, nous apprend que l'endurcissement de la pâte alimentaire dans le feuillet ou troisième estomac, n'est pas la seule cause que nous ayons à combattre : en effet cet épaississement ou coagulation ne se fait que médiatement ; je m'explique, c'est-à-dire qu'elle ne peut avoir lieu que par le moyen des molécules vireuses acides, dont le véhicule est la salive & le suc gastrique qui se mêlent avec les aliments.

Ces sucs digestifs ont reçu ces molécules coagulantes de la masse des fluides dont

ils sont séparés, qui y ont été transmises par le fluide que l'animal respire, & dont il est obligé de supporter la pression.

L'observation scrupuleuse de la masse sanguine nous a pleinement convaincu que l'inflammation des viscères, dans la plupart des tristes victimes de ce fléau, n'a été produite que par un acide dominant dans cette masse, d'où doit s'ensuivre l'épaississement de toutes les liqueurs.

Cet état contre-nature des fluides jette les solides dans une tension extraordinaire; de cette tension suit la perte du ressort de cette partie, la stagnation des humeurs, sur-tout dans les plus petits vaisseaux, & enfin la gangrene que l'examen de plusieurs cadavres ne nous permet pas d'ignorer.

Cependant un système contraire, dont je respecte l'auteur, a été mis au jour. M. Faure de Beaufort, professeur de médecine, soutient très-ingénieusement dans sa consultation sur la maladie épizootique qui regne en Guienne, qu'elle est produite par une cause alcaline, pour la destruction de laquelle il prescrit les potions acides & les bains froids, même dans la plus grande rigueur de l'hiver; & pour preuve de ce qu'il avance, il nous assure (page 12 de sa Consultation) que cette contagion cessera par le froid. J'ignore si le pronostic a été vérifié dans le pays contagieux de M. Faure;

mais tout le monde est témoin que le contraire arrive dans nos cantons ; car nous éprouvons la violence de cette maladie depuis que nous ressentons les rigueurs de l'hiver , ce qui vient à l'appui de nos observations.

Tous ceux qui se sont occupés pour opposer les forces médicinales à cette contagion , sont presque unanimement convenus de la nécessité indispensable des saignées répétées , dans les premiers jours de la maladie. Mais , ô ciel ! que d'erreurs se sont glissées dans le reste du traitement ! Les recettes fourmillent de tout côté ; la médecine vétérinaire voit multiplier ses ministres , qu'il me soit permis de dire , avec peu de satisfaction & beaucoup de désavantage pour le public.

Ce qui est encore plus désolant , c'est de ne pouvoir presque plus distinguer les sçavants d'avec le peuple ; ces deux classes se sont confondues pour écouter attentivement l'erreur & l'ignorance , & fermer volontairement leurs oreilles à la voix du principe & de la raison.

§. VII. *Considérations sur la Thérapeutique.*

Le raisonnement que je viens de faire , de même que les observations , présenteroient sans doute leur imperfection , s'ils n'étoient suivi d'une méthode thérapeuti-

que pour la maladie contagieuse qui nous fait verser des larmes de sang. Mais que vais-je donc exposer ? Au seul mot de thérapeutique , (*methodus medendi* ,) ma plume tombe de ma main. Il est vrai que chaque auteur donne ses préceptes pour le traitement , en même temps qu'il regarde la maladie comme incurable. Nous devons donc nous assujettir à la même règle , pour le contentement du lecteur.

La peste des bestiaux n'a jamais été guérie , disent plusieurs auteurs , médecins & poètes , comme l'a très-bien remarqué M. Vicq d'Azir , de l'Académie royale des Sciences , dans sa trente-cinquième note sur les observations de la contagion actuelle des bestiaux , où il avance que si l'on veut être de bonne foi , l'on conviendra que l'espèce de malades qui échappent le doivent à la nature. Malgré son opinion , il n'a pas voulu omettre de prescrire une méthode de traitement , ni dans les observations imprimées à Bordeaux , ni dans la feuille intitulée *Avis important* , imprimée à Condom , le 4 Janvier 1775. J'espère qu'on ne désapprouvera point ma conduite , si j'ai suivi l'exemple de ce sçavant observateur , & de ceux qui ont écrit avant lui.

La maladie contagieuse que nous venons de décrire , avec les effets qui se sont présentés à nos observations , indique que le

venin contagieux se cominunique par le moyen de l'air, qui est le réservoir & le véhicule de toutes les exhalaisons. Comme ce fluide délié & subtil environne & pénètre tous les corps, il s'ensuit que ces miasmes contagieux peuvent s'insinuer avec lui. La disposition des corps à recevoir la contagion, & la tendance des humeurs vers la putridité, sont la clef de tous ces affreux phénomènes.

C'est donc ici qu'il faut avouer qu'on ne peut encore rien donner de certain pour remédier aux venins contagieux : leur destruction est si cachée, qu'elle a échappé à l'analyse des grands hommes qui ont fait tous leurs efforts pour la reconnoître.

Pour remédier à la contagion déjà transmise dans le corps, on doit tâcher, 1^o de diminuer autant qu'il est possible le cours impétueux & d'émousser les particules vireuses ; 2^o de prévenir l'inflammation presque toujours inséparable de la fréquence des battements des artères, de la grande agitation des humeurs, & de leur épaisissement que la chymie nous a fait appercevoir dans la contagion actuelle.

Sans cette précaution, la rapidité de la circulation du sang, & son épaisissement, détruiront les vaisseaux par leur excessive tension, donneront lieu à des épanchements mortels ; ou bien il s'ensuit l'imméa-

356 OBSERVAT. SUR LA MALADIE
bilité, l'inflammation, la suppuration & la
gangrene, sur-tout dans la poitrine & le
bas-ventre, où sont logés les viscères les
plus exposés.

On doit travailler à rétablir dans un juste
équilibre l'action & la réaction des solides
& des fluides; à procurer une voie conve-
nable à la dépuration des humeurs, afin que
la matière hétérogène nuisible puisse être
chassée hors du corps par cette même voie,
sans cela elle pourroit renouveler le conflit;
& la nature, épuisée par une première vic-
toire, se trouveroit peut-être incapable d'en
remporter une seconde. Voici notre mé-
thode de traitement.

§. VIII. *Traitement.*

On aura une attention singulière d'exa-
miner plusieurs fois pendant la journée, les
bestiaux sains, afin de saisir à peu près le
moment où ils seront attaqués de la conta-
gion. On ne se contentera pas de la recon-
noître au signe équivoque d'affaïsser l'ani-
mal en lui pressant le dos, & de le faire
extraordinairement relever, en appuyant
fortement la main sur sa poitrine, comme
l'assurent quelques-uns qu'on me dispensera
de combattre : il faut encore y joindre
quelqu'un des signes que nous avons dé-
crits dans la quatrième section de ce Mé-
moire; les principaux sont la tristesse de
l'animal,

l'animal , sa tête & ses oreilles basses , son regard fixe , &c.

Dès que quelques-uns de ces signes se feront manifestés , quoique l'animal rumine encore , on le saignera par une grande incision à la jugulaire , jusqu'à l'effusion de six ou sept livres de sang. Le lendemain on en tirera une égale quantité. Si après cette seconde saignée la violence des symptômes en exige une troisième , on la fera sans balancer. On peut même , si le besoin est urgent , saigner deux fois en un jour : l'on m'a assuré l'avoir pratiqué avec succès.

Après la première saignée , on ne fera pas mal de mêler deux ou trois verres d'eau-de-vie avec le sang que l'on aura tiré , d'en frotter à contre-poil le dos de l'animal , d'y répandre de la farine de froment , de façon que cela forme une croûte que l'on couvrira d'un linceul ou de quelqu'autre couverture , en deux ou trois doubles , que l'on échauffera de deux en deux heures avec une bassinoire , environ l'espace d'un quart-d'heure chaque fois. Lorsque les vingt-quatre heures seront passées , on ôtera cette croûte , on lavera le dos de l'animal avec une décoction de plantes aromatiques , & on y appliquera le marc bien chaud. On sçait la force des particules vireuses extérieures , pour attirer au dehors celle du dedans.

358 OBSERVAT. SUR LA MALADIE.

Trois ou quatre heures après la troisième saignée, on purgera l'animal avec demi-livre de séné, autant de tamarins qu'on fera bouillir dans trois chopines d'eau. On dissoudra dans la colatute quatre onces de sel d'Epsom, & une once de sel d'absinthe.

Lorsque l'animal paroîtra foible, on lui donnera une potion alexipharmaque & cordiale, composée de demi-once de thériaque, d'une drachme de poudre de vipere, le tout délayé dans quatre verres de bon vin.

Si l'animal avoit le ventre paresseux, ou que les matieres fécales fussent dures, on pourroit lui faire avaler une potion faite avec quatre verres d'eau tiède dans laquelle on feroit fondre une poignée de sel commun, & un grand verre d'huile de lin.

S'il survient quelque diarrhée, on fera usage des infusions ameres, comme celle d'absinthe en boisson & en lavement : on mêlera une fois le jour, dans cette boisson, demi-once de diascordium.

Les saignées & les purgatifs seront diminués pour les vaches pleines & les jeunes veaux, à proportion de l'âge.

S'il se démontre quelque tumeur pendant la maladie, on en fera l'ouverture & on la fera suppurer. Il convient même, dans le commencement du traitement, de faire un féton, & de l'entretenir tant que la contagion régnera.

L'animal sera mis à une diete exacte, qui sera, pendant les-cinq ou six premiers jours, de la tisane faite avec six poignées de son, qu'on fera bouillir dans seize pots d'eau l'espace de demi-quart d'heure, ou environ. On passera la décoction par un linge avec expression, & on y jettera demi-once de sel alcali fixe de tartre : on en fera prendre trois ou quatre fois par jour à l'animal, environ deux pots chaque fois. Dans les intervalles de la tisane, on pourra donner pour toute nourriture de la farine de seigle ou d'avoine, bouillie dans de l'eau.

On doit bien se garder de donner du foin aux bêtes malades pendant les sept à huit premiers jours ; l'usage en est très-dangereux ; il reste comme une masse dans leur estomac ; il s'y desseche & s'y brûle.

Le huitieme ou le neuvieme jour, on leur donnera une livre de foin avec une livre & demie de paille mêlée avec des herbes fraîches, telles que la laitue, la mauve, la scorfonere, le gramen, &c. (Voyez les Observations de M. Vicq d'Azir, page 13.) Cette nourriture ne sera augmentée que le vingt-deux ou vingt-quatrieme jour, temps auquel on doublera le fourrage.

On continuera toujours la tisane jusqu'à ce que l'animal soit entièrement remis, & on observera soigneusement de n'augmenter sa nourriture que par degrés.

On frottera doucement, deux fois par jour, les bêtes malades avec une étrille de fer ; par ce moyen on ouvrira ses pores, la transpiration sera plus facile, & l'évacuation des humeurs se fera en partie par cette voie.

Les bêtes malades seront tenues le plus proprement qu'il sera possible : on tirera le fumier des étables deux fois le jour sans y manquer : on les parfumera autant de fois avec de l'encens ou du soufre : on y fera brûler du bois de romarin, de genievre, de genêt, & d'autres plantes aromatiques.

Pour les soins domestiques des bestiaux, je ne puis mieux faire que de renvoyer le lecteur aux Observations ingénieuses de M. Vicq d'Azir, page 16, où l'on trouvera la conduite qu'il faut tenir envers les chiens, les chats, & à l'égard des personnes qui soignent les bestiaux.

On n'enverra point le bétail aux champs le matin ; il faut attendre que le soleil ait dissipé la rosée & le brouillard. Pour faire mieux sentir aux payfans la nécessité de suivre mon conseil, il faut leur dire que la rosée n'est autre chose que des vapeurs très-subtiles, élevées du sein de la terre par la chaleur qui regne dans l'atmosphère quelque temps avant le lever du soleil, & qui vont se rassembler en forme de gouttes sur les herbes & sur les plantes : elles peuvent transmettre aux animaux des principes nui-

sibles, si elles sont chargées de molécules pestilentielles; ce qui est très-possible, & même très-vraisemblable.

Les secours que je présente au public ont pour fondement la saine médecine, & sont applicables aux bêtes comme aux hommes: tout dépend de proportionner les doses à la force & à la constitution des animaux.

Enfin, je finis en priant instamment Messieurs les curés, & ceux qui sont à la tête des communautés, de vouloir instruire les gens de la campagne, & de leur expliquer les moyens que je leur offre. On inspirera encore aux payfans ces soins, ce courage, cette persévérance qui est absolument nécessaire pour obtenir un succès complet. J'ai vu par moi-même qu'ils ne se conforment point exactement à ce qu'on leur ordonne, & qu'ils tombent dans le découragement, si, après avoir employé quelque temps des remèdes salutaires, ils ne sont pas d'abord entièrement satisfaits. Cette négligence & cette inconstance entraînent souvent de grands malheurs.

..... *Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.*

HORAT.



EXAMEN CRITIQUE

Du Mémoire de M. BERTRANDI, sur les abcès au foie qui se forment à l'occasion des plaies de tête (a) ; avec quelques réflexions pratiques sur la saignée ; par M. MORIN, docteur en médecine à Avranches.

« Les Académies ne prescrivirent pas une soumission
» aveugle à ce qu'elles ont jugé ; elles n'ont
» point la liberté d'un nouvel examen. »

M. LOUIS, *Certitude des signes de la mort.*

PREMIERE PARTIE.

Ennemi de toute espèce d'ouvrage polémique, je n'aurois point entrepris la réfutation de ce Mémoire inséré depuis si long-temps dans les fastes de la chirurgie, sans une contestation entre un chirurgien & moi sur le choix de la saignée dans les maladies de la tête : j'aurois moins songé encore à rendre publique cette réfutation (b), si elle ne me fournissoit l'occasion de lui offrir en même temps quelques ob-

(a) On trouve ce Mémoire dans le neuvième tome des Mémoires de l'Académie de Chirurgie.

(b) Je ne l'avois d'abord entreprise que pour répondre aux difficultés de ce chirurgien vraiment instruit, mais presque autant prévenu en faveur des opinions de son confrère, que les sectateurs du philosophe Anglois pour l'attraction.

servations. Quoiqu'elles n'aient ni le piquant de la nouveauté, ni l'étonnant du merveilleux, elles ont le mérite non moins réel d'être exactes & fidelles, & de constater les observations semblables qui les auroient précédées.

Un nouveau motif d'attaquer les erreurs que j'ai cru appercevoir dans le Mémoire de M. Bertrandi, c'est le mérite même de ce Mémoire, & le rang qu'il occupe parmi les monuments respectables de la vérité.

Je sens combien cette entreprise est au-dessus de mes forces; mais que risque celui qui n'a de prétentions que l'envie de s'instruire, & le desir d'être utile? Je dirai donc sans ostentation, sans déguisement & sans crainte, ce que mes ancêtres, mes malades & la nature m'ont appris.

Cet examen a pour objet, 1^o de faire voir qu'outre la sympathie générale entre toutes les parties, chaque organe est doué d'une sympathie particulière; 2^o que la doctrine de la métastase ne doit point être admise comme une simple hypothèse; 3^o que la circulation du sang à la suite des coups de tête ne se fait pas suivant l'explication qu'en donne M. Bertrandi; 4^o enfin, de prouver la doctrine de la révulsion & de la dérivation.

D'autres avant moi ayant réfuté, par des raisons aussi claires que solides, une partie

des erreurs de ce Mémoire (a), ce sera surtout par l'observation que je me propose de les détruire.

« On a trouvé depuis long-temps, dit
 » le chirurgien de Turin, des maladies au
 » foie à la suite des plaies de tête; & l'on
 » a vu que l'affection sympathique des nerfs,
 » ou le reflux de la matiere purulente, étoient
 » la cause de cette maladie. Les notions
 » anatomiques ne permettent pas d'adopter
 » la première de ces causes. »

Si l'on n'adoptoit que ce que permettent les notions anatomiques, on réduiroit à bien peu de chose les notions de la physiologie. L'action des spécifiques est-elle plus d'accord avec les notions de l'anatomie & les loix de l'économie animale? Instruit de leurs vertus, non par des systèmes fautifs, mais par des effets constamment observés, le praticien expérimenté s'en sert-il avec moins d'efficace pour réparer le désordre de notre machine?

Tandis que le physicien (b) fait encore des

(a) M. David, dans ses excellentes *Recherches sur la maniere d'agir de la saignée*. C'est dommage que, sacrifiant par fois au clinquant de la théorie la solidité de l'observation, cet auteur soit tombé lui-même en quelques erreurs d'autant plus dangereuses, qu'elles influent sur la pratique.

(b) M. de la Follie a lu, à la séance publique de l'Académie des sciences de Rouen, un Mémoire sur la vertu magnétique. Il y a dans son

systèmes pour concilier la vertu de l'aimant avec les loix de la physique, le pilote n'en parcourt pas avec moins de sécurité d'un pôle à l'autre les immenses déserts de l'Océan.

C'est que, dans toutes les sciences & dans tous les arts, on n'attend pas toujours le flambeau de la théorie, quand on a découvert le phare de l'expérience (a) : c'est que le doute méthodique ne consiste pas à n'admettre que les choses dont on voit le rapport immédiat entre la cause & l'effet ; il suffit qu'ils n'impliquent pas ; & je défie M. Bertrandi de prouver que la sympathie particuliere & les notions anatomiques soient contradictoires.

« Comment pourroit-il arriver que des » viscères qui reçoivent des distributions » des mêmes nerfs, ne fussent pas également affectés ? »

Ce problème est d'autant plus difficile à résoudre, que, malgré le grand nombre des découvertes anatomiques dont la médecine s'enrichit chaque jour, le jeu de la sympathie est encore une énigme que les physio-système des choses curieuses, bien vues, intéressantes & neuves ; mais ce n'est encore qu'un système. Je connois un sçavant qui se flatte d'être plus avancé.

(a) *Non in humani ingenii acumine sita est ars præstantissima, quam diligens, accurata & sagax notatio naturæ, atque animadversio peperit.* BAGLIV. Prax. med.

logistes n'ont point devinée ; cependant , pour jeter s'il est possible quelques lueurs sur ce jeu ténébreux , je diviserai l'affection sympathique en générale & en particulière.

Sympathie générale.

Je la fais dépendre , avec tous les physiologistes , de la distribution des mêmes nerfs à toutes les parties : *quâ distributione una pars omnes alias partes trahit in consensum*. C'est à la région épigastrique que je place le foyer de cette sympathie générale ; c'est-là le point où viennent aboutir toutes les vives sensations ; c'est-là qu'on éprouve le déchirement de la douleur , les palpitations de la volupté ; c'est-là que se fait sentir le contre-coup des grandes passions , le spasme de la frayeur , le resserrement de la tristesse , l'épanouissement de la joie , le trouble de la colere , & jusqu'aux élans même de la vertu (a). C'est pour cela sans

(a) Je n'entends pas soutenir pour cela que la vertu soit toujours le produit de la sensibilité ; j'observe seulement que l'âge des actions héroïques & de ces efforts étonnants de l'esprit , est pour l'ordinaire celui de la jeunesse ; qu'à cet âge bouillant les sensations sont plus vives , les passions plus fortes ; & que les vertus & les vices sont presque toujours en raison des passions , comme celles-ci en raison des sensations. Je dis presque toujours , pour qu'on ne me reproche pas d'adopter le système qui fait exclusivement dépendre le caractère du tempérament. Ce système

doute qu'un moderne regarde l'épigastre comme le centre des forces de notre machine , & qu'un autre en fait le siege du sentiment, comme le cerveau de la pensée. Qu'on le demande aux hypochondriaques , combien cette partie est irritable , sympathique & sensible ; mais elle ne sympathise ainsi avec toutes les parties de la machine animale , que par la correspondance universelle de ses nerfs.

D'accord sans doute , M. Bertrandi & moi , sur la cause & l'effet de cette sympathie générale , il n'y a donc que l'affection sympathique particuliere que les notions anatomiques ne lui permettent pas d'adopter. Quoique plus inextricable , cette dernière n'est pourtant pas moins constante : essayons de la concilier , ainsi que la sympathie générale , *avec les notions de l'anatomie.*

Sympathie particuliere organique , premiere cause des abcès au foie à la suite des coups de tête.

Elle dépend , ainsi que la sensibilité , 1^o de la structure primitive de l'organe , *pro discrimine fabricati organi sensus.* BOERH. Or l'inspection anatomique nous fait voir

destructif de l'éducation & des mœurs , est démenti par l'expérience. Socrate étoit né avec des penchans vicieux ; Augustin n'étoit pas né bon. Le premier est le triomphe de la philosophie , & l'autre de la religion.

chaque organe singulièrement construit & différemment modifié : il résulte donc de *cette inspection* qu'il doit avoir son mode propre, & , pour parler le langage de M. de Bordeu, un mouvement, une action, une vie, enfin une sympathie particulière.

2^o De la nature du nerf qui se distribue à la partie affectée, *pro diversitate nervi affecti*. L'inspection anatomique nous apprend encore que le foie reçoit ses filets nerveux du plus sympathique de tous les nerfs ; elle nous montre en outre ce viscère fortement attaché au diaphragme, dont il suit tous les mouvements : (*Jecur ex diaphragmate*, dit M. de Haller, *suspenditur à magno & robusto ligamento, atque adeo motiones septi transversæ sequitur.*) son grand lobe, posé sur le rein droit, porte sur une portion de l'arc du colon & sur le pyllore, la principale partie du petit lobe occupant le milieu de l'épigastre, & l'autre s'avancant sur l'estomac. Placé si près de parties si sensibles, au centre des sensations les plus vives, exposé à l'action des viscères les plus irritables, & si souvent irrités ; tout indolent qu'on le suppose, est-il possible que le foie ne sympathise pas au moins *per consensum* (a) ?

(a) Pour éviter le reproche qui pourroit m'être fait sur ce que je parois employer indifféremment les mots *sympathiques*, *irritables* & *sensibles*, je prévien que je ne les suppose pas pour cela synonymes, puisque telle partie peut être très-irritable & peu sensible ; mais celles dont je parle

Plus décisive encore que les raisons les plus spécieuses & les prétendues notions anatomiques, l'expérience, cette maîtresse de toutes les sciences, nous apprend que des personnes sont devenues tout-à-coup ictériques pour avoir été mordues par des animaux venimeux, par l'action trop forte d'un vomitif, par l'effet d'un poison & à la suite de convulsions, ou de simples affections spasmodiques.

I^{re} OBSERVATION. On lit dans un des Journaux de Médecine, l'observation curieuse d'un ictère produit par la morsure d'un chat.

II^e OBS. J'ai vu un de mes amis & de mes confrères devenir jaune comme un coing mûr, à la suite des secousses violentes d'un vomitif. Cette jaunisse se termina par une espèce d'écoulement purulent par la verge. Je le pris d'abord pour une gonorrhée simple ou vénérienne ; mais cet ami me jura que jamais il n'avoit vu de femmes suspectes. Ce qui me confirma que cet écoulement étoit réellement critique, c'est qu'il dissipoit sensiblement la jaunisse, & qu'il se tarit de lui-même par l'usage des diurétiques rafraîchissants & des légers purgatifs.

étant pour ainsi dire également irritables, sympathiques & sensibles, j'ai cru pouvoir me servir ici sans distinction de ces termes, quoique bien différents ailleurs.

III^e OBS. J'ai vu une jeune demoiselle atteinte pour ainsi dire subitement d'une jaunisse épouvantable, pour avoir avalé un poison que lui avoit, dit-on, préparé son beau-pere. La malade a été guérie de cette jaunisse; mais son estomac ne s'est pas rétabli parfaitement, & une douleur constante à l'hypochondre droit fait craindre embarras au foie.

IV^e OBS. Je traite actuellement un malade trop fameux par ses revers, plus digne encore de l'être par sa fermeté à les supporter, ses talents & son goût pour les sciences dans lesquelles il s'est distingué dans plus d'un genre. Presque tous les mois cet illustre malheureux est pris subitement d'accès violents de spasme, de suffocations & d'angoisses : quelquefois ces paroxysmes sont accompagnés de vomissemens & de dévoiemens bilieux, & constamment terminés par la jaunisse la mieux caractérisée (a).

(a) Soupçonnant que ces paroxysmes reconnoissoient pour cause obstruction au foie, des médecins célèbres prescrivirent les pilules de savon, avec une infusion de cresson. Sans rejeter les obstructions que je crains aussi, convaincu que le spasme jouoit le premier rôle dans cette affreuse maladie, j'ai tourné mes indications du côté des bains, des délayants & des hypnotiques à petites doses. Je vois avec plaisir que l'usage de ces remèdes produit l'effet que je n'osois presque espérer : depuis plus de deux mois il n'a pas eu la plus légère atteinte de ses accès. Peut-être le

Or ces affections spasmodiques sont l'effet d'une bile âcre retenue dans ses couloirs, qui agace & irrite par sa présence les filets nerveux du foie, ou cette humeur ne s'épanche sur toute l'habitude du corps qu'à l'occasion de ces affections spasmodiques produites par une cause quelconque. Qu'il soit la cause ou l'effet de ces affections, cet épanchement bilieux n'en prouve pas moins incontestablement la correspondance du foie avec toutes les parties de la machine animale.

Les affections de l'ame n'influent pas avec moins d'efficacité & de promptitude sur le foie, puisqu'on voit tous les jours des personnes devenir ictériques par la frayeur, la surprise ou la colere.

V^e OBS. Un dogue enragé, venant de recevoir un coup de fusil, rompt sa chaîne par un effort extraordinaire, s'élance sur un jeune abbé, & meurt à ses pieds. Saïsi d'effroi, ce jeune homme pousse un cri, tombe à demi-mort, & se relève presque aussi jaune que s'il eût été plongé dans une teinture de safran.

VI^e OBS. Une demoiselle de qualité, également recommandable par ses vertus personnelles & par un nom cher à la patrie, devint, presque dans un clin d'œil, ictérique

triomphe de son innocence, qu'il attend de jour en jour, contribue-t-il autant que les remèdes à lui rendre la santé, dont il a recouvré tous les symptômes.

pour avoir appris une nouvelle qui l'affecta vivement. Voyant ma surprise, *rassurez-vous*, me dit cette demoiselle aussi spirituelle que sensible ; *ce n'est qu'un peu de chagrin qui cherche à se dissiper par tous mes pores : je suis accoutumée à ces especes de crises*. En effet, au bout de quelques jours, à l'aide d'une tisane légère de patience sauvage & d'un minoratif, cet ictere se dissipa totalement. En fut-il ainsi de la cause ? Je le souhaite.

J'ai vu un homme sur lequel un violent accès de colere produisit un pareil accident.

Après avoir établi par des raisons & des faits la correspondance du foie avec toutes les parties, je pourrois, concluant du général au particulier, me dispenser de prouver cette même correspondance entre le foie & le cerveau ; mais, pour ne rien laisser à desirer, je vais également établir par des observations & des autorités prépondérantes la même sympathie entre ces deux viscères.

VII^e OBS. Un Bénédictin, à qui des pierres arrêtées dans le canal cholédoque excitoient des douleurs cruelles qui alloient quelquefois jusqu'aux convulsions, (quelques-uns prirent ces convulsions pour des accès épileptiques) après un long usage des délayants & des bains, rendit enfin ces calculs bilieux, & fut délivré soudain de ses tourments & de ses prétendus accès épileptiques.

On

On lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, une observation par M. Chomel, à-peu-près semblable, sur une épilepsie symptomatique, occasionnée par l'irritation d'une bile acrimonieuse arrêtée dans le foie.

On me dispensera de rapporter de nouvelles observations pour constater la même correspondance entre le cerveau & le foie. Le vomissement bilieux qu'on éprouve dans les commotions de ce premier viscere par le cahotement d'une voiture, le roulis d'un vaisseau, &c. rendroient au moins inutiles de pareilles observations. Enfin, si quelqu'un doutoit encore de cette sympathie réciproque entre l'un & l'autre viscere, pour dissiper ses doutes, je le renverrois au digne commentateur de Boerhaave : *Et vicissim bilis corrupta*, dit van-Swieten, *circâ præcordia hærens, omnes cerebri actiones turbare potest miris modis ; ex quibus patet mirum commercium obtinere inter caput & præcordia.*

Si l'on me demande maintenant ce que c'est que cette nature différente des nerfs, & cette organisation primordiale dont j'ai fait dépendre la sensibilité & la sympathie particulière à chaque organe, c'est, répondrai-je, ce que l'inspection anatomique n'a point encore appris.

Les uns regardent les nerfs comme des fibres solides, dont l'action sur le cerveau ne se fait que par l'ébranlement & les vi-

brations de ces cordons élastiques. (Ce système est le moins suivi.) D'autres admettent des artères & des veines nerveuses (a). En réjettant cette distinction d'artères & de veines, presque tous les physiologistes soutiennent que ces fibrilles sont creuses, & destinées à laisser couler dans leurs cavités une fluide qu'ils appellent *liquide nerveux*. Cette opinion est celle de presque toutes les écoles ; mais dans aucune on n'a point encore démontré la nature de ce liquide. Ceux-ci croient que c'est une eau un peu *glutineuse* ; ceux-là prétendent que c'est du phlogistique, une substance éthérée, enfin la matiere de l'électricité ou magnétique (b).

1° (a) Au moyen de cette supposition, M. Petit, démonstrateur au Jardin royal, explique de la manière la plus ingénieuse la cause & les symptômes de la catalepsie.

(b) Un médecin de Vienne, après les expériences de l'abbé Hell, sçavant professeur de physique & d'astronomie, & les siennes propres, soupçonne qu'il y a une grande analogie entre les émanations de l'aimant & le liquide nerveux. Ces expériences consistent à appliquer sur des parties actuellement en convulsion des anneaux aimantés, ainsi que sur les différentes parties du corps des hypochondriaques ; ces anneaux ont guéri des affections spasmodiques, des paralysies, &c. (Voyez les Journaux de Politique & de Littérature, n° 15 du 25 Avril.) Ces observations sont vraiment intéressantes, & plus encore l'explication qu'en donne l'observateur, mais elles ne sont pas

Sans oser décider entre toutes ces opinions pour ainsi dire métaphysiques, je soupçonne qu'il y a plusieurs especes de nerfs, & par conséquent de liquide nerveux. J'avoue qu'il seroit plus conforme au système économique de la nature, de n'admettre, pour expliquer les diverses fonctions animales, qu'une espece de nerfs & *de liquide nerveux* ; mais l'expérience ne permet pas d'admettre cette unité. Dans la paralysie, on voit la partie malade conserver la sensibilité sans mouvement, & *vice versa* ; ce qui prouve déjà deux especes différentes de nerfs. Il est en outre bien probable que chaque organe différent a son nerf d'une nature différente : par exemple, le nerf optique est seul constitué de maniere à recevoir & transmet-

nouvelles ; M. Lieutaud en parle dans sa Médecine pratique. Je connois plusieurs personnes qui, pour prévenir ou calmer les attaques de goutte-crampe, mettent dans leur lit un fer à cheval. Interrogé par un gentilhomme de cette ville, d'un mérite & d'une probité reconnue, sur la cause de ce phénomène ; avant de lui répondre, je lui demandai si ce fer n'étoit point la dent d'or. Il me jura, sur son honneur, qu'il tenoit ce secret d'un marquis qui le faisoit depuis plus de trente ans, & que lui-même s'en servoît depuis long-temps avec toute l'efficacité possible. J'attribuai bien cet effet à la vertu magnétique, mais il étoit réservé au médecin de Vienne de rendre raison de ce phénomène.

tre, à l'ame l'impression des corps lumineux; ainsi des autres nerfs.

On ne peut supposer des nerfs d'une espece différente, sans admettre une espece différente de liquide nerveux.

En effet, toutes nos humeurs, formées de la même matiere, (du sang) ne different entr'elles qu'en raison de la différente proportion de leurs p incipes : cette proportion ne dépend que du calibre & de la forme des filtres sécrétoires (a). Or les nerfs supposés d'une espece différente, doivent avoir des orifices & des diametres d'une grandeur différente : il est donc évident qu'il y a autant d'especes diverses de liquides nerveux, que de différentes especes de nerfs. Au surplus, ces especes différentes de nerfs & de liquide nerveux, toutes formées des mêmes principes, ne dépendent que d'un certain mode : si la nature est économe & simple, c'est toujours dans ses matériaux ; elle est infinie dans ses modifications. C'est ainsi qu'avec les sept couleurs, ou, comme le veulent quelques phyficiens, avec les trois couleurs primitives, cette nature économe dans la fécondité, forme des nuances à l'infini.

(a) Un grand nombre de physiologistes, après Winslow, se servent de l'analogie pour expliquer le mécanisme des sécrétions ; mais cette analogie tient un peu trop aux causes occultes, pour être admise en bonne physique.

On ne sçait pas plus ce que c'est que cette constitution organique primordiale, sinon que c'est aussi un mystère que les dissections les plus fines, ni les injections les plus subtiles, ni les analyses chymiques, ni l'œil même des microscopes, n'ont point encore pénétré. Après une longue macération, tous les viscères ne présentent que les mêmes substances, tous ne semblent formés que de vaisseaux sanguins & lymphatiques, de glandes, de nerfs, & de tissu cellulaire qui unit entr'elles toutes ces substances. Ce n'est donc qu'à la combinaison des mêmes parties constitutives, à leur disposition symétrique, enfin à la nature singulière des nerfs, qu'on peut rapporter la différente organisation de chaque viscère, & rendre raison de sa sensibilité & de sa sympathie particulière (a).

Je sens qu'il reste encore bien des choses à dire sur la sympathie, & je m'étois proposé de la traiter plus amplement; mais cette matière purement spéculative seroit sans doute déplacée dans le recueil pré-

(a) Malpighy, Ruysch, Boerhaave, M. de Haller, ont fait sur cette matière presque impalpable, sur-tout le très-célèbre de Haller, les raisonnements les plus sçavants, ont tenté toutes les expériences pour découvrir la conformation primordiale de nos organes.... L'ont-ils levée cette partie du voile qui nous dérobe à nous-mêmes ?

378 OUVFRTURE D'UNE ARTERE

cieux des observations de pratique : je me hâte donc bien vite de passer à la preuve de la métastase.

O B S E R V A T I O N

Sur l'ouverture d'une artere guérie sans ligature ; par M. CHARNAUX, maître en chirurgie, chirurgien gradué, juré & accoucheur, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Salins ; &c.

François Boiffet, manouvrier, résident à Salins, paroisse S. Maurice, octogénaire, fort vif & d'un tempérament sanguin, se servoit de ciseaux pointus pour couper du fil qui joignoit la manche de sa chemise. Ennuyé de ce que cette opération ne s'exécutoit pas aussi promptement qu'il le desiroit, il poussa une branche desdits ciseaux avec tant de violence, qu'il se fit une plaie d'environ un pouce de longueur, & divisa l'artere radiale, à l'extrémité inférieure interne du radius droit, précisément à l'endroit où l'on tâte le pouls. La quantité de sang qui sortit avec impétuosité obligea les assistants, après quelques tentatives, à me venir chercher ; & je tardai d'autant moins, qu'on me trouva à environ cent pas de la demeure du malade.

Nonobstant la diligence que je mis à le

secourir, je le trouvai cependant baigné dans son sang. J'eus d'autant moins de peine à reconnoître que ce sang étoit artériel, qu'il étoit écumeux & fort vermeil, & qu'il sortoit avec impétuosité par sauts & par bonds ; & , eu égard à la situation de la plaie, je ne pus douter qu'il ne fût fourni par l'artere radiale. Je portai sur le champ le pouce sur ladite ouverture ; & j'ordonnai qu'on me préparât de la charpie brute & rapée, des compresses circulaires & longitudinales, & une bande longue d'environ trois aunes, sur un pouce & demi de large.

Cet appareil prêt, j'appliquai dans la plaie & sur l'ouverture de l'artere de la charpie rapée ; j'en graduai plusieurs couches, sur lesquelles je mis d'autres couches de charpie brute ; & je soutins le tout par une compresse quarrée, sur laquelle j'en plaçai de circulaires, & une longitudinale en huit doubles le long du trajet de l'artere ; après quoi j'appliquai ma bande, que je serrai assez pour comprimer un peu fortement sans cependant craindre un engorgement considérable : par ce moyen simple, j'arrêtai l'hémorrhagie. Je restai quelque temps chez le malade, pour m'assurer de la solidité de mon appareil : le sang ayant point reparu, je me retirai, ayant ordonné la diete & la plus grand repos,

380 OUVERTURE D'UNE ARTERE

& renvoyé la saignée au lendemain au cas de besoin , eu égard à la foiblesse du pouls , à l'âge du malade , & à la quantité de sang qu'il avoit perdue.

Cet accident arriva le 10 Mars 1774. Le lendemain 11 , le malade fut transporté à l'hôtel-dieu ; le bras dans une écharpe ; & je le fis saigner deux fois , parce que son pouls s'étoit relevé , & qu'il étoit dur : la diete fut continuée , ainsi que le 12 & le 13 , & je lui prescrivis chaque jour un lavement. Le 14 , le malade se croyant guéri , & ayant voulu , dans un mouvement de colere , agir de son bras avec violence , l'hémorragie reparut. On me dépêcha un convalescent ; j'employai les mêmes moyens que ci-dessus , & j'arrêtai l'hémorragie. Les 15 , 16 & 17 tout fut calme ; mais le 18 l'hémorragie se renouvela par les mêmes raisons que le 14 , & fut arrêtée par les mêmes secours. La vivacité du malade occasionna une nouvelle hémorragie le 20. On courut infructueusement me chercher , & M. Gigaud , lieutenant de M. le premier chirurgien , suppléa à mon défaut , & secourut le malade ; il prit le parti de tamponner avec l'agaric. Deux heures après je fus obligé de retourner à la salle pour le même accident , bien décidé de faire la ligature ; mais , enfilant des aiguilles courbes *ad hoc* , quelques réflexions sur les désagre-

ments de cette pratique me firent abandonner ce projet, & m'engagerent à suivre l'exemple de M. Gigaud, mon confrere. Cette manœuvre fut inutile. J'envoyai pour lors chercher le tourniquet de M. Petit, pendant que je me rendois maître du sang par la compression: je le plaçai à la partie supérieure de l'avant-bras, la pelotte posée sur l'artere; je substituai un nouvel appareil au premier rempli de sang, que je serrai médiocrement, & l'hémorragie cessa.

Il survint un engorgement œdémateux au carpe, au métacarpe & à la main, ce qui m'engagea à relâcher un peu le tourniquet; & je fis arroser de vin aromatique les parties engorgées. Je continuai pendant dix jours à relâcher insensiblement le tourniquet, & à mouiller l'appareil de vin aromatique.

Le 2 Avril je renouvelai le bandage; & le 5 j'ôtai le tourniquet, l'artere me paroissant solidement reprise; mais la plaie qui a suppuré, eu égard à la contusion occasionnée par le tamponnement, n'a été cicatrisée que le 18, jour auquel le malade est sorti parfaitement guéri, sans le secours de la ligature.

La quantité de sang que ce vieillard a perdu dans cet accident, jointe à son grand âge, ont contribué à dépouiller ce fluide de ses principes balsamiques; & cet homme est rentré à l'hôpital pour infiltration, le 7

Septembre suivant, & y est mort hydro-
pique le 2 Octobre.

Quant au régime, il avoit été varié selon les circonstances, c'est-à-dire que le malade avoit été mis à la diete lorsque l'hémorragie se renouvelloit, & avoit pris quelques aliments solides dans le cas contraire : le vin & tous les spiritueux lui avoient été interdits ; sa boisson avoit été la tisane ordinaire de nos malades, composée d'herbes béchiques & vulnéraires.

Je n'ai fait cette observation que pour la joindre avec celle de M. Jussy, insérée dans le Journal de Novembre dernier, au sujet de l'ouverture d'une artere crurale, guérie sans ligature & sans astringents : j'ai cru qu'elle pourroit enhardir les jeunes praticiens à tout tenter avant d'employer ces moyens dont les inconvénients sont connus, & pour éviter même des amputations que les anciens pratiquoient si légèrement, faute de connoissances que nous sommes censés avoir acquises.

J'aurois dû placer plus promptement le tourniquet, mais la facilité que j'avois eue à arrêter l'hémorragie m'en déguisoit la nécessité ; & l'événement m'engageroit, dans l'occasion, à ne pas compter absolument sur le bandage. Puissé mon exemple engager les praticiens à ne pas négliger les avantages que cet instrument procure !



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I L L E T 1775.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	À 6 h. du mat.	À 2 h. & demie du soir.	À 11 h. du soir.	Le matin, pour lig.	À midi, pour lig.	Le soir, pour lig.
1	14	17	13 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
2	12 $\frac{1}{2}$	16	13 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
3	13 $\frac{1}{2}$	19	15 $\frac{1}{4}$	27 $11 \frac{1}{2}$	27 $11 \frac{1}{2}$	28
4	15 $\frac{1}{4}$	18	14 $\frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 2	28 $2 \frac{1}{4}$
5	15	22	18 $\frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{2}$	28 1	28
6	18 $\frac{1}{2}$	20	16 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10	27 $10 \frac{1}{2}$
7	15 $\frac{1}{2}$	15	13	27 $10 \frac{1}{2}$	27 11	28
8	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$
9	14	21	18	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$
10	18	21 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$
11	16 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 $1 \frac{1}{4}$
12	14 $\frac{3}{4}$	21 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28 1	28 $1 \frac{1}{4}$
13	14 $\frac{3}{4}$	20	15 $\frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{4}$
14	16	20 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 $1 \frac{1}{2}$	27 $11 \frac{1}{4}$
15	13 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	14	28	28	28 1
16	14	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{3}{4}$	28 1	28	28
17	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{3}{4}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 1	28 $1 \frac{1}{4}$
18	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$
19	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	28 3	28 $2 \frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$
20	14	20 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{2}$	28 2	28 1
21	15 $\frac{1}{4}$	22 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{4}$	28 1	28	28
22	18 $\frac{1}{2}$	25	20	27 $11 \frac{1}{4}$	27 $11 \frac{1}{2}$	27 $11 \frac{1}{2}$
23	18 $\frac{1}{2}$	23	18	27 11	27 11	27 11
24	18	21 $\frac{3}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	27 $11 \frac{1}{2}$	28	28 $1 \frac{1}{4}$
25	18	22	17 $\frac{1}{2}$	28	28	28
26	18 $\frac{1}{2}$	23	19	28 $1 \frac{1}{4}$	28	27 $11 \frac{1}{2}$
27	16 $\frac{1}{4}$	22	18	28	28	28
28	16	24 $\frac{3}{4}$	16	27 $11 \frac{1}{4}$	27 10	27 $11 \frac{1}{2}$
29	15 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{3}{4}$	28	28 $1 \frac{1}{4}$	28 1
30	13 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{4}$	28 $1 \frac{1}{2}$	28 2
31	14	19 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$	28 2	28 $1 \frac{1}{4}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. nuag. pl.	N. écl. ton. pl.	Nuages.
2	S-O. nuag. pl.	S-O. pluie.	Couvert.
3	S-S-O. pl. n.	O. nuag. pl.	Couvert.
4	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
5	S-S-E. b. nua.	S E. n. couv.	Nuages.
6	S-S-O. pl. écl. ton. gr. vent.	S-S-O. v. pl.	Nuages.
7	S-O. pluie.	O. pluie.	Couvert.
8	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
9	S-O. n. vent.	S-O. nuages.	Nuages.
10	S-O. nuages.	S-O. nuagos.	Nuages.
11	O-S-O. nuag.	S-O. nuages.	Nuages.
12	S-O. nuages.	S-S-O. n. pl.	Beau.
13	O-S-O. nuag.	O-S-O. n. pl.	Nuages.
14	O-S-O. n. c.	S-O. c. gr. pl.	Pluie.
15	O. couv. gr. vent, pluie.	O. pl. nuag.	Nuages.
16	N. nuages.	N-N-E. nuag.	Nuages.
17	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
18	N-N-E. nuag.	N. nuages.	Nuages.
19	N. nuages.	N-E. nuag.	Beau.
20	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
21	E-N-E. nuag.	E. nuages.	Nuages.
22	E-N-E. beau.	E. nuages.	Beau.
23	S-O. c. pl. n.	O. n. écl. ton.	Nuages.
24	O. couv. pl.	S-O. couvert.	Nuages.
25	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
26	O. couvert.	O. nuag. écl.	Ecl. Ton. Pl.
27	O. couvert.	O. nuages.	Nuages.
28	S. nuages.	S. pluie, écl. tonnerre.	Beau.
29	S. pl. nuag.	S-O. nuag. pl.	Beau.
30	O. nuag. pl.	N O. nuages.	Beau.
31	N-O. nuages.	O. nuages.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur de 12 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 12 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes. La différence entre ces deux termes est de 5 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

2 fois du N-N-E.

2 fois du N-E.

2 fois de l'E-N-E.

2 fois de l'E.

1 fois du S-E.

1 fois du S-S-E.

2 fois du S.

3 fois du S-S-O.

10 fois du S-O.

3 fois de l'O-S-O.

13 fois de l'O.

2 fois du N-O.

Il a fait 11 jours, beau.

Il n'y a point eu de jour sans nuages.

10 jours, couvert.

15 jours, de la pluie.

5 jours, des éclairs & du tonnerre.

3 jours, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
pendant le mois de Juillet 1775.*

Les maladies les plus communes qu'on a observées pendant ce mois-ci, ont été des maladies éruptives, telles que des petites-véroles, des rougeoles, des éréthèles. Les petites-véroles ont paru

386 MALADIES RÉGN. A PARIS.

assez bénignes ; mais les rougeoles ont été suivies de convalescences longues & difficiles.

Il a régné en outre des fièvres intermittentes, & un grand nombre de coqueluches qui ont attaqué sur-tout les enfans, & même quelques adultes. On les a combattues avec succès en employant d'abord l'ipécacuanha comme vomitif, & en continuant l'usage comme altérant.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois Juin 1775 ; par M. BOUCHER, médecin.

Nous avons eu quelques jours assez chauds au commencement de ce mois. La liqueur du thermomètre s'est élevée à la hauteur de 21 degrés le 6, le 9 & le 14. Mais, passé ce dernier jour, elle ne s'est pas portée plus haut que le terme de 18 degrés.*

La sécheresse a persisté jusqu'à la fin du mois.

Le mercure dans le baromètre est resté tout le mois au-dessous du terme de 28 pouces, si l'on en excepte le 1^{er} & le 2.

Les vents ont varié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du Nord.
5 fois du Nord vers l'Est.
4 fois de l'Est.
6 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Ouest.

1 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.

9 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

1 jour des éclairs.

Les hygrometres ont marqué une légère sécheresse jusqu'à la fin du mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
mois de Juin 1775.*

Le refroidissement de l'air & le vent du nord ont réveillé les pleurésies & les péripneumonies, que le temps doux avoit amorties. Cette même constitution du temps a causé aussi des angines, des cours de ventre & des fluxions catharrales.

Plusieurs personnes ont essuyé des atteintes d'apoplexie.

La maladie aiguë dominante a été une fièvre hémitritee, ou double-tierce continue, qui a été régulière dans les uns, & qui dans un petit nombre de personnes a eu un caractère de putridité & de malignité. La première espèce a exigé des attentions particulières, eu égard à la violence des accès : après les saignées nécessaires, qui ne devoient pas être épargnées, on étoit obligé de prescrire promptement le quinquina sans autre préparation. La seconde espèce de fièvre exigeoit plus l'usage des apozemes laxatifs & anti-putrides, que des évacuations sanguines : un cours de ventre salutaire s'établissoit quelquefois dans l'état de la maladie. Le quinquina étoit néanmoins assez souvent nécessaire comme anti-septique tonique.

La fièvre tierce a été commune, sur-tout dans la garnison.

T A B L E.

<i>EXTRAIT. Médecine domestique, ou Traité complet des moyens de se conserver en santé. Par M. Guillaume Buchan, méd.</i>	Page 295
<i>Consultation de la Faculté de Médecine de Paris, en faveur des Enfants-Trouvés de l'hôpital d'Aix en Provence.</i>	107
<i>Précis du Traitement contre les Ténia ou vers solitaires, publié par ordre du Roi.</i>	322
<i>Observation d'une maladie causée par la colere. Par M. Gallot, méd.</i>	330
<i>Mémoire ou Observations sur la maladie épiçootique, qui ravage le Condomois. Par M. Joseph Dubrana, chir.</i>	335
<i>Examen critique d'un Mémoire de M. Bertrandi, sur les abcès au foie. Par M. Morin, méd.</i>	362
<i>Observation sur l'ouverture d'une artère guérie sans ligature. Par M. Charnaux, chirurgien.</i>	378
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juillet 1775.</i>	383
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1775.</i>	385
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juin 1775. Par M. Boucher, médecin.</i>	386
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juin 1775. Par le même.</i>	387

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux;
le *Journal de Médecine* du mois de Septembre 1775.
A Paris, ce 24 Août 1775.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

OCTOBRE 1775.

TOME XLIV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1775.

EXTRAIT.

*Précis d'Opérations de Chirurgie ; par mon-
sieur LEBLANC, professeur d'anatomie
& d'opérations aux Ecoles royales de
Chirurgie d'Orléans, de plusieurs Acadé-
mies, &c. A Paris, chez d'Houry. 1775.
In-8^o, 2. vol.*

C E Précis d'opérations est le fruit de
quarante ans de méditations & d'ex-
périences. L'auteur ayant dans sa jeunesse
vu opérer les Mareschal, les la Peyronie,
les Petit, les Ledran, les Morand, les
Guerin, n'a cessé depuis ce temps-là de
méditer les écrits des plus sçavants prati-
ciens ; de réfléchir sur les faits qu'une pra-
tique très-étendue lui a offerts, sur les succès

qu'il a obtenus, & sur les obstacles qu'il a rencontrés. Ses méditations l'ont convaincu que la théorie & la pratique chirurgicales sont inséparables, & également nécessaires au chirurgien. « La théorie ne » donne point à la vérité, dit-il, cette » dextérité si desirable dans un opérateur ; » il ne l'acquiert qu'en disséquant beaucoup, en multipliant ses exercices & ses tentatives sur les cadavres, & en opérant souvent. Mais il ne suffit pas, pour bien opérer, d'avoir pratiqué plusieurs fois, même avec succès, une opération, & d'avoir acquis par l'exercice cette dextérité si nécessaire pour la bien faire, parce qu'il n'y a point d'opération dont le manuel ne doive être varié relativement à une infinité de circonstances, & conséquemment autant de fois qu'il se présente d'occasions d'opérer ; & on ne peut acquérir les connoissances nécessaires pour varier ce manuel, que par une théorie lumineuse, une expérience consommée, une observation constante. » En conséquence M. Leblanc ne donne les procédés qu'il décrit pour bien faire chaque opération, que comme des modèles qui doivent être variés à l'infini.

Il est peu de ces procédés qu'il n'ait mis en pratique. Les opérations qu'il n'a pas eu occasion de faire sur le vivant, il les décrit

d'après les plus grands maîtres. D'ailleurs il fait chaque année dans les écoles d'Orléans toutes les opérations sur les cadavres, & son Précis est l'extrait des leçons qu'il donne sur cette matiere. Ce Précis est tout entier contenu dans le premier volume : le second est consacré à la nouvelle méthode que l'auteur a publiée ; il y a quelques années, pour opérer les hernies ; méthode qui reparoit ici sans aucun changement ni addition. Comme j'en ai rendu compte dans le Journal du mois de Mars de l'année 1768, je me contenterai, dans cet Extrait, de faire connoître à mes lecteurs les principaux procédés que M. Leblanc propose pour faire les opérations les plus essentielles.

Une plaie simple faite par un instrument tranchant, n'a besoin, pour sa guérison, que de réunion. Il suffit d'en rapprocher les levres, de les adapter, de les affronter l'une à l'autre, & de les maintenir dans cette position, pour qu'elles puissent se coller, se fonder pour ainsi dire, & s'unir l'une à l'autre. Les anciens pratiquoient différentes especes de sutures pour maintenir les levres d'une plaie ainsi rapprochées ; mais il y a long-temps que l'expérience a démontré les inconvénients de ce moyen, aussi cruel qu'il est inutile. Aujourd'hui on se contente de mettre la partie dans la situation la plus favorable pour rapprocher les levres de la

plaie, & on les assujettit avec des bandes-
lettes de taffetas d'Angleterre ou de taffetas
gommé. Les plaies des tendons ne deman-
dent pas d'autres procédés pour leur réu-
nion.

✱ M. Leblanc a adopté, pour la réunion
des plaies de la langue, le petit sac & le bri-
don imaginés par M. Pibrac, & qui se trou-
vent décrits dans le troisieme volume in-4^e
des *Mémoires de l'Académie royale de Chi-
rurgie*; mais il propose d'échancrer la par-
tie inférieure du sac pour loger le frein, &
de couder la branche postérieure du bri-
don, pour qu'elle ne soit pas repoussée par
le larynx sur lequel elle porte.

Lorsqu'on veut opérer un bec-de-lievre
de naissance, il propose de faire d'abord la
refsection des bords, afin de le réduire à
l'état d'une plaie récente : il faut avoir at-
tention, en faisant cette refsection, de com-
prendre l'angle supérieur du bec-de-lievre,
sans quoi il ne se réuniroit pas dans ce
point. On peut faire cette refsection avec
un bistouri, en plaçant un morceau de car-
ton entre les dents & les levres, ou avec
une paire de ciseaux, ce que M. Leblanc
préfère, pourvu qu'ils soient bien affilés.
La refsection faite, on rapproche les levres
de la plaie, on les maintient avec des ban-
delettes de taffetas gommé, & une bande
à deux chefs. Il est des cas où l'on est obligé

de faire un point de suture pour rapprocher & maintenir les levres de la plaie ; c'est surtout dans le bec-de-lievre double , lorsque l'appendice se trouve trop courte pour être assujettie par le bandage. Une autre observation que je ne dois pas passer sous silence : « L'extrémité de chaque division de » la levre , dans un bec-de-lievre double » ou simple , se termine ordinairement par » un petit arrondissement , recouvert du velouté qui borde la levre. Dans la ressection de chacun de ces bords , il faut , dit » M. Leblanc , emporter ce petit arrondissement , sans quoi il resteroit au bec-de-lievre double réuni , une fente à droite » & une à gauche , comme je l'ai vu , & » au bec-de-lievre simple une fente désagréable au milieu. » Outre ces procédés , il croit qu'on peut encore se servir utilement de l'agraffe que M. Valentin propose dans ses *Recherches critiques sur la Chirurgie moderne*.

La méthode qu'il suit pour l'extirpation des loupes du genou , paroît mériter la préférence sur celles qu'on avoit pratiquées jusqu'ici. Il commence par faire avec un bistouri à tranchant convexe une incision transversale , & en forme de croissant par ses extrémités , au-dessous de la tumeur ; il en fait ensuite deux autres , l'une en dedans , l'autre en dehors du genou , tout le long

de la base de la tumeur, commençant l'une & l'autre aux extrémités de l'incision transversale, & montant vers le haut. Après avoir coupé la peau & le tissu graisseux dans toute l'étendue de ces trois incisions, il dissèque par dessous le kyste de la tumeur, pour le séparer de ses adhérences à la rotule & le tissu cellulaire, & le renverse vers le haut du côté de la cuisse. Ensuite il le dissèque toujours par dessous, pour le détacher de la peau & l'emporter. Il recouvre la plaie de cette piece de peau : si cette piece se trouve trop grande, qu'elle déborde les incisions, ce qui arrive rarement, il retranche le superflu, & l'ajuste à la plaie. Il met sur cette piece de peau ainsi appliquée, un petit linge qui déborde seulement de quelques lignes les incisions ; il applique par dessus un matelas mollet de charpie rapée, & une quantité suffisante de charpie brute par-dessus, afin que tous les points soient également & mollement comprimés. Il maintient le tout par un bandage convenable ; & afin de s'opposer à la flexion de la jambe, il place le genou entre des fasons de drap roulé. Il laisse cet appareil autant de temps qu'il est nécessaire pour coller & unir cette piece de peau. Quatre, cinq, six jours après, si le sang qui a pénétré une partie de l'appareil, & qui s'y est desséché, l'a rendu trop dur, & que

cette dureté incommode le malade, il coupe le bandage avec des ciseaux à droite & à gauche ; il détache avec circonspection tout ce qui est dur , sale & mal-propre , sans toutefois lever la petite piece de linge qui couvre la peau , à moins qu'elle ne se détache d'elle-même , & il applique un autre appareil mollet. Si rien ne l'oblige à lever l'appareil, il le laisse jusqu'à parfaite réunion, qui se fait en huit , dix à douze jours ; de maniere que le malade est en état de marcher dans la quinzaine de l'opération , & les cicatrices de ces trois incisions ne gênent en aucune façon la flexion du genou.

Toutes les loupes qui ont la forme de celles du genou , en quelque lieu qu'elles soient situées , peuvent être opérées de la même maniere. Quant à celles qui ont un pédicule , M. Leblanc conseille d'en faire la ligature , & de les emporter avec l'instrument tranchant dès qu'on s'apperçoit qu'elles commencent à tomber en mortification. Si le pédicule est trop gros , il veut qu'on coupe la peau circulairement à l'endroit où l'on doit faire la ligature , & qu'on fasse cette ligature dans l'endroit de l'incision.

Les squirrhes de quelque partie que ce soit , les carcinomes même de la mamelle , peuvent , selon M. Leblanc , être opérés par cette méthode. Il assure en avoir extirpé

plusieurs par ce procédé avec le plus grand succès, un entr'autres où il conserva le mamelon qui faisoit le milieu de la piece de peau réappliquée sur la plaie, & qui s'est unie & soudée de maniere qu'après la cicatrisation, la malade ayant repris son embonpoint, il ne paroissoit presque plus qu'on eût emporté un carcinome de cette mamelle.

Quand la peau est amincie ou altérée par des adhérences de quelques tubercules qui s'élevent du kyste de la tumeur, il faut emporter ces endroits altérés, conjointement avec le carcinome. Dans ce cas, M. Leblanc fait de haut en bas, sur l'étendue de la tumeur, deux incisions dont le centre représente un ovale allongé, & formé de maniere que les endroits où la peau est altérée, soient compris dans ce cercle ovalaire : ces deux incisions faites jusqu'au kyste de la tumeur, il disseque ce kyste pour le séparer de ses adhérences. Le carcinome enlevé, il réunit cette plaie ovale par les mêmes moyens qu'il a proposés pour la réunion des plaies : si elle vient à suppuer, ce qui arrive le plus ordinairement, il se contente, pendant tout le traitement, de la panser avec la charpie seche, sans employer ni onguent, ni digestif.

Les préceptes que l'auteur donne pour l'ouverture des abcès, sont aussi simples que

ceux que jè viens de tracer pour l'extirpation des tumeurs. Dans le chapitre suivant, qui traite de l'opération de la hernie, il commence par exposer sa méthode de la réduire en dilatant l'anneau. Il observe que cette méthode avoit été entrevue par M. Arnauld, qui la propose pour les hernies inguinales, dans ses *Mémoires de Chirurgie*, imprimés à Londres la même année que M. Leblanc fit paroître son ouvrage à Paris. Il y a joint plusieurs observations intéressantes sur la maniere de faire rentrer l'épiploon lorsqu'il est très-volumineux ou pelotonné, sur les cas où il faut en faire la ligature, &c ; & sur tous ces objets il s'étaye de l'autorité de ce même M. Arnauld, un des praticiens les plus versés dans le traitement de cette sorte d'infirmités.

En décrivant l'opération de la castration, M. Leblanc observe que le point essentiel est de se rendre maître du sang de l'artere spermatique. La ligature du cordon est, selon lui, le moyen le plus sûr pour y réussir, ayant l'attention de ne la point trop serrer, dans la crainte de causer des accidens qui sont les suites ordinaires d'une trop forte compression faite sur des parties nerveuses. L'agaric, la charpie rapée, & une douce compression de la main pendant douze, dix-huit ou vingt-quatre heures, suffisent le plus souvent pour arrêter l'hémorragie; mais,

pour la plus grande sûreté, il faut, dit-il, embrasser le cordon avec la ligature, faire simplement le nœud du chirurgien, le serrer modérément, & seulement pour empêcher le sang de s'échapper, & pour plisser seulement le calibre de l'artère, & rapprocher ses parois l'une de l'autre pour qu'elles puissent se coller & s'unir.

Après avoir parlé du phymosis, du paraphymosis & de la ponction, M. Leblanc décrit les deux méthodes qu'on a coutume de suivre pour détruire la fistule à l'anus. Il observe que la chose la plus essentielle est de faire passer le stylet ou le fil de plomb par le trou interne, qui communique toujours, selon lui, dans l'intestin; car il n'admet point de fistules borgnes. Mais il n'est pas toujours possible de rencontrer ce trou interne, & d'y faire passer le bout du stylet; ce qui dépend de la manière dont est faite cette perforation. « Elle commence le plus » ordinairement, dit-il, dans la face interne du » boyeau, par un petit pertuis formé comme » l'entrée du goulot d'un entonnoir, qui » perce l'épaisseur du rectum, & après l'a- » voir percé, s'allonge de quelques lignes » dans le tissu cellulaire, & flotte pour ainsi » dire dans le sac fistuleux. » Il assure avoir vu & examiné, comme M. Foubert, ce goulot flottant dans le cadavre d'un homme mort d'une fluxion de poitrine, qui portoit

une fistule à l'anus pour laquelle il l'avoit consulté. On juge aisément que, dans cette disposition, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de rencontrer avec le bout du stylet introduit par le trou fistuleux externe, la petite ouverture qui est à l'extrémité du goulot flottant. Pour y parvenir, il prescrit, comme le conseille M. Foubert, de faire des injections par le trou fistuleux externe avec l'eau tiède, de manière que le sac fistuleux en soit dilaté, & de réitérer l'injection pendant plusieurs jours, même deux ou trois fois la journée, si cela est nécessaire. Il arrivera à la fin que l'eau, dont il est essentiel d'empêcher la sortie par le trou externe, cherchant à se faire jour, & trouvant moins de résistance vers l'endroit où le boyau est percé, forcera le petit goulot à se renverser comme un gant. On est assuré d'avoir obtenu cet effet lorsqu'on voit l'eau couler dans le rectum. Dans cet état, le stylet, ou le fil de plomb, enfile aisément le goulot, qui présente alors une ouverture libre & aisée à trouver.

Pour le cathétérisme, il préfère la sonde de M. Lachaud, qui a imaginé d'introduire dans une sonde creuse un stylet terminé par un bouton qui ferme exactement le bout de la sonde, & donne à son extrémité la forme d'une goutte de suif. Il arrive souvent que la sonde est arrêtée dans le canal

de l'uretre, & que lorsqu'on veut employer quelque force pour vaincre l'obstacle, on s'expose à faire une fausse route. M. Leblanc prétend que ces obstacles ne sont autre chose que des plis de la membrane de l'uretre, qui se trouvent souvent depuis la partie antérieure de la prostate jusqu'au sphincter de la vessie. Pour remédier à cet accident, il introduit un doigt de la main droite dans l'anus, & tenant la sonde de la main gauche, il la retire un peu, & par de petits mouvements combinés de la sonde & du doigt placé dans l'anus, il tâche de faire passer la sonde jusqu'au sphincter. S'il s'aperçoit qu'elle n'avance pas, avec le pouce de la main droite qui se trouve précisément posé sur le périnée & les doigts de la main gauche, il allonge & étend l'uretre sur la sonde, il déride & déplisse par ce procédé la membrane qui tapisse le col de la vessie, de maniere que ces plis se trouvent effacés par cette manœuvre. Le doigt placé dans l'anus, avec lequel il touche la sonde à travers les parties intermédiaires, sert encore à déplisser les rides de cette membrane, & à faciliter le passage de la sonde dans la vessie.

Une chose essentielle à observer dans l'introduction de la sonde, c'est de ne rien forcer quand le malade souffre. Dans ces instants douloureux le malade se roidit, &

tombe dans le spasme ; toutes les parties de son corps se contractent , le sphincter & les puissances qui entourent l'uretre entrent également en convulsion , de maniere que la sonde est serrée de toutes parts , & ne peut par conséquent avancer ; pour peu qu'on veuille forcer , on déchire tout. Pour éviter ce facheux accident , il faut attendre le moment du relâche qui succede au roidissement ; dans cet instant , la sonde n'étant plus serrée , elle pénètre dans la vessie avec facilité.

◀ Dans une violente rétention d'urine , si les bains & les autres secours sont infructueux , & qu'il ne soit pas possible de faire entrer la sonde dans la vessie , il n'y a pas d'autre parti à prendre , pour sauver la vie au malade , que d'y faire la ponction. M. Leblanc suit , pour faire cette opération , la méthode proposée par M. Fleurant , décrite dans les *Mélanges de Chirurgie* de M. Pouteau ; elle consiste à percer la vessie par l'anus , au-dessus des vésicules séminales. M. Leblanc assure l'avoir faite avec succès avec le trois-quarts de M. Foubert , n'ayant pas celui de M. Fleurant , qui est infiniment plus commode , sur-tout depuis qu'il l'a perfectionné , en substituant à sa canule solide une canule flexible ou brisée : il a d'ailleurs supprimé le pavillon qui étoit inutile , & y a substitué deux petits anneaux :

enfin il l'a fait plus long d'un pouce que celui qui est représenté dans sa planche. On le trouve figuré avec ces corrections dans les planches de M. Leblanc.

M. Leblanc décrit deux méthodes de faire l'opération de la taille, le haut appareil pour les pierres d'un grand volume, & le bas appareil pour celles d'un moindre volume. Il propose pour s'assurer de ce volume, après avoir introduit la sonde dans la vessie, de porter un doigt dans l'anus; & il assure qu'il est aisé, par leur moyen, de juger de la grosseur de la pierre beaucoup plus exactement que lorsqu'on n'a recours qu'à la sonde seule.

Lorsqu'on s'est déterminé pour le haut appareil, il veut qu'après avoir fait l'incision aux téguments, & avoir mis la vessie à découvert, on fasse à son corps, le plus près du pubis qu'il est possible, une très-petite ouverture, qu'on dilate ensuite avec le doigt & le gorgeret dilatatoire de M. Lecat. Lorsque l'ouverture est suffisamment dilatée, on introduit les tenettes, & on charge la pierre qu'un élève, qui a un doigt dans l'anus, pousse en haut. Lorsque le volume de la pierre est excessif, il propose de la saisir avec un instrument semblable au forceps courbe de M. Levret.

Dans le bas appareil, il ouvre l'uretère le plus près de la prostate qu'il lui est possible ;
il

il coupe la prostate sans toucher au bourrelet de la vessie qu'il dilate avec le gorgeret dilatatoire ; lorsque la dilatation est suffisante , il introduit les tenettes , charge la pierre qu'il tire lentement & par degrés. Il fait son incision le plus bas possible , afin de diminuer le trajet de la plaie extérieure à l'intérieur de la vessie , & se procurer par là le moyen d'introduire plus facilement son doigt dans la vessie. Les instruments dont il se sert pour cette opération , sont une sonde crénelée à grande courbure , un lithotome canelé , un gorgeret dilatatoire entre les branches duquel , & du côté de sa convexité , est creusée une gouttière à galeries rabattues , un urétrotome à l'anneau transverse.

Pour les femmes , on peut les opérer par le haut appareil encore plus facilement que les hommes , parce que leur vessie s'élève plus haut. Pour les opérer par le bas appareil , après avoir introduit le gorgeret dilatatoire jusques dans la vessie , il débride le méat urinaire avec l'urétrotome , ou avec un simple bistouri à tranchant convexe. Le débridement fait , il dilate le sphincter au moyen du gorgeret ; & , lorsque la dilatation est suffisante , il introduit les tenettes pour charger la pierre qu'il tire par degrés & avec lenteur.

A la suite de cette description des opé-
Tome XLIV. V.

rations de la taille, M. Leblanc indique les moyens qu'il met en pratique pour s'assurer de l'existence d'une pierre enkystée ou chatonnée dans la vessie, & le procédé qu'il croit qu'on doit suivre pour en faire l'extraction. Selon lui, le doigt porté dans l'anüs fait sûrement reconnoître ces pierres lorsqu'elles ont leur siege vers le bas-fond de la vessie, ou à l'embouchure des ureteres. Pour en faire l'extraction, après avoir dilaté suffisamment le sphincter, & fixé le dilatatoire par un tour de vis, il introduit le doigt dans la vessie par la canelure du gorgéret, & à sa faveur il porte son urétrotome jusques sur le kyste qu'il incise suffisamment pour pouvoir en détacher la pierre.

On retrouve à la suite de ce chapitre la Lettre que M. Leblanc adressa à M. Beaufrier de la Bouchardiere, au sujet de sa dispute avec le Frere Côme, insérée dans le Journal de Février 1773 ; la Réponse de M. Beaufrier à cette Lettre, & la Replique au Frere Côme, imprimée également dans le Journal d'Octobre de la même année.

Je ne m'arrêterai point aux préceptes que M. Leblanc donne sur l'opération césarienne, & sur celle de l'empyeme : comme ce qu'il dit est puisé dans des sources que chacun des lecteurs peut consulter, je me contenterai d'observer que dans l'opération de l'empyeme, il rapporte ce que M. Va-

Valentin en dit dans ses *Recherches* ; que, dans son chapitre sur le Trépan, il renvoie ses élèves à l'excellent Mémoire de M. Quesnay ; que, dans celui de la Bronchotomie, c'est d'un Mémoire de M. Louis qu'il a tiré les préceptes qu'il donne : il cite aussi un exemple de cette opération faite par M. Vidal, & rapportée dans le Journal de Médecine 1772. Pour le traitement de l'anévrisme, il suit entièrement les préceptes donnés par M. Arnauld dans ses *Mémoires de Chirurgie*, & ceux de M. Foubert dans un Mémoire sur cette matière, inséré parmi ceux de l'Académie de Chirurgie.

Les préceptes qu'il donne pour faire l'amputation des extrémités, sont tous puisés dans les leçons des plus grands maîtres, & fondés sur sa propre expérience. Il prescrit de faire l'amputation des doigts toujours dans l'article ; d'amputer de même dans l'article le poignet dans les grands fracas de la main & du poignet. Dans l'amputation du bras, il est d'avis, pour empêcher la rétraction des muscles & la saillie de l'os, qu'on ne coupe ces muscles qu'après avoir placé le bras & l'avant-bras dans une situation propre à procurer plus de longueur à leur portion supérieure ; c'est le précepte que donne M. Valentin dans ses *Recherches sur la Chirurgie*. Il propose, lorsqu'on est obligé de couper le bras près de son articulation supé-

rière, de faire l'amputation à lambeau, décrite par M. de la Faye. Il adopte aussi la méthode d'amputer le bras dans l'article, de ce praticien. Il veut seulement, si la capsule articulaire n'est pas offensée, & si la tête de l'humérus est saine, qu'on se contente de scier l'os au-dessous des attaches des muscles. La raison qu'il donne de cette pratique, c'est que, quoique cette petite portion d'os soit inutile, cependant, comme on ne peut l'emporter qu'en coupant une beaucoup plus grande quantité de chairs & de muscles, on a une plaie beaucoup plus difficile à traiter. Dans l'amputation de la jambe, M. Leblanc conseille, après Paré & Guillemeau, de faire la section de la peau qui couvre la face antérieure de ce membre, la jambe fléchie. Il adopte entièrement la méthode que M. Valentin propose dans ses Recherches déjà citées, pour éviter la saillie de l'os dans les amputations de la cuisse. Dans toutes ces opérations, M. Leblanc préfère le couteau à tranchant convexe au couteau courbe. Les pansements sont des plus simples, il en bannit tous les onguents & tous les digestifs.

Les bornes d'un Extrait ne me permettent pas d'entrer dans aucun détail touchant *l'Essai sur les Polypes, renversements, chûtes & inversions de la matrice, avec des remarques pour distinguer ces maladies*, que

l'auteur avoit adressé à l'Académie royale de Chirurgie en 1747, & qu'il a cru devoir publier ici, avec l'approbation que cette Académie lui accorda. Ce chapitre est suivi des *Nouvelles Remarques sur les déplacements de la matrice, & sur les moyens d'y remédier de M. Levret*, qui ont été publiées dans les Journaux de Médecine. M. Leblanc a cru devoir enrichir aussi son ouvrage des *Nouvelles Méthodes de porter des ligatures dans des lieux profonds, & des réflexions théorico-pratiques sur les mêmes sujets, du même auteur.*

Il rapporte de même, au sujet de l'opération de la cataracte, 1^o des *Réflexions sur l'opération de la cataracte par extraction; par M. Durand, oculiste de S. A. S. M^{te} le duc d'Orléans, maître en chirurgie à Chartres.*

2^o Un *Précis de l'opération & du traitement de la cataracte; par M. Janin, maître en chirurgie & oculiste de la ville de Lyon, &c.*

3^o Un *Précis de l'opération de la cataracte; par M. Grandjean, chirurgien-oculiste ordinaire du roi.*

Les deux derniers chapitres traitent des endroits où il convient d'appliquer les cauteres, la manière de les faire, & de l'application des sangsues & des ventouses; enfin des *Observations sur l'hydrocele, sur la*

taille, la préparation des pierreux à l'opération, & sur la taille à deux temps.

Le volume est terminé par un *Mémoire sur la formation & l'endurcissement du grès, avec la description de la maladie singulière qui attaque les ouvriers qui piquent ou taillent cette sorte de pierre.*

Je n'ai pu que tracer une légère esquisse des choses neuves & intéressantes qu'on trouve dans cet excellent *Précis d'Opérations* ; le peu que j'en ai dit suffira cependant pour faire connoître aux maîtres de l'art tous les avantages que la chirurgie peut tirer des observations & des réflexions de M. Leblanc ; il les convaincra qu'elles ne peuvent être le fruit que d'une pratique très-éclairée, & des connoissances les plus approfondies de toutes les parties de l'art.

OBSERVATION

Sur des tumeurs enkystées rendues par les selles, à la suite d'une colique violente ; par M. VIVARÈS, docteur en médecine à Saint-Hypolite.

La nommée Susanne Brugnier, épouse du notaire David Durant, fermier de la métairie de la Fon, paroisse de Cros, diocèse d'Alais en Languedoc, distante d'une

petite lieue de Saint-Hypolite, fut saisie, le 27 Novembre dernier 1774, d'une violente colique intestinale. Les légers secours qu'on lui donna furent infructueux; on me pria de me rendre auprès d'elle le lendemain 28. A mon arrivée les douleurs de colique étoient encore très-vives. Elle avoit la fièvre, la langue sèche & aride, & se plaignoit d'une grande altération; le ventre étoit météorisé & sensible. J'ordonnai une saignée au bras, de la répéter même si la fièvre persistoit, des fomentations émollientes, une ample boisson d'eau de veau ou de poulet, & un narcotique si ces premiers secours ne calmoient point la vivacité des douleurs. Mes occupations ne me permettant pas de rester auprès de la malade, je me retirai. Le 16 Décembre, on vint me prier d'y retourner: je la trouvai avec une fièvre plus vive, le pouls intermittent, la soif plus considérable, la langue & le bas-ventre dans le même état; elle ne pouvoit rester au lit, ni même assise; il falloit qu'elle restât droite, le corps à demi-courbé. En tâtant le bas-ventre, je fus très-surpris de trouver trois éminences ou tumeurs assez considérables & distinctes dans l'espace qui se trouve depuis le cartilage xiphoïde, jusqu'à l'extrémité latérale droite de l'hypocondre droit. Je me persuadois qu'elles étoient dues au resserrement spasmodique

des cellules de cette portion du colon qui passe au-dessous du foie, dont l'intérieur étoit gonflé & distendu par les vents ou les matieres qui y étoient contenues.

Les remèdes que je lui avois conseillés lors de ma première visite, n'avoient point été faits : une femme du voisinage l'en avoit dissuadée, lui disant que ces douleurs de colique n'étoient qu'une attaque de passion hystérique (qu'on appelle mal de mere dans le pays.) Elle lui fit avaler un remède, dont j'ignore la composition, qui lui fit rendre par la botte une grande quantité d'une bile verdâtre, & d'une amertume insupportable.

Les lavemens & les fomentations avec les plantes émollientes, les potions huileuses, les tisanes adoucissantes & les narcotiques, furent employés sans succès ; les bouillons faits avec l'éclanche de mouton & le maigre de veau lui aigrissoient ses douleurs. On voulut la nourrir avec des crèmes de riz à l'eau ; elles ne réussirent pas mieux. On lui donna un lavement préparé & fait avec la décoction de tripes de poulet & quatre onces d'huile d'amandes douces, qui lui procura un calme de demi-heure : après ce temps-là elle demanda le bassin ; elle y fut si abondamment à plusieurs reprises, qu'elle en emplit deux. J'examinai les déjections, elles étoient sereuses : je fus très-

surpris d'y trouver cent trente corps semblables à des œufs sans coque, de grosseurs différentes; il y en avoient qui ressembloient à des œufs de poule, d'autres à ceux de pigeon, & d'autres à ceux de moineau: ils étoient de différentes couleurs; les uns étoient noirs, les autres rouges; il y en avoient aussi des jaunes & des gris. J'en ouvris nombre, la matière qu'ils renfermoient étoit semblable à celle qu'on trouve dans la tumeur enkystée qu'on nomme *mélicéris*.

A une des extrémités de ces tumeurs, on voyoit une pellicule blanche sur laquelle on appercevoit une matière visqueuse, gluante, & de la couleur du vrai pus. Les éminences du bas-ventre disparurent par ces nombreuses déjections, & la malade fut plus tranquille. On voulut pour lors essayer de lui donner un bouillon; les douleurs devinrent plus vives, & elle fut saisie dans l'instant de mouvements convulsifs, avec perte de connoissance, qui alarmèrent pour ses jours. Ne pouvant supporter ni bouillons légers, ni crème de riz, ni eau de poulet, &c. je lui prescrivis le petit-lait bien clarifié pour toute boisson; elle le soutint; on lui donnoit par intervalle des lavements, tantôt avec de l'eau pure, tantôt avec de la décoction de graine de lin: quand on vouloit s'écarter de ce ré-

gime, les accidents spasmodiques reparoissoient, & les douleurs lui faisoient pousser les hauts cris.

Depuis l'excrétion de ces tumeurs, elle se plaignoit de feux cuisants dans les entrailles & de renvois brûlants. Elle fut dans cette situation pendant quinze jours, durant lesquels elle ne prit que le petit-lait & des lavements. Ces derniers symptômes ayant entièrement cessé le seizieme jour, elle fut purgée avec deux onces de manne dans un verre de décoction de tamarins : ce minora-tif la vuida efficacement ; &, après son effet, elle supporta les crêmes de riz, les bouillons, & insensiblement la nourriture ordinaire. Elle reprit peu à peu ses forces qu'elle avoit perdues ; elle jouit aujourd'hui d'une bonne santé, & d'un embonpoint plus considérable qu'elle n'avoit avant cette maladie.

L E T T R E

De M. DE COMA DE CASTRO, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, à M. DUPLAN, docteur en médecine à Laborde en Bigorre, sur l'Usage du Cautere dans la Phthisie.

Il n'y a pas long-temps, Monsieur, que je suis entré dans la carrière de la médecine ; ce n'est encore qu'en tremblant que

j'ose y marcher, parce qu'à chaque instant de nouvelles difficultés viennent arrêter mes pas timides. Pour vaincre ces obstacles multipliés, c'est aux maîtres de l'art à qui je m'adresserai : animé par leur exemple, éclairé par leur sçavoir, guidé par leurs conseils, je ne craindrai plus de m'égarer, & j'avancerai hardiment dans les routes les plus épineuses. Daignerez-vous, Monsieur, suspendre un moment votre course rapide pour écouter ma foible voix, & raffermir ma marche chancelante ? J'ai besoin de la sagacité de votre esprit & de la justesse de votre jugement pour m'aider à résoudre quelques doutes qu'a fait naître en moi la lecture d'une Dissertation que vous avez insérée dans le Journal de Médecine du mois de Juin dernier, sous le titre simple & modeste d'Observation. Vous paroissez trop ami de l'humanité, pour que vous veuillez refuser votre secours à celui qui se fait un plaisir & une gloire de lui consacrer tous ses instants. Que vos lumières m'aident à développer le germe des connoissances que la nature peut avoir placées en moi ; & si jamais je suis utile à mes semblables, c'est à vous, Monsieur, qu'en sera due toute la reconnoissance.

Dans quelles maladies prétendues incurables la médecine a-t-elle fait des progrès ? & quels progrès y a-t-elle faits ?

Dans quelle espece de phthisie, ou comment, dans quelles circonstances, avec quels autres secours les medecins ont-ils conseillé le cautere ?

Quelle est la difference entre l'action du cautere appliqué suivant votre methode, & l'effet de celui qu'Hippocrate employoit dans les suppurations qui arrivoient à la suite des inflammations de poitrine ? & s'il y en a réellement quelqu'une, est-il des cas où il faille préférer l'un à l'autre ? Quels sont ces cas ?

Quelle est la difference de l'opération du féton que Pringle approuve tant, & du cautere que vous conseillez ? Si elle est presque nulle, pourquoi accusez-vous tous les medecins d'avoir ignoré combien dans la phthisie devoient avoir d'efficacité les égoûts artificiels ?

Lieutaud ne recommande-t-il pas fortement le cautere comme un des meilleurs remedes dans les analogues à votre observation ? Et cela étant ainsi, pourquoi dites-vous que *les medecins conseillent si foiblement le cautere contre cette maladie, qu'il semble qu'ils n'ont voulu en parler que pour ne pas le rayer entièrement de la matiere médicale ?*

Si l'on ne peut juger du vrai ou du faux de la vertu attribuée à un remede, sans l'avoir fait passer mille fois sous le drapeau de l'ex-

périence ; pouvez-vous regarder comme infaillible , ou du moins très-salutaire, l'action du cautere que vous n'avez mis qu'une seule fois en usage ?

Les poumons sont-ils toujours affectés dans toute espece de phthisie ? le sont-ils toujours de la même maniere ? & si cela n'est point , ne faut-il pas différencier les cas , la maniere & le lieu d'employer le cautere ?

Qu'entendez-vous par l'esprit de l'air ? Quels sont ses principes ? quelle est sa nature ? quelles sont ses propriétés ?

L'air peut-il pénétrer des poumons dans le sang ? Y a-t-il quelque expérience qui confirme cette assertion ? ou bien ne doit-on pas dire avec vous-même que ce n'est qu'une idée passagere qui n'a d'autre réalité que ce qu'elle emprunte d'une imagination échauffée ?

Quelles sont les loix que suivent les parties du sang dans leurs *pirouettes* ? Comment avez-vous été assez heureux pour les observer, ces charmantes *pirouettes* ? Est-ce l'imagination , est-ce l'expérience qui vous a fait faire cette découverte importante ? Est-ce même dans l'état de santé que le sang charrie & dépose dans les poumons une matiere qui n'est propre qu'à les altérer ? Si cela est ainsi , comment tout le monde ne devient-il pas pulmonique ? Si cela n'est pas,

il existoit donc déjà une maladie ? Quelle étoit cette maladie, & comment étoit-elle née ?

Les crachats étant abondants & puriformes, même avant que vous eussiez vu la fille qui fait le sujet de votre observation, comment avez-vous pu croire *qu'il s'étoit formé une vomique au poulmon, & que l'indication médicale étoit de la faire venir à maturité, & de la rompre ?* N'étoit il pas plus naturel de conclure de l'ensemble de tous les symptômes que vous rapportez, qu'il y avoit déjà un ulcère formé & ouvert ?

Quelle différence y a-t-il entre un marasme parfait & un amaigrissement au dernier période ? S'il n'y en a point, comment avancez-vous que ces deux états se succéderent l'un à l'autre ?

Combien de temps s'écoula depuis l'application du cautère jusqu'au rétablissement de la santé ? Laissâtes-vous subsister la suppuration long-temps après que la poitrine fut parfaitement libre, ou bien le cautère fut-il supprimé dès que la convalescence fut certaine ?

Peut-être, Monsieur, que les questions que j'ose vous proposer vous paroîtront trop subtiles pour mériter votre attention ; mais daignez observer que je n'écris que pour m'instruire, & qu'ainsi j'ai droit à l'indulgence de mes lecteurs. Vous au contraire,

Monsieur, qui n'écrivez que pour instruire les autres, vous ne devez desirer que de la sincérité dans les objections, & de la docilité dans l'esprit de ceux qui sont moins éclairés que vous : j'espère que vous ne me priverez pas de vos instructions. Vous êtes né pour hâter les progrès de la médecine ; & vous ne sçauriez y mieux réussir, qu'en conduisant & guidant dans leur marche ceux qui cultivent cette science. Il est vrai que cela vous occasionnera des soins & des peines ; mais vos travaux seront couronnés d'un succès brillant ; & déjà vous pouvez ouvrir votre ame à la douce espérance des éloges flatteurs que méritent les cœurs bienfaisants qui se sacrifient eux-mêmes pour l'instruction & le bonheur de leurs semblables.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E

A l'Auteur du Journal, par M. CAPMAS, docteur en médecine, actuellement à Paris, contenant quelques réflexions sur le Mémoire d'une opération faite à l'orifice & au col de la matrice, insérée dans le cahier du mois d'Avril dernier ; par M. JA-LOUSET fils, médecin-chirurgien à Châtillon-sur-Loing.

MONSIEUR,

Jusqu'à quand fera-t-on de la science la

320 RÉFLEX. SUR UNE OPÉRATION

plus utile , une science idéale & purement conjecturale ? Jusqu'à quand soumettra-t-on la médecine à des loix vagues & frivoles , aussi dangereuses que les systêmes imaginaires dont elles dépendent ? Par quelle fatalité l'art le plus précieux à l'homme ne se trouve-t-il , dans les mains de plusieurs , qu'étayé de principes aussi inconstans que les beaux rêves sur lesquels ils s'efforcent en vain de les asseoir ? Pourquoi la plûpart des médecins ne cherchent-ils à se distinguer qu'en bâttissant des opinions sur une théorie ingénieusement travaillée à la vérité , mais dont le danger mortel est presque toujours assuré , & proportionné à la célébrité de son auteur ? Que n'imitent-ils plutôt le grand Hippocrate , que je nommerois presque le soleil fait pour éclairer la sphere de la médecine , dans laquelle nous ne devrions nous considérer que comme des astres secondaires , lumineux à la vérité , mais dont les rayons ont besoin d'être réchauffés par cette lumiere antique qui a sçu sans s'affoiblir percer l'obscurité de tant de siècles , & sans laquelle nous ne pouvons guere aujourd'hui nous flatter que de marcher à tâtons & de nous égarer ? C'est ce grand homme qui leur apprendroit à jeter des fondemens solides pour raffermir leurs opinions ; c'est lui qui leur apprendroit à juger sainement de la décadence de la nature ,

türe & à corriger ses écarts ; c'est lui en un mot qui leur enseigneroit à marier la théorie avec une pratique éclairée & réfléchie, fille des vrais talents & non des années, comme le croit le stupide vulgaire. *Je fais grand cas*, dit ce vrai bienfaiteur de l'humanité, *du raisonnement, pourvu qu'il naisse des choses sensibles & démontrées par l'expérience.* Cette union parfaite fait seule & caractérise le véritable médecin ; & ce n'est pas moins s'étourdir sur les devoirs de son état, en dirigeant sa conduite d'après l'appareil imposant d'une théorie éblouissante, qu'en suivant le torrent aveugle d'une ignorante pratique, malheureusement trop commune.

Passiez moi, je vous prie, Monsieur, cette courte digression. Il a fallu céder à la vivacité de ma plume, qui a voulu peindre le desir sincère que j'aurois de voir la vie des hommes confiée à des mains plus salutaires ; j'aurois peut-être dit moins dangereuses, si j'avois parlé de cette nuée de guérisseurs dont la conduite téméraire est presque toujours digne des reproches les plus amers. Mais j'oublie encore que je m'égare malgré moi. Je vous avois promis quelques réflexions que m'a fait naître l'observation curieuse dont le médecin de Châtillon a enrichi votre Journal. Je ne m'écarterai plus de mon sujet ; je le crois d'autant plus in-

intéressant , qu'il pourra prévenir peut-être le danger réel des conséquences pratiques qui suivent naturellement du décollement imaginaire du placenta au terme de neuf mois, auquel M. Jalouset attribue la cause déterminante de l'accouchement. Le double titre qui décore cet auteur auroit pu en imposer à la crédule ignorance des personnes destinées à exercer la partie de l'art la plus utile , mais malheureusement la plus négligée. Je vais m'occuper à les détromper en faisant des vœux pour que le gouvernement , si propice d'ailleurs , s'empresse à prendre les mesures convenables afin d'écarter l'incapacité des matrones , qui dépeuple nos campagnes.

M. Jalouset commence par dire *que son observation donnera lieu aux physiologistes & aux praticiens de faire bien des réflexions.* En prévoyant ce qui lui arrive , il n'imaginoit pas que ces réflexions ne seroient nullement favorables à son système. Il fut appelé avec son pere auprès d'une femme qui avoit eu le matin des douleurs pour accoucher , & qui avoit conservé pendant toute sa grossesse une descente complète de matrice , avec un renversement total du vagin , qu'elle portoit depuis l'âge de quinze ans ; l'utérus , avec l'enfant qu'il renfermoit , étant entièrement hors des levres. Il n'est pas surprenant que ces deux méde-

cins se soient d'abord mépris sur la nature de cette tumeur énorme, *qu'il ne connurent pas au premier examen.* La rareté du fait pouvoit les induire en erreur. Le célèbre Harvey n'en fut pas à l'abri dans une occasion à peu près semblable. Les différentes vicissitudes qu'avoit dû éprouver la femme depuis qu'elle avoit cessé de voir, le volume de la matrice augmenté précisément pendant neuf mois, & suivi à ce terme des douleurs alternativement répétées, la longue persévérance de ces mêmes douleurs entremêlées d'un calme particulier aux femmes en travail, & mille questions d'ailleurs qu'on a coutume de leur faire quand elles réclament notre secours : toutes ces choses, dis-je, avec le sentiment presque infailible du tact qu'ils pouvoient exercer à leur gré, sembloient cependant devoir être suffisantes pour leur assurer l'existence d'un enfant *qu'ils crurent seulement sentir à travers le corps de la matrice & du vagin replié.* Ils pressèrent alors cette tumeur pour la faire rentrer, *espérant que les douleurs en seroient plus expulsives.* Leur espoir étoit fondé, mais bien différent de ce que M. Jalouset nous dit plus bas : *que la matrice est seule active dans l'accouchement.* Ayant cherché inutilement l'orifice de ce viscère ; *enfin, après plus de soixante heures de contractions les plus violentes,* l'accoucheur ap-

perçut de petits poils, *c'étoient des cheveux de l'enfant*, dans une petite ouverture dont les bords étoient durs & calleux : *cette ouverture étoit l'orifice de la matrice* tant désiré, mais trop attendu, dont la dilatation impossible présageant évidemment l'impossibilité de l'accouchement naturel, n'auroit certainement pas permis au médecin, s'il n'eût été ébloui par la nouveauté du prodige, de rester si long-temps tranquille spectateur auprès d'une femme en travail, qui lui demandoit depuis soixante heures, avec les cris de la douleur la plus touchante, un secours absolument nécessaire pour la délivrer, & calmer ses trop longues souffrances. *Méditant sur les ressources qui lui restoient pour conserver la mere, & l'enfant en cas qu'il vécût*, (l'auteur ne fit pas attention que la mauvaise odeur qui partoît de l'orifice du museau ne laissoit aucun doute sur sa mort) *il ne vit de moyen que l'incision du col de la matrice*. Ce moyen étoit le seul praticable, indiqué depuis le commencement du travail, & dont le défaut pouvoit à tout instant avoir des suites funestes. Quoique alors il ne connût aucune circonstance, ni aucune opération semblable, il résolut de terminer l'accouchement ainsi. Cet effort étoit sublime, *illi robur æsque triplex circa pectus erat*, pour oser de lui-même affronter une mer si féconde

en naufrages, & entreprendre un ouvrage aussi périlleux sans avoir consulté tous nos sçavants nautoniers qui lui eussent conseillé le précepte qu'il a si sagement suivi, mais qui n'a été chez lui que le fruit d'une méditation sérieuse. *Cette opération ne lui paroïssoit avoir rien de dangereux. La section de quelques fibres charnues, de quelques vaisseaux, de quelques nerfs oblitérés, calleux & insensibles; ne lui annonçoit aucun accident bien redoutable.* Si plusieurs opérations césariennes ont été faites avec tant de succès, quel danger y avoit-il à craindre de la section de la matrice portée au-delà de la vulve ? Mais j'oublie que l'accoucheur ne pouvoit pas être ramené par des exemples, & qu'il ne s'est déterminé à donner une issue à l'enfant que d'après l'oblitération & l'insensibilité de quelques nerfs, dont les incisions réitérées déterminèrent des contractions assez fortes. *Après une heure & demie de travail ainsi ménagé, & dont la conduite mérite certainement quelque éloge, l'enfant fut expulsé tout-à-coup, mort, mal nourri, & paroissant brisé par le resserrement de l'utérus; il y avoit un relâchement considérable dans tous les ligaments : en touchant les membres on les luxoit : il est probable que les violentes contractions l'avoient fait périr, & l'avoient ainsi disloqué.* On risque bien de s'égarer

quand on ne consulte que ses idées, & qu'on ne prend pas l'observation pour guide. Notre auteur en a fait une triste expérience : & en effet , par quelle espece de probabilité s'est-il décidé à avancer que la mort de l'enfant étoit due aux violentes contractions de l'utérus ? Eh ! Monsieur , la mort nous moissonneroit tous avant de naître , si les efforts de la matrice sur le corps de l'enfant lui étoient aussi pernicieux. La nature , cette mere si intelligente , se feroit-elle méprise au point de confondre la cause de la cessation de notre être avec celle de la naissance ? Les contractions de l'utérus , aidées de celles de toutes les parties voisines , sont bien plus puissantes dans l'état naturel ; le bon & prompt succès de l'accouchement est cependant toujours en raison de leur violence. Combien de fois , obligé de porter moi-même la main dans le corps de ce viscere , ses efforts ne m'ont-ils pas ôté alternativement le sentiment de toutes les deux ? J'en ai toujours néanmoins retiré l'enfant plein de vie , ou mort de toute autre cause connue des moindres élèves. Que pourroient d'ailleurs ces contractions contre un corps rempli d'un fluide élastique , & uniformément comprimé ? Pour atteindre des vérités sensibles , il est bien dangereux de suivre une route aussi incertaine que celle de l'imagination , qui

quelquefois nous fait méconnoître jusqu'à l'évidence même, malgré toute sa clarté. Le médecin de Châtillon n'a pas vu que la mort de l'enfant dépendoit uniquement de son état pathologique annoncé par sa maigreur, auquel il eût dû attribuer le relâchement considérable de tous ses ligaments, qu'il a eu tort de regarder comme l'ouvrage d'un jour, & qui avoit donné lieu à la luxation universelle de tous ses membres, qu'il attribue avec aussi peu de fondement à la violence des contractions.

Les suites de l'accouchement furent heureuses ; &, graces aux louables soins de l'accoucheur, les incisions se cicatriserent de façon qu'il n'a resté qu'une ouverture par où coulent les regles. N'ayant pas voulu s'assujettir à l'usage d'un pessaire, la descente est revenue comme elle étoit. Le moyen proposé pour remédier à cet inconvénient fait l'éloge du médecin. Il est presque le seul, dans ces occasions, dont on doit attendre quelque succès : il paroît néanmoins vraisemblable qu'il eût mal réussi dans celle qui fait le sujet de cette observation. Il eût sans doute été plus gênant que la descente, avec laquelle la femme n'a jamais cessé & ne cesse encore de vaquer aux travaux les plus pénibles de la campagne, & n'eût peut-être produit aucun soulagement. Cette femme portoit cette incommodité depuis

328 RÉFLEX. SUR UNE OPÉRATION.

vingt ans. Une distension de ligaments aussi ancienne pouvoit-elle céder à l'usage d'un pessaire, dont toute la vertu consiste presque à permettre à la nature de reprendre ses premiers droits ? Or, dans ce cas, il y avoit long-temps que l'habitude les avoit tous envahis.

M. Jalouset *croyoit cette observation unique, quand depuis, parcourant différents livres, il en a trouvé plusieurs.* Parmi les trois qu'il rapporte, il en est une dans laquelle l'accoucheur *ayant reconnu la dureté cartilagineuse de l'orifice de l'utérus, y fit plusieurs incisions.* D'après cette conduite, notre observateur prononce sans hésiter, *qu'on ne peut rien en conclure que la hardiesse du chirurgien.* Cette décision n'étoit-elle pas plus hardie ? Pour s'en convaincre, il n'y avoit qu'à consulter un peu mieux les maîtres de l'art, qui tous, semblables à des échos placés les uns près des autres, mais à distances inégales, lui eussent répété que le moyen dont avoit usé l'opérateur, bien loin d'être répréhensible, étoit le seul vraiment indiqué, & le seul praticable.

J'arrive enfin aux conclusions que l'auteur trouve à propos de déduire de son observation : elles ne paroissent pas bien dépendre des prémisses. Il nous annonce par la première *que les blessures de la matrice ne sont pas dangereuses, & que le dé-*

chirement de son corps n'est suivi d'aucun accident. Il y a déjà plusieurs siècles que l'expérience nous l'avoit appris, mais avec des exceptions souvent malheureuses, qui n'auroient pas dû lui permettre de présenter sa proposition d'une manière aussi générale. Du particulier à l'universel la conséquence n'est jamais bonne, sur-tout en médecine. Il nous dit ensuite que son observation prouve que la matrice est seule active dans l'accouchement. L'inconséquence de ses raisons est un peu frappante. Je l'ai vue, continue-t-il, entièrement sortie des grandes lèvres, & dans les violentes douleurs faire des efforts, & pousser en bas comme si elle eût été dans l'hypogastre; cependant il est évident que ni le diaphragme, ni les muscles ne pouvoient pousser la matrice puisqu'elle étoit dehors. Personne ne lui contesterait sûrement l'évidence de ce cas particulier: mais de ce que les efforts des parties qui environnent ce viscère ont été inutiles, parce qu'il avoit abandonné la place assignée par la nature, s'ensuit-il que ces mêmes parties ne puissent rien sur lui toutes les fois qu'il sera à portée de leur action? Voilà le raisonnement de l'auteur: quel est celui qui n'en apperçoit pas le vice? Je pourrois aussi l'accabler de l'autorité de tous les vrais observateurs, qui nous disent que, toutes choses d'ailleurs à peu près égales,

l'accouchement est beaucoup plus lent chez les femmes qui, trop sensibles à la douleur, cherchent à en diminuer le poids, en ôtant aux parties voisines de la matrice la faculté de concourir avec elle à l'expulsion de l'enfant. Ces exemples ne sont pas rares encore chez les jeunes femmes qui accouchent pour la première fois. On les voit souvent mettre en jeu ou suspendre à leur gré l'action de toutes les parties, & augmenter par ce moyen la durée de l'accouchement. Leurs efforts ne sont donc pas inutiles ; ils ne sont donc pas toujours *l'effet d'une convulsion générale, provenant de l'irritabilité exquise de la matrice mise en jeu.*

L'auteur passe ensuite à la cause déterminante de l'accouchement. C'est ici qu'on va voir jusqu'à quel point l'esprit systématique peut nous égarer, dès que nous sommes assez malheureux que de nous y livrer, sur-tout dans la recherche des connoissances pratiques & médicales ; l'imagination s'échauffe, la vérité s'évapore, & de toutes ces vastes combinaisons il ne reste plus qu'un frêle édifice qui menace les jours de tous ceux qui oseront l'approcher. De tous les systèmes que le génie de la médecine a enfantés, celui que je vais combattre est sans doute le moins soutenable, & peut-être le plus dangereux. Vous sentez fort bien, Monsieur, que ce n'est que le danger qui

m'a forcé à prendre la plume : quoique très-sensible , il échapperoit à coup sûr aux foibles regards de l'impéritie de la plupart des personnes destinées à exercer cette branche de l'art de guérir , qui croient indistinctement tout ce qu'elles lisent , & professent aveuglément tout ce qu'elles croient. Les différentes opinions qu'on avoit vues paroître jusqu'ici, ont existé pendant un temps ; il n'y en a eu aucune qui n'ait eu ses partisans ; elles avoient toutes quelque vraisemblance. Quel titre donnerons-nous à celle du jeune médecin de Châtillon ?

Qu'on ne s'imagine pas que je confonde avec toutes ces productions informes , celle que nous avons vue naître avec admiration de cette dispute célèbre qui divisa les grands hommes que nous admirons encore. Le nom seul de son auteur fait assez son éloge.

La cause déterminante de l'accouchement n'est peut-être pas unique ; le placenta, dont l'accroissement se fait dans les premiers mois de la grossesse , me paroît y contribuer essentiellement. Tel est le début du nouveau système : je vais mettre le lecteur à portée d'en juger par lui-même. Dès que les fonctions vitales ne sont plus propres à l'accroissement du sujet , elles travaillent alors à sa destruction ; elles dessèchent & durcissent ce qui est humide & flexible , remplissent les cavités & les tuyaux nécessaires , ferment

tout passage, & menent ainsi à la mort. Le placenta étant comme tous les corps vivants assujetti aux loix de l'économie animale, je présume qu'il est quatre mois & demi à croître, & autant à décroître ; les vaisseaux n'étant susceptibles que d'une certaine extension, déterminée par la nature des principes qui constituent l'embryon. Le temps vient enfin où ils sont développés autant qu'ils peuvent l'être ; dès ce moment ils doivent décroître & s'oblitérer ; & la communication devenant insuffisante pour porter à l'enfant la quantité des sucs nourriciers dont il a besoin, & qu'il consomme, c'est alors que se fait l'accouchement.

Je viens d'exposer la façon de penser de l'auteur sur la cause déterminante de notre origine. On croiroit peut-être qu'il s'est occupé du soin d'en administrer quelques preuves : l'étrange nouveauté de son opinion auroit dû, ce semble, l'y engager. Ce n'est cependant qu'une simple présomption qui paroît l'avoir décidé à mettre au jour un système purement idéal, contraire à la raison, démenti par l'expérience la plus triviale, & suivi de conséquences nécessairement meurtrières.

Ce n'est pas ici le lieu de disputer sur la cause de la destruction naturelle des êtres animés. Quelle qu'elle soit, sur quel fondement l'auteur a-t-il jugé à propos de sou-

mettre le placenta à son empire ? S'imaginoit-il qu'on l'en croiroit sur sa parole ? Il y a long-temps que l'autorité ne fait plus foule. C'est au tribunal de la raison où toutes les opinions sont aujourd'hui discutées, pour passer ensuite dans le creuset de l'expérience. Celle de M. Jalouset pourra-t-elle soutenir cette double épreuve ? Ce n'étoit pas assez de nous dire que le placenta étant un corps vivant, il doit par conséquent être assujetti aux loix de l'économie animale. Si le principe dont il eût fallu faire un théorème se trouve faux, que deviendra le corollaire ? Or il est évident que la vie du placenta n'est qu'une existence précaire dépendante de celle de la femme ; que, dénué de toutes les parties qui sont chez nous le principe du mouvement & l'ame du sentiment, le médecin de Châtillon a eu tort de le classer parmi les corps qui ne tiennent leur vie que d'eux-mêmes, & de l'astreindre aux mêmes loix. Il falloit entrer dans les vues de la nature, qui n'a placé cette masse spongieuse & insensible dans la matrice, que pour recevoir le fluide destiné à la nourriture du fœtus, & proportionner son mouvement à la délicatesse de ses organes. Il falloit admirer son intelligence dans le rapport qu'elle a mis entre l'accroissement du fœtus & celui du placenta, eu égard aux différens termes de la grossesse. Il falloit

fur-tout examiner l'adhérence de ce dernier avec les parois internes de la matrice, le commerce qui s'établit par le moyen de l'un à l'autre, & le danger qui menace la mere & l'enfant, dès que quelque accident vient en troubler l'union. Il falloit enfin combiner toutes ces idées, comparer tous ces rapports, & réunir tous ces rayons lumineux pour arriver au foyer d'où on découvre fans peine la vérité. A la lueur de ce flambeau, l'auteur eût apperçu aisément que le placenta n'ayant qu'une existence empruntée, ce n'étoit pas précisément les loix de l'économie animale qu'il devoit consulter pour connoître sa destination ; qu'étant fait pour porter la nourriture de la mere à l'enfant, il devoit y avoir dans tous les temps une entiere liberté pour communiquer de l'un à l'autre ; que l'accroissement du fœtus devenant beaucoup plus sensible depuis le cinquieme mois jusqu'au terme de l'accouchement, & la nourriture devant par conséquent lui être proportionnée, ce n'étoit pas ce temps qu'il falloit choisir afin de fixer l'époque idéale de l'oblitération chimérique des vaisseaux du placenta.

Pour fournir à cette plus grande dépense, l'enfant acquérant pendant les cinq derniers mois un volume au moins deux fois plus grand que celui qu'il avoit dans les

mois antécédents, il n'est pas douteux que la mere emploie le double de fluides : il faut donc une liberté de communication double. Or comment accorder l'existence de cette plus grande liberté, avec l'affaïssement du placenta ? Le médecin de Châtillon ignorerait-il que l'oblitération des vaisseaux est en raison inverse de la quantité des liqueurs qu'ils charient ? Ne nous dit-il pas d'ailleurs lui-même, que l'extension des vaisseaux du placenta doit être *déterminée par la nature des principes qui constituent l'embryon* ? Or je viens de faire observer que les principes de l'embryon exigent de la part de ces mêmes vaisseaux une extension d'autant plus libre, que le fœtus approche plus du terme de sa sortie. Tel est le triste sort de l'erreur ; c'est ainsi qu'elle n'est jamais conséquente, & se détruit souvent elle-même. L'oblitération & la compaction des vaisseaux du placenta ne sont donc qu'imaginaires.

L'expérience n'est pas plus favorable à ce système que la raison : c'est elle qui apprend à celui qui débute à peine dans la carrière des accouchements, que le placenta, bien loin d'employer quatre mois & demi à croître, & autant à décroître, devient au contraire d'autant plus volumineux, qu'il approche plus du neuvième mois, de façon cependant que son accrois-

fement est beaucoup plus rapide pendant les premiers mois de la grossesse que sur la fin, tandis que celui du fœtus suit une marche touté opposée ; en sorte qu'une proportion dont les extrêmes feroient le volume du placenta au commencement de la grossesse avec celui qu'acquiert l'enfant pendant les premiers mois, & les moyens le volume de l'enfant sur la fin de ce terme avec celui qu'acquiert le placenta pendant ce même temps, pourroit donner une idée du rapport qu'il y a entre l'accroissement du fœtus & celui du placenta, eu égard aux différents mois de la grossesse. Prenez garde, je vous prie, Monsieur, que je ne prétends ni dire ni établir qu'il y a entre tous ces termes une proportion rigoureusement exacte : je ne veux simplement donner qu'une idée & un à-peu-près de la raison qu'il y a entre eux.

L'observateur n'a pas mieux réussi en imaginant qu'il vient un temps où les vaisseaux du placenta commencent à s'oblitérer, & la liberté de communication commence à venir insuffisante pour porter à l'enfant la quantité des sucs nourriciers dont il a besoin. Ce n'est pas en imaginant dans un cabinet, qu'adonné à de vaines spéculations, l'homme & le médecin sur-tout peut se flatter d'atteindre la marche de la nature. *Comment*, dit un auteur célèbre dont j'ai

J'ai déjà parlé, & dont le nom doit être fiché à l'humanité, *se pourroit-il faire qu'à neuf mois le sang de la mere n'eût plus la facilité à se distribuer dans le fœtus ? à ce terme la masse du placenta étant plus grosse, la surface par laquelle il touche la matrice plus étendue, & le nombre des vaisseaux du transport plus grand.* Cette autorité n'est pas suspecte; elle est le fruit d'une pratique éclairée par les talents les plus distingués. Je ne grossirai pas cette Lettre par d'autres citations : à quoi bon y avoir recours pour attester une vérité si généralement reconnue, & qu'une simple présomption n'ébranlera sûrement jamais ? Je puis donc conclure hardiment, que la communication nécessaire pour porter à l'enfant la nourriture dont il a besoin, au lieu de s'affoiblir, acquiert au contraire de jour en jour une liberté toujours plus grande; & que l'accroissement du placenta, pendant les derniers mois de la grossesse, ne reconnoît par conséquent pas les bornes qu'on a voulu lui prescrire.

Suivons encore le génie de l'auteur : toujours livré à lui-même, nous allons le voir sérieusement occupé à nous dire *que les vaisseaux du placenta effacés & oblitérés facilitent son décollement ; que ses bouches se fermant tous les jours, il diminue d'adhérence avec l'utérus jusqu'au moment où il se détache tout-à-fait, & devient un corps*

étranger qui détermine l'accouchement. On peut bien quelquefois, emporté par le feu du génie, avancer des choses que la nature désapprouve ; mais il ne fut jamais permis à un médecin-chirurgien de mettre au jour des propositions aussi dangereuses, & aussi ouvertement démenties par l'expérience. Qui ne sçait pas en effet que l'on voit souvent, après l'accouchement, l'adhésion du placenta à la matrice résister également à l'effort que fait ce viscère en se fronçant, & aux tiraillements que l'accoucheur emploie pour la vaincre, au point que quelquefois le cordon ombilical se rompt, & que le placenta reste dans l'utérus ? Qui ne sçait pas que son adhérence ne peut diminuer dans aucun temps de la grossesse, sans être suivie d'une évacuation de sang proportionnée au décollement ? Pourquoi l'attention de tous les vrais praticiens à prescrire aux femmes qui éprouvent la plus légère perte, un repos imperturbable ? Pourquoi notre empressement à aller chercher les pieds de l'enfant dès que le décollement du placenta donne lieu à une perte trop abondante ? Toutes ces questions dévoilent évidemment la fausseté de la nouvelle opinion. On ne peut y répondre sans affliger l'auteur, s'il est vrai qu'il tienne encore à son système. En mettant sous ses yeux les plus simples opérations de la nature, nous

venons de démontrer combien peu il étoit fondé à nous dire que la séparation entière du placenta est la cause déterminante de l'accouchement; tandis que le moindre degré de désunion sensible met la mere & l'enfant à deux doigts de leur perte. Est-ce en suivant une marche aussi opposée à celle de la nature, que M. Jalouset devoit se flatter de dévoiler ses mysteres? Elle se dérobe aux yeux les plus clairvoyants, & se fait un jeu de tromper ses plus habiles scrutateurs. A quels égarements ne s'expose donc pas celui qui cherche presque à lui donner des loix, & veut l'assujettir à ses caprices? Mais suspendons les réflexions, pour nous borner à faire sentir les suites funestes & inévitables de cette opinion; & sans nous amuser à déplorer le triste sort des femmes qui auroient le malheur de réclamer le secours des ignorants séduits par la fausse vraisemblance du système, cherchons plutôt à prévenir ces dangers. Apprenons-leur qu'entraînées par la nouveauté, qui ne plaît malheureusement que trop, la plupart des personnes destinées à exercer cette partie de l'art, eussent été autorisées, je dis bien plus, eussent dû, guidées par un esprit d'opinion, s'empresse à délivrer la mere aussi-tôt après la sortie de l'enfant. Combien de femmes, hélas! n'auroient-elles pas été les malheureuses victimes de cette détestable ma-

nœuvre ! plusieurs de celles au moins dont le travail eût été long & pénible. Je me plais à imaginer, j'assure même que M. Jalouset ne prévoyoit pas toutes les funestes suites de son système : consacré entièrement au salut de ses semblables, il n'auroit pas porté le poison dans les uns, en cherchant à éclairer les autres.

Vous ne serez pas surpris que l'auteur n'ait pas mieux réussi en nous assignant la cause de la fréquence des fausses-couches au commencement de la grossesse : il paroît l'attribuer à l'accroissement trop prompt du placenta ; ce qui fait qu'il porte le danger de cette cause jusqu'au moment où il cesse de croître. Il parle à la vérité de la surabondance des sucs nourriciers ; mais il ne s'est pas aperçu que dans son opinion, le cinquième mois expiré, l'affaïssement du placenta & l'oblitération de ses vaisseaux devoit nécessairement faire surabonder les sucs nourriciers, ralentir & troubler le cours des liquides, & rendre conséquemment les fausses-couches d'autant plus fréquentes & d'autant plus à craindre, que le terme de l'accouchement seroit plus proche. S'il avoit fait attention que jusqu'au milieu de la grossesse, l'enfant, dont il ne dit pas le mot, ne consommant pas ce que la mère avoit accoutumé de perdre, il se fait chez elle un amas de sucs, d'où naissent toutes les incommo-

dités auxquelles les femmes sont sujettes pour-lors, & d'où naît une pléthore particulière dans la région utérine qui gêne le mouvement des liqueurs, facilite le décollement, & par conséquent les fausses-couches; tandis qu'après le quatrième mois, à mesure que l'enfant grossit, que ses organes se développent, le mouvement circulatoire devient plus libre, les suc cessent de surabonder, l'équilibre des solides avec les fluides se rétablit, & la crainte de l'avortement se dissipe. Telle est la simplicité du mécanisme de la fréquence des fausses-couches au commencement de la grossesse, & de leur rareté sur la fin. Je ne dirai pas que le décollement du placenta, dont l'auteur est partisan, ne contribueroit pas seulement à les favoriser pendant tout le dernier temps, mais qu'il les rendroit encore nécessairement indispensables.

Voilà, Monsieur, les Réflexions que je vous avois annoncées : elles pourront servir d'antidote contre celles de notre auteur. Son observation est curieuse, & paroîtra toujours intéressante : j'en ai admiré le fonds; mais je n'ai pu m'empêcher d'en blâmer les conséquences. Permettez même que j'invite ici l'observateur à ne pas nous priver des faits rares que sa pratique lui fournira. Quoique ennemi de sa nouvelle doctrine, je ne le serai jamais de ses talents : c'est n'est qu'elle

que j'ai eu en vue en écrivant : les personnes de l'art, tant soit peu distinguées, ne s'y feroient certainement pas méprisées ; mais elle auroit pu en imposer à l'impéritie de celles pour qui le faux a les mêmes attraits que le vrai. L'espece n'en est malheureusement pas rare : c'est en faveur de ces dernières que je vous prie de vouloir publier la Lettre que m'a inspirée la lecture du Mémoire dont je rapporte l'extrait. Il seroit à souhaiter qu'on lût avec la même sévérité la plûpart des ouvrages de médecine : on en retireroit plus de fruit, & on ne feroit pas tant de mal.

EXAMEN CRITIQUE

Du Mémoire de M. BERTRANDI, sur les abcès au foie qui se forment à l'occasion des plaies de tête, avec quelques réflexions pratiques sur la saignée ; par M. MORIN, docteur en médecine à Avranches.

SECONDE PARTIE.

Seconde Cause. *Des abcès au foie à la suite des plaies de tête ; reflux de la matiere.*

« Le reflux de la matiere, suivant le chirurgien de Turin, n'arrive pas si constamment, quand même nous admettrions la doctrine de la métastase, pour nous faire

« croire qu'il produit toujours ou qu'il accompagne l'abcès au foie. »

Je crois avoir établi d'une maniere trop convaincante que l'action sympathique pouvoit être une des causes de l'abcès au foie, pour soutenir maintenant que le reflux *de la matiere l'accompagne ou le produise toujours* : ainsi ne serions-nous pas d'opinion contraire sans cette parenthese, dont le sens obscur m'a paru mériter quelque éclaircissement, (*quand même nous admettrions la doctrine de la métastase.*) Ou M. Bertrandi n'admet cette doctrine qu'hypothétiquement dans tous les cas, ou seulement dans la these présente; mais les plus simples *notions anatomiques*, & les observations les plus fréquentes, ne lui permettent pas d'admettre en général cette doctrine que comme hypothese; il ne peut aussi l'admettre d'une maniere positive sans la supposer telle entre toutes les parties, & par conséquent entre le cerveau & le foie.

Les notions anatomiques ! elles nous démontrent une communication intime entre toutes les parties : l'emphyseme universel occasionné par l'air qu'injectent les bouchers sous la peau des animaux qu'ils viennent de massacrer, celui que produit une plaie pénétrante à la poitrine, l'infiltration aqueuse de tout le tissu cellulaire de ceux qu'on force d'avaler coup sur coup une quantité d'eau

prodigieuse (a) ; l'engorgement cedémateux des différentes parties du corps des leucophlegmatiques, dont le gonflement suit la position inclinée des malades ; le passage insensible des corps étrangers d'une partie à un autre ; (j'ai vu extraire de l'épaule d'une jeune fille une aiguille qu'elle avoit avalée il y avoit à peu près six mois) tous ces phénomènes anatomiques ne permettent pas de rejeter cette communication entre toutes les parties, & cette correspondance universelle ne démontre pas moins invinciblement la doctrine de la métastase, soit en général, soit en particulier. A cette démonstration anatomique, qu'il me soit permis d'ajouter cette réflexion de pratique.

Toutes les maladies, sur-tout les maladies aiguës, se terminent toujours par quelque crise. Or qu'est-ce qu'une crise ? sinon l'expulsion d'une matière étrangère qui trouble la nature dans ses opérations, en pervertit les fonctions, & presque toujours tend à la détruire ? Aussi cette nature ingénieuse fait-elle tous ses efforts pour domter, & , si j'ose le dire, naturaliser son ennemi, ou bien enfin l'exclure. Cette expulsion ou crise se fait toujours, nous apprend Hippocrate, plus sûrement à l'endroit du mal même ; mais, que les couloirs destinés à l'évacua-

(a) C'est le genre de supplice dont se servent les Espagnols pour donner la question.

tion de la matiere morbifique ne lui prêtent pas un libre passage, sur le champ elle lui cherche une nouvelle issue.

I^{re} OBSERVAT. Appellé auprès d'une dame âgée d'environ soixante ans, d'un tempérament pituiteux & sanguin, je la trouvai dans un état cruel d'angoisse & de suffocation, se plaignant de chaleur brûlante à l'estomac & à la poitrine. M'étant enquis de ce qui avoit précédé, *elle étoit, me dit-on, sur la fin d'une fluxion de poitrine: pour diminuer l'abondance des crachats, & donner du ressort aux bronches du poumon, on lui faisoit prendre le baume de la Mecque avec la teinture de myrrhe.* Il ne me fut pas difficile alors de deviner la cause des accidents. A ces remedes incendiaires je substituai les béchiques: croyant démêler le poulx des urines, j'y ajoutai les diurétiques rafraîchissants; je fis servir plusieurs remedes. Dès le lendemain la malade se trouve soulagée; plus de chaleur, peu d'angoisse: mais quel fut l'effroi des parents quand ils apperçurent des urines blanches, épaisses, ressemblant plutôt à du pus qu'à des urines; égal sans doute à ma joie d'avoir porté un pronostic vrai, & d'avoir secondé la nature! Je les rassurai donc bientôt en leur disant que c'étoit la crise salutaire que j'attendois; elle le fut en effet, puisqu'elle sauva la vie à madame la malade. Malheureusement les filtres excré-

toires ne sont pas toujours disposés à transférer au dehors la matière morbifique, alors il s'ensuit sur tel ou tel viscère une funeste métastase.

II^e OBS. Une jeune femme s'étant fait passer la gale avec je ne sçais quel onguent, sans avoir apporté aucune préparation, peu de temps après elle se plaint d'une douleur à la région hypochondriaque droite; malgré tous les remèdes qu'elle fit pendant plus de quinze jours, il se forma dans la substance même du foie un dépôt considérable, dont il sortit plus d'une livre de pus (a).

Un garçon, ennuyé de porter depuis longtemps des dartres au visage, s'avisa, pour plaire à une fille à qui il faisoit l'amour, de se le frotter avec des cosmétiques: bientôt, en faisant disparaître les dartres, ces topiques couronnerent la passion de ce jeune amoureux; mais peu après son mariage il est tourmenté de migraines & de vertiges, qui se terminèrent en vraies épilepsies. Ce garçon, qui étoit couvreur, étant surpris d'un accès épileptique, tombe d'un toit fort élevé, & se tue.

Il est inutile de rapporter d'autres observations pour prouver la réalité de la métastase: je me contenterai seulement de ren-

(a) Par bonheur l'inflammation avoit formé adhérence entre le foie & les muscles du bas-ventre; en moins de vingt jours la malade fut entièrement guérie.

voyer ceux qui desirent connoître les effets de cette marche bizarre de la nature , aux observations instructives & surprenantes que nous ont laissées Schenckius , Amatus Lusitanus , Morgagny, Bonnet, Cheneau , Sydenham, Hoffmann , & enfin Bianchi , dans son excellent *Traité des Maladies du Foie*.

Mais s'il est intéressant de voir l'effet de cette marche obscure , il est plus intéressant encore de la prévoir , afin de prévenir des stases si souvent funestes , ouvrir à la nature les voies les plus sûres , & rendre plus méabiles celles qu'elle s'est choisies.

C'est sur-tout dans les anciens qu'on trouve une séméiotique plus exacte & plus fidelle : scrupuleux observateurs de tous les mouvements de la nature , ils en découvoient mieux les ressorts les plus cachés que les modernes, dont l'impatience dérange souvent les desseins par des secours indiscrettement précipités : *Præcipitando ægros non raro in mala lethalia conjicimus*. BARKER.

En attendant trop long-temps la coction de la matiere morbifique, souvent aussi cette matiere se dépravoit , & , mêlée aux autres humeurs, en hâtoit l'altération ; faute aux anciens, quelquefois trop timides , de n'avoir pas suivi cet axiome : *Principiis obsta*. Hoffmann , dans sa Médecine raisonnée , & Barker , dans son Essai sur la conformité de la Médecine ancienne & moderne , sont

ceux, à mon avis, qui nous tracent les meilleurs préceptes; mais il est bien plus facile de montrer l'écueil que de l'éviter. Quel est en effet le médecin assez habile pour avoir toujours tenu cet heureux milieu entre les anciens & les modernes? C'est encore le *rara avis in terris*.

Frappés des méprises si fréquentes & si meurtrières que fait tous les jours le praticien le plus consommé, des hommes de génie ont cherché dans la pulsation des artères à deviner l'action muette & les vues secrètes de la nature. Ils l'ont enfin trouvée dans les différents modes du pouls, qu'ils ont décrits avec une exactitude qui ne paroît minucieuse qu'aux empiriques. C'est en lisant & en méditant leurs ouvrages que cette nature mystérieuse semble se dévoiler : quoique moins brillante, cette nouvelle doctrine n'est pas moins utile à l'art de la santé, & ne fait pas moins d'honneur aux Solano, Fouquet & Bordeu, qu'en fit autrefois à Hervey la découverte ou du moins la démonstration de la circulation du sang. Peut-être s'il avoit mieux connu cette doctrine du pouls, M. Bertrandi n'eût pas regardé celle de la métastase comme une hypothèse, même entre les parties en apparence les moins correspondantes.

Mais voyons les raisons qu'il allègue pour appuyer son opinion.

I^{er}e RAISON. « On a en effet observé
 » que ce viscere (le foie) étoit en suppura-
 » tion à la suite de l'apoplexie, & d'autres
 » maladies de la tête où il n'y avoit ni cause
 » ni signe de purulence. »

En prouvant que ces abcès s'étoient formés primitivement au foie, elles ne confirment que ce que j'ai avancé à l'article de la sympathie.

II^ee RAISON. « L'abcès au foie se trouve
 » le plus souvent sans qu'on s'en apper-
 » çoive : *Licet de eo raro cogitetur.* »

Loin de nier cette vérité, s'il étoit à propos, je l'étaierois encore par des exemples de ces sortes d'abcès formés si sourdement, qu'ils avoient échappé aux recherches des médecins les plus expérimentés; mais ils ne se forment pas d'une manière moins obscure dans le cerveau, dit le commentateur du professeur de Leyde : *An ipsa cerebri vel cerebelli substantia doleat dum malè afficitur, nondum constat experimentis.*

On voit tous les jours périr d'abcès au cerveau des malades ; cinq à six mois après des coups ou des chûtes à la tête, sans signes bien sensibles. Combien en meurt-il à la suite des sievres malignes, de petite-vérole, &c. de dépôts dans ce viscere, sans qu'on les ait même soupçonnés (a) ?

(a) La pratique de M. Huxham m'a paru une

Si M. Bertrandi convient que ces dépôts ont pu s'y former, ainsi que dans le foie, primitivement, la raison qu'il apporte de l'insensibilité de ce dernier viscere, n'est qu'une preuve négative qui ne prouve rien, puisqu'elle peut être retournée à l'égard des autres viscères : s'il nie au contraire qu'ils s'y soient formés primitivement, je conclurai qu'il s'y sont formés par transport d'humeur, ou ce qui revient au même par métastase. Les douleurs céphalalgiques, les convulsions, le délire phrénétique produit par le transport de la bile, ou de toute autre humeur, du foie au cerveau, établissent également que les dépôts au foie, à la suite des plaies de tête, la correspondance entre ces deux viscères ; & démontrent que la doctrine de la métastase, soit en général, soit dans tous les cas particuliers, étant très-possible, produit, non pas toujours, mais quelquefois, à la suite des plaies de tête, des dépôts au foie. Reste donc maintenant à examiner la troisieme cause de ces dépôts, que M. Bertrandi semble adopter exclusivement.

La suite dans le Journal prochain.

des plus sûres pour prévenir ces funestes métastases ; je l'ai suivie avec succès dans toutes les petites-véroles.



LETTRE

De M. LEBLANC, professeur d'anatomie & d'opérations aux écoles royales de chirurgie d'Orléans, de plusieurs Académies, &c. à M. PAUL, docteur en médecine, correspondant de la Société royale des sciences de Montpellier, & associé de l'Académie des sciences & belles-lettres de Marseille; sur les Hernies.

MONSIEUR,

Je viens de lire le *Tableau des principales découvertes dont la chirurgie s'est enrichie depuis l'établissement de l'Académie, jusqu'à l'année 1770*, pour servir à l'*Histoire de la Chirurgie du seizième siècle, & de supplément aux Institutions chirurgicales de M. Heister*, que vous avez fait imprimer à Avignon en 1773.

Je me persuade, Monsieur, que vous recevrez favorablement, par la voie du Journal, des Réflexions qui tendent à éclaircir certains points que j'ai remarqués dans l'analyse que vous faites de quelques Mémoires qui composent votre ouvrage.

Vous dites (a) que des observations paroissent avoir banni pour jamais de la pratique la ligature de l'épiploon.

(a) Page ix de votre Discours préliminaire.

Permettez, Monsieur, que je vous représente que M. Arnaud, dans ses *Mémoires imprimés à Londres en 1768*, dit au contraire, *que l'expérience la mieux fondée lui a fait voir que les cas où il faut se dispenser de la faire sont les plus rares, & qu'il y a toujours plus de sûreté à la faire qu'à la rejeter. Les auteurs anciens & modernes conseillent de réduire l'épiploon, lorsqu'il est sain & en petite quantité. La raison dicte ce précepte ; mais l'observation fait voir qu'il ne faut pas toujours le suivre. Je ne me dispense, ajoute-t-il, de faire la ligature, que dans le cas où il y a une certitude que l'inflammation ou la pourriture s'étendent trop avant dans le ventre, ou que sa substance soit squirrheuse (a).*

Les observations rapportées dans mon *Précis d'opérations* qui vient de paroître (b), m'ont convaincu de cette vérité.

Il est donc des cas, des circonstances où la ligature doit être préférée, & ce sont les plus communs ; il en est d'autres où elle seroit dangereuse, & ce sont les plus rares. Conséquemment on ne doit pas donner pour précepte qu'elle doit être bannie pour jamais de la pratique.

Dans l'analyse que vous faites des *Réflexions de M. Louis sur l'opération de la*

(a) Mém. de Chir. 1768, page 624.

(b) A Paris, chez d'Houry, libraire, 1775.

hernie, vous dites, page 195 de votre seconde Partie, *il y a environ dix-huit ans qu'on proposa à l'Académie de substituer la dilatation de l'anneau, au moyen du doigt ou d'un instrument dilatateur, à la section par l'instrument tranchant. Cette idée ne fut pas favorablement reçue.*

J'ose me flatter cependant, Monsieur, que l'auteur des *Réflexions sur l'opération de la hernie*, est le seul qui n'a pas favorablement reçu cette méthode. Encore pourrai-je lui dire avec le poète :

. . . . *Manet alta mente repostum
Judicium veri spectique injuria falsi.*

Vous dites, Monsieur, (Discours préliminaire, page 39.) *M. Louis a fait des remarques très-importantes sur les points principaux de l'opération de la hernie; il attaque plusieurs erreurs extrêmement accréditées, & donne de nouvelles vues pour la perfection de l'opération, dont il diminue beaucoup les difficultés en simplifiant les procédés.*

Le plus grand praticien (a) du dix-huitième siècle, en fait d'hernies, n'est pas d'accord avec vous sur ce point. Voyez son sentiment sur les *Réflexions de M. Louis sur l'opération de la hernie*, dont vous parlez

(a) M. Arnaud.

354 LETTRE SUR LES HERNIES.

& dont vous faites l'analyse, page 196 de votre seconde Partie.

« Séduit par ce titre spécieux, j'ai cru
 » d'abord y trouver de quoi améliorer le
 » Mémoire que je suis prêt à mettre sous
 » la presse, sur les manuels convenables aux
 » différentes opérations des hernies. Mais,
 » après avoir lu ces Réflexions, après en
 » avoir apprécié la valeur, & en avoir re-
 » connu les vuides, je n'ai pu m'empêcher
 » de m'écrier avec le poëte :

*Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?
 Parturient, &c.*

HOR.

« En effet, qu'y trouve-t-on de plus que
 » des généralités usées, ou des principes
 » sophistiqués ? Pour décider du ton dont
 » se sert M. L. . . . sur une matiere aussi
 » neuve pour lui, il faudroit qu'il eût au
 » moins un petit nombre d'observations.
 » Ses connoissances sont encore trop gé-
 » nérales sur les hernies, pour entrer dans leur
 » détail. On s'abuse toujours quand on juge
 » des particularités par les lieux communs
 » que fournit une expérience trop bornée.
 » Ne parlons jamais en maître sur des ma-
 » tieres que nous ignorons.

*Sumite materiam vestris, qui scribitis, aquam
 Viribus.*

HOR.

« Ne nions jamais les faits que nous ne
 » connoissons point. Examinons-les en se-

« c'est avant de les condamner publique-
 « ment. Si. M. L. . . . eût connu ces précep-
 « tes, il n'auroit pas confondu les hernies
 « libres dans le sac, avec celles qui y sont
 « étranglées. »

Il termine par dire : « Je suis fâché que
 « M. L. . . . m'ait donné occasion de rele-
 « ver ses erreurs ; mais je ne le ferai jamais,
 « quand il me fera voir les miennes d'une
 « maniere plus anatomiquement & plus lo-
 « giquement démontrée (a). »

Vous dites, page 197 de votre seconde
 Partie, en parlant de ma méthode : *On ne
 peut nier que les raisons que lui oppose M.
 Louis ne soient dignes de beaucoup de con-
 sideration, tant par elles-mêmes, que par
 le mérite de celui qui les propose.*

Je pense comme vous, Monsieur, que
 les raisons d'un homme en place, comme
 M. Louis, méritent beaucoup de considé-
 ration ; mais, comparées avec celles du
 plus grand observateur, du plus grand pra-
 ticien en fait de hernies, reconnu enfin par
 les gens de l'art pour le plus sçavant & le
 plus habile dans cette partie, ne semblent-
 elles pas, en quelque sorte, perdre leur
 crédit ? Ce grand homme ne craint pas de
 dire, en parlant des *Réflexions sur l'opéra-
 tion de la hernie*, qu'on n'y trouve que des

(a) *Appendice*, placée à la fin de ses Mémoires
 de Chirurgie.

généralités usées, ou des principes sophistiqués.

Joignez, Monsieur, le sentiment de ce grand praticien, avec celui du sçavant auteur du Journal de Médecine, (Mars 1769,) & je ne doute pas que vous ne soyez désabusé.

« Nos lecteurs ne seront point surpris, » dit M. Roux, quand nous leur annonçons qu'une méthode fondée sur les principes de la plus saine pratique, sur la théorie la plus lumineuse & la plus solide, & dont les succès ont d'ailleurs été constatés par un grand nombre d'observations fournies par différents chirurgiens également éclairés, qui ont abandonné l'ancienne méthode pour l'adopter; ils ne seront pas, dis-je, surpris qu'une telle méthode ait mérité l'approbation de la Faculté de Médecine de Paris, & des Académies de Dijon & de Rouen. »

Si vous consultez le Journal des Sçavants, vous trouverez dans celui de Juin 1769, » Que cette méthode évite au malade plus de la moitié des douleurs; des dangers & des suites fâcheuses de l'opération.... » quelle rend les pansements beaucoup plus doux, beaucoup plus simples; qu'elle accélère considérablement la guérison parfaite de la plaie, &c. Que, malgré tous ces avantages, elle n'a pas enlevé les suf-

« frages de tous les chirurgiens , qu'elle a
 » même effuyé une critique severe dans les
 » *Mém. de l'Acad. de Chir.* M. Leblanc, qui
 » regarde M. Louis, secrétaire de cette Aca-
 » démie, comme le seul auteur de cette cri-
 » tique, lui répond d'un ton très-ferme dans
 » l'ouvrage dont nous venons de rendre
 » compte, & oppose principalement l'expé-
 » rience à tous les raisonnemens qu'on lui
 » fait. Nous n'entrerons dans aucun détail à
 » ce sujet ; il n'y a en effet que l'expérience
 » qui puisse démontrer complètement la
 » bonté de la méthode de M. Leblanc : des
 » opérations faites avec un succès qui ne se
 » démentira point, seront une Réponse à
 » laquelle il n'y a point de Replique. »

Vous dites ensuite : *L'auteur du projet, qu'il a depuis rendu public, prétend éviter la récidive en s'abstenant d'inciser l'anneau.*

Cette méthode ne pouvoit pas être regardée comme un *projet* lorsque je la communiquai à l'Académie ; elle étoit fondée sur une observation constante, justifiée par un grand nombre de faits qui prouvent que la plûpart de ceux qui ont été opérés par cette méthode ne sont plus dans la nécessité de porter le bandage, & sur une saine théorie adoptée par l'Académie même.

Vous ajoutez : *Mais, outre le danger d'offenser l'intestin, supposé exactement étranglé, en faisant agir l'instrument dilatatoire,*

on ne voit pas comment, en forçant le passage qui a donné issue aux parties, il en seroit plus capable dans la suite de s'opposer à leur sortie.

Rien de plus facile cependant, Monsieur, à concevoir. Je crois l'avoir démontré d'une manière sensible dans mon ouvrage, dont on a fait un éloge plus flatteur que je n'osois l'espérer, en le faisant traduire en anglois & en hollandois, & en dernier lieu en allemand, par les soins de M. le baron de van-Swieten.

Toujours persuadé, d'après M. Louis, que cette méthode n'est qu'un projet, vous dites: *Quoi qu'il en soit, l'auteur du projet s'étaye de l'autorité de plusieurs grands chirurgiens qui ont, dit-il, adopté sa méthode, & des succès qu'elle a eus dans ses propres mains.*

Ces mots, *ont dit-il*, semblent faire douter à vos lecteurs, que cette méthode ait été réellement adoptée & pratiquée par de grands chirurgiens. Les observations rapportées dans mon ouvrage, font voir non-seulement la certitude de cette adoption, mais encore les succès qu'elle a eus entre leurs mains.

Je conviens avec vous, Monsieur, que le mérite de M. Louis, & la place qu'il occupe, sont bien faits pour décider votre sentiment contre un chirurgien de province

qui a osé, pour le bien de l'humanité, se mesurer avec lui ; mais l'adoption de cette méthode par de célèbres praticiens, leurs succès rapportés dans mon ouvrage, l'approbation du célèbre M. Morand, celle de la Faculté de Médecine de Paris & des Académies des Sciences de Rouen & de Dijon, devoient vous faire penser différemment ! Comme auteur de l'histoire des progrès & des découvertes d'un art aussi important, vous devez être sans prévention, afin de ne point promulguer l'erreur. Si les réflexions de M. Louis vous ont séduit, si son mérite vous a ébloui & vous a fait juger prématurément, un examen plus réfléchi ne manquera pas de changer votre décision.

Vous continuez & vous dites : *Sur quoi nous remarquerons premièrement, que pour établir la supériorité de cette méthode sur l'ancienne, il seroit nécessaire de produire en sa faveur un grand nombre de faits décisifs ; & en second lieu, qu'elle n'a pas le mérite de la nouveauté.*

Je crois cependant, Monsieur, avoir recueilli dans mon ouvrage un assez grand nombre de faits décisifs qui établissent la supériorité de cette méthode sur l'ancienne. Vous lui reprochez qu'elle n'a pas le mérite de la nouveauté. Vous citez M. Gunz, & vous rapportez l'improbation de Nuck. J'ai vu, comme vous, ce qu'en dit M. Gunz, &

360. LETTRE SUR LES HERNIES.

le sentiment de Nuck, & celui des auteurs qui en ont parlé ; aussi ai je eu soin d'insérer dans ma nouvelle méthode, page 163, §. xj : « Parcourant les auteurs qui ont écrit » sur cette opération, nous avons trouvé, » dans le *Conspectus chirurgiæ* de Juncker, » un passage qui fait sentir qu'on peut dilater l'anneau avec le doigt : *Quandò autem annuli . . . adeo angustati sunt, ut partes prolapsæ per eundem non possint reponi, tunc illi dilatandi sunt. Instituitur talis dilatatio, vel mediante digito, vel novo illo instrumento, Bistouri caché dicto, mediante quo, incisio magna, vel, quod melius videtur, multæ parvulæ in peripheria annuli efficiuntur* (a). »

Vous voyez, Monsieur, par cette citation, que je conviens que les auteurs qui nous ont précédés, ont parlé de la dilatation de l'anneau sans le couper ; mais en ont-ils fait un précepte motivé ? & ont-ils prouvé par la théorie, l'expérience & l'observation, qu'il méritoit la préférence sur l'incision ? C'est ce qu'on ne lit dans aucun. MM. Maret & Hoin confirment cette vérité dans le rapport qu'ils ont fait de cet ouvrage à l'Académie de Dijon. « Il nous paroît, disent ils, qu'avant M. Leblanc aucun auteur n'avoit fait un précepte motivé de

(a) JUNCKER, *Conspectus chir.* Hallæ, 1721 ; Tab. 29, de Herniis ; Lüt. C. D.

» la méthode d'opérer les hernies par dila-
 » tation , ni discuté si elle méritoit la pré-
 » férence sur la méthode usitée par le dé-
 » bridement. Il nous paroît encore qu'il a
 » bien établi , par la théorie & par les faits,
 » que cette préférence lui est due ; & nous
 » déclarons que nous adoptons tous deux
 » sa pratique (a). »

Pour achever de vous convaincre , Mon-
 sieur, je vais rapporter le sentiment des com-
 missaires nommés par l'Académie des Scien-
 ces de Rouen. Après avoir parlé des avan-
 tages que cette méthode a sur l'ancienne ,
 ils disent : « Des avantages aussi considéra-
 » bles , des succès aussi constants & aussi
 » nombreux que ceux qu'allègue M. Leblanc,
 » de concert avec plusieurs chirurgiens très-
 » connus , sont déjà des preuves sans re-
 » plique de l'excellence de son opération ,
 » vis-à-vis même de ceux qui auroient le
 » moins de lumières , ou plus d'humeur &
 » de préjugés contre cette nouveauté. Mais
 » M. Leblanc, praticien éclairé, écrit pour ses
 » pareils ; & c'est en faveur de ceux-ci qu'il
 » ajoute aux preuves tirées de l'expérience,
 » celles qui sont prises de la théorie , tant
 » physiologiques que pathologiques des her-
 » nies. Son érudition y ajoute même l'au-
 » torité des praticiens les plus célèbres , des

(a) Nouvelle Méthode d'opérer les hernies,
 page 227.

» quels non-seulement il appuie sa nouvelle
 » méthode ; mais encore il y ajoute de
 » bonnes réflexions déduites de plusieurs
 » faits de pratique , qui , bien vues & bien
 » analysées , laissent entrevoir l'extension
 » qu'on peut donner à sa méthode , en la
 » mettant en pratique dans plusieurs autres
 » cas où la dilatation paroît en effet préférable
 » aux incisions. Ainsi M. Leblanc ,
 » dans cet ouvrage , enrichit la chirurgie
 » d'une opération nouvelle qui doit avoir
 » des avantages supérieurs à la méthode ordinaire
 » d'opérer les hernies.

» Un travail aussi utile ne peut qu'attirer
 » à M. Leblanc la reconnoissance du public , & les applaudissements des gens de
 » l'art. A Rouen , ce 1^{er} Juillet 1766.
 » Signés LESCHEVIN & DAVID , commissaires (a). »

Je me flatte , Monsieur , que d'après ces réflexions , ces citations , vous conviendrez que le Mémoire de M. Louis , dont vous avez fait l'analyse , vous a induit en erreur ; & qu'en faveur de la vérité & de l'humanité , qui vous sont chers , vous désabuserez vos lecteurs ; par la voie du Journal , des impressions que votre livre leur a données contre ma méthode.

Je suis , &c.

(a) Nouvelle Méthode d'opérer les hernies
 page 235.



OBSERVATION

Sur une tumeur ulcérée à la joue , qui avoit produit deux fistules salivaires du conduit de Sténon ; par M. IMBERT , chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de Paris , résident à l'Hôpital Saint-Louis.

Quàm natura possit !

La nommée Anne Lambert , âgée de trente-sept ans , femme d'Alençon , fleuriste en fleurs artificielles , demeurant rue de Versailles , quartier Saint-Victor , fut attaquée il y a environ quatorze mois d'une tumeur considérable à la joue droite. Elle se fit voir à un chirurgien qui , après l'application de quelques cataplasmes sur cette tumeur , en fit l'ouverture. Il pansa la plaie l'espace de cinq mois ; & pendant ce temps elle prit un caractère qui la fit juger par ce chirurgien , & quelques autres qui la virent , tenir de la nature du cancer : ils en portèrent un très-mauvais pronostic. La malade effrayée & désespérée fut se présenter à l'hôtel-dieu pour y être soignée ; mais l'aspect de la plaie la fit envoyer à l'hôpital Saint-Louis. C'étoit le 22 Août 1774. Elle fut mise salle S. Augustin , dans mon département. M. Bercher , ancien doyen de la Faculté de Médecine de Pa-

ris, pour lors médecin dudit hôpital, & M. Lefevre, premier chirurgien aussi dudit hôpital, virent la malade; &, conduits par l'aspect de sa maladie, ils la jugerent fort grave. Comme elle n'étoit point réglée, on lui ordonna les remèdes propres à rappeler cette évacuation; la plaie fut confiée à mes soins. Les pansements furent des plus simples: ils consistoient en charpie & compresses trempées dans de l'eau de guinauve. Quelques temps après il survint à cette plaie une gangrene, qui comprit & détacha toute la chair fongueuse qui l'accompagnoit. La chute de cette escarre laissa appercevoir deux fistules salivaires, l'une postérieure & supérieure, située sur une des origines du conduit de Sténon, l'autre antérieure & inférieure, placée à l'endroit où ce conduit va percer le muscle buccinateur. Je ne pouvois m'occuper de la cure de ces fistules que quand la plaie seroit cicatrisée, & qu'on n'appercevrait plus que les ouvertures des fistules. Quand les choses furent à ce point, je me comportai à leur égard de la manière suivante.

Vu la situation de la postérieure, je n'hésitai point à y faire une douce compression, avec l'attention que cette compression ne s'étendît pas sur les autres origines du conduit salivaire, ni même sur ce con-

duit : ce moyen me réussit très-bien, & la fistule fut guérie en assez peu de temps.

Il ne restoit plus que celle qui étoit antérieure, & qui rendoit beaucoup de salive, sur-tout quand la malade mangeoit. Le lieu où elle se trouvoit excluait toute espece de compression ; cependant je tentai celle que M. Maisson-Neuve a employée, rapportée par M. Louis dans le troisième volume *in-4^o*, des *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, c'est-à-dire celle qui se fait, non sur l'ouverture de la fistule, mais sur l'endroit sain du conduit qui se rencontre entre la glande & l'ouverture, & je n'en eus aucun succès. A la vérité je ne continuai pas fort long-temps, de peur que la salive retenue dans les conduits qui partent de la glande, & particulièrement dans celui qui étoit le siège de la première fistule, ne la fît rouvrir. Alors je voulus employer le moyen que M. De Roi a le premier mis en usage, & qui se trouve dans les Observations de Saviard, c'est-à-dire faire une fistule interne ; mais la malade refusa de s'y soumettre, & sortit de la maison. Je ne la perdis point de vue. J'avois observé que l'endroit de la membrane interne de la bouche, qui faisoit le fond de cette fistule, étoit très-mince ; j'imaginai qu'en employant quelques moyens qui s'opposeroient à l'écoulement de la salive

366 TUM. ULCÉRÉE À LA JOUE.

& la retiendroient dans la plaie, son séjour pourroit déterminer une inflammation qui procureroit l'ouverture de cette membrane interne, & formeroit ainsi une nouvelle route à la salive qui permettroit la cicatrice de l'ouverture externe. En conséquence je touchai les bords de la fistule avec la pierre infernale, pour les rendre plus propres à la réunion; ensuite j'appliquai dessus l'emplâtre dont Roonhuis dit s'être servi avec succès, composé avec la résine de pin & l'huile de mastic. Tous ces moyens n'empêcherent pas l'écoulement de la salive par la plaie; mais enfin, soit que la salive gênée & retenue ait produit ce que j'attendois, soit que la membrane interne se soit ouverte par une autre cause, elle cessa de couler, & il se forma sur l'ouverture externe une petite croûte dont je respectai la présence: je prescrivis à la malade de ne rien faire de tout ce qui pourroit la détacher; de continuer toujours à ne vivre que d'aliments qui n'ont pas besoin du secours de la mastication; de ne point appliquer ni eau ni corps gras sur cette croûte, que je voulois toujours maintenir dans un état de sécheresse; &, soit qu'elle fût couchée ou debout, de se tenir toujours la tête penchée sur le côté opposé à la plaie. Cette marche a été suivie du succès le plus heureux. Il y a en-

viron quatre mois que la croûte est tombée, & a laissé une cicatrice très-solide qui constate la cure parfaite de cette maladie.

On observera aussi que depuis qu'elle est délivrée de cette maladie, ses regles se sont rétablies, & qu'elle jouit de la santé la plus parfaite.

Cette observation montre combien on doit compter sur l'ouverture de la membrane interne dans le cas où la fistule se trouve placée de façon à la permettre. Car il n'est point douteux que, si cette malade eût voulu se soumettre à ce que je la lui fis, sa guérison eût été beaucoup plus prompte.

OBSERVATION

Sur une plaie d'arme à feu; par M. BAILLARD, maître en chirurgie à Nérondes Berri-Bourbonnois.

Le 25 Mars 1774, le nommé Marcel, domestique de M. Louis, curé d'Ygnole, près Nérondes, étant à la chasse, son fusil lui creva dans la main gauche : une bonne partie de la charge passa à travers la main, & tomba à ses pieds; une partie de l'arme fut emportée d'un côté, & le reste de l'autre. Cet homme éprouva une secousse si violente, qu'à peine il se ressouvenoit d'avoir

ressenti la moindre douleur au moment de l'accident.

Les anatomistes voient par ce court exposé combien de parties respectables devoient être lésées. En effet, les téguments de la main furent emportés en entier, les tendons fléchisseurs & extenseurs de l'*index* & du *medius* brisés, & emportés en partie; l'aponévrose palmaire fut en grande partie détruite, de même que l'arcade produite par l'artere cubitale, les nerfs, &c. Les muscles inter-osseux furent fort endommagés; le second & le troisième os de la seconde rangée du carpe luxés, leurs ligaments détruits; l'os du métacarpe avec lequel s'articule l'*index*, de même que le suivant qui soutient le *medius*, fracturés dans leur partie moyenne; les ligaments articulaires de ces derniers détruits; enfin les doigts annulaire & auriculaire ou petit, fort écartés des autres.

D'après ce qu'on vient de voir, il est facile de juger de la nature d'une telle plaie, & difficile de se représenter au premier instant toutes les indications qu'on a à remplir, puisque des parties de toute espèce se trouvent emportées, brisées, contuses, pour ne pas dire écrasées, & qu'en général ces sortes de blessures sont plus à craindre que toute autre. Les chirurgiens d'armées principalement en connoissent l'importance, sçachant

ſçachant par expérience qu'elles ſont ſuivies d'une foule d'accidents qu'on ne peut pas toujours prévenir.

A l'infpection d'une pareille plaie, ma première intention fut de faire l'amputation du poignet ; mais le malade ſ'y oppoſa ſi opiniâtrément, que je fus obligé d'y renoncer ; il me dit qu'il aimoit mieux ſupporter toutes les incifions & tous les panſemens que je jugerois à propos pour pouvoir lui conſerver la main. Ayant fait quelques réflexions, je me rappelai que de célèbres praticiens, entr'autres M. Faure (a), d'après leurs propres obſervations, avoient conſeillé de temporifer en pareil cas ; lorsqu'il n'y avoit pas d'accidents qui demandâſſent l'amputation ſur le champ, & cela à cauſe des ébranlemens & des changemens ſubits qui ſe ſont faits dans la machine animale à l'inſtant du coup ; ſouvent même il y a des riſques à faire une opération très-douloureuſe pour le malade, laborieuſe & cruelle pour l'opérateur ; d'ailleurs le but de la chirurgie eſt de conſerver, & non de détruire.

Après ce raifonnement, je me décidai donc à panſer ſimplement la plaie avec de la charpie brute, trempée dans du vin tiede, dans l'intention de ranimer les petits vaiſſeaux qui n'étoient pas totalement détruits,

(a) Mém. de l'Acad. de Chirurg. Tome VIII ; in-12, page 3.

& à qui il restoit encore quelque peu de vie. Par dessus la charpie, j'appliquai des compresses trempées aussi dans le vin tiède, le tout soutenu par une bande, &c. Cet appareil resta ainsi appliqué quarante-huit heures sans y rien changer : pendant ce temps le malade souffrit médiocrement ; la fièvre fut peu considérable ; le bras enfla un peu. Mon dessein étoit, en différant la levée de l'appareil, de laisser établir tranquillement la suppuration ; car on a remarqué que les pansements fréquents, plutôt que de la favoriser, la retardent au contraire.

La plaie mise à découvert ne présenta rien d'extraordinaire ; les bords étoient légèrement enflammés, le centre étoit noir, & le total de la partie fort gonflé. J'appliquai encore de la charpie brute trempée dans le vin tiède, & par dessus le cataplasme de *mica panis*. Six heures après ce pansement, le malade fut pris d'une fièvre violente, que je regardai comme fièvre préparente du pus. Le lendemain à la levée de l'appareil, je trouvai une grande quantité de pus louable ; la circonférence de l'escarre commençoit à rougir. Au troisième pansement, quatrième jour de la maladie, la suppuration fut très-bien établie ; je pansai alors avec un digestif ordinaire, animé avec l'eau-de-vie camphrée. Le 3 Avril, dixième de la maladie, l'escarre tomba pres-

que en entier. J'apperçus alors les extrémités des tendons fléchisseurs des doigts *index* & *médius* ; je les coupai, & appliquai dessus un petit plumaceau imbibé d'essence de térébenthine : l'exfoliation s'en fit aisément. Le pansement fut réitéré deux fois par jour jusqu'au 15 Avril, vingt-deuxieme de la maladie, sans accidents ; les choses sembloient même bien aller, lorsque tout-à-coup la suppuration diminua, sans qu'il m'ait été possible d'en pénétrer la cause ; le bras enfla, devint douloureux, s'enflamma. Je repris le cataplasme ci-dessus, que j'avois supprimé depuis que la suppuration étoit bien établie ; je mis de nouveau le malade à une diete severe. Deux jours après, le vingt-quatrieme de la maladie, j'apperçus en levant l'appareil, qu'il se faisoit un léger écoulement de pus très-fluide par la gaine du tendon extenseur de l'*index*, sur le carpe. Je portai un stylet dans cette gaine ; je sentis, environ à un pouce de profondeur, une espèce de vuide ; j'employai le lendemain une injection légèrement détersive, qui fut long-temps continuée. Le 21 Avril, vingt-huitieme de la maladie, soit par la disposition du sujet, soit par l'usage de cette injection, il s'écoula une grande quantité de pus par la gaine ; alors le bras commença à désenfler, la douleur & la rougeur à diminuer. J'entretins cet écoulement par cette

voie assez de temps pour que la nature se débarrassât de tout ce qui pouvoit être dans cet endroit. La plaie devint peu à peu vermeille ; je vis les petits bourgeons charnus s'élever du fond ; s'unir entr'eux , & avancer la cicatrisation. Les choses continuèrent d'aller bien jusqu'au 29 Avril, trente-fixieme de la maladie ; temps auquel la plaie se gonfla , devint livide , ce qui me fit craindre la gangrene ; en conséquence j'eus recours au styrax , au quinquina , à l'eau-de-vie camphrée , &c. &c. Je fis tremper la main & l'avant-bras dans la lessive de cendres de bois neuf, matin & soir , pendant une demi-heure. Ce dernier pansement fut continué jusqu'au 12 Mai , quarante-neuvieme de la maladie ; pour-lors les choses furent dans le meilleur état , la plaie ne fut pansée qu'une fois par jour avec de la charpie sèche & mollette , & fut parfaitement cicatrisée le 7 Juin , soixante-quinzieme de la maladie.

On voit que, par les précautions que j'ai prises , je suis parvenu à conserver à cet homme le ponce , le doigt annulaire & le petit doigt , enfin tout le poignet ; de sorte qu'il peut faire toute sorte de mouvements , au point qu'il panse un cheval , beche , & fait plusieurs autres exercices relatifs à son état. Tant il est vrai que souvent on se décide trop promptement à faire certaines

opérations, dont les malades se trouvent affranchis, lorsqu'au préalable on emploie des moyens curatifs doux, tels que ceux dont je me suis servi ! On seroit exposé à tomber dans des erreurs funestes, si on suivoit à la lettre ce que dit M. Boucher dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, où il semble prouver le contraire de ce que dit M. Faure : mais on voit que l'évidence vient à l'appui de ce dernier. Ce cas-ci me rappelle une observation rapportée par M. Ferrand, professeur & démonstrateur au college de chirurgie ; elle ne differe de la mienne que par la cause qui produisit la maladie. Il s'agit d'un homme qui eut la main prise sous un corps d'un poids énorme ; elle fut pour ainsi dire écrasée. M. Ferrand avoue qu'à l'aspect de la blessure, il ne sçavoit quel parti prendre : il la pansa, dit-il, simplement avec du vin tiède, & se retira chez lui pour réfléchir sur ce qu'il avoit à faire. Curieux de sçavoir ce que feroit la nature, il se détermina à continuer le même pansement ; il eut la satisfaction, avec le temps & la patience, de guérir cette grave plaie, de façon que son malade fut dans le même état que le mien.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A O U S T 1775.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du jour.	A 2 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	16	22 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28
2	16 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	17	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
3	17 $\frac{1}{4}$	22	16 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$
4	16	21 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
5	15	22	16	28	27 11 $\frac{1}{4}$	28
6	13 $\frac{1}{2}$	20	15 $\frac{1}{2}$	28	28	28 $\frac{1}{2}$
7	15	17 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 1
8	13 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	15	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
9	15	17 $\frac{1}{2}$	13	28 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
10	12 $\frac{1}{2}$	18	13 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
11	13	20 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
12	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1
13	14 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
14	14	19	15 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2
15	13	20 $\frac{1}{2}$	15	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
16	14 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
17	14 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
18	14	23 $\frac{3}{4}$	18 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2	28 1
19	17	23	17 $\frac{1}{4}$	28	28	28 $\frac{1}{2}$
20	12 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1
21	14 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
22	16	20 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
23	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	16	28 2	28 2	28 2
24	16	22 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
25	14	23	15	28 $\frac{3}{4}$	28	27 11 $\frac{3}{4}$
26	16	21	14	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
27	12	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28	28 $\frac{1}{4}$
28	12 $\frac{1}{4}$	20	16 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28	28
29	16	19 $\frac{1}{4}$	16	28	28	28
30	14	19 $\frac{1}{2}$	15	28	28	28
31	12	17 $\frac{1}{4}$	13	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	N. couv. pl.	O. nuages.	Nuages.
2	S-S-O. nuag.	S-O. nuages.	Beau.
3	S-O. nuages.	S-S-O. n. écl. tonnerre. pl.	Nuages.
4	O-S-O. nuag.	S-O. nuag. pl.	Nuages.
5	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
6	O. nuages.	O. n. pet. pl.	Nuages.
7	O-S-O. nuag.	S-O. écl. t. pl.	Nuages.
8	O. couvert.	O. couv. pl.	Nuages.
9	O. pl. couv.	O. pet. pluie.	Nuages.
10	O. nuages.	O. nuag. pet. pluie.	Beau.
11	S-O. nuages.	S-O. pet. pl. n.	Couvert.
12	N-O. couv. n.	O. nuages.	Nuages.
13	O. c. nuages.	O. nuages.	Nuages.
14	N. b. nuag.	N. nuages.	Nuages.
15	N. couv. nuag.	N. nuag. écl.	Nuages.
16	N-N-O. nuag.	N. nuages.	Nuages.
17	S-O. nuages.	O. nuages.	Beau.
18	N-E. beau.	S-E. beau.	Beau.
19	E. nuages.	E. nuag. c.	Couvert.
20	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
21	S. nuages.	S. nuages.	Beau.
22	S-O. c. pluie.	O-N-O. nuag.	Beau.
23	N-O. beau.	N. nuages.	Nuages.
24	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
25	N. couvert.	N. nuag. écl. tonn. pluie.	Nuages.
26	O. nuages.	O. nuag. pl.	Couvert.
27	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
28	S-S-O. nuag.	S-O. nuages.	Couv. Pl.
29	O. nuages.	S-O. nuag. pl.	Couvert.
30	O. b. nuag.	O. nuages.	Beau.
31	S. couv. pl.	S-O. pl. écl. t.	Beau.

376 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $23 \frac{3}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau ; & la moindre chaleur de 12 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $11 \frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $2 \frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces $10 \frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $4 \frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.

1 fois du N-E.

1 fois de l'E.

1 fois du S-E.

2 fois du S.

3 fois du S-S-O.

10 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

14 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

2 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 14 jours, beau.

29 jours, des nuages.

12 jours, couvert.

15 jours, de la pluie.

5 jours, des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Août 1775.

Les maladies éruptives qu'on avoit observées pendant le mois dernier n'ont pas paru diminuer pendant celui-ci. On a continué aussi à observer quelques coqueluches.

On a commencé vers la fin du mois à observer quelques fièvres intermittentes, la plupart avec

le type de double-tierce. On a vu aussi des points de côté entretenus par la saburre des premières voies, qui ont cédé aux évacuations que la nature a procurées, ou que l'art a excitées.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois Juillet 1775 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps a été souvent à la pluie ce mois : l'on a entendu souvent le tonnerre gronder : il est tombé de la grêle à diverses reprises, mais pas assez abondamment pour nuire à nos moissons.

Quoique le mercure dans le barometre ait été, presque tout le mois, observé au-dessous du terme de 28 pouces, il ne s'en est gueres éloigné.

Le vent a été constamment sud. Il faut en excepter cinq à six jours au milieu du mois.

La température de l'air a été telle, que, du 1^{er} au 20, la liqueur du thermometre s'est à peine portée au terme de 18 degrés. Du 21 au 29, elle a été observée journellement à la hauteur de 20 degrés. Le 22, elle a été portée à celle de 22 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 22 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 10 degrés. La différence entre ces deux termes est de 12 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 5 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

2 fois du Nord vers l'Est.

378 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

3 fois de l'Est.

6 fois du Sud vers l'Est.

11 fois du Sud.

13 fois du Sud vers l'Ouest.

5 fois de l'Ouest.

5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 26 jours de temps couvert ou nuageux.

20 jours de pluie.

6 jours de tonnerre.

3 jours des éclairs.

4 jours de la grêle.

Les hygrometres ont marqué une humidité légère pendant les deux premiers tiers du mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Juillet 1775.

Nous avons eu, ce mois, peu de personnes travaillées de maladies aiguës, sur-tout dans les vingt premiers jours. On ne voyoit gueres que des fièvres tierces, qui étoient toujours assez communes, & qui devenoient moins traitables, à mesure qu'on s'éloignoit du solstice. La récurrence a été fréquente, l'usage prématuré du quinquina y a souvent influé; mais l'instabilité du temps y a eu aussi beaucoup de part, ainsi qu'à la récurrence d'autres maladies: l'enflure des extrémités inférieures en étoit assez ordinairement la suite.

Il y a eu quelques personnes dans le peuple^e attaquées de la fièvre continue-putride, avec des exacerbations plus violentes de deux jours l'un: la constipation avoit lieu dans les uns, & d'autres étoient molestés par la diarrhée. Cette maladie étoit dangereuse & opiniâtre: la poitrine, ainsi que la tête, y étoit souvent intéressée.

J'ai vu quelques enfants dans le cas de la fièvre rouge, avec de l'inflammation au voile du palais & à la gorge, mais sans malignité.

LIVRES NOUVEAUX.

Recherches sur les Maladies chroniques, leurs rapports avec les maladies aiguës, leurs périodes, leur nature, & sur la manière dont on les traite aux eaux minérales de Bares, & des autres sources de l'Aquitaine; par messire *Antoine de Boreu*, conseiller d'Etat, ancien médecin du Bearn, des eaux de cette province & de celles du Bigorre; M. *Thiophile de Boreu*, médecin de Paris, ci-devant inspecteur de ces eaux; M. *François de Boreu*, aujourd'hui inspecteur de ces mêmes eaux, & médecin du roi à Bares. Tome 1^{er}, contenant la théorie générale des maladies & l'analyse médicinale du sang. A Paris, chez *Ruault*. 1785. In-8°.

Je m'occuperai le plutôt qu'il me sera possible de cet ouvrage curieux & piquant.

Les Monstres ou les Ecart de la nature; par M. *Regnault*. A Paris, chez l'auteur, rue Croix-des-Petits-Champs. 1775. In-fol. papier d'Hollande.

J'ai annoncé dans le Journal du mois d'Avril dernier le Prospectus de cet ouvrage dont on vient de distribuer les deux premiers cahiers; il m'a paru que l'exécution répondoit parfaitement à l'idée que j'en ai donnée pour-lors à mes lecteurs. Les figures qu'on trouve dans ces deux premiers cahiers sont celles, 1° d'un enfant monope, à côté de laquelle on voit dans une figure particulière la disposition des os de son extrémité inférieure; 2° d'un cochon d'Inde à deux corps; 3° d'un poulain cyclope; 4° d'un enfant double; 5° d'un poulet à quatre pattes; 6° d'un chat à deux têtes; 7° d'un lapin tripede; 8° d'un en-

fant à deux têtes; 9° d'un chien à trois croupes; 10° d'un veau à double tête; 11° d'un enfant semi-acéphale ou sans cerveau; 12° d'un chien dont les yeux, le nez ni les levres ne sont point apparentes, & dans lequel on n'apperçoit que les deux oreilles qui occupent la place où doit naturellement être la gueule; 13° d'un chat cyclope qui n'a point de nez; 14° d'un rat dont les quatre dents incisives sont prolongées d'une manière monstrueuse; 15° d'un enfant double à trois bras & à quatre mains; 16° d'un pigeon à deux têtes; 17° d'un porc double; 18° d'un mouton à quatre cornes; 19° d'un enfant double; 20° enfin celle du squelette du même enfant.

Exposition anatomique des organes des sens, jointe à la Névrologie entière du corps humain, & conjecture sur l'électricité animale, avec des planches imprimées en couleurs naturelles, suivant le nouvel art; par M. *Dagothy* pere, anatomiste pensionné du Roi; avec cette épigraphe:

Ignescit ollis vigor & caelestis origo. VIRGIL.

A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Honoré, vis-à-vis les Peres de l'Oratoire; chez *Demonville*, imprimeur-libraire; & au bureau royal de correspondance générale, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur. 1775. In-fol.

Cette nouvelle production du sieur *Dagothy* ne le cede pas aux précédentes: on y trouve huit planches en couleur qui présentent différentes coupes du cerveau, l'origine de tous les nerfs; les différents organes des sens dans le plus grand détail, & la distribution des nerfs dans toutes les parties du corps.

Nouvelle Table des articles contenus dans les volumes de l'Académie royale des Sciences de Paris, depuis 1666 jusqu'en 1770, dans ceux des

Arts & métiers, publiés par cette Académie, & dans la Collection académique; par M. l'abbé *Rozier*, chevalier de l'église de Lyon, de l'Académie royale des sciences, beaux-arts & belles-lettres de la même ville, &c. Tomes II & III. A Paris, chez *Ruault*. 1775. In-4^o.

Le second volume de ces Tables contient depuis la lettre *E*, jusqu'à la lettre *L* inclusivement; & le troisieme volume depuis la lettre *M*, jusqu'à la lettre *S*.

Dictionnaire raisonné universel d'Histoire naturelle, contenant l'histoire des animaux, des végétaux & des minéraux, & celle des corps célestes, des météores & des autres principaux phénomènes de la nature, avec l'histoire & la description des drogues simples tirées des trois regnes, & le détail de leurs usages dans la médecine, dans l'économie domestique & champêtre, & dans les arts & métiers: plus une Table concordante des noms latins, & le renvoi aux objets mentionnés dans cet ouvrage; par M. *Valmont de Bomare*, démonstrateur d'histoire naturelle, avoué du gouvernement, &c. nouvelle édition, revue & considérablement augmentée par l'auteur. A Paris, chez *Brunet*. 1775. In-4^o 6 vol. In-8^o 9 volumes. Et à Lyon, chez *Jean-Marie Bruyset*, petit in-8^o, 9 vol.

Deux éditions très-considérables épuisées en dix ans de temps; un grand nombre de contrefaçons, des traductions en différentes langues de l'Europe; divers sçavants qui n'ont pas dédaigné de joindre leurs observations à celles de l'auteur, font mieux l'éloge de cet ouvrage, que tout ce que je pourrois en dire. J'ajouterai seulement que cette nouvelle édition est considérablement augmentée; qu'outre plusieurs articles nouveaux, on y trouve des additions nombreuses faites aux articles des éditions précédentes.

Catéchisme sur l'art des Accouchemens pour les sages-femmes de la campagne, fait par l'ordre & aux dépens du Gouvernement; par M. *Augier Dufot*, docteur en médecine, pensionnaire du roi & de la ville de Soissons, professeur de l'art des accouchemens, médecin de la généralité pour les maladies épidémiques, & du dépôt des remèdes gratuits, &c. A Soissons; & à Paris, chez *Didot le Jeune*, & *Ruault*. 1775. In-12.

Il seroit impossible de rien ajouter à la précision, à la clarté & à la sagesse des leçons que M. *Dufot* donne aux sages-femmes dans ce Catéchisme, qui ne sçauroit être trop répandu.

Réflexions sur le danger des inhumations précipitées, & sur les abus des inhumations dans les églises, suivies d'observations sur les plantations d'arbres dans les cimetières; par M. *Pierre-Toussaint Navier*, docteur en médecine, conseiller-médecin du roi pour les maladies épidémiques dans la province de Champagne, &c. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez *Morin*. 1775. In-12.

Ces Réflexions qui avoient été lues à l'Académie de Châlons-sur-Marne, le Mercredi 7 Janvier 1767, ne pouvoient paroître dans une circonstance plus favorable. Un prélat également distingué par ses lumières & par le zèle avec lequel il veille à la conservation & au bonheur du troupeau qui lui est confié, vient de faire revivre les saints canons pour interdire les inhumations dans les églises. Un si bel exemple excitera sans doute la sollicitude du corps des pasteurs, & nous verrons enfin lever les obstacles qui se sont opposés jusqu'ici à l'exécution de l'arrêt que le parlement rendit le 21 Mai 1765, pour défendre d'inhumer dans les églises, & pour la translation des cimetières hors la ville.

Specimen medico-practicum febrem remittentem

continuum biliosâ-putridam, anno 1772 Antuerpiâ, & per plures Belgii ac Europæ civitates epidemico impetu grassatam, exhibens; prolegomenis, agrôtorum quorundam enarrationibus, epilogo, variisque notis, observationibus ac monitis physicomedicis adaptum, locupletatum, lustratum; authore Petro van Elsacker, apud Antuerpienses, medicinæ licentiatto practico; c'est-à-dire: Essai de Médecine pratique sur une fièvre bilieuse putride qui a régné en 1772 à Anvers, & dans plusieurs autres villes de l'Europe; augmenté, enrichi & éclairci par des prolégomenes, les histoires de quelques malades, un épilogue, différentes notes, des observations & des avis de pratique; par M. P. van Elsacker, licencié en médecine, exerçant à Anvers. A Anvers, chez Grangé; & à Paris, chez Vincent. 1774. In-8°.

Je ferai connoître particulièrement cet ouvrage dans quelqu'un des Journaux suivans.

Lupulogie, ou Traité des Tumeurs connues sous le nom de Loupes, avec des détails sur les effets & la maniere d'agir des caustiques; des recherches sur le ganglion, le goître, les tumeurs enkystées des paupieres, la ranule, l'hydropisie de la moëlle épiniere; & des réflexions sur les moyens de perfectionner l'art de guérir; par M. Girard, docteur en médecine, &c. A Londres; & se trouve à Paris, chez Ruault. 1775. In-12, prix relié 3 liv.

Beauté de la Nature, ou la Fleurimanie raisonnée, concernant l'art de cultiver les œillets, ainsi que les fleurs du premier & du second ordre, servant d'ornement pour les parterres; avec une Dissertation sur les arbrisseaux choisis: fondé sur une longue expérience. A Paris, chez Didot. 1775. In-12, prix 2 liv. broché.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Précis d'Opérations de Chirurgie.</i> Par M. Leblanc, chir.	Page 291
<i>Observation sur des tumeurs enkystées rendues par les selles.</i> Par M. Vivarès, méd.	310
<i>Lettre de M. de Coma de Castro, médecin, à M. Duplan, méd. sur l'Usage du Cautere dans la Phthisie.</i>	314
<i>Examen critique d'un Mémoire de M. Bertrandi, sur les abcès au foie.</i> Par M. Morin, méd. Seconde Partie.	342
<i>Lettre de M. Leblanc, chirurg. à M. Paul, méd. sur les Hernies.</i>	351
<i>Observation sur une tumeur ulcérée à la joue.</i> Par M. Imbert, chir.	363
<i>Observation sur une plaie d'arme à feu.</i> Par M. Baillard, chirurgien.	367
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Août 1775.</i>	374
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1775.</i>	376
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juillet 1775.</i> Par M. Boucher, médecin.	377
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juillet 1775.</i> Par le même.	378
<i>Livres nouveaux.</i>	379

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre 1775. A Paris, ce 24 Septembre 1775.

[Signé] POISSONNIER DESFERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. *Bagl.*

NOVEMBRE 1775.

TOME XLIV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1775.

EXTRAIT.

Lupulologie, ou Traité des tumeurs connues sous le nom de Loupes; avec des détails sur les effets & sur la manière d'agir des caustiques; des recherches sur le ganglion, le goître, les tumeurs enkystées des paupières, la ranule, l'hydropisie de la moëlle épinière, & des réflexions sur les moyens de perfectionner l'art de guérir; par M. GIRARD, docteur en médecine, correspondant de la Société royale des Sciences de Montpellier, conseiller-médecin ordinaire du Roi, intendant des eaux minérales de Bagnols & de Saint-Laurent; avec cette épigraphe:

Tum manu, tum mente. (HIPP. de priscâ Medicinâ.)

*A Londres; & se trouve à Paris, chez Ruault.
1775. In-12.*

IL n'y a pas de petits maux dans la vie; ceux qui paroissent les plus légers au premier coup d'œil, ou à l'œil vulgaire, ne le sont pas toujours pour le physicien éclairé.

qui a réfléchi sur la nature de l'homme, sur les loix de l'économie animale, sur les principes de l'existence, de la vie, de la santé, & les causes qui peuvent déranger ces principes & détruire l'individu. L'observateur instruit, en examinant les choses de plus près, en suivant les affections en apparence les moins graves, ne les voit que trop fréquemment dégénérer, avoir les suites les plus dangereuses, conduire même au tombeau.

C'est principalement cette considération qui a engagé l'auteur de l'ouvrage que nous analysons, à examiner les caractères & le traitement de quelques maladies extérieures assez mal connues, & en particulier des tumeurs qui le sont sous le nom de loupes. Cette matière, sur laquelle les anciens & les modernes n'ont rien écrit de satisfaisant, a mérité l'attention des maîtres de l'art, qui ont pensé avec raison que, si un pareil sujet étoit convenablement discuté & suffisamment éclairci, non-seulement il pourroit procurer par lui-même de nouvelles richesses à la chirurgie, mais encore influencer sur la pratique de toute cette branche si importante de l'art de guérir.

L'auteur de la Lupiologie s'est proposé d'examiner tout ce qui concerne la doctrine des loupes dans le plus grand détail. Pour procéder avec ordre, il a divisé son ouvrage en trois Parties. La première renferme la

théorie des loupes, la nature & les caracteres essentiels de ces tumeurs, leurs différences, leur siege, la mécanique de leur formation, leurs causes, leurs phénomènes, les accidents qu'elles peuvent produire, & le jugement qu'on en doit porter. Il considère dans la seconde Partie tout ce qui a rapport au traitement varié des loupes, les diverses voies qu'on a tentées pour les détruire, la résolution, la compression, la suppuration, la ligature, l'amputation, l'extirpation, & l'usage des caustiques; & à ce sujet il développe l'essence, les effets, la maniere d'agir des substances corrosives, le choix qu'on en doit faire, & il rapporte des observations qui confirment les principes qu'il a posés. Enfin, après avoir traité des loupes essentielles, il fait quelques remarques sur celles de ces tumeurs qui sont ou symptomatiques ou critiques, ou héréditaires. La troisième Partie a pour objet quelques tumeurs particulières, dont les unes doivent être rangées parmi les loupes, les autres forment une classe à part, quoiqu'elles aient des traits d'analogie avec les précédentes. L'auteur y traite du ganglion & du chalazion, qui doivent être mis au rang des loupes; du goître & de la ranule, qui lui semblent avoir été placés sans fondement dans le même ordre; & en dernier lieu de l'hydropisie de la moëlle épiniere, qu'il seroit

très-dangereux de confondre avec des tumeurs susceptibles de quelque opération chirurgicale.

Les loupes sont, suivant notre auteur, des tumeurs chroniques qui se forment par l'amas d'une matière contenue dans un ou plusieurs sacs, kystes ou follicules membraneux, sous la peau dont elles ne changent point la couleur, & à laquelle elles n'adhèrent pas. Ces tumeurs sont circonscrites, d'une figure ronde ou ovale, ordinairement mobiles; plus ou moins rénitentes, sans rougeur, sans chaleur, sans douleur, excepté quand elles viennent à s'enflammer; sans aucune squirrhosité, à moins qu'elle ne leur soit accidentelle. On sent vers leur foyer une fluctuation plus ou moins remarquable, ou obscure, suivant que la matière est plus ou moins abondante & liquide, & le sac qui la renferme plus ou moins dense & distendu. Elles croissent lentement, ne se résolvent guère, quoi qu'en disent bien des auteurs. Elles dégénèrent, dans quelques circonstances rares à la vérité, en squirrhés, en carcinomes, en cancers. On les voit fort petites dans leur commencement; alors il y en a quelques-unes qui s'ouvrent, l'humeur s'épanche, & la tumeur dispaçoit; mais cela n'est pas commun. Enfin elles grossissent peu à peu, jusqu'au point de devenir monstrueuses. Au

reste elles ne sont pas toujours immédiatement sous la peau : il y en a qui se trouvent plus enfoncées, & placées dans les interstices des muscles.

Ces tumeurs different entr'elles, suivant leur état, leur matiere, le lieu qu'elles occupent, leur ancienneté, leur volume, & d'autres circonstances. Par rapport à la matiere qu'elles contiennent, on les a rangées sous trois classes, qui sont le *méliceris*, l'*athérome*, & le *stéatome* ou loupe graisseuse, dont le *lipome* de M. Littre est une espece. Le *sarcome* est exclu de cet ordre. La *taupe* & la *tortue* sont des especes d'athéromes ou de méliceris, qui occupent la tête, & se forment entre le péricrâne & le cuir chevelu. Lorsque les loupes graisseuses paroissent à la nuque, sur l'épaule ou vers le dos, on les nomme *natta*. Les loupes different encore par leur figure, leur dureté, leur mollesse, &c. Personne n'est à l'abri des loupes ; elles viennent à tout âge, & ne respectent pas même les enfants dans le sein de leur mere. Cette affection est commune dans les climats froids ; les animaux y sont sujets comme les hommes ; les arbres en sont aussi attaqués.

Après avoir rejeté les opinions d'Hippocrate, de Rhuyfch, Garengéot, Heister, Le Dran, Astruc, sur le mécanisme de la formation des loupes, l'auteur expose sa

théorie sur la maniere dont il pense que se forment ces tumeurs, sur leur siege, & leurs causes intérieures & externes. Le méliceris, l'athérome, la taupe, la tortue, le chala-zion, en un mot toutes les loupes, excepté le stéatome, celles qui sont graisseuses & le ganglion, lui paroissent se former dans les glandes sébacées de Morgagni; tandis que les loupes graisseuses, dont le stéatome & le lipome sont des especes, ne prennent naissance que dans le tissu cellulaire ou adipeux. Après avoir expliqué les phénomènes qui accompagnent les loupes, d'après les meilleurs principes de la physique de l'homme, M. Girard indique les signes par lesquels on peut distinguer les loupes entr'elles, & des autres especes de tumeurs, comme les hydatides, le squirrhe, le phlegmon, l'œdème, l'anévrisme, la varice, l'emphyseme, les écrouelles: il passe ensuite au pronostic des loupes; & dans ce chapitre il rapporte des observations qui prouvent que ces tumeurs peuvent quelquefois devenir extrêmement dangereuses, causer même la mort.

Dans la seconde Partie de son ouvrage, l'auteur s'attache à déterminer les moyens que la chirurgie doit employer de préférence dans chaque espece, & relativement à la partie qu'elles occupent. Il prouve la nécessité d'un traitement varié en raison de

la différence & de l'exigence des cas. Il discute avec soin les diverses circonstances dans lesquelles ces tumeurs peuvent se présenter, celles de leur état, de leur rapport avec certaines parties. Il démontre qu'il ne faut presque jamais tenter la voie de la résolution, non plus que celle de la suppuration. Il fait voir que l'extrait de ciguë bien préparé, & les frictions légères, peuvent être utiles dans les loupes naissantes; que la ligature seule, & sans le secours de caustiques, est, en général, peu efficace; que le fer ne convient pas dans les loupes très-grandes, ni dans celles qui sont situées près de vaisseaux considérables; tandis que c'est le seul moyen applicable aux loupes dures, sur tout si elles sont petites, & éloignées des gros troncs artériels & veineux; que toutes celles qui ont de la mollesse demandent à être traitées par des escarrotiques, à moins qu'elles n'occupent des parties tendineuses, nerveuses & fort sensibles; qu'il est de ces tumeurs sur lesquelles il semble qu'on peut indistinctement porter l'instrument tranchant, ou les topiques corrosifs; & que dans ce cas, toutes choses paroissant égales d'ailleurs, il vaudroit encore mieux se décider pour le dernier parti. M. Girard fait encore voir qu'il est en général plus sage d'attaquer les loupes de la tête avec le fer, que de les détruire par l'érosion; ou du

moins que si l'on veut les cautériser, il faut qu'elles soient peu fermes, point adhérentes ni douloureuses, & le faire lentement avec circonspection, avec les caustiques les moins vifs, ou seulement après avoir extirpé le gros de la tumeur, dont la corrosion achevera de consumer les restes. Il indique en outre la manière de traiter les loupes abcédées, d'opérer celles qui sont susceptibles de l'être, & d'appliquer le caustique seul, ou avec le scalpel, lorsqu'il est convenable de faire agir ce double instrument. Il fixe le choix & l'usage des escarrotiques, la nature, les effets, les dangers de quelques-unes de ces substances, les avantages de quelques autres, la manière d'agir de toutes. Après avoir rapporté des observations sur l'action des acides minéraux, de la pierre infernale, du sublimé corrosif, de l'arsenic, du feu, &c. il tâche principalement de prouver l'utilité & l'efficacité de la pierre à cautere pour la destruction des loupes. Il a fondé le traitement méthodique qu'il propose sur des indications raisonnées, déduites de la connoissance du mal & de ses différences; & il a fait en passant quelques remarques sur les loupes enflammées, douloureuses, squirrheuses ou ulcérées, cancéreuses, sur celles qui sont symptomatiques, sur les critiques auxquelles on ne doit point toucher, à moins qu'elles ne gênent

beaucoup, non plus qu'à celles du sein ou autres, qui ne pourroient être emportées d'aucune maniere sans faire courir les plus grands risques ; enfin, sur celles de ces tumeurs qui sont héréditaires ; & à cette occasion notre auteur rapporte un fait intéressant.

Dans la troisieme Partie, & à la suite des loupes proprement dites, M. Girard traite séparément du ganglion, des tumeurs cystiques de l'œil, du goître, de la ranule, & dit un mot de l'épine bifurquée, ou hydropisie de la moëlle épiniere, & du squirrhe enkysté, en remarquant soigneusement celles de ces affections qui doivent être placées au nombre des loupes, & celles qu'on doit ranger dans une autre classe. Le ganglion peut être extirpé ou traité par des frictions légères : celles-ci ne conviennent pas moins dans le goître, que l'auteur ne veut pas qu'on emporte avec l'instrument tranchant. Les diurétiques alcalins peuvent opérer de bons effets dans cette maladie, pour laquelle on trouve encore ici un autre remede indiqué dans une these de M. Delafosse, *sur l'efficacité des caustiques pour détruire les loupes*. La grenouillette doit être promptement emportée, à moins que les purgatifs phlegmogues ne dispensent d'en venir à l'opération. L'hydropisie de la moëlle épiniere est du plus triste présage, & presque toujours

incurable. L'ouverture de cette tumeur seroit infailliblement suivie de la mort.

Tel est le précis de ce Traité, dans lequel on trouve, tant pour la théorie que pour la pratique, un corps de doctrine qui nous manquoit sur le caractère & le traitement des loupes; doctrine entièrement fondée sur le raisonnement & sur l'expérience.

Dans la vue de répandre plus d'intérêt sur une matiere qui pourroit peut-être paroître un peu trop sèche à quelques personnes, l'auteur a cru pouvoir se permettre de temps en temps quelques digressions, un petit nombre de remarques sur quelques auteurs célèbres, & plusieurs notes relatives à différents point de la médecine théorique & pratique. « Tout se tient, dit-il, dans la » nature comme dans les arts; & parmi » toutes les connoissances, il n'en est point » dont les diverses parties ne soient telle- » ment enchaînées les unes aux autres, que » l'examen du moindre rameau isolé ne » nous ramene sans cesse au tronc & à la » racine, comme au centre commun, à la » source, & au terme d'où partent & aboutissent les suc& les principes qui vivifient » le corps entier de l'arbre. » M. Girard s'est quelquefois livré à des réflexions propres à faire surmonter les obstacles qui s'opposent aux progrès de la médecine. « Il est, dit-il

» encore, des vérités qu'on ne sçauoit trop
 » répéter. Il faut espérer qu'à force d'élever
 » la voix, on parviendra enfin à se faire
 » entendre, & que l'art se verra un jour
 » entièrement débarrassé des entraves qui
 » l'empêchent de *croître* & de se perfec-
 » tionner. L'abus des mots, les mauvaises
 » méthodes fondées sur des préjugés, la
 » vaine recherche des causes premières,
 » les hypotheses établies sur des *preuves*
 » chimériques, les observations mal faites,
 » la polypharmacie plus pernicieuse encore
 » qu'elle n'est inutile, l'indolence, la rou-
 » tine, cette sorte de superstition qui nous
 » attache aux idées de nos maîtres; voilà
 » les branches étrangères & parasites, qui
 » produisent le venin de l'erreur, celles où
 » il faut porter la cognée: quand elles se-
 » ront élaguées, on n'aura plus que des
 » fruits salutaires. Ceci fera l'ouvrage des
 » médecins philosophes; mais c'est à la sa-
 » gesse du gouvernement d'extirper la race
 » si multipliée de ces imposteurs qui vivent
 » de leur ignorance; encore moins que de
 » la crédulité publique & de la mort des
 » citoyens.»



DISSERTATION
SUR L'INOCULATION,

A M. DARLUC, professeur en médecine en l'université d'Aix; par M. BOUTEILLE, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier.

Semper ego auditor tantùm. JUV. Sat. 1.

MONSIEUR,

Les présents d'un ami, & d'un ami tel que vous, sont à mes yeux des dons inestimables. Votre Poëme sur l'Inoculation, que j'ai reçu des mains de l'amitié, est devenu mon livre chéri. Toujours il me sera précieux, & par le nom de l'auteur, & par le mérite de l'ouvrage. Ne craignez point cependant que j'aie l'imprudence de vous en faire l'éloge à vous-même : je sçais que la modestie, compagne fidelle du sçavoir, rougit des louanges qui se présentent trop effrontément ; que la louer en face, c'est l'effaroucher & la toucher par un endroit trop sensible : *Et malè palpatus recalcitrat undique tutus.*

Je me chargerai encore moins de l'examen sévère de votre livre ; j'aime mieux applaudir à l'ouvrage, que d'en suivre minutieusement le détail pour épilucher chaque mot,

chaque phrase, & relever scrupuleusement les fautes inévitables dans un ouvrage long, sur une matière neuve & difficile, à laquelle l'auteur n'a pu consacrer que des moments dérobés à des occupations plus sérieuses. Le plaisir ingénu d'admirer un beau visage, est préférable au desir malin d'y découvrir quelques traits défectueux ; & l'univers jouit des bienfaits de l'astre qui l'éclaire & l'échauffe, sans se mettre en peine des taches que l'œil curieux de l'astronomie apperçoit sur son globe.

Je dirai seulement que c'est aux maîtres de l'art à parler de leur art. C'étoit à César à traiter de la guerre, à Cicéron de l'orateur, à vous de l'inoculation : vos succès vous donnent le droit de célébrer sa gloire : son triomphe est le vôtre ; & , comme la critique n'est pas de mon goût, sur-tout une critique minutieuse, que les louanges ne seroient pas du vôtre, je ne m'érigerai ni en censeur, ni en panégyriste ; & au lieu de parler de l'ouvrage, nous nous occuperons de son sujet, si vous voulez me permettre de vous faire le dépositaire & le juge de mes sentiments sur l'inoculation. Zélé sectateur de cette salutaire pratique, vous le sçavez, je m'intéresse vivement à sa gloire. J'ai lu avec plaisir, avec avidité même, beaucoup d'ouvrages écrits en sa faveur. J'ai admiré l'éloquence, le génie, la cha-

leur avec lesquels cette cause célèbre a été défendue. Mais, le dirai-je ? les raisons sur lesquelles la théorie a établi les avantages de l'inoculation, ne m'ont paru ni solides, ni concluantes. Je me méfiois cependant de mon jugement, & j'aurois renoncé à mes idées ; mais, lorsque j'ai vu les inoculateurs eux-mêmes abandonner successivement ces raisons d'abord alléguées comme certaines & évidentes, j'ai soupçonné que je pouvois n'avoir pas tort lorsque j'ai cru que les bienfaits de l'inoculation dérieroient d'autres principes que ceux qu'ils avoient établis. J'ai tâché de les découvrir, ces principes, & d'en déduire une nouvelle méthode d'inoculer. Entreprise téméraire ! Soit. Mais n'est-ce pas la témérité qui conduisit Colomb dans le Nouveau-Monde ? & si la mienne m'ouvre une route nouvelle, si elle me mène à la découverte d'une seule vérité utile, j'aurai atteint mon but, & je serai un heureux téméraire : *Audaces fortuna juvat.*

J'ai donc les sentiments des autres à réfuter, & le mien à établir. Le premier point fera l'objet de cette dissertation. Je sens combien cette discussion est délicate : les opinions que j'ai à combattre tiennent à de grands noms. Je n'ignore pas avec quel ménagement, quels égards, quel respect même on doit relever les erreurs des grands hommes ; & je n'oublierai point le conseil
de

de Virgile : *Parcius ista viris objicienda memento*. Foible champion , je ne viens pas étourdiment me mesurer avec des athletes si redoutables ; je veux combattre les inoculateurs par les inoculateurs mêmes ; & ce ne sera qu'après les avoir affoiblis les uns par les autres , que je ferai l'essai de mes propres forces.

Demander si l'inoculation est utile , ce seroit remettre en problème une vérité démontrée par l'expérience. C'est ici une question de fait , que l'expérience seule pouvoit résoudre , & sur laquelle elle me paroît avoir prononcé définitivement. Il seroit inutile d'entasser exemple sur exemple , lorsqu'un seul , & le plus glorieux de tous , suffit pour assurer le triomphe de l'inoculation. Toute la France bénit l'heureux instant qui vit inoculer son roi , l'objet de notre amour , & l'espoir de notre bonheur ; prince digne de ce beau surnom que mérita , dans le quatorzieme siecle , le monarque dont la prudence & les vertus rendirent à l'Etat sa grandeur , & rappellerent en France la félicité publique. A ces traits on reconnoît Charles le Sage ; & qui n'y reconnoît pas aussi Louis XVI ? Mais laissons à un Apelle l'honneur de peindre Alexandre , & revenons à l'inoculation. Elle est utile sans doute ; mais d'où vient qu'elle l'est , & quels sont les principes desquels on peut

déduire son utilité ? C'est aux inoculateurs à nous l'apprendre, & c'est d'après eux que je réduis ces principes aux suivans : 1^o à la préparation qui précède l'insertion ; 2^o au choix du sujet, de la saison, de la matière ; 3^o à l'élection du foyer morbifique. Autant d'articles, autant d'avantages que la petite-vérole artificielle semble avoir sur la naturelle, & autant de principes d'où dérivent l'utilité de l'inoculation. Ces principes ont paru si évidens, que le public impartial s'y est d'abord laissé prendre. Il n'a tenu qu'aux inoculateurs de voir leurs idées généralement adoptées : il est singulier que, se démentant les uns les autres, ils nous aient eux-mêmes dissuadés des sentimens qu'ils nous avoient inspirés, & que leur zèle pour l'inoculation ait paru les égarer au point qu'ils l'ont dépouillée des moyens sur lesquels ils avoient établi son utilité. Mais est-ce en effet un égarement, une erreur de leur part ? N'est-ce pas plutôt un hommage que leur sincérité a rendu à la vérité, & un aveu formel, que l'utilité de l'inoculation est indépendante de ces moyens ? Examinons-les en détail ; & si je m'égare dans la route que je vais parcourir, remettez-moi dans le chemin : *Te duce carpat viam.*

1^o *Préparation.* Le médecin qui sçaura connoître une maladie, sçaura la guérir : *Medicus qui suffecerit ad cognoscendum, suf-*

ficet & ad curandum. Cette maxime d'Hippocrate devroit sur-tout être vraie, lorsque, la connoissance de la maladie précédant son invasion, le médecin auroit le temps de prémunir celui qui doit devenir malade contre les atteintes funestes du mal dont il est menacé, soit en émouffant & affoiblissant l'action de la cause morbifique, soit en disposant le sujet à être moins susceptible d'impression, ou plus apte à y résister, & lui prêtant ainsi des armes pour repousser un ennemi dont les desseins seront d'autant moins à redouter, qu'ils auront été prévus. Mais cette prescience de nos maux, la nature nous l'a refusée. Est-ce un bien? est-ce un mal? je n'oserais le décider. Voici des raisons pour & contre.

L'homme, cet être échappé du néant, est menacé d'y rentrer à chaque moment de la vie. Il y retomberoit au même instant qu'il en est sorti, s'il n'étoit soutenu par la main divine qui l'en a tiré. Au dedans de lui il porte plus d'un germe de sa destruction. L'action même de la vie conduit à la mort. Au dehors mille causes morbifiques conjurent journellement contre lui; & tout mortel, semblable à Dioclès, a suspendu sur sa tête le trait fatal prêt à le percer. Par pitié pour l'humanité, la nature nous a dérobé la vue des dangers qui nous environnent, & s'est chargée de veiller, à notre

inſçu , à notre conſervation. Tranquilles au milieu du péril , nous dormons au bord du précipice , comme l'enfant au bord du puits. Nous voguons gaiement à travers mille écueils cachés , & nous jouiſſons de la vie au milieu de mille morts. Ah ! ſi le voile qui couvre nos yeux , & fait notre ſécurité , venoit à être déchiré , quels ſeroient notre trouble , notre crainte , notre inquiétude , notre effroi ! Si l'on nous diſoit , Levez les yeux , voyez le trait ſuspendu ſur vous , nous ne voudrions plus d'une vie ſi périlleuſe ni d'un bonheur ſi effrayant ; & l'on diroit de chacun de nous ce qui fut dit de ce Dioclès : *Noluit eſſe beatum.*

Mais , ſi c'eſt un bonheur pour nous de ne pas appercevoir la foule des maux qui nous environnent , & dont la multitude nous effrayeroit ; n'eſt-ce pas un malheur , & un grand malheur , de ne prévoir point ceux de ces maux que notre prévoyance pourroit nous faire éviter , & ceux même qui , inévitables , deviendroient moindres ſ'ils étoient prévus ? De cette eſpece paroît être la petite-vérole , ce tribut que chaque homme doit payer une fois en ſa vie , ce fléau qui détruit , eſtropic ou enlaidit la moitié du genre humain. Combien de viſtmes ne devoit-on pas ſe flatter de lui enlever , ſi , au moyen de certaines préparations & de certaines précautions antérieures à ſon invasion , on par-

venoit à réfréner l'activité singulière de ce virus, à émouffer son énergie malfaisante, à mitiger son caractère destructeur, & à mettre dans les dispositions les plus favorables à la guérison l'infortuné que les approches de cette maladie & la crainte de la mort font déjà pâlir, *pallidus jam morte futurâ*? Combien, dis-je, ne lui déroberoit-on pas de victimes? Beaucoup sans doute; peut-être toutes. Mais quelle est cette malfaisance contre laquelle il faut se prémunir, quelle est la nature de ce virus qu'il faut corriger, quel est ce caractère fatal qu'il faut dompter, & quelles sont ces heureuses dispositions dont il faut douer les sujets de la petite-vérole? Voilà le nœud gordien: *Hoc opus, hic labor est.*

Les uns, voyant que la petite-vérole n'étoit que l'assemblage d'une multitude de petites inflammations répandues sur la peau, ont regardé cette maladie comme essentiellement inflammatoire, & en conséquence ont dirigé tous leurs soins à amortir la violence de l'inflammation, & à prévenir ses dangereux effets par une préparation antiphlogistique, analogue à la méthode consacrée à combattre les maladies inflammatoires. Régime adoucissant, délayant, boisson copieuse, petit-lait, eau de poulet, bains domestiques, demi-bains, air libre & rafraîchissant, &c. tout a été employé dans

l'objet de rendre le sang & les humeurs moins disposés à l'inflammation, pour que l'inflammation fût moindre & plus bénigne. Cette méthode a été la plus répandue.

D'autres, considérant que la petite-vérole est une maladie éruptive, ont cru n'avoir d'autre but à se proposer que celui que prescrit la nature, c'est-à-dire de faciliter l'expulsion de l'hétérogène, en favorisant l'éruption; & dans cette vue leur préparation a consisté à travailler de rendre les couloirs de la peau plus souples, & plus aptes à se prêter à l'abord de la matiere varioleuse; & cette matiere plus fluide, moins âcre, & plus disposée à se déposer dans les couloirs cutanés. Leur méthode, sans être la même que celle des premiers, n'étoit pas dissemblable : *Non omnibus una, nec dissimilis tamen.* La différence consistoit principalement en ce que ceux-ci insistoient plus sur les relâchans extérieurs, les bains; qu'ils choisissent un air tempéré, plutôt chaud que froid; & qu'ils joignoient aux adoucissans quelques remèdes plus actifs, légèrement diaphorétiques.

D'autres, se persuadant que le virus variolique n'a de caractère malfaisant que celui que lui prêtent les levains étrangers; que tout le danger de cette maladie est dû au concours des matieres putrides, vermineuses & autres, ont cru se mettre à l'abri

de tout événement fâcheux , en détruisant par avance & expulsant ces matieres funestes par les purgatifs , par un régime anti-putride , & par les remedes & les précautions propres à prévenir toute complication.

Chacun a calqué sa méthode sur ses idées , & l'incertitude de la théorie a nécessairement influé sur la pratique. Au milieu de ce conflit de sentiments , il survient un homme de génie que l'Italie a prêté à la France , & qui s'écrie : point de préparation ; tous les préparatifs sont inutiles ; l'état de santé en dispense , & même les proscriit ; & dans tout autre état , il faut guérir le sujet malade , dont la guérison sert alors de préparation. Il dit , & il prouve ce qu'il dit. J'affoiblirois ses preuves si je les présentais sous d'autres termes que les siens ; & si je les copiois , je serois le geai paré des plumes du paon. J'aime mieux renvoyer à la lecture de son livre.

Mais il ne s'agit pas , me dira-t-on , pour décider la question , de ce qu'a dit M. Gatti , mais de ce que dit l'expérience. Ce que dit l'expérience ; qu'on le demande au docteur Watson , & il certifiera par des exemples nombreux que la préparation à l'inoculation , ou l'omission des préparatifs , n'influent en rien sur l'événement de la maladie. Qu'on

le demande à M. de Bret, & il répondra qu'il les regarde comme si inutiles, qu'il a inoculé son propre fils sans en employer aucun. N'a-t-on pas vu dans la haute Provence une femme inoculer avec succès, sans préliminaires, plusieurs enfants de son village, & des villages voisins? Ce n'est pas à la faveur des préparations que l'inoculation a pris naissance en Circassie, & s'est établie à Constantinople. L'heureuse ignorance des meres qui les premières inoculerent les jeunes beautés que l'ambition & l'avarice destinoient aux plaisirs des voluptueux Sultans, affranchirent l'inoculation naissante de l'embarras des préparatifs; & une simple piquure fut tout l'appareil de l'opération. Combien d'infortunés qui, surpris de la petite-vérole naturelle au moment qu'on alloit les inoculer, ont été les victimes de cette cruelle maladie, quoiqu'ils eussent été soumis à la préparation la plus complète, mais pour eux la plus inutile? Je ne citerai personne; je dois respecter en silence la douleur des parents: mais de tels exemples ne prouvent-ils pas l'inefficacité des préparatifs contre les effets meurtriers du virus variolique?

Et en effet, tant que le caractère de ce virus sera inconnu, & par-là même la cause de ses effets ignorée, par quel effort de gé-

nie, ou par quel heureux hasard pourrat-on découvrir le secret de prévenir & de faire avorter ces effets dont le germe nous est caché? Quelle confiance aurions-nous à des préparatifs pour prévenir ou mitiger les effets de la rage, pour mettre à couvert des atteintes du virus syphilitique, & rendre invulnérables les Achilles de la volupté? Qui oseroit, sur la foi de semblables prophylactiques, s'exposer à la morsure d'un chien enragé, & aux caresses empoisonnées des foubrettes de Vénus? Si quelqu'un a de tels secrets, qu'il se nomme, & *erit nobis magnus Apollo.*

Ainsi la raison, de concert avec l'expérience, prouve l'inutilité des préparations pour énerver le virus de la petite-vérole; & si l'inoculation est utile, ce ne doit pas être aux préparatifs qu'elle doit ses succès. Aussi commence-t-on en France à se défabuser de ces préparatifs mystérieux dont les premiers inoculateurs faisoient tant de parade; déjà l'on est convenu qu'une préparation trop longue, trop minutieuse, affoiblissoit le tempérament, énervoit les forces de la nature, & par-là devenoit préjudiciable; & d'après cette idée, on a tellement abrégé les préliminaires de l'opération, qu'à peine méritent-ils le nom de préparation. Mais parlez vous-même, Monsieur, sur ce sujet,

& prêtez à ma foible prose le coloris de vos vers :

Que la Santé, brillant sur le visage
Du jeune objet à vos soins confié,
Soit le signal qui préside à l'ouvrage.
Défiez-vous de l'art étudié,
Foible secours d'une main trop timide.
Quand on hésite, on peut bien s'égarer.
L'air de santé sera le meilleur guide:
Consultez-le ; c'est l'art de préparer.
La vanité, le jargon téméraire,
L'esprit craintif, défiant, soupçonneux,
Veulent souvent des longs préliminaires.
L'art est si simple ! on le rend dangereux.

Poème sur l'Inoculation, Ch. XI, p. 155.

Mais si l'inoculateur doit se reposer sur la nature du soin de préparer le sujet, du moins doit-il être extrêmement attentif à choisir ceux qu'elle a doués d'une santé non équivoque & d'une constitution non suspecte. Je le croyois ainsi. Mais comment n'en être pas dissuadé, lorsque le docteur Dimisdale nous apprend qu'en Angleterre on inocule indifféremment à tout âge, dans tout état, en toute saison ? Dans ce royaume, le génie fougueux de la nation ignore ou méprise le précepte d'Horace : *Est modus in rebus*. On y voit, sans surprise, les nourrices inoculées donner leur lait à leurs nourrissons inoculés,

des femmes enceintes braver en même temps les incommodités de la grossesse , & les risques de l'inoculation : on y voit l'inoculateur affocier sans crainte le virus varioleux au virus scorbutique , au levain scrophuleux , à l'humeur gouteuse : on y voit les Suttons, menant la petite-vérole en triomphe de ville en ville , de village en village , répandre indifféremment sur tous les bienfaits de l'inoculation ; semblables au soleil qui , dans sa course , éclaire indistinctement les bons & les mauvais.

Le récit de ces prodiges , s'il étoit fait par un anti-inoculateur , paroîtroit une ironie imaginée pour jeter du ridicule sur les adversaires ; mais dans la bouche du docteur Dimisdale , qui a pour témoin toute l'Angleterre , ces faits ne sçauroient souffrir le moindre doute ; & si leur singularité nous rendoit difficiles à les croire , nous devons sçavoir que la vérité , lors même qu'elle n'est pas vraisemblable , n'en est pas moins la vérité.

L'inoculateur François , plus prudent & plus timide , n'a point encore osé couper le nœud gordien. Cependant il devient de jour en jour plus courageux & moins circonspect. Le sage , le prudent Gandoyer n'a-t-il pas inoculé une fille qui portoit les restes de la gale , un enfant en qui l'on soupçonnoit des vers , une fille maigre sujette au

dévoient, un jeune homme qui avoit habituellement des hémorrhagies ; & , réduisant ces exemples en maxime , n'en a-t-il pas conclu que les incommodités habituelles ou passagères , pourvu qu'elles soient peu considérables , ne dissuadent point de l'inoculation ?

On a été plus loin : on a soutenu que l'inoculation délivroit de ces incommodités , & qu'elle étoit propre à fortifier un tempérament délicat , & à corriger une constitution débile. Encore un pas , & les inoculateurs François feront tous des Dimsdales & des Suttons pour l'intrépidité.

Si nous osons enhardir des gens que leurs antagonistes accusent de témérité , nous les encouragerions par les événements de la petite-vérole naturelle. Il est très-certain , & je l'affure d'après une expérience assez longue , que les enfants foibles , incommodés , suspects de quelques virus , ne font point dans un cas plus défavorable que les sujets les plus sains & les plus robustes ; il meurt de la petite-vérole , autant de ces derniers que des premiers ; & parmi les exemples nombreux que je pourrois citer , je ne rappellerai que celui de Jeanne Bourgade , pauvre fille , âgée de huit ans , atteinte d'une fièvre lente & de tumeurs scrophuleuses , alitée depuis dix mois , avec une bouffissure générale , & une ascite commen-

çante. Je l'ai vue attaquée de la petite-vérole la plus bénigne, en guérir le plus heureusement du monde, & reprendre des forces & de la santé.

Consultons encore la petite-vérole naturelle, nous apprendrons d'elle que le virus variolique n'est qu'un; que le virus de l'espece confluyente est le même que celui de l'espece discrète & bénigne; & c'est ce qu'enseignent aussi les inoculateurs les plus véridiques. Méad nous dit: *Plus infert in quem, quàm ex quo pus inferatur.* Il semble par-là que la nature de la maladie ne dépende pas de la qualité de la matiere inférée, mais bien des dispositions du sujet qui la reçoit. Cette matiere prise dans les pustules d'une petite-vérole maligne, dont mourut ensuite celui qui en étoit attaqué, servit à inoculer vingt-un sujets, qui tous eurent une petite-vérole des plus bénignes; &, par un effet contraire, l'inoculé de M. Gaubius prouve que la matiere d'une petite-vérole discrète peut donner à un sujet bien sain, bien préparé, & dirigé par un habile médecin, une petite-vérole très-confluyente. Il seroit inutile d'entasser autorité sur autorité. Ne sçait-on pas que la rapidité & la violence d'un incendie dépend plutôt de la qualité & de la quantité des matieres combustibles, que de la nature différente & de la quantité du feu. Une étincelle peut causer

l'embrasement le plus terrible, un peu de levain aigrir toute une masse de matiere, un atome variolique infecter tout le corps.

Plus on examinera les effets connus du virus variolique, plus on se persuadera qu'ils sont moins dus à son énergie, qu'à la disposition innée du sujet, & qui est plus ou moins susceptible d'impression. Cette énergie, quelle qu'elle soit, est nulle à l'égard de ceux qui, pour l'avoir déjà éprouvée, sont devenus comme impassibles à son égard : cet ennemi, terrible pour ceux qui ne l'ont jamais eu à combattre, semble avoir fait pour toujours la paix avec ceux qui ont triomphé de lui : il cherche de nouveaux adversaires pour vaincre, ou pour être vaincu. Enervé pour les uns, redoutable pour les autres, il n'a de force & d'activité que ce que lui en prête la sensibilité de ceux qu'il attaque. Ne peut-on pas croire, sans trop conjecturer, que cette activité doit être proportionnée au degré de cette sensibilité, & que la nature n'ayant pas également réparti celle-ci dans tous les sujets, cette différence occasionnera celle de la petite-vérole ? Peut-être même la nature, moins mâtresse pour certains hommes privilégiés que pour les autres, leur aura accordé gratuitement cette impassibilité que le reste du genre humain n'achete qu'au péril de la vie ; & ces enfants chéris com-

poseront la classe peu nombreuse de ceux qu'un fort heureux exempté toute leur vie des atteintes de la petite-vérole : *Gaudeant bene nati !*

La suite pour le Journal prochain.

OBSERVATION

*Sur la petite-vérole inoculée ; par Monsieur
REBIERE, maître apothicaire de Brive
en bas Limousin.*

Peut-on se croire à l'abri de la petite-vérole naturelle après avoir été inoculé sans qu'il se soit fait d'éruption, ni que les piquures de l'insertion aient suppuré, ni même été enflammées, quoiqu'on ait eu des symptômes qui caractérisent la fièvre éruptive de la petite-vérole, soit naturelle, soit inoculée ?

Je ne chercherai point à résoudre la question, en citant le sentiment des auteurs respectables qui prétendent à la possibilité d'avoir la petite-vérole sans aucune éruption ; c'est à messieurs les médecins & à messieurs les inoculateurs à décider. Je rapporterai mon observation telle que je l'ai faite. M. Dufour, célèbre médecin de cette ville, a été témoin de tout ce qui s'est passé.

Mademoiselle Latour de Milhac, âgée

de vingt-six ans, fut attaquée, le premier ou le second jour de sa naissance, d'une éruption abondante de petits boutons qui restèrent sur le corps une dizaine de jours, & disparurent sans s'être gonflés ni avoir suppuré : à la suite de cette éruption, il s'en fit une autre de clous ou furoncles, qui dura près d'un an, & qui la jeta presque dans le marasme. L'éruption ayant cessé, elle prit de l'embonpoint ; & , depuis ce temps-là, elle a joui d'une bonne santé.

Madame sa mere, qui m'a rapporté ce fait, étoit indécise si cette éruption avoit été la petite-vérole : mademoiselle sa fille, qui la craignoit, demanda à être inoculée.

Je l'inoculai, le 24 Avril de cette année, par la méthode des Suttons. Le pus frais fut pris d'une petite-vérole naturelle. Je fis à chaque bras trois légères incisions, qui ne firent que diviser l'épiderme ; il sortit une gouttelette de sang de chaque incision. Elle avoit été préparée par quelques bains, par le régime, & par un purgatif pris la veille.

Le 29, cinquième jour de l'insertion, elle se plaignit de douleurs aux aisselles. A cette époque, les piqures offroient une couleur orangée, & s'élevoient tant soit peu au dessus du niveau de la peau. Dans les premiers jours, elles avoient occasionné de la demangeaison.

Les sixième & septième jours, la douleur

leur aux aisselles avoient disparu, & les piquures étoient dans le même état.

Le huitieme jour, la douleur aux aisselles fut plus forte qu'elle n'avoit été le cinquieme. Environ midi, la malade se plaignit d'une douleur à la partie postérieure de la tête, avec des élancements qui survenoient par temps : la chaleur de la peau, la fréquence du pouls manifestèrent la fièvre : les piquures présentoient une ligne rouge, au lieu d'orangée qu'elle étoit la veille ; mais elles n'étoient point gonflées, & en passant le doigt par dessus on ne sentoit aucune dureté.

Le neuvieme jour au matin, elle étoit sans fièvre & sans mal de tête ; la douleur d'aisselles subsistoit toujours ; elle avoit bien passé la nuit ; les piquures étoient redevenues orangées.

A midi la fièvre, le mal de tête revinrent, & de plus une douleur de reins, des malaises par tout le corps ; tous ces accidents augmentèrent le soir, & les piquures reprirent la couleur rouge.

Le dixieme jour au matin tous ces symptômes avoient disparu dans la nuit ; elle avoit assez bien dormi, mais la douleur aux aisselles subsistoit toujours.

A midi ils reparurent avec plus de force que la veille : ce jour-là elle fut dégoûtée, eut la bouche mauvaise, la langue sale.

Le onzieme, elle avoit mal passé la nuit ;

la fièvre étoit assez forte, de même que la douleur à la tête, aux reins; la bouche mauvaise, la langue couverte d'un limon blanchâtre; la respiration avoit l'odeur de l'oignon cuit, qui m'a paru toujours être celle qu'exhaloient les varioleux; des lassitudes, & un mal-aise général. Tous ces symptômes augmentèrent dans la journée; la fièvre étoit considérable le soir; les piquures restèrent rouges toute la journée; les douleurs axillaires avoient disparu.

Le douzième jour les symptômes de la veille continuerent bien avant dans la nuit; elle fut plus calme le matin; la fièvre & les douleurs furent peu de chose dans la journée; le dégoût & l'état de la langue furent les mêmes; les piquures n'étoient plus rouges, & n'étoient pas plus gonflées ni plus dures que le premier jour de la fièvre.

Le treizième jour, la fièvre & les autres accidents avoient totalement disparu; la langue étoit encore blanche, mais l'appétit revint; il ne parut aucun bouton sur le corps, & les piquures de l'insertion ne présentoient plus de couleur différente du reste de la peau. Dans toute la maladie elles n'ont causé aucune sensation douloureuse, ont resté toujours fermées; il n'en a rien suinté, & je n'y ai jamais senti la moindre dureté en passant le doigt dessus; la couleur oran-

gée & rouge, que j'ai observée, ne s'étendoit point au-delà de la ligne que formoit l'incision, soit en longueur, soit en largeur.

Le quatorzieme jour tous les symptômes ci-dessus étant passés sans qu'il se fût fait d'éruption, je l'inoculai de nouveau avec du pus que je pris de la pustule d'insertion d'un enfant qui étoit présent, & qui étoit dans le troisieme jour de la fièvre d'invasion, & dont les environs de l'insertion étoient fort enflammés, & le pus de la pustule fort abondant. L'éruption se fit dans la nuit, & cet inoculé eut au moins quatre-vingts boutons, qui tous suppurerent.

Je me servis de l'aiguille pour cette seconde inoculation, avec laquelle j'insérai le pus sous l'épiderme à la peau qui sépare le pouce de l'*index*; je la fis aux deux mains.

Le second jour de cette insertion il s'éleva à la main gauche une pustule qui se remplit de pus, s'ouvrit, & suppura pendant quatorze jours; la croûte étoit de la largeur d'une piece de douze sous, & ne tomba que le vingt-quatrieme jour de cette insertion, & le trente-septieme de la premiere: cette pustule se forma sans gonflement ni inflammation des environs, comme il arrive ordinairement dans le temps de la fièvre éruptive. L'insertion ne prit point à la main droite.

A cette seconde inoculation, il n'y a eu ni douleurs axillaires, ni aucun des symptômes qu'elle avoit effuyés à la première : elle s'est toujours bien portée depuis le treizième jour de sa première inoculation.

La petite-vérole regne dans cette ville depuis le mois de Février ; elle a attaqué un grand nombre de sujets dans les mois d'Avril & de Mai , & continue encore. La demoiselle qui fait le sujet de cette observation ne s'éloigne plus des varioleux, comme elle faisoit auparavant ; & , pendant tout le temps de son inoculation, elle fréquentoit tous les jours deux de ses nieces qui avoient été inoculées le même jour & du même pus qu'elle, & les tenoit souvent dans ses bras : l'une eut près de deux cents pustules, & l'autre près de cent. On prie messieurs les médecins & messieurs les inoculateurs de décider si l'éruption qui survint d'abord après la naissance de la demoiselle en question étoit la petite-vérole ; & , dans ce cas, comment l'insertion aura-t-elle pu occasionner tous les accidents qui sont survenus après l'inoculation, sans qu'il y ait eu d'inflammation aux endroits de l'insertion ?

Et si cette éruption n'étoit pas la petite-vérole, si les symptômes survenus après l'insertion sont suffisants pour faire croire qu'elle a eu la petite-vérole par inoculation, quoique l'insertion qui les a occasionnés

n'ait donné aucune marque d'inflammation, ni de suppuration, & qu'il ne se soit fait aucune éruption?

Et si la pustule qui s'est formée à la main gauche, sur l'endroit de l'insertion, après la seconde inoculation, & qui a suppuré pendant quatorze jours, est l'effet du pus variolique, comme corps étranger introduit sous l'épiderme; ou si cette suppuration étoit entretenue par la matiere variolique qui rouloit dans le sang depuis la premiere insertion, & qui ne s'étoit point portée à la peau, en faisant attention que cette seconde inoculation fut faite dans le temps qui auroit dû être celui de l'éruption, s'il s'en étoit fait?

LE T T R E

De M. RAZOUX, docteur en médecine de l'université de Montpellier, médecin de l'Hôtel-Dieu de Nîmes, de l'Académie royale de la même ville, de la Société médico-physique de Bâle, correspondant des Académies des Sciences de Paris, Toulouse, Montpellier; à M. NICOLAS, docteur-médecin, des Académies de Dijon, de Nîmes, de Rome, &c. pensionnaire de la ville du Buis en Dauphiné; sur l'Inoculation

Vous avez bien raison de le dire, Mon-

fieur (a), il faut du temps pour que les découvertes les plus utiles reçoivent une approbation générale : l'histoire de l'inoculation en est une preuve, & la méthode d'inoculer ne l'est pas moins. Notre ville a été une des premières du royaume dans laquelle on a pratiqué l'insertion. Nous avons commencé d'inoculer en 1757 ; il y a, comme vous voyez, bientôt vingt ans, & nous comptons déjà près de mille inoculés. Nous n'avions point, jusques à aujourd'hui, employé d'autre méthode que celle de l'incision : cependant, depuis 1760 je ne cessois d'exhorter les inoculateurs à préférer les piquures, que je leur démontrerois être, à tous égards, préférables. Vous observerez, Monsieur, que les chirurgiens pratiquent ici cette opération ; un seul de nos confreres a fait quelques inoculations : pour moi je vous avouerai sincèrement que j'aurois toujours eu la plus grande répugnance de manier la lancette : cependant, pleinement persuadé de l'avantage de la méthode Suttonienne, soit par ce que j'en avois lu dans différents auteurs, soit par l'exemple courageux de notre jeune monarque & de la famille royale, voyant encore avec quelle constance nos inoculateurs suivoient l'ancienne routine, dont aucun d'eux ne vou-

(a) Voyez les Observations sur l'Inoculation insérées dans les Affiches du Dauphiné, n^o xx.

loit se défiger ; je me déterminai à inoculer moi-même un enfant de sept ans , après l'avoir préparé d'une manière convenable à son âge & à son tempérament. Le jour marqué pour cette opération , je conduisis le petit Alexandre dans la maison d'un fabricant dont la fille , à peu près du même âge , avoit une petite-vérole discrète , quoiqu'assez abondante. Je le fis rester dans une salle basse de la maison , & je fus ouvrir avec une lancette un ou deux boutons de petite-vérole en parfaite maturité. Après avoir chargé convenablement la lancette de pus variolique , je fis trois ou quatre piquures à la partie la plus interne de l'avant-bras de mon inoculé ; je ne fis que soulever l'épiderme , & j'eus soin de ne point entamer le corps de la peau : j'essuyai bien la lancette dans cette petite plaie , & je recollai , autant que je le pus , l'épiderme sur la peau. J'en fis de même à l'autre bras , & je laissai ensuite l'inoculé vivre à son ordinaire. Vous ne ferez peut-être pas fâché , Monsieur , de parcourir le Journal de cette opération ; je vais le mettre sous vos yeux.

Le 25 Mars 1775 le petit Alexandre fut inoculé à la Suttonienne.

Le 26 , le 27 , on n'aperçut rien de particulier aux piquures.

Le 28 , la pointe des piquures étoit un peu relevée , on y sentoît des aspérités.

Le 29, grosseur, élévation, rougeur, demangeaison aux piquures.... Comme Alexandre avoit vomi la purgation qu'il avoit prise la veille de l'insertion, & qu'elle n'avoit produit aucun effet, je l'ai purgé dès que j'ai apperçu que le levain variolique avoit pris.

Le 30, l'enfant est très-bien. Les piquures s'élèvent & forment des boutons.

Le 31, les boutons ne sont point équivoques, ils sont même assez gros. M. Baux, doyen du college de médecine de cette ville, les a reconnus pour des vrais boutons de petite-vérole.

Le 1^{er} Avril, Alexandre est pâle, il a les yeux battus ; il a été inquiet, & il a eu un peu de fièvre cette nuit, aussi-bien que la nuit précédente..... J'ai retranché de sa soupe ordinaire.

Le 2, l'inoculé est gai, content; il n'a point de fièvre ; il paroît un bouton sous l'œil droit, & un à la main droite entre le troisieme & le quatrieme doigt. Les piquures sont de très-gros boutons.

Le 3 Alexandre a eu grosse fièvre pendant la nuit, il a rêvassé ; cependant ce matin la fièvre est modérée, mais la bouche est mauvaise, & l'haleine fétide. Il a pris un bouillon, & l'a vomi. Il boit abondamment de la tisane d'orge.... Les piquures sont enflammées ; elles sont si grosses, qu'elles ne

laissent aucun intervalle entr'elles, quoiqu'elles eussent été faites à un pouce de distance de l'une à l'autre. Il paroît plusieurs boutons : celui de la main droite, qu'on aperçut hier, est le plus gros ; celui de l'œil a presque disparu.

Le 4, Alexandre a très-bien passé la nuit. Il est à merveilles, sans fièvre, & sans douleur aucune ; il a cinq à six boutons dans tout le corps. Les piqures sont toujours très-grosses ; elles suppurent. Il mange une soupe & des pruneaux ; il joue & se divertit à son ordinaire.

Le 5, notre inoculé va toujours très-bien ; il paroît tant de boutons sur le corps, qu'on auroit peine à les compter ; ils sont tous de petite-vérole discrète, & bien séparés. Le milieu des piqures est brun & enfoncé ; tout le reste est blanc.

Les 6, 7, 8 & 9, Alexandre est on ne peut mieux. Il mange tantôt un œuf mollet, tantôt un peu de poisson, une pomme cuite, des pruneaux, &c. Les boutons sont très-beaux & bien relevés ; ils sont pleins de pus louable. Les piqures sont excessivement grosses, & toutes festonnées par des boutons survenus aux bords. M. Mitier, médecin ; M. Granier & son gendre ; M. Nicolas, chirurgiens, qui ont suivi cette petite-vérole, en sont enchantés.

Le 10, nous primes, avec M. Pignol, du

426 LETTRE SUR L'INOCULATION.

pus des piquures , avec lequel nous avons inoculé César Périllier , âgé de trois ans , fils de M. Périllier , avocat. (Cette inoculation a tout aussi-bien réussi que la précédente.) Les pustules varioliques du visage sont seches.

Le 12. J'ai fait prendre aujourd'hui une purgation à notre inoculé. Il en a pris encore une autre le 17 ; après quoi , se trouvant à merveilles , il n'a plus été compté au nombre de mes malades. L'exemple que j'avois donné a été bientôt suivi. Nous avons eu au printemps de cette année sept à huit autres inoculations à la Suttonienne , qui ont toutes parfaitement réussi. Les inoculés sont sortis presque tous les jours pour aller respirer le grand air. Je suis dans cet usage , & je m'en trouve bien. Je fais seulement attention de ne pas exposer les malades à un courant d'air qui pourroit leur procurer quelque fluxion ; & j'aime mieux qu'ils aillent à la promenade dans des jardins , dans des cours , dans des places , que s'ils restoit à une fenêtre , à une porte d'entrée , &c. Je tâche aussi de veiller qu'on ne leur fasse pas commettre quelque imprudence dans le manger.

Au reste , Monsieur, votre méthode de faire des piquures prolongées pour introduire du fil variolique , dans le cas où l'on manqueroit de lancette chargée , me paroît

très-bonne. J'adopte pareillement votre usage de les panser à sec. On évite par ce moyen les inconvénients attachés aux pansements, & on jouit de tous les avantages de la méthode Suttonienne. Mais, Monsieur, vous n'êtes pas le seul à qui on ait fait l'objection sur l'avantage que fournissent les incisions, pour une suppuration qu'on regarde comme dépuratoire ; votre réponse est celle qu'on doit toujours faire , parce qu'elle est fondée sur la vérité & sur l'expérience. Il est constant, je le dis avec vous, que la suppuration des plaies faites par incision, n'est varioleuse que jusqu'au desséchement des pustules, puisque si l'on inocule avec ce pus après leur exsiccation, on ne donnera jamais la petite-vérole. Ce temps une fois passé, l'écoulement ne doit donc plus être regardé que comme celui d'un cautere, ou d'un séton : or un pareil écoulement est totalement inutile si le sujet se porte bien ; il ne sçauroit donc être de quelque utilité qu'autant que les humeurs seroient trop abondantes, & feroient craindre de se porter sur les yeux, les oreilles, &c : pour-lors seulement on pourroit trouver quelque avantage dans une pareille évacuation ; hors ces circonstances, on ne doit plus la regarder comme utile, ni comme nécessaire.

Si je parlois à tout autre qu'à vous, Monsieur, ce seroit sans doute ici le lieu de

relever les avantages de la méthode Suttonienne ; mais, outre qu'ils sont détaillés dans plus d'un ouvrage qui se trouve entre les mains de tout le monde, & que vous connoissez tout aussi-bien que moi, je craindrois que ma Lettre ne fût trop longue. Je me borne seulement à observer que qui que ce soit peut inoculer par cette méthode, qu'on n'a besoin ni de pansement, ni d'emplâtre ; que dès les premiers jours après l'insertion, on connoît, sans pouvoir s'y méprendre, si l'inoculation a réussi ou non, si le sujet aura beaucoup de petite-vérole, ou s'il en aura peu ; qu'on évite par ce moyen toutes les suites que l'insertion entraîne après elle ; & qu'enfin tout est fini lorsque la petite-vérole a parcouru ses divers périodes. Quelle que soit néanmoins la méthode qu'on puisse suivre, rien ne doit dispenser des préparations plus ou moins compliquées ; tout comme aussi rien ne doit faire perdre de vue les purgatifs lorsque la maladie tend à sa fin, & lorsqu'elle est terminée.

Je suis, &c.

OBSERVATION

Sur l'Apoplexie ; par M. PICQUÉ, docteur en médecine, à Avezac en Nebouzan.

L'apoplexie a presque toujours été l'écueil

de la médecine. Hippocrate n'en guériffoit même qu'avec peine les attaques légères ; & nos connoissances sur cet article n'ont guere augmenté depuis son temps. Des essais multipliés entrepris par la sagacité, & guidés par la prudence, pourroient sans doute nous donner des notions plus claires & plus précises, & étendre la sphere étroite de nos foibles lumieres ; mais je crains que pendant long-temps encore nous ne soyons obligés de former là-dessus, avec Astruc, des desirs infructueux.

J'ai traité beaucoup de maladies de cette classe, & je n'ai pas été plus heureux que les autres. Je sens bien & ma foiblesse, & toute la difficulté qu'il y a d'écrire sur cette matiere : néanmoins je vais tracer une légère esquisse d'une partie de cè que j'ai vu. Soins inutiles ! travail frivole ! dira-t-on. Mais je ne demande pas les applaudissements des hommes : leurs maux seuls me touchent, & je ne cherche que les moyens de les soulager.

On distingue deux especes d'apoplexie, sans compter l'accidentelle dont je ne parlerai point ; & je crois que c'est avec raison, puisque la cause, les signes & le traitement en sont différents. Ainsi l'ordre & la clarté exigent que je divise mes observations sur cette maladie en deux articles.

I. Un homme d'environ cinquante ans ;

robuste & pléthorique, ayant bu par excès d'un vin spiritueux, tombe sans sentiment, sans connoissance & sans mouvement. Son visage étoit rouge, son cou gonflé, sa respiration assez aisée; son pouls plein, mais sans tension ni vitesse. Je mets en usage les lavements simples, les tisanes aigrelettes, & des saignées copieuses à la saphene. Le mal paroît prendre une meilleure tournure. Le second jour on applique les vésicatoires aux gras des jambes. Sur le soir la fièvre se déclare: le mal augmente. Le trois est très-orageux; & le malade meurt le quatre, malgré les secours de l'art & les ressources de la nature.

Un bourgeois, âgé de près de cinquante-cinq ans, d'un tempérament mitoyen entre le bilieux & le sanguin, accoutumé à boire souvent du vin sans mesure, tombe tout-à-coup à moitié privé du sentiment & du mouvement, mais conservant encore la connoissance. On fait des frictions sur tout le corps, & l'on saigne à la saphene: le mal ne diminue point. On donne l'émétique qui ne produit presque point d'évacuation, mais à la suite duquel se manifeste une hémiplegie parfaite. On m'appelle: j'arrive le soir du second jour. Le visage étoit d'un rouge foncé, les yeux fixes, la respiration un peu gênée; la chaleur au dessus de la naturelle; le pouls lent, plein, tendu. Le malade con-

noissoit bien, mais il ne parloit qu'avec peine. Une ample saignée du pied, une ventouse appliquée à la nuque, des tisanes nitrées, des lavements stimulants; voilà les secours que j'employai d'abord. Les choses ne changerent point de face. Le trois, je fis appliquer les vésicatoires aux gras des jambes: sur le soir le mal parut encore plus grave. Le quatre, invité par les chirurgiens, sollicité par les amis, pressé par les parents, j'ordonnai qu'on réitérât l'émétique: il y eut des efforts, mais point d'évacuation. Le pouls devint petit & rapide: le malade ne parla plus: il perdit la connoissance; & le cinq fut le terme de ses souffrances & de sa vie.

Les faits pratiques ne sont utiles qu'autant qu'ils deviennent la source de réflexions solides & naturelles. Ainsi posons les deux cas que je viens de rapporter. Quelles sont les conséquences qu'on doit en déduire?

1^o Depuis Hippocrate jusqu'à van-Swieten, tous les médecins, se copiant les uns les autres, ont regardé la fièvre qui survient aux apoplectiques comme un signe favorable. Il est vrai qu'ils ont déterminé que cette fièvre devoit être forte, dépendre de l'activité des forces vitales, & arriver dans le principe du mal. Mais toutes ces circonstances se trouvent dans la première observation, & néanmoins l'homme meurt. Ne

devrions-nous donc pas restreindre cette décision ? L'on objectera peut-être que la fièvre n'est d'un bon augure que dans les apoplexies séreuses. Je pencherois assez à le croire. Les auteurs ne distinguent cependant pas bien clairement, & même Hippocrate note le cas où l'ivresse seroit la cause déterminante, comme elle l'est dans cette observation.

2^o Dans le premier cas, l'irritation produite par l'emplâtre vésicatoire ne pourroit-elle pas exciter la fièvre & occasionner la mort ? Dans le second cas, n'auroit-elle pas réellement augmenté l'activité de la cause & la violence des symptômes ? Il est vrai que ce remède est recommandé par Riviere, Boerhaave, Lieutaud, &c. Mais van-Swieten avertit du danger qu'on court à s'en servir ; & Tissot, qui condamne même les frictions, avec combien plus de force ne doit-il pas proscrire les vésicatoires ? Et de bonne foi n'est-il pas naturel qu'en augmentant la rapidité de la circulation, on détermine une plus grande quantité de sang à se porter vers la tête avec plus de violence dans un temps donné ; & qu'ainsi nécessairement on augmente dans la même proportion la grandeur de l'engorgement & du danger ? J'ai mis les vésicatoires en usage dans beaucoup de circonstances analogues ; & si je n'en ai pas toujours vu de
mauvais

mauvais effets bien marqués, du moins n'en ai-je jamais non plus observé de bien favorables. Ainsi je laisse au temps à décider les cas où ce remède peut être utile, s'il en est aucun.

3^o La seconde observation nous présente le tableau fidèle des ravages gradués & successifs de l'émétique dans les apoplexies sanguines. Les vomitifs ne seront jamais le remède de ces maladies, mais ils pourroient bien en être la cause : du moins je suis très-persuadé que toujours ils en hâtent les progrès, & en augmentent le danger. Dans ces malheureuses campagnes tout parle cependant en faveur de ce médicament ; & aux yeux du peuple un apoplectique n'est jamais bien traité, s'il n'a été gorgé de tartre stibié. C'est toujours l'ignorance qui entretient les préjugés : ce sont toujours les préjugés qui entretiennent les malheurs de l'humanité. Vous hésitez à me croire ? Réfléchissez bien : tous vos doutes seront levés. Si la lumière pouvoit pénétrer jusques sous l'humble toit de nos tristes cabanes, nous verrions bientôt la vérité reprendre tous ses droits, & la plupart de nos maux se dissiper & s'évanouir. Je ne puis former que des vœux : mais un homme est assis sur le trône ; il connoît le prix des hommes ; il les croit ses semblables, & déjà je crois entrevoir l'aurore de l'âge d'or.

II. Je trouve un homme d'environ soixante ans, d'un tempérament plégmatique & d'un caractère pesant, étendu dans un lit, privé des sens & des mouvements volontaires. Son visage est pâle & livide ; son cou un peu gonflé ; ses vaisseaux très peu apparents ; sa respiration laborieuse ; son pouls mou & foible, sur-tout au bras droit, qui, dès le premier instant de la maladie, fut attaqué de paralysie, ainsi que tout le côté droit. Des frictions, des vésicatoires, des lavements violents, des sternutatoires, des tisanes actives, des potions stimulantes & spiritueuses : voilà les remèdes que j'employai d'abord, mais sans succès. Je mis ensuite en usage les vomitifs à haute dose : le malade parut mieux ; je le réitérai : nos espérances augmentèrent encore. Enfin des cathartiques violents, aiguillés par l'addition du tartre stibié, dissipèrent l'engorgement du cerveau. Il ne resta plus qu'un engourdissement léger, qui ne résista point aux eaux de Bagnères prises en bains & en boisson.

Moins de netteté dans les opérations de l'esprit, & moins d'aisance dans les mouvements du corps, annoncerent vainement à un de mes parents que son cerveau n'étoit pas bien libre. Ces avant-coureurs ne parurent rien à ses yeux, & il ne crut être malade que lorsqu'il ne fut plus en état de sentir son mal. Le visage pâle & bouffi, les

yeux ternes, les vaisseaux presque effacés, la respiration gênée, l'abdomen gonflé, le pouls foible & inégal, la parole éteinte, la connoissance perdue, le mouvement anéanti : voilà quel étoit l'état où je trouvai cette personne, âgée d'environ soixante ans, & dont le tempérament étoit phlegmatique. On avoit déjà mis en usage les vomitifs, mais avec trop de timidité : aussi n'avoient-ils rien opéré. J'en triplai la dose ordinaire : bientôt des efforts considérables furent suivis d'une évacuation copieuse ; mais le malade ne fut pas mieux encore. Les cordiaux les plus actifs, les sternutatoires les plus forts, les lavements les plus irritants, les vésicatoires les plus puissants furent alors employés. Nous ne voyons pas encore que la moindre lueur d'espérance vînt suspendre nos alarmes. Le second jour je réitérai l'émétique : ses effets furent marqués : la violence des symptômes diminua : le pouls se ranima : la connoissance revint. L'attaque étoit survenue à une lieue de distance de la maison du malade : on proposa de le faire transporter chez lui le troisième jour. J'approuvai ce parti : il fut exécuté tout de suite. Un *brancard* découvert, & porté par quatre hommes robustes, servit de voiture. Dès le soir même l'assoupissement fut beaucoup moindre, & nos cœurs s'ouvrirent aux doux rayons d'un espoir flatteur. Des cathartiques

actifs, animés par des préparations antimoineales, & aidés par le secours des remèdes dont j'ai parlé ci-dessus, ramenerent insensiblement un calme heureux. Le neuf, il ne resta plus qu'une hémiplégie, qui céda ensuite aux bains, aux frictions, & à des pilules toniques.

Un assoupissement léger, mais presque continu; quelques vomissements pituiteux; des yeux ternes & larmoyants, inquiétoient beaucoup depuis trois ou quatre jours une femme d'environ soixante ans, dont les humeurs étoient glutineuses, les solides relâchés, & les nerfs sur-tout très-sensibles. Des saignées blanches, une infusion théiforme de fleurs de tilleul, une potion anti-hystérique, furent les uniques remèdes qu'on mit en usage. Deux jours après la malade perdit tout-à-fait le sentiment, le mouvement & la connoissance. Comme la chaleur, le pouls & la respiration ne paroissoient pas encore s'éloigner de l'état naturel, on crut que ce n'étoit qu'une attaque de vapeurs, & les remèdes furent administrés en conséquence. Le mal augmenta; la respiration devint laborieuse, & le pouls irrégulier. Je fus appelé: je conseillai fortement les vésicatoires aux gras des jambes, & l'émétique à haute dose. On rejeta ma proposition, & ce ne fut qu'avec peine qu'on me permit de faire mettre en usage des sinapismes &

des lavemens irritants. Le trois tout avoit empiré , mais l'illusion ne s'étoit pas encore dissipée. On accorda l'application des véficatoires à mes instances réitérées. Le secours fut trop tardif ou trop foible ; le quatre la mort termina la scene.

Venons aux vues pratiques que nous fournissent ces observations ; mais ce qu'elles nous indiquent, ne le croyons démontré que lorsque mille cas semblables nous auront toujours dit la même chose. C'est la voix de l'expérience qui doit nous guider ; mais elle est souvent trompeuse : Hippocrate nous le crie ; ne l'oublions jamais.

1^o Tissot ne parle même pas des vomitifs dans le plan de curation qu'il propose pour cette maladie. Boerhaave & van-Swieten ne les indiquent qu'en tremblant , & ils en craignent toujours les suites. Riviere ne les conseille qu'à la suite des autres médicaments , & seulement dans la persuasion qu'il vaut mieux employer un secours douteux, que de voir mourir le malade. C'est lui-même cependant qui assure avoir vu un homme guéri trois fois de l'apoplexie par le moyen de ce seul remede. Sans doute que ces praticiens célèbres avoient de bonnes raisons pour parler ainsi. Moi-même j'ai vu plusieurs apoplectiques de cette classe périr après avoir pris l'émétique. Mais étoit-ce à lui qu'on devoit attribuer la mort ? Je ne le

crois pas. Dans les deux premiers cas que je viens de rapporter, il me semble que c'est particulièrement au tartre stibié qu'est dû l'honneur de la cure. Les autres secours avoient déjà été mis en usage, mais inutilement. J'osai bien présumer des effets des vomitifs, & je ne fus point frustré dans mes espérances. Dans le troisième cas l'issue n'auroit peut-être pas été aussi funeste, si on les eût combinés avec les autres secours. Je les ai souvent employés dans des circonstances semblables : je n'ai pas, il est vrai, toujours eu à me louer de leurs heureux effets ; mais je ne sçache pas avoir jamais eu à me plaindre des catastrophes excitées par leurs ravages.

2^o Lorsqu'on a une maladie grave à traiter, & que différents remèdes peuvent concourir à en détruire la cause, il est prudent de les employer tous. Plusieurs forces réunies ont nécessairement plus d'efficacité que lorsqu'elles sont isolées. Souvent un médicament pris seul n'opère rien, tandis que, combiné avec d'autres, il produit des effets merveilleux. Il est vrai qu'ainsi l'on n'acquiert pas des notions aussi exactes & aussi précises sur les vertus particulières de chaque médicament ; mais il vaut mieux faire des expériences moins décisives & moins brillantes, que de s'exposer à des désordres funestes, & souvent irréparables, en courant après des effets incertains & trompeurs.

3^o Dans la seconde observation, il paroît que le grand air & le mouvement ont été favorables au malade. Le bien que le hasard a procuré ne pourroit-il pas être la récompense des soins d'un artiste prudent & éclairé? Nos auteurs, il est vrai, recommandent comme un point essentiel, de beaucoup agiter les apoplectiques de cette classe; mais peut-être que l'action du grand air est aussi nécessaire. Si l'on réfléchit bien sur l'influence de cet élément dans toutes les opérations de la machine humaine; sur son efficacité dans les suffocations que produisent les vapeurs du charbon, du vin, des souterrains; sur les secousses légères qu'il imprime aux nerfs de la peau & des poumons; peut-être ne sera-t-on pas éloigné d'adopter l'idée que je propose. Le temps, maître de tout, lui assignera sa vraie place.

REMARQUES & OBSERVATIONS

Sur le traitement des abcès qui surviennent au fondement; par M. MARCHAND, chirurgien-major de Picardie, docteur en médecine de l'université de Montpellier, correspondant de la société royale de la même ville, & de l'Académie de Chirurgie de Paris.

PREMIERE PARTIE.

De quelque nature que soient les abcès

qui se forment dans le voisinage du fondement, de quelques causes qu'ils proviennent; qu'ils soient essentiels ou symptomatiques, ils ont des effets assez constants dans leur marche, sçavoir, de faire en très-peu de temps beaucoup de progrès, de détruire tout le panicule adipeux qui environne le rectum, d'y former un foyer toujours très-considérable, qui ne manque jamais de séparer cet intestin d'avec les parties charnuës, & le met par conséquent à découvert dans une plus ou moins grande surface. Or, dans ces cas, les auteurs recommandent expressément, si l'on veut en obtenir la réunion avec les parties voisines, de le fendre jusqu'au fond de l'abcès. Ils assurent que si on manque à cette précaution, on n'obtient qu'une fausse guérison, & qu'on expose le malade à des récidives dangereuses, & pour lesquelles on est obligé d'en venir à des opérations beaucoup plus considérables que celle qu'on a manqué de faire d'abord. Saviard paroît effectivement attribuer à l'omission de ce précepte les récidives qui arriverent à un avocat qui le manda, à l'occasion d'un abcès fistuleux, qu'on avoit ouvert & guéri à plusieurs reprises. (*Voyez Sav. Observation XLIX.*) M. Faget, dans le premier volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, fait aussi sentir les inconvénients qui

résultent de cette omission. M. Foubert, déterminé, par des circonstances particulières, à ne pas se conformer à cette maxime, & après avoir examiné les motifs sur lesquels on a fondé ce principe, se propose, dans le troisième volume des Mémoires de la même Académie, de le détruire par une suite d'observations plus ou moins directes. Nous allons rapporter plusieurs observations qui viennent à l'appui de la doctrine de M. Foubert, laquelle ne me paroît pas généralement admise. Nous examinerons ensuite s'il faut toujours se comporter comme le recommande ce praticien ; & nous finirons par quelques Réflexions sur le précepte qu'on a donné de faire ou ne pas faire la section de l'intestin dans les abcès du fondement, pour peu qu'ils s'étendent dans les graisses, & l'aient mis à découvert.

I^{ere} OBSERVATION. Au mois de Décembre 1757, étant chargé de l'hôpital du fort de Haarbours, pour-lors assiégé, un soldat d'un piquet du régiment de Champagne, eut dans le voisinage de l'anus un dépôt considérable, que j'ouvris par une incision proportionnée au volume de la tumeur, & dont il sortit une grande quantité d'un pus très-fétide. En portant mon doigt dans l'ouverture, pour détruire quelques brides & emporter des lambeaux de tissu

cellulaire, j'examinai en même temps l'état de l'intestin, que je trouvai découvert dans une assez grande surface. J'introduisis mon doigt *index* de la main gauche dans l'an us, tandis que je tenois celui de la main droite dans l'abcès. Je ne trouvai point l'intestin percé, mais fort éminci. Je n'aurois pas manqué d'en faire la section, persuadé que j'étois qu'elle étoit indispensable en pareil cas; mais le mauvais air qui régnoit dans l'hôpital, suite nécessaire de notre position, & d'une quantité considérable de malades renfermés dans un très-petit espace, me fit craindre que s'il survenoit à ce malheureux un dévoiement, ou quelqu'autre accident, il n'y succombât, étant d'ailleurs dans une très-grande disette par rapport au régime & aux médicaments. Je m'en tins à l'évacuation simple du pus, & préférâi d'exposer mon malade à une fistule que j'étois convaincu qui lui resteroit, & dont il pourroit se faire opérer dans des temps plus heureux & des circonstances plus favorables. Je pansai cet abcès fort mollement & fort simplement, & fus fort étonné que, dans l'espace de trente jours environ, il fût parfaitement guéri, l'intestin bien recollé aux parties voisines, & la cicatrice solide. J'avoue que je ne fis pas beaucoup de réflexions sur cette cure. Cè ne fut que la lecture du Mémoire de M. Foubert qui me

rappella cette observation, & sa terminaison heureuse.

II^e OBS. En 1761, étant en garnison à Montpellier, M. de Fromental, officier au régiment de Hainault, pour lors Montmorenci, auquel j'étois attaché, âgé d'environ vingt-deux ans, d'une constitution excessivement grasse, eut dans le voisinage de l'anus un dépôt considérable, qui se forma en très-peu de temps, & s'étoit déjà ouvert de lui-même avant que je l'eusse vu. L'ayant examiné, & m'étant apperçu, malgré la quantité de pus qui en étoit déjà sorti, d'une grande & profonde fluctuation, j'agrandis l'ouverture; le pus qui en sortit étoit très-fétide & en grande quantité. J'examinai l'intestin, que je trouvai à nu dans une très-grande surface. L'observation précédente, que je me rappelai, & les judicieuses réflexions de M. Foubert, devinrent pour moi une doctrine dont je ne m'écartai pas. Mon malade fut pansé fort simplement. & parfaitement guéri dans l'espace d'environ vingt-cinq à trente jours.

III^e OBS. Environ quatre ans après, étant en garnison à Metz, le même officier eut un dépôt bien plus considérable encore que le premier, à la partie opposée, dans le voisinage de l'anus. Celui-ci ne s'ouvrit point de lui-même, mais n'en fit que plus de ravages dans tout le tissu graisseux. Ce nou-

veau dépôt, quoiqu'arrivé long-temps après le premier, me fit faire quelque retour sur ma conduite passée. Je craignis qu'il ne fût une suite de quelqu'ouverture qui auroit pu s'être formée après coup à l'intestin. J'avois lu, dans le Mémoire de M. Foubert, que ces grands abcès étoient le plus souvent un effet de fistule interne. Il me vint à l'esprit que, quoique mon malade m'eût paru radicalement guéri dans le temps, il pouvoit se faire que l'intestin que j'avois cru sain, ne le fût peut-être pas; ou bien qu'étant sain, comme effectivement je croyois m'en être assuré, le séjour de la matiere ne l'eût aminci au point de faire une ouverture consécutivement, dont ne se feroit pas apperçu le malade, laquelle ayant donné passage aux humidités stercorales, auroit occasioné le dépôt en question. Quoi qu'il en soit, j'en fis l'ouverture en présence de M. Cre-moux, docteur en médecine, & chirurgien-major du régiment Dauphin infanterie. Le pus en sortit avec impétuosité, & exhaloit une odeur insupportable. Nous en évaluâmes la quantité à près d'une pinte; ce qui ne surprendra pas lorsque j'aurai rappelé que le malade en question, ainsi que je l'ai fait observer plus haut, étoit d'une constitution excessivement grasse. Il s'étoit fait une fonte considérable. Je portai mon doigt au fond de l'abcès, pour détruire plusieurs

brides ; j'en tirai beaucoup de lambeaux à moitié pourris. J'examinai avec beaucoup de scrupule l'état de l'intestin. Malgré le délabrement qu'avoit occasionné le séjour de la matiere & sa grande fétidité, il ne nous parut ni percé, ni altéré ; mais dénudé dans une très-grande surface, & fort mince : cela ne me détermina pas à en faire la section. Mon confrere s'assura bien, ainsi que moi, qu'il n'y avoit aucune communication de l'abcès dans le rectum ; mais la grande dénudation lui fit craindre, avec juste raison, que nous n'eussions beaucoup de peine à en obtenir le recollement. Cependant, encouragé par mes premières tentatives, & encore plus par les réflexions que j'avois faites sur le Mémoire de M. Foubert, je profitai de la crainte du malade pour les instruments, & lui dis que je m'en tiendrois à cette simple ouverture ; mais que je le prévenois qu'en pareil cas il restoit ordinairement une petite fistule, qu'il étoit impossible d'éviter, mais que je lui promis de guérir sans lui faire d'opération. Mon pronostic ainsi porté, je l'assurai que je ferois cependant tout mon possible pour l'éviter. Je pansai très-mollement & très-simplement : la suppuration devint en très-peu de jours assez bonne, & continua à être louable ; mais le fond de la plaie ne se remplissoit pas ; il y avoit une espece de cul de sac du

côté du coxis, auquel je ne voyois faire aucun progrès. Je pris le parti de porter une tente dans le rectum, dans la vue d'en soutenir les parois; tandis qu'extérieurement je faisois des compressions, & garnissois de charpie brute tous les endroits où je sentoie du vuide dans le voisinage du rectum, & particulièrement vers le coxis, où j'eus besoin de le continuer plus long-temps qu'ailleurs. Ces compressions artistement faites, & que je variois suivant les circonstances, me réussirent à merveille, & forcèrent pour ainsi dire les parties à se rapprocher. Il ne fera pas hors de propos d'observer que pendant le cours du traitement, il survint au malade, pour s'être écarté du régime prescrit, un dévoiement & une fièvre intermittente qui, à la vérité, ne furent pas de longue durée, & céderent à l'usage des purgatifs & du kina. On sent bien, sans que je le dise, que dans le cas où j'aurois fait la section du rectum, les accidents auroient pu avoir des suites beaucoup plus fâcheuses. Malgré ce contre-temps, mon malade fut guéri parfaitement, l'intestin très-bien recollé avec les parties voisines, & enfin la cicatrice très-solide dans l'espace de cinquante jours environ. D'après cette observation, il me semble qu'on ne doit jamais désespérer d'obtenir le recollement du rectum lorsqu'il est à nu, pourvu qu'il soit sain; & que les

compressions méthodiques & artitement faites ne sont pas toujours insuffisantes, comme l'assure M. Faget. (*Voyez* Mém. de l'Acad. de Chir. Tome I, in-4°, page 391.)

IV^e OBS. Dans l'hiver de l'année 1765, étant en garnison à Douay, un postillon de M. le comte de Puiségur fit une chute sur la fesse droite : la contusion fut considérable. On y appliqua un emplâtre de styrax ; il survint une inflammation violente qui fut terminée par un dépôt. M. de Puiségur, averti de l'accident arrivé à son postillon, me pria de le voir & d'en avoir soin. A mon premier examen, je trouvai une fluctuation très-considérable, qui m'annonçoit un très-grand foyer. Comme le pus avoit fusé de tous les côtés, je fus obligé de faire une incision cruciale, & d'emporter les angles de la peau. En portant ma sonde crénelée du côté du rectum, je sentis qu'elle pénéroit jusqu'à cet intestin ; tout le tissu cellulaire qui l'environne étoit détruit. J'introduisis mon doigt dans l'anus, & sentis ma sonde fort aisément à travers le rectum, qui étoit fort mince & dénudé. L'incision que je venois de faire m'ayant paru suffisante pour faciliter la sortie des matieres, je ne jugeai pas à propos de l'étendre plus loin, après avoir bien évacué tous le pus. Dès les premiers pansements, je fis avec de la charpie brute & des compresses, des

compressions sur tout le voisinage du rectum, que je continuai pendant tout le cours de la cure : le reste fut pansé à l'ordinaire, & dans l'espace de sept semaines environ, le malade fut parfaitement guéri.

Ve OBS. Au mois de Mai de l'année 1766, étant en garnison dans la même ville (à Douay,) un maréchal de logis des Dragons du Roi, de la compagnie de M. Duhaussay, eut un abcès tout près de la marge de l'anus. Après y avoir appliqué un cataplasme anodin & maturatif pendant vingt-quatre heures, j'en fis l'ouverture par une simple incision, & même assez petite, mais pourtant suffisante pour donner une issue libre & facile à l'évacuation du pus. En portant un stylet dans la plaie, & mon doigt dans l'anus, je reconnus aisément, ce qui ne manque jamais d'arriver dans les abcès de cette partie, l'intestin à nu. Fort peu de charpie très-fine, mise doucement dans la plaie, & un emplâtre d'onguent de la mere, termina en vingt jours cette maladie.

VIe OBS. L'année suivante, 1767, étant en garnison à Valenciennes, je fus mandé par M. le baron de Rhednig, pour un abcès assez considérable qu'il avoit à la marge de l'anus, & pour lequel son chirurgien se proposoit, disoit-il, de lui faire la même opération que pour la fistule. Le terme de fistule épouvanta le malade. Il demanda à consulter

consulter quelqu'un; son apothicaire & son médecin lui conseillèrent de me faire appeler. Le chirurgien avoit déjà étalé son stylet à embrocher les fistules, & préparé tout l'appareil nécessaire. J'examinai la tumeur, portai mon doigt dans l'anus; & m'étant bien assuré que l'abcès ne s'étoit point ouvert de ce côté, mon avis fut qu'il falloit ouvrir cet abcès par une simple incision, à la maniere de tous les abcès. Le chirurgien, à qui cet avis ne plut pas, me cita ses auteurs, & les grands maîtres qu'il avoit suivis & entendus dans les Ecoles de Paris. Je lui répondis tout simplement qu'il y avoit beaucoup de cas où il ne falloit point se comporter comme le disoient les livres; qu'il avoit mal saisi ce qu'il avoit entendu dans les Ecoles; & que dans ce cas-ci il s'agissoit d'un abcès qu'il falloit ouvrir tout bonnement. Le malade, à qui le parti parut plus doux, & convenoit mieux sans doute, dit qu'il vouloit qu'on suivît mon avis. L'ouverture en fut faite par ledit chirurgien. Je portai, après l'ouverture, un stylet dans le fond de la plaie pour examiner l'état de l'intestin, tandis que j'avois le doigt de la main opposée dans l'anus. Je reconnus l'intestin à découvert; mais, comme il étoit sain & dans toute son intégrité, j'assurai le malade qu'il guériroit sans aucun retour, & ne seroit point sujet à aucune fistule, comme

il le craignoit. La cure fut complète dans l'espace ordinaire ; & le malade s'est toujours bien porté , & n'a été sujet à aucune récurrence , ni fistule.

Les observations que je viens de rapporter , ajoutées aux trois premières du Mémoire de M. Foubert , & toutes celles qu'on pourroit rassembler & recueillir de tous les praticiens qui se sont comportés de même dans des cas semblables , prouvent , ce me semble , d'une manière directe & incontestable , que dans tous les abcès qui arrivent au voisinage du fondement , quoique l'intestin soit dénudé , & même dans une très-grande surface , on peut en obtenir le recollement avec les parties voisines , sans le fendre ; & , par conséquent , que cette opération est au moins de trop , sans parler des suites fâcheuses auxquelles elle peut exposer le malade.

Mais on n'est pas toujours aussi heureux que dans les cas que je viens de rapporter. Il arrive quelquefois que , par des causes & un mécanisme qu'il est inutile d'expliquer ici , ces sortes d'abcès commencent à s'ouvrir du côté de l'intestin , soit avant , soit au moment où on est appelé , sans même supposer une fistule interne ; seroit-il prudent alors de s'en tenir à une simple ouverture , comme le veut M. Foubert ? Voici quelques cas où je pense qu'il faut se comporter différemment.

VII^e OBS. Dans le même temps que je traitois le maréchal de logis qui fait le sujet de la cinquieme observation , je soignois son capitaine , d'un abcès à la marge de l'anüs , mais avec des circonstances différentes : voici le cas.

M. Duhauffay , capitaine de Dragons au régiment du Roi , me fit appeller pour des hémorrhoides internes , disoit-il , dont il souffroit beaucoup , & pour lesquelles M. de Lanöix , médecin de l'hôpital militaire , lui faisoit prendre des bains depuis quelques jours. Il ne paroissoit rien au dehors. A ma seconde visite , je n'apperçus encore aucune tumeur ; mais les bords de l'anüs étoient déjà tendus & fort douloureux : j'annonçai au malade qu'il se formoit un abcès qu'il ne faudroit pas tarder à ouvrir. Le mot d'ouvrir lui fit peur : je lui proposai de faire appeller en consultation M. Majault , chirurgien-major de l'hôpital ; mais , lorsque nous nous assemblâmes , le médecin , M. Majault & moi , il ne fut plus question de délibérer ni consulter ; la tumeur prononçoit fort au dehors. Le médecin dit au malade que ce n'étoit plus son affaire , mais bien celle de M. Majault & la mienne. J'en fis l'ouverture , en présence de ces deux messieurs , par une incision convenable. L'évacuation du pus faite , les lambeaux de tissu cellulaire , à moitié pourris , emportés , nous vîmes bien-

tôt que les parois de l'intestin qui étoit à découvert, étoient gâtées : un pus très-fétide sortoit également par l'anus & par l'ouverture, que je venois de faire. Je dis à M. Majault, que je n'étois pas d'avis de me conformer au précepte de M. Foubert : il pensa comme moi ; & dans l'instant je portai une des branches de mes ciseaux dans l'anus, & l'autre dans l'abcès, & fendis l'intestin jusqu'au fond. Le malade fut pansé comme il convenoit, & radicalement guéri dans l'espace de six semaines environ.

VIII^e OBS. Etant en garnison à Toulouse, M. Calabon, professeur en chirurgie, me pria de l'accompagner & de consulter, avec lui, M. Tabaries, médecin, & M. Brun, aussi professeur de chirurgie, pour un jeune homme à qui il étoit survenu en très-peu de temps un abcès très-considérable au voisinage de l'anus. Les progrès en avoient été très-vifs & très-rapides : mon avis fut que si, l'ouverture faite, on trouvoit l'intestin altéré, il falloit en faire la section, ce fut aussi celui de ces messieurs. M. Calabon ouvrit l'abcès, d'où il sortit une quantité prodigieuse d'un pus très-fétide ; il en sortoit aussi du côté du rectum, qu'on trouva livide & percé : on l'incisa. Le malade fut pansé comme il convenoit, & guéri dans l'espace ordinaire.

IX^e OBS. M. Garengéot rapporte, dans

son Traité d'Opérations, qu'il ouvrit un abcès, dans le voisinage du fondement, à une blanchisseuse, & qu'ayant apperçu au fond de l'abcès que l'intestin étoit non-seulement dénudé, mais altéré, (car en portant son doigt dans le fondement, & le poussant vers l'abcès, l'intestin à moitié pourri se déchira) il coupa tout ce qui lui parut défectueux, en conduisant une des branches de ses ciseaux dans le fondement, & l'autre dans l'abcès. Je ne sçais pas si M. Garengéot eût fait la même opération, s'il n'eût trouvé l'intestin qu'à découvert; mais certainement, dans le cas qu'il rapporte, s'il ne l'eût faite, il n'auroit pas guéri la malade radicalement.

La suite dans le Journal prochain.

EXAMEN CRITIQUE

Du Mémoire de M. BERTRANDI, sur les abcès au foie qui se forment à l'occasion des plaies de tête, avec quelques réflexions pratiques sur la saignée; par M. MORIN, docteur en médecine à Avranches.

TROISIEME PARTIE.

Troisième Cause des abcès au foie à la suite des coups à la tête; dérangement de la circulation du sang.

« Toutes les fois que j'ai eu occasion d'exa-

» miner avec soin ces sortes de cas , j'ai cru
 » reconnoître la cause de la maladie dans
 » un dérangement de la circulation du sang. »

On vient de faire voir combien la sympathie & la métastase pouvoient quelquefois être la cause de cette maladie ; faisons voir maintenant que le dérangement de la circulation , tel que l'explique M. Bertrandi, ne peut être la cause des dépôts au foie : il suffiroit peut-être d'exposer son système ; en voici l'extrait.

« Les coups portés à la tête changent la
 » direction des vaisseaux du cerveau : ce
 » changement de direction cause nécessairement un désordre dans la circulation du
 » sang : les carotides le poussent alors plus
 » fortement dans les sinus ; avec quelque
 » violence qu'il y soit porté , ceux-ci le re-
 » çoivent toujours avec la même facilité,
 » & le dégorgent de même dans les jugu-
 » laires ; ainsi la veine cave descendante,
 » recevant une plus grande quantité de sang,
 » & le versant avec plus de force & de pré-
 » cipitation dans son confluent avec l'ascen-
 » dante , agit par sa hauteur & sa base aug-
 » mentées , & oppose , en raison composée
 » de cette augmentation de hauteur & de
 » base , plus de résistance au fluide de la
 » veine cave inférieure : éprouvant plus de
 » difficulté , ce fluide ralentit son mouve-
 » ment ; bientôt ce ralentissement se fait

» sentir dans tous les rameaux de la veine
 » cave ascendante, dans ceux sur-tout de
 » la veine porte, dénuée pour ainsi dire
 » de mouvement progressif: le sang de cette
 » veine, chargé de parties âcres, salines &
 » résineuses, s'enflamme, fermente, se dé-
 » compose: de-là inflammation, suppara-
 » tion, enfin abcès au foie.»

Qui ne voit pas, en effet, que ces consé-
 quences sont déduites d'un faux principe;
 & qu'au lieu d'accélérer le mouvement des
 liqueurs dans les vaisseaux frêles du cerveau,
 les coups portés sur ce viscere, en compri-
 mant ces vaisseaux foibles & délicats, soit
 par la présence d'un liquide épanché, soit
 par l'action des os du crâne enfoncés, &
 même de la dure-mere, qu'on a trouvée
 détachée & suivant le cerveau: qui ne voit
 pas, dis-je, que dans ce cas, le sang trou-
 vant plus de résistance du côté du système
 vasculaire cérébral, doit y couler en moin-
 dre quantité, & refluer par conséquent vers
 les vaisseaux inférieurs, les engorger, sur-
 tout ceux de la veine porte, & par une
 cause diamétralement opposée à celle de
 ce chirurgien, produire exactement les
 mêmes effets?

Comme je ne pourrois, à moins de co-
 pier M. David, réfuter ce paradoxe avec
 le même succès, je renvoie à cette sçavante
 réfutation dont il est parlé à la note b....

456 EXAMEN D'UN MÉMOIRE

pour passer à l'examen de questions plus importantes, sçavoir, 1^o si, à la suite des coups de tête, la saignée du pied est capable de contribuer à la formation d'un abcès au foie; 2^o comment elle produit cet accident.

1^o Il n'est pas douteux qu'après les coups à la tête, la saignée du pied ne puisse contribuer à la formation des abcès au foie, mais pas aussi fréquemment que le croit M. Bertrandi. On a vu au contraire, au rapport de M. Haré, (*Journal de Médecine* 1772,) un dépôt se former sur la dure-mere le cinquante-deuxieme jour du trépan, malgré quinze saignées, tant du bras que du pied. On trouve cent observations de cette espèce contre une seule en faveur des dépôts au foie.

2^o La saignée du pied peut néanmoins contribuer de deux manieres à la formation des dépôts au foie, 1^o en déterminant sur les vaisseaux de ce viscere déjà engorgés, une nouvelle affluence de sang (a); 2^o lorsqu'il y a abcès à la tête, en détournant sur la substance du foie une portion ou même toute la matiere purulente de cet abcès.

(a) Dans ce cas, il convient de commencer par la saignée du bras; cependant, lorsque la tête reste toujours embarrassée; ce qui en dénote l'engorgement, la crainte d'un dépôt possible, mais extrêmement rare au foie, ne doit pas empêcher de saigner au pied pour prévenir le dépôt si fréquent & si funeste au cerveau,

C'est à la Pathologie à nous rendre raison du mécanisme de cette métastase, dont je viens d'établir la doctrine par des observations; ce ne sera aussi que par des observations que je vais prouver celle de la dérivation & de la révulsion. *In scientiâ naturali principia veritatis observationibus confirmari debent.* [Le chevalier de Von-Linné, *Systema naturæ* (a).]

Je n'ignore pas combien cette doctrine, presque aussi ancienne que l'art de guérir, adoptée & suivie par les praticiens de tous les temps, est aujourd'hui tombée dans le mépris de l'école, par les sarcasmes de quelques célèbres académiciens (b): je ne me suis pourtant pas laissé éblouir par le flam-

(a) Il est inutile de prévenir qu'il n'est plus question du système de M. Bertrandi, mais uniquement de la doctrine de la dérivation & de la révulsion.

(b) Il est assez singulier de trouver mot pour mot, dans l'Anatomie d'Héister, & le Traité des Maladies du Cœur de Senac, ce compliment que leur fit à tous les deux un célèbre académicien: « Je suis charmé qu'un médecin de l'Académie ait » renversé les fondements d'une doctrine qui fait » honte à la pratique. » Combien de fois à leur tour les sophismes de la théorie n'ont-ils pas été préjudiciables à la pratique? Ce seroit donc bien ici le lieu de rétorquer à ce célèbre académicien, ce reproche d'un homme plus célèbre encore, BOERHAAVE: *Heu quantum descivit secutis dein saculis à prisca gloria medicina! quam turpiter ab efficacissimo artis magistro usu ad fragmenta ludentis ingenii descivit!* &c, &c.

beau de la brillante théorie académique ; parce qu'à mon avis l'expérience invariable de près de trois cents ans , est le seul guide fidele dans ce dédale où , pour vouloir en pénétrer , tous les recoins impénétrables , souvent s'abyme l'orgueil de la physique.

J'ai dit que cette doctrine étoit généralement adoptée des praticiens de tous les temps , à commencer par Hippocrate jusqu'au siècle de Hervey : presque tous la regardoient comme un dogme sacré , & ne s'écartoient point de cet apophtegme du pere de la médecine : *Perpetuum est quod didicimus ab eo Hyppocrate , incipientem fluxionem ad contraria trahendam esse ; fixam verò jam in laborante particulâ , vacuandam esse , vel ab ipsâ particulâ quæ affligitur , vel à maximè vicinâ*. Galien , qui cite ce passage dans son Traité de la Saignée , ne s'y explique pas moins formellement que le médecin de Cos.

En suivant une méthode opposée, Brissot a eu , à la vérité , quelques succès , & même plus que les Arabes qui se conformoient à la doctrine de la révulsion & de la dérivation ; mais il ne le devoit qu'à la grande quantité de sang qu'il tiroit tout à-la-fois ; & l'on sçait de combien d'effets funestes étoient suivies ces grandes évacuations (a).

(a) Sa méthode étoit si dangereuse , qu'elle manqua d'être proscrite par le parlement ; elle l'a été depuis par la raison & l'expérience.

Depuis l'époque de la découverte de la circulation, cette doctrine n'a pas trouvé dans les praticiens des partisans moins recommandables : les Consultations choisies des médecins de Paris & de Montpellier, celles d'Hoffmann, y sont toutes conformes, & le grand Boerhaave en fait un précepte formel par ces mots : *Revellendo in partes alias*. Van-Swieten renchérit encore sur cet Aphorisme : *Post Hæmum*, dit le commentateur, *plurimi spreverunt hæc auxilia, tanquam inutilia & sanguinis circulationi cognitæ repugnantia; ratione tamen & experimentis confirmatur revulsionum utilitas*. M. Carrere, dans son excellent Traité théorique & pratique, commence, dans les fortes inflammations, par la saignée révulsive.

Des médecins cliniques & physiciens, Sylva, Quesnai, Bellini, Chevalier, Hecquet, ont aussi prouvé cette doctrine par des raisons plausibles ; il ne me reste donc plus qu'à la confirmer par des faits décisifs (a).

1^{re} OBSERVATION. Un jeune homme âgé d'environ trente ans, d'un tempérament sanguin, est brusquement attaqué d'une fièvre inflammatoire, avec douleur de tête des plus vives ; pour laquelle j'ordonne sur le champ deux saignées du bras, lavemens

(a) J'avoue que ces auteurs n'étoient pas trop d'accord sur la manière d'agir de la dérivation & de la révulsion ; mais leurs disputes mêmes ne tendoient qu'à en démontrer la réalité.

pédiluves, &c. La douleur de tête ne cédant point, un de mes confreres prescrit celle du pied : l'inflammation du bas-ventre me fait hésiter (a) ; ce confrere étoit mon doyen, il fallut bien se rendre à ce droit d'étiquette. Cette saignée dégage la tête ; mais l'hydre, renaissant avec plus de fureur, se jette sur le bas-ventre, & le déchire cruellement. Un troisieme médecin conseille la saignée du bras. Le malade éprouve encore quelque soulagement de cette dernière évacuation ; il ne se plaint plus ni de la tête, ni du bas-ventre. Après trois ou quatre heures de ce calme perfide, la poitrine est entreprise ; le malade ne peut plus respirer, il suffoque, il meurt enfin dans les angoisses de l'oppression, sept heures après la saignée de bras. Est-ce la saignée du pied qui occasionna les douleurs cruelles du bas-ventre ? Celle du bras fut-elle la cause de la suffocation ? Quoi qu'il en soit, l'une & l'autre

(a) Dans les douleurs de tête, accompagnées d'inflammation au bas-ventre, & de tension aux hypochondres ; souvent, avertit M. Pringle, la saignée du pied augmente encore ces douleurs ; je l'ai observé moi-même sur un malade qui mourut dans les convulsions, à la suite d'une saignée de pied.

Loin d'être contraire à la doctrine que je défends, Helvétius dans son *Idée générale sur l'Economie animale*, & Chevalier dans son *Traité de la Saignée*, prouvent par des raisons bien satisfaisantes que cette observation y est exactement conforme.

prouvent également la doctrine de la révulsion & de la dérivation.

II^e OBS. Une femme replette, grosse de six mois, est saisie d'une fluxion phlegmoneuse, qui lui couvre presque dans un instant tout le visage. Je la fais saigner du bras jusqu'à cinq fois : à chaque évacuation les symptômes s'aggravant, je propose d'ouvrir la saphene; le préjugé s'y oppose : je débutois; & la malade, victime peut-être de ce préjugé & de ma foiblesse, succomba le fixieme jour, la face tuméfiée, noire, gangrenée, & des plus hideuses que j'aie vues.

III^e OBS. Quelque temps après, je suis appelé pour voir une femme à peu près dans le même état, sinon qu'elle n'étoit pas grosse. Après une saignée du bras, je passe à celle du pied; en moins de huit jours la malade fut parfaitement rétablie.

La saignée du pied auroit-elle sauvé la vie à la premiere malade? Celle du bras eût-elle suffi pour guérir la seconde? Les deux observations suivantes rendront peut-être la question moins problématique.

IV^e OBS. Une femme de soixante-cinq ans, encore robuste & très-sanguine, tourmentée d'une douleur de gorge des plus cruelles, & ne pouvant presque plus avaler, m'envoie chercher. J'étois l'ami de cette malade; je la saignai moi-même au bras; les douleurs devenant plus violentes & la déglutition étant interceptée, je répétois trois fois, mais

en vain, cette saignée. Instruit par les deux exemples précédents, j'ordonnai celle du pied : la malade les avoit si gras, & les vaisseaux si petits, qu'on n'en put tirer que très-peu de sang. Dès le quatrième jour, la malade est travaillée d'un opisthotonos des plus singuliers & des plus affreux ; la gorge & la tête deviennent tuméfiées & bleuâtres ; & elle meurt le huitième dans l'état le plus cruel.

Ve OBS. Six semaines après cette mort terrible, je suis appelé auprès d'un gentilhomme de cinquante ans, & de la plus vigoureuse constitution. Ce gentilhomme souffroit cruellement d'une esquinancie sanguine : déjà on l'avoit saigné deux fois du bras, sans qu'il en eût éprouvé aucun soulagement ; sur le champ je lui fais tirer au moins dix-huit onces de sang du pied. Cette copieuse évacuation fut suivie de syncope. Revenu de sa foiblesse, le malade, qui avant ne pouvoit ni parler ni boire, prononce aisément, avale un demi-verre de tisane, repose pendant la nuit (a). Le lendemain il ne lui reste de cette violente inflammation que la foiblesse.

La saignée du bras auroit-elle produit le même effet ? Elle ne l'opéra pas sur les malades qui font l'objet des troisième & quatrième observations. Pour mettre plus en évidence

(a) Moins qu'il n'auroit voulu ; tant cette saignée le soulagea promptement. J'ordonnai de l'éveiller de temps en temps pour le faire boire.

encore la doctrine de la dérivation & de la révulsion, comparons l'effet de la saignée du bras, avec celui de la saignée du pied, dans les mêmes circonstances.

VI^e OBS. Un faucheur de soixante ans, d'un tempérament sec, est si violemment frappé d'un coup de soleil, qu'il tombe par terre. Revenu de son étourdissement, il veut essayer de reprendre son ouvrage; mais en se relevant il ne fait que chanceler comme un homme ivre. Le soir il s'en revient pourtant de son pied à la maison, se plaignant toujours d'une grande douleur de tête : deux heures après il perd absolument la connoissance & le sentiment. Ce n'est qu'à cette époque que je le vois : sur le champ je lui fais faire des frictions chaudes sur les extrémités, & lui fais ouvrir la sa-phene; à mesure que le sang coule, le pouls se développe, la tête se débarrasse, sans néanmoins que la connoissance lui revienne que quelques heures après. Le lendemain, la tête me paroissant encore un peu occupée, je fais répéter la saignée : ces deux évacuations, jointes aux pédiluves lavements, &c. soulagerent si promptement le malade, qu'en moins de trois jours il eût été en état de reprendre son pénible exercice, si, en lui chauffant la plante des pieds avec des moëllons trop chauds, on ne lui eût brûlé le gauche presque jusqu'aux os. ...

VII^e OBS. N'étant encore qu'écolier de

médecine, je vis traiter un homme à peu près du même âge, frappé comme le précédent d'un coup de soleil, même un peu moins violent. Cet homme ne fut saigné qu'au bras & à la jugulaire. Ces saignées répétées allégerent les symptômes, mais n'enleverent pas la cause. Il commença par perdre entièrement la vue, puis le jugement & la mémoire; il mourut enfin, quatre à cinq ans après, d'une attaque d'apoplexie.

On ne peut pas assurer que deux fortes saignées du bras n'eussent pas également rendu la santé à mon malade; on sçait seulement qu'elles n'ont pas guéri le dernier.

VIII^e OBS. Une femme âgée de vingt-huit ans, d'un tempérament sanguin, bilieux, & grosse de son premier enfant, est prise, vers le quatrième mois de sa grossesse, de crachement de sang & de suffocation. Le Frere religieux, chirurgien de la Charité de Pontorson, la fait saigner deux fois du bras; cette saignée suspend les accidents. Après dix à douze jours de calme, l'hémoptisie & l'oppression reparoissent; à la même époque, on répète les mêmes remèdes avec aussi peu de succès. Les convulsions (a) faisant craindre pour la mere & l'enfant, j'osai sacrifier l'enfant à la mere;

(a) Elles accompagnoient toujours la suffocation, & étoient quelquefois si fortes, que quatre personnes ne pouvoient contenir la malade.

Je prescrivis la saignée du pied. Toujours souffrante, la malade étoit disposée à tout, & le chirurgien n'avoit point de préjugés : on ouvre la faphene sans guérir entièrement la malade ; cette dernière saignée la soulagea plus promptement, & prolongea la treve. Cependant les mêmes accidents revenant encore avec tout leur effrayant cortège, on en revient de nouveau à la saignée du bras. Celle-ci ne calmant pas aussi promptement, la malade s'ordonne elle-même la saignée de pied, & cette saignée la soulage presque soudain. Persuadée qu'elle avoit trouvé dans cette évacuation le seul spécifique à tous ses maux, toutes les fois qu'elle sentoit les préludes de quelque nouvelle attaque, elle se faisoit r'ouvrir la faphene. Ce qui paroîtra difficile à croire, pendant sa grossesse, cette malheureuse fut saignée trente-deux fois, vingt-un du bras, & onze du pied ; ce qui est plus étonnant encore, elle a porté à terme & mis heureusement au monde un garçon bien constitué, & l'a allaité : tous deux jouissent d'une parfaite santé : (il y a cinq ans faits de ce mois.) Pourquoi la saignée du bras ne soulageoit-elle pas aussi efficacement que celle du pied ? ce n'étoit sans doute que par la révulsion. Pourquoi, révulsive de la tête & du poulmon, & par conséquent dérivative des vaisseaux du bas-ventre, en dégageant les

parties supérieures, n'a-t-elle causé aucun dommage aux inférieures? C'est apparemment qu'en dégorgeant le poumon & la tête, elle n'engorgeoit pas assez les viscères du bas-ventre pour y occasionner quelque désordre.

IX^e OBS. Une femme grasse & replette, âgée de quarante-sept ans, reçoit sur la tête un coup de douve, tombe en pirouettant, & reste quelque temps par terre étourdie & sans connoissance. Le chirurgien ne trouvant qu'une contusion à l'endroit frappé, se contente d'y appliquer des spiritueux résolutifs, & la saigne en douze heures deux fois au bras. Les accidents se soutenant presque toujours au même degré d'intensité, on ordonne la saignée du pied; l'effet en fut également prompt & heureux: pendant cinq à six semaines, la malade ne se plaint que d'une pesanteur peu incommode à la tête. A cette époque, elle retombe presque dans le même état qu'elle éprouva lors du coup; on lui retire du sang du bras. Cette saignée ne diminuant ni les vertiges, ni la douleur, on a recours à celle du pied; elle ne fut pas moins efficace que la première fois. Mais au même terme les mêmes symptômes se renouvelant, on en vient tout d'abord à la saignée du pied, & presque sur le champ la malade est guérie. Neuf à dix mois se passent dans cette alternative de calme &

de rechûtes , à laquelle on n'apportoit de remede que l'ouverture de la saphene.

La malade recouvre enfin sa premiere fanté , & prit même un embonpoint assez ordinaire aux femmes chez lesquelles cessent les évacuations périodiques ; (elle étoit alors à cette troisieme époque de la vie.)

Je soupçonne que les vaisseaux utérins , devenus trop denses pour recevoir & transmettre le sang destiné au tribut lunaire ; ce sang , forcé de regorger sur toute la masse , se portoit principalement vers les vaisseaux de la substance cérébrale , affoiblie par la violente commotion qu'elle avoit soufferte ; ainsi ce reflux des vaisseaux utérins endurcis , sur les vaisseaux du cerveau affoiblis , donnoit naissance aux engorgements de ces derniers , & reproduisoit les symptômes ci-dessus : peu à peu les fibres du cerveau , par le secours des spécifiques & du temps , reprenant leur ressort ordinaire , résisterent aux efforts du sang ; & , l'âge affoiblissant l'action de ce fluide , l'équilibre se rétablit , & la malade reprit sa premiere fanté dont elle jouit encore.

Je pourrois entasser bien d'autres observations à l'appui de la doctrine de la dérivation & de la révulsion ; mais j'en ai assez rapporté si elles sont concluantes , & trop si elles ne prouvent rien.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

S E P T E M B R E 1775.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du matin.	A 2 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	11 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 $1\frac{3}{4}$	28 2
2	13	21 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 $1\frac{3}{4}$
3	14 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 $1\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 2
4	13 $\frac{1}{2}$	20	17	28 2	28 1	28 $\frac{1}{2}$
5	15 $\frac{1}{4}$	24 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28	28
6	19	22 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28
7	18	24	19 $\frac{1}{2}$	27 $11\frac{1}{4}$	27 11	27 $10\frac{1}{2}$
8	17 $\frac{1}{2}$	20	15	27 10	27 $9\frac{1}{2}$	27 10
9	13 $\frac{1}{2}$	19	15	27 11	27 $11\frac{1}{2}$	28
10	13 $\frac{1}{2}$	21	16 $\frac{1}{4}$	27 11	27 $10\frac{1}{2}$	27 10
11	12	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{2}$	27 11	28
12	10 $\frac{1}{2}$	15	11	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
13	11	14 $\frac{3}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	27 10	27 $9\frac{1}{4}$	27 $9\frac{1}{2}$
14	11	15 $\frac{1}{2}$	11	27 $9\frac{1}{4}$	27 $9\frac{1}{2}$	27 10
15	10 $\frac{1}{2}$	13	11	27 $9\frac{1}{2}$	27 9	27 9
16	10	13 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 9	27 10	28
17	11	18 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28	28	27 $11\frac{1}{4}$
18	9 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	27 $11\frac{3}{4}$	27 $11\frac{3}{4}$	28
19	13	18 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	28 $\frac{1}{4}$
20	13	20 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28	27 11	27 $9\frac{1}{2}$
21	15	17 $\frac{3}{4}$	14	27 $9\frac{1}{2}$	27 10	28
22	11	19 $\frac{1}{4}$	15	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
23	13 $\frac{1}{2}$	20	15 $\frac{1}{4}$	28	28	27 $11\frac{1}{4}$
24	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11	27 $10\frac{1}{2}$
25	14 $\frac{1}{2}$	19	15	27 10 $\frac{1}{4}$	27 $10\frac{1}{2}$	27 10
26	14	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{2}$	27 $10\frac{1}{2}$
27	13	18	13 $\frac{1}{2}$	27 $11\frac{1}{4}$	28	28
28	12	18 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	28	28	28
29	11	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 $11\frac{1}{2}$	27 11	27 11
30	11 $\frac{1}{4}$	19	14 $\frac{3}{4}$	27 11	27 11	27 11

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi. -</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-O. nuages.	S-O. vent, n.	Couvert.
2	S. beau.	S. beau.	Beau.
3	S. beau.	S. beau, pluie.	Nuages.
4	N. couv. nuag.	N. nuages.	Nuages.
5	S-O. beau.	S. nuages.	Beau.
6	O. couv. pl.	N. nua. couv.	Cou. Ecl. Pl.
7	S-S-E. couv.	S-E. nuag. écl. tonnerre. pl.	Couvert.
8	S. couvert.	S. écl. tonn. pluie, couv.	Nuages.
9	S-O. nuag. v.	S-O. pl. nuag.	Beau.
10	S. nuages.	S. nuages.	Nuages.
11	S-O. c. pluie.	O. nuag. pl.	Nuages.
12	O. b. nuag.	O. pl. nuag.	Beau.
13	O. pluie.	O. pl. nuag.	Pluie.
14	S-S-O. c. nua.	S. nuag. pl.	Nuages.
15	O-S-O. c. pl.	O. pl. couv.	Couvert.
16	O-S-O. pluie.	S-O. pluie.	Pluie.
17	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
18	S. nuages.	S-S-O. nuag.	Beau.
19	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
20	S. beau.	S-S-E. beau.	Beau.
21	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
22	S-S-O. beau.	S-E. nuages.	Beau.
23	E-S-E. beau.	E-S-E. nuag.	Beau.
24	E-S-E. beau.	E-S-E. nuag.	Beau.
25	E-S-E. nuag.	S-E. nuag.	Ecl. Nuages.
26	S-E. nuages.	S-E. nuag. écl. tonnerre.	Nuages.
27	E-S-E. beau.	O. nuages.	Beau.
28	N. beau.	N. nuages.	Beau.
29	N. beau.	N. nuages.	Beau.
30	N. beau.	N. nuages.	Beau.

470 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS:

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $24 \frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur de $9 \frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $15 \frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de 5 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.
 4 fois de l'E-S-E.
 4 fois du S-E.
 2 fois du S-S-E.
 8 fois du S.
 3 fois du S-S-O.
 7 fois du S-O.
 2 fois de l'O-S-O.
 7 fois de l'O.

Il a fait 17 jours, beau.
 26 jours, des nuages.
 8 jours, couvert.
 11 jours, de la pluie.
 5 jours, des éclairs & du tonnerre;
 2 jours, du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1775.

Un assez grand nombre de personnes de tout âge & des deux sexes, a encore éprouvé pendant ce mois les mêmes affections éruptives qu'on avoit observées pendant les mois précédents.

Il a régné aussi beaucoup de fièvres intermittentes qui ont pris le plus souvent le type des doubles tierces.

Quelques personnes ont commencé, vers la fin

du mois, à se plaindre de déjections fréquentes ; accompagnées d'épreintes, & même de sang, mais sans fièvre & sans douleurs bien vives.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'Août 1775 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps a été variable tout le mois. La liqueur du thermometre, si l'on en excepte deux jours, ne s'est pas élevée au-dessus du terme de 18 degrés : le 20 & le 21, elle s'est portée à celui de 21 degrés.

Le mercure dans le barometre ne s'est élevé aucun jour jusqu'au terme de 28 pouces, quoi qu'il en ait souvent approché.

Les vents ont beaucoup varié.

Il y a eu une alternative de jours sereins & de jours pluvieux. Le tonnerre a grondé souvent.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 10 degrés. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 27 pouces 11 $\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 3 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.

2 fois du Nord vers l'Est.

4 fois de l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

9 fois du Sud.

11 fois du Sud vers l'Ouest.

6 fois de l'Ouest.

5 fois du Nord vers l'Ouest.

G g iy

472 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Il y a eu 27 jours de temps couvert ou nuageux;
18 jours de pluie.
8 jours de tonnerre.
6 jours des éclairs.
3 jours de la grêle.

Les hygrometres ont marqué une humidité légère à peu près tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'Août 1775.

Nous nous sommes apperçus, vers la fin du mois, d'un plus grand concours de malades dans nos hôpitaux de charité, que dans les mois précédents. La maladie aiguë dominante étoit la fièvre continue-putride, ayant dans plusieurs un caractère de double-tierce. Nombre de personnes ont aussi été travaillées de la fièvre double-tierce intermittente; mais dans la garnison, la maladie dominante a été la fièvre tierce.

Les cours de ventre ont été communs tout le mois, mais sur-tout vers sa fin. On a vu aussi un grand nombre de personnes affectées d'éruptions cutanées, en forme d'échauboules, & plus ou moins prurigineuses.

Il y a eu quelques fluxions éréthipélateuses & de légères squinancies.

LIVRE NOUVEAU.

Description & usage d'un cabinet de physique expérimentale; par M. SIGAUD DE LA FOND, ancien professeur de mathématiques, démonstrateur de physique expérimentale en l'université; des Académies de Montpellier, d'Angers, de Bavière, de Valladolid, de Florence, &c. A Paris, chez Gueffier, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe; & chez l'Auteur, rue S. Jacques, près

*S. Yves, maison de l'université. 2 volumes in-8°;
avec Fig. 12 liv. brochés.*

S'il n'est point de science sur laquelle on ait plus écrit que sur la physique, il nous manque cependant encore un ouvrage uniquement destiné à la connoissance & à l'usage des machines. *L'abbé Nollet* sentit très bien l'importance de cet objet, lorsqu'il publia, comme supplément à ses leçons de physique, *l'Art des Expériences*. Mais totalement occupé de la construction des machines, ce célèbre professeur a plus consulté les besoins de l'artiste que ceux du physicien; & il nous laisse encore à désirer un ouvrage dans lequel, mettant de côté les détails trop minutieux sur la fabrique des machines, l'auteur les suppose construites; & se bornant à faire suffisamment connoître leur disposition, il s'occupe spécialement à indiquer la manière de s'en servir, les précautions qu'il convient de prendre, en quantité de circonstances, pour opérer avec exactitude l'effet que chaque appareil doit produire, la conclusion qui suit naturellement de cet effet; c'est le but qu'on se propose dans l'ouvrage que nous annonçons, & qu'on pourroit à juste titre appeller *l'Art de faire les Expériences de physique*.

Pour le rendre plus utile encore, on a cru devoir suivre l'ordre des questions que le physicien doit traiter, exposer, lorsqu'elles en sont susceptibles, les difficultés qu'elles présentent; les recherches qu'on a faites pour les résoudre, & sur-tout les ouvrages qu'on peut consulter sur chacune des parties de la physique.

COURS D'ANATOMIE
ET DE PHYSIOLOGIE.

M. *Félix-Vic d'Azir*, docteur-régent de la Fa-

474 COURS D'ANAT. ET DE PHYSIOL.

culté de Médecine de Paris, de l'Académie royale des Sciences, & médecin ordinaire de Monseigneur le Comte d'Artois, ouvrira son Cours d'Anatomie & de Physiologie, le lundi 6 Novembre, à neuf heures du matin, & continuera les jours suivans à la même heure.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE, ET DE CHYMIE.

M. *Bucquet*, docteur-régent de la Faculté de Médecine en l'université de Paris, professeur de pharmacie, censeur royal, commencera ce Cours le lundi 6 Novembre 1775, à onze heures précises du matin; il continuera les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine, à la même heure.

Dans le laboratoire de M. de la Planche, maître apothicaire, rue de la Monnoie.

On trouve chez madame la veuve *Hérissant*, imprimeur du cabinet du roi, rue Saint-Jacques, près celle de la Parcheminerie, une Introduction à l'étude des corps naturels tirés du regne minéral & du regne végétal, utile pour suivre ce Cours.

SIXIEME COURS ÉLÉMENTAIRE DE CHYMIE,

Aux Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris.

Je commencerai ce Cours le mardi 14 Novembre 1775, à onze heures précises du matin, & le continuerai les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine à la même heure.

Dans l'Amphithéâtre des Ecoles de la Faculté de Médecine, rue de la Bucherie, vis-à-vis le petit pont de l'Hôtel-Dieu.

Plusieurs personnes qui me firent l'honneur de suivre ce même Cours l'année passée, m'ayant témoigné qu'elles desiroient que je leur en fisse

COURS ÉLÉMENT. DE CHYMIE. 475

un particulier dans mon laboratoire : j'ai cru devoir prier ceux qui se proposeroient d'y assister, de vouloir bien se faire inscrire d'avance chez moi, rue de Seine, fauxbourg Saint-Germain, parce que mon laboratoire étant très-petit, je n'y pourrai admettre que vingt-cinq personnes au plus.

COURS DE PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

M. de la Fond commencera un Cours de physique expérimentale, le lundi 4 Décembre, à onze heures & demie ; & il le continuera les lundi, mercredi & vendredi à la même heure. Il en commencera un autre le mardi, à six heures du soir, pour le continuer les mardi, jeudi & samedi à la même heure. Ces deux Cours concourant ensemble, procureront à ceux qui manqueront une leçon dans l'un, la facilité de la reprendre dans l'autre. Ceux qui se proposeront de les suivre sont priés de se faire inscrire avant ce temps, & d'indiquer lequel des deux Cours ils voudront suivre.

DISTRIBUTION DE PRIX,

Et sujets proposés par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon.

L'Académie avoit proposé, pour le prix de mathématiques de l'année 1772, la question suivante : *Quels sont les moyens les plus faciles & les moins dispendieux pour procurer à la ville de Lyon la meilleure eau, & d'en distribuer une quantité suffisante dans tous ses quartiers ?*

Elle continua le même sujet pour l'année 1775, & proposa le prix double, consistant en deux médailles d'or, de la valeur chacune de 300 livres. Depuis lors, MM. les prévôt des marchands &

476 DISTRIBUTION DE PRIX.

échevins de cette ville, considérant l'importance du sujet, ont ajouté aux deux médailles une pareille somme de 300 liv.

L'Académie, dans sa séance publique du 29 Août dernier, a proclamé le prix, & a décerné la couronne au Mémoire (coté.n° 3, dont la devise est : *Lympha fluat, sed quàm facilis, quàm largior.* VAN. *Præd. rust.*) contenant le projet d'amener à Lyon, au moyen d'un canal de dérivation, les eaux du Rhône, qui, par les analyses exposées, sont démontrées très-salutaires.

A ce Mémoire sont joints, 1° une carte topographique du cours du Rhône, dans l'espace que comprend le canal; 2° un dessin très-étendu, présentant les plans, coupes, profils & élévations des divers ouvrages de maçonnerie qui entrent dans sa composition; 3° un devis circonstancié qui renferme les dimensions & les constructions relatives à chaque espèce d'ouvrage; 4° enfin, un toisé général & un détail estimatif.

L'auteur est M. *Ferregeau*, élève au corps des ingénieurs des ponts & chaussées.

Dix Mémoires ont concouru. On y trouve divers projets de pompes à feu, de machines hydrauliques, d'aqueducs, &c. L'Académie doit des éloges à plusieurs de ces Mémoires, notamment à celui qui lui a été envoyé par le R. P. *Féris*, son associé, qui s'est nommé, & n'a pas eu l'intention de concourir.

Dans la même séance, l'Académie a procédé à la distribution du prix qu'avoit proposé, en l'année 1773, feu M. *Pouteau*, l'un de ses membres, citoyen recommandable qui s'est immortalisé dans sa patrie par les plus grands talents, par son zèle pour l'Académie, & son amour pour l'humanité.

Il avoit destiné la somme de 600 liv. à l'auteur qui auroit le mieux traité le sujet énoncé en ces

DISTRIBUTION DE PRIX. 477

termes : *Donner la théorie & le traitement des maladies chroniques du poulmon , avec des Recherches historiques & critiques sur les principaux moyens de guérison employés contre ces maladies , par les médecins anciens & modernes , & même par les empiriques.*

Le concours a été nombreux. L'Académie a donné le prix à un Mémoire latin , (coté n° 2 ,) ayant pour devise ces mots tirés de *Celse* : *In omnibus cogitationibus , in utramque partem differi potest ;* & pour titre : *Theoria & curatio morborum diuturnorum pulmonum.*

L'auteur est M. P. Camper , docteur en médecine & philosophie , des Académies de Paris , Londres , Edimbourg , Harlèm , &c. à Franeker en Frise.

L'*Accessit* a été décerné à M. Binninger , docteur-médecin en basse Alsace , auteur du Mémoire (coté n° 6 ,) qui a pour devise : *Non nobis licet esse tam disertis qui musas coluimus severiores.* MART.

PRIX de Physique, fondé par M. Christin , pour l'année 1776.

L'Académie de Lyon a proposé pour le prix de physique qui sera distribué en 1776 , le sujet suivant : *L'Électricité de l'atmosphère a-t-elle quelque influence sur le corps humain ? Quels sont les effets de cette influence ?*

Toutes personnes pourront concourir pour ce prix , excepté les académiciens titulaires & les vétérans ; les associés y seront admis. Les Mémoires seront écrits en françois ou en latin. Les auteurs ne se feront connoître ni directement , ni indirectement ; ils mettront une devise à la tête de l'ouvrage , & y joindront un billet cacheté , qui contiendra la même devise , leurs noms & le lieu de leur résidence. Les paquets seront adressés , francs de port , à Lyon :

478 DISTRIBUTION DE PRIX.

A M. de la Tourrette, ancien conseiller à la cour des monnoies, secrétaire perpétuel pour la classe des sciences, rue Boissac;

Ou à M. Bollioud Mermet, secrétaire perpétuel pour la classe des bel'es-lettres, rue du Plat;

Ou chez Aimé de la Roche, imprimeur-libraire de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

Aucun ouvrage ne sera reçu au concours, passé le premier Avril 1776; le terme est de rigueur. L'Académie décernera le prix dans l'assemblée publique qu'elle tiendra après la fête de S. Louis.

Le prix est une médaille d'or, de la valeur de 300 livres; elle sera remise à l'auteur couronné, ou à son fondé de procuration.

*PRIX d'Histoire naturelle, fondés par M. Adamoli,
pour l'année 1776.*

L'Académie avoit proposé, pour le prix de l'année 1774, le sujet qui suit: *Trouver des plantes indigènes qui puissent remplacer exactement l'ipécacuanha; le quinquina & le séné.* N'ayant pas été suffisamment satisfaite des Mémoires qu'on lui a adressés, elle a continué le même sujet à l'année 1776, en annonçant les prix doubles; &, pour faciliter le succès du concours, elle s'est déterminée à généraliser sa demande: les prix seront décernés à ceux qui lui auront communiqué, *dans le regne végétal, les découvertes les plus importantes, relativement à la matière médicale.*

Une seule découverte utile sera dans le cas de mériter le prix; mais elle doit être établie par des faits constatés d'une manière authentique, & suffisamment détaillés par les auteurs, pour qu'on puisse facilement répéter leurs expériences, avec les précautions qu'inspirent la prudence & l'amour de l'humanité.

Les conditions sont les mêmes que celles ci-

DISTRIBUTION DE PRIX. 479

dessus. Les prix proposés consistoient en deux médailles : la première en or, de la valeur de 300 livres ; la seconde en argent, du prix de vingt-cinq : l'une & l'autre seront doubles, & distribuées en 1776, après la fête de S. Pierre. Les Mémoires ne seront admis à concourir que jusqu'au premier Avril de la même année.

PRIX des Arts, fondés par M. Christin, pour l'année 1777.

L'Académie avoit demandé, pour le prix des arts qui devoit être distribué en 1774 : *Quels sont les moyens les plus simples & les moins sujets à inconvénients, d'occuper dans les arts mécaniques, ou de quelqu'autre manière, les ouvriers d'une manufacture d'étoffe, dans les temps où elle éprouve une cessation de travail ; l'expérience ayant appris que la plupart de ces artisans sont peu propres aux travaux de la campagne.*

L'Académie s'est vue contrainte, à regret, de renvoyer également ce prix, dont la distribution revient tous les trois ans ; mais elle a cru devoir continuer ce sujet important pour la ville de Lyon, & doubler le prix. Elle a arrêté en même temps, de conserver le droit de concours aux ouvrages déjà reçus, en invitant les auteurs à développer davantage les moyens qui seroient nécessaires pour mettre à exécution les projets qu'ils proposent ; l'Académie a principalement en vue l'auteur d'un Mémoire intéressant, écrit en latin, dont la devise est : *Homo sum ; humani nil à me alienum puto.* TERENT.

Les conditions comme ci-dessus. Le prix double, consistant en deux médailles d'or, de la valeur chacune de 300 liv. On n'admettra aucun Mémoire au concours, passé le premier Avril 1777. La distribution se fera la même année, après la fête de S. Louis.

T A B L E:

<i>E</i> X T R A I T. <i>Lupiologie, ou Traité des tumeurs connues sous le nom de Loupes.</i> Par M. Girard, <i>méd.</i> Page 385	
<i>Dissertation sur l'Inoculation.</i> Par M. Bouteille, <i>méd.</i> 390	
<i>Observation sur la petite-vérole.</i> Par M. Rebiere, <i>apothicaire,</i> 415	
<i>Lettre de M. Razoux, médecin, à M. Nicolas, méd. sur l'Inoculation.</i> 419	
<i>Observation sur l'Apoplexie.</i> Par M. Picqué, <i>méd.</i> 428	
<i>Remarques & Observations sur le traitement des abcès qui surviennent au fondement.</i> Par M. Marchand, <i>chirurgien.</i> 439	
<i>Première Partie.</i> 439	
<i>Examen critique d'un Mémoire de M. Bertrandi, sur les abcès au foie.</i> Par M. Morin, <i>méd.</i> Troisième Partie. 453	
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Septembre 1775.</i> 468	
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1775.</i> 470	
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Août 1775.</i> Par M. Boucher, <i>médecin.</i> 471	
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Août 1775.</i> Par le même. 472	
<i>Livre nouveau.</i> 472	
<i>Cours d'Anatomie & de Physiologie.</i> 473	
<i>Cours d'Histoire naturelle & de chymie.</i> <i>ibid.</i>	
<i>Cours élémentaire de Chymie.</i> <i>ibid.</i>	
<i>Cours de physique expérimentale.</i> 475	
<i>Prix de l'Académie de Lyon.</i> <i>ibid.</i>	

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux,
le *Journal de Médecine* du mois de Novembre 1775.
A Paris, ce 24 Octobre 1775.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. *Bagl.*

DÉCEMBRE 1775.

TOME XLIV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,

A V I S

*Pour le renouvellement des Souscriptions
du Journal de Médecine.*

C'est à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny, qu'il faut s'adresser, pour se procurer le *Journal de Médecine*, &c. Le prix de la Souscription pour les douze Cahiers ou Mois qui se délivrent dans le cours de l'année, est de *neuf livres douze sous* pour les personnes qui demeurent à Paris; & de *douze livres* pour celles qui demeurent en Province, le port par la poste compris.

C'est à l'Adresse ci-dessus, que l'on envoie les Observations & Ouvrages qui peuvent y être inférés. On avertit que les Lettres & Paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

On peut aussi, pour se procurer ce *Journal*, s'adresser aux principaux Libraires de France & des Pays étrangers.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1775.

EXTRAIT.

Recherches sur les Maladies chroniques, leurs rapports avec les maladies aiguës, leurs périodes, leur nature, & sur la manière dont on les traite aux eaux minérales de Bares, & autres sources de l'Aquitaine; par messire ANTOINE DE BORDEU, conseiller d'Etat, ancien médecin de Béarn, inspecteur des eaux de cette province & de celles du Bigorre; M. THÉOPHILE DE BORDEU, médecin de Paris, ci-devant inspecteur de ces eaux; M. FRANÇOIS DE BORDEU, aujourd'hui inspecteur de ces mêmes eaux, & médecin du roi à Bares. Tome I, contenant la théorie générale des maladies, & l'analyse

H h ij

médicinale du sang. Paris, chez Ruault.
1775. In-8°. Prix 6 liv. relié.

LES différents essais que M. Théophile de Bordeu avoit publiés jusqu'ici, faisoient desirer depuis long-temps qu'il réunît en un corps lié & suivi la doctrine qu'il sembloit y annoncer. Les *Recherches sur les Maladies chroniques*, qu'il vient de mettre au jour, donnent lieu d'espérer qu'il va enfin satisfaire les vœux du public. Ces recherches auxquelles son pere messire Antoine de Bordeu, & son frere puîné François de Bordeu, ont eu part, ont pour but *de mettre en évidence la marche ou les progrès des maladies chroniques*. Il essaie de distinguer dans cette marche le temps d'irritation, de coc-tion & d'évacuation; de suivre les métastases ou changements des maladies chroniques, non moins assujettis à une regle fixe que ceux des maladies aiguës. Il cherche à surprendre la nature, préparant une maladie chronique, la développant, & faisant des efforts pour la terminer. Il tente d'assigner le moment favorable pour agir, & ceux où il faut se livrer à l'expectation. Il entreprend de prouver qu'une maladie chronique doit, pour se terminer, devenir aiguë; & qu'ainsi que les plus aiguës, les chroniques ont leurs crises, leurs redoublements, leurs évacuations, leurs temps de calme, de

repos, d'intermittence ; de rémittence , leurs moments de résistance aux remèdes , leurs temps de maturation , de douceur , de facile *réductibilité* , leur *curabilité* & leur incurabilité ; leur sujettion à la nature des tempéraments , & aux grandes secousses des âges , des saisons , des variations de l'atmosphère ; leurs rythmes particuliers du poulx , leurs urines , leurs évacuations , leur admirable dépendance des passions. Il insiste surtout sur les causes morales , souvent plus efficaces que les physiques , plus difficiles à saisir , plus importantes à observer que les révolutions purement corporelles.

Ces recherches en ont exigé d'autres sur l'économie animale , sur la vie & ses fonctions , sur le mécanisme ou la manière d'être des maladies dans le corps vivant. M. de Bordeu a cru devoir donner la préférence à une théorie moins éloignée de celle des anciens , que la plupart des systèmes inventés par les modernes. « Ces sys-
 » tèmes, dit-il , ne brillent que dans les Aca-
 » démies , sur les chaires entourées d'en-
 » fants & de curieux , dans les assemblées
 » du grand monde , même sur les tréteaux
 » & dans les livres que tout le monde veut
 » juger. Les éléments de la médecine an-
 » cienne s'apprennent & s'éclaircissent au-
 » près des malades ; dans les hôpitaux &
 » dans le commerce des hommes valétu-

» dinaires , dans la méditation , dans l'étude
» des phénomènes particuliers aux divers
» âges , aux divers tempéraments , aux pas-
» sions , aux talents , aux positions particu-
» lières où se trouvent les hommes , à leurs
» habitudes ; enfin la médecine s'apprend
» dans les vieux auteurs , ennuyeux pour les
» physiciens , qu'il faut étudier pour les en-
» tendre , & auxquels on ne peut appliquer
» ni le calcul , ni le compas , ni les expé-
» riences amusantes qui arrêtent les passants.

« On a puisé , ajoute-t-il , dans ces sources
» antiques & sacrées , les premières notions
» sur la sensibilité , la mobilité , l'activité es-
» sentielles à la première fibre de chaque
» animal , à sa première partie constitutive.
» Eclairée & relevée dans l'homme par l'ac-
» tion de l'ame , cette fibre & ses apparte-
» nances placent le corps humain , encore
» plus que ceux des autres animaux , au-
» dessus des machines inanimées , soumises
» aux révolutions purement corporelles que
» l'animalité comporte à peine. »

Cette théorie générale , que M. de Bordeu regarde comme la seule anatomie vraiment médicale , & qui consiste à peindre & à développer l'organisme ou les mœurs & usages de chaque organe , appliqué à ses fonctions par un instinct & un sentiment particulier , est exposée dans ce *premier volume*. On y a joint un essai sur la chymie animale , sur

les mouvements intérieurs auxquels sont sujettes les liqueurs , & sur les effets que ces changements & les divers miasmes ou poisons occasionnent dans l'économie animale, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie.

Ayant suffisamment fait connoître la théorie des parties solides & sensibles, tant dans l'analyse que j'ai donnée du *Traité de Médecine théorique & pratique, extrait des ouvrages de M. de Bordeu, par M. Minvielle*, Journal d'Octobre 1774, que dans celles que j'ai faites des diverses productions du même auteur, je me contenterai d'analyser ici son essai de chymie animale ; mais auparavant il est nécessaire que je dise un mot d'une espèce de discours préliminaire qu'on trouve à la tête de ce volume.

Ce discours, outre le plan de l'ouvrage que je viens de tracer, contient un essai historique sur les différents états de la médecine en France depuis le commencement de la monarchie, & sur les vicissitudes qu'a éprouvées l'usage des eaux minérales. *Il faut des remèdes aux hommes, dit M. de Bordeu ; ils ont besoin de secours dans leurs maux & leurs incommodités ; même dans les maladies inguérissables. Celui qui a dit, ajoute-t-il un peu après, que la médecine est un fléau pour l'espèce humaine, n'a rien dit qui vaille : il ne s'est pas aperçu que le vrai*

fléau de cette espèce, & celui de tous les animaux, étoit non la médecine, mais le besoin qu'en ont les êtres sensibles. Il faudroit donc s'en prendre à la nature & non à la médecine. Elle cherche à pourvoir à ce besoin : ainsi elle est de première nécessité dans les sociétés.... Elle est l'unique ressource des infirmes & valétudinaires ; elle veille sur ceux qui jouissent de la plus brillante santé dans tous les âges. Elle peut opérer de grands maux ; mais elle produit de grands biens journaliers. Elle guérit, elle console, elle nourrit l'espérance & la confiance des peuples.

« Conduits par des vues plus sublimes que
 » celles des prêtres de l'ancienne Egypte,
 » nos ecclésiastiques sentirent dès le com-
 » mencement de la monarchie la nécessité
 » & le grand usage de la médecine pour leur
 » objet principal ; ils la cultivoient comme
 » la religion ; ils avoient aperçu la confrat-
 » ternité des prêtres & des médecins ; ils ne
 » vouloient point livrer leurs malades aux
 » Juifs, qui auroient ébranlé la bonne doc-
 » trine dans des têtes encore mal assurées....
 » Ils suppléeroient, donc du mieux qu'il leur
 » étoit possible, aux conseils qu'on ne vou-
 » loit recevoir ni de la part des Juifs, ni
 » de celle des Arabes. (Il avoit dit un peu
 plus haut que ces deux nations s'étoient
 absolument emparées de l'exercice de la

médecine en Europe.) « Ainsi le traitement
 » des malades étoit livré pour l'ordinaire
 » à leurs parents, que dirigeoient les moines,
 » en leur donnant des leçons de médecine,
 » d'éducation, d'économie & de religion ;
 » tandis que des courtiers (en commerce
 » avec les Juifs) venoient leur vendre quel-
 » ques drogues, & que des goujats échappés
 » des combats & des aventures de cheva-
 » lerie, venoient panser leurs ulcères, &
 » partager quelques opérations avec des
 » vieilles & des matrones.... On fit peu
 » à peu des confréries, & on rangea ces
 » artistes nécessaires à la pratique sous des
 » bannières particulières ; ce qui les tint
 » soumis à l'ordre ecclésiastique, chargé de
 » cultiver les parties supérieures de la mé-
 » decine. »

Dans la suite des temps, les universités fondées par Charlemagne prenant de la consistance, virent un grand nombre de sçavants se former dans leur sein. L'ordre des médecins fournit les plus beaux génies ; on leur doit la traduction de tous les ouvrages des médecins Grecs & Arabes que le temps avoit épargnés, & personne ne contribua plus qu'eux au renouvellement des lettres. Ils cultivèrent l'anatomie avec beaucoup plus de succès que les Grecs & les Romains, & c'est à eux qu'on est redevable de toutes les découvertes qu'on a

faites sur la structure de nos organes. Ils créèrent la chymie, & mirent au jour ce système de chymie physique, *qui, pour nous servir des expressions de l'auteur, laissa si loin de lui toutes les autres opinions sur la nature & la décomposition des corps inanimés ; d'où découlerent tant d'usages pour les arts, tant de nouveaux mixtes, tant de créations & de combinaisons inconnues jusques-là.* Enfin ils donnerent naissance à la botanique, & ont presque seuls cultivé avec succès les différentes branches de l'histoire naturelle.

Un corps qui a rendu des services si essentiels à la société, a dû nécessairement avoir des jaloux. Il eut sur-tout à supporter les attaques des charlatans de toute espèce, qui, sans avoir subi les épreuves nécessaires, s'emparoiént, comme aujourd'hui, de toutes les parties de la médecine, qui en imposoiént aux foibles & aux esprits singuliers, & pour lesquels après tout on étoit forcé, comme aujourd'hui, à une espèce de demi-tolérance ; *par la raison, dit notre auteur, qu'on n'a droit sur la confiance des hommes que jusqu'à un certain point ; & que la liberté publique mérite beaucoup d'égard.* Deux événements contribuerent plus que tout le reste à multiplier ce fléau de la médecine. La maladie vénérienne qui vint ravager notre continent ne se trouvant pas décrite

dans les ouvrages grecs & arabes, les médecins lettrés pâlissoient en vain sur ces livres, dans la vue de pourvoir à ce fléau qui plongeait les hommes dans l'amertume. Le hasard, pere de tant de remèdes & de tant de poisons, fit présent aux hommes du mercure, qui étoit précisément condamné par l'antiquité. La maladie vénérienne fut combattue avec avantage, & en partie dévolue à l'empyrisme. Peu à peu les médecins lettrés, remis sur la voie, consacrerent la méthode la plus sage & la moins incertaine; mais l'ébranlement qu'ils éprouverent à l'occasion du mercure & de la maladie vénérienne, eut des suites qui durent encore.

La chymie fit plus; ceux qui la cultivoient, irrités de la résistance de quelques-uns de leurs confreres qui demeuroient attachés aux anciens, confondirent tous les états; ils attachèrent à leur char tous les membres de l'art, même les plus inférieurs, & ils leur donnerent leurs livrées. Ils demanderent main-forte au plus vil peuple; ils augmentèrent par leurs criailleries le nombre & le zèle des gens à secrets; ils firent sortir les enthousiastes empiriques des repaires où les médecins les avoient confinés; ils augmentèrent aussi la confiance des imbécilles auxquels on osoit promettre l'immortalité.

En ce temps-là, & au moyen de cette révo-

lution, étonnante ceux à qui les loix avoient confié la conservation & le maniement des drogues, devinrent plus éclairés que leurs peres, & moins assujettis à un nombre borné de formules : ils durent cette promotion à l'éclat & aux forfaits de la chymie, non moins qu'aux drogues du Nouveau-Monde. La maladie vénérienne & les plaies d'armes à feu produisirent des changements semblables dans toutes les classes des chirurgiens. Ces plaies, inconnues aux anciens comme la vérole, n'avoient pu être réduites à des pansements réguliers & toujours les mêmes ; il fallut en imaginer d'autres ; & ces discussions exigèrent des connoissances un peu plus recherchées que celles de la pratique de l'art réduite en systême, & communément enseignée par tradition & sans de grandes recherches scientifiques. Ainsi les maîtres apothicaires combinerent, & vinrent même à imaginer des remedes nouveaux, tandis que les maîtres chirurgiens furent dans la nécessité d'essayer de nouvelles opérations ; ce qui étendit le domaine de ces deux arts, distingués des autres parties ministrantes dans la hiérarchie de la médecine. Telle est l'esquisse du tableau que M. de Bordeu a tracé des différens états de la médecine & de ses branches en France. Je ne le suivrai pas dans ce qu'il dit des différentes vicissitudes qu'a éprouvées l'usage

des eaux minérales. Je vais donc passer à son analyse du sang.

La chymie, dit M. de Bordeu, cherche depuis qu'elle existe à s'emparer de la médecine; ceux qui en conservoient le dépôt sacré, ne purent résister aux vives saillies de Paracelse. La chymie réformée, qui s'étend depuis quelques années en France, paroît cependant avoir renoncé aux monstrueuses prétentions des anciens chymistes. On ne peut refuser, ajoute-t-il, à M. François Rouelle, apothicaire de Paris, d'avoir allumé le flambeau qui éclaire de nos jours les chymistes François. M. de Bordeu, qui a suivi & étudié ce grand maître, fut tenté plusieurs fois de s'attacher à cette chymie sage & expérimentale. Mais il a été retenu par la décision de Stahl, qui la forma des matériaux ramassés par Beccher: il n'a pu perdre de vue cette assertion de Juncker, disciple de Stahl, & médecin comme lui: *Chemiæ usus in medicinâ ferè nullus*. Il a été retenu par l'impossibilité où M. Rouelle s'est trouvé d'appliquer ses principes dans le développement des corps organiques, des animaux vivants, & sur-tout par les décisions de M. Venel, qui présenta la chymie par ses plus beaux côtés, mais qui prononça, *en parlant de l'application de la chymie à la médecine*, (il eût été plus exact de dire, *en parlant des efforts que les anciens chymistes firent*

pour s'emparer de la théorie de la médecine ;
car c'est de cela dont il s'agit dans le passage
cité de M. Venel :) « Que la chymie, deve-
» nue physiologique & pathologique, rem-
» plit bientôt d'hypothèses monstrueuses
» la théorie de la médecine.... & que les
» médecins théoriciens traitoient la chymie
» avec cette licence de raisonnement, cette
» exondance d'explication qu'on leur a tant
» reprochée, & à si juste titre, qu'entre
» leurs mains la théorie chymique fut bien-
» tôt aussi gratuite que celle de la médecine. »
Le même chymiste observe, au sujet de
Van-Helmont, « qu'il a jeté les fondements
» de cette doctrine qui est sur le point de
» prévaloir aujourd'hui, & qui ne recon-
» noît pour agents matériels dans l'écono-
» mie animale, que des organes essentiel-
» lement mobiles & sensibles, au lieu de
» pures machines mues par un principe étran-
» ger des humeurs, des esprits..... Enfin
» Venel avoue, quoiqu'à regret, ajoute M.
» de Bordeu, que les connoissances fournies
» par la chymie à la médecine rationnelle
» sont bien moins étendues, & sur-tout bien
» moins utiles à la médecine pratique, que
» ne l'a prétendu Boerhaave. »

Le peu de cas que Stahl & Juncker fai-
soient de son application à la médecine ;
l'impuissance de Rouelle qui se trouvoit ar-
rêté dans l'explication des phénomènes de

la vie ; enfin les décisions de Venel firent la loi de M. de Bordeu. Il renonça à la chymie des corps morts, & il s'attacha à celle des corps vivants ; &, quoique l'histoire de la préparation des aliments dans l'estomac tienne, à quelques égards, aux révolutions spontanées qu'essuie la pâte alimentaire livrée aux expériences chymiques, une seule réflexion lui paroît suffisante pour renverser les prétentions de la chymie sur la digestion, (qui est, selon lui, la fonction animale la plus près du domaine de la chymie.) Pourquoi, demande-t-il, les animaux d'espèces différentes, nourris des mêmes aliments, produisent-ils des résultats de la digestion des excréments si éloignés les uns des autres, lorsque la digestion s'est bien complétée ? Des aliments, ajoute-t-il, auroient beau être triturés, pilés, échauffés, fermentés, exposés à toutes les causes approchantes de la digestion qui se fait dans un chien & dans un homme, on n'obtiendrait jamais des excréments un chyle ; un sang ; des chairs, des os, des poils, un lait, une urine semblable à ces liqueurs & à ces parties, telles qu'elles se trouvent dans l'homme & dans le chien. Chacune de ces espèces a sa manière d'être particulière, qui la met à sa place dans le nombre des êtres sensibles. Or ce caractère particulier qui fait l'essence de l'individu, est principalement l'objet de

la médecine qui considère le corps vivant occupé à ses fonctions.

Que l'examen chymique du lait, du sang, de l'urine, & des autres parties & liqueurs animales, puisse conduire les artistes à un grand nombre de découvertes utiles, dit encore M. de Bordeu, je me donneroie bien garde de le nier; & qu'ils soient dans le cas d'expliquer, par leurs ingénieuses manœuvres, bien des vérités susceptibles même de démonstration, & qui puissent faire le fond d'excellentes dissertations physiques & académiques, le fait est établi par mille preuves. Mais que cette analyse des humeurs mortes & soumises à des changements dont la vie animale les met à l'abri, plutôt que de les y exposer, puisse donner la clef des phénomènes de la vie animale & sensible, & fournir les meilleures indications pour arriver à la solution des divers problèmes possibles à proposer sur l'animalité; c'est ce que je crois impossible: c'est au moins ce à quoi les chymistes ne sont pas parvenus jusqu'ici. En conséquence il croit devoir proposer sur la contexture & la composition des humeurs animales, quelques idées qu'il croit pouvoir servir dans la pratique de la médecine.

Le sang, dit-il, n'est aux yeux d'un médecin qu'une masse de chair fondue ou coulante, une sorte de gelée, un amas de suc nourricier,

nourricier, semblable, à bien des égards, à la partie d'un œuf qu'on appelle le blanc, contenu dans les vaisseaux, dans leurs dernières ramifications, & dans le tissu spongieux des parties. Cette chair coulante s'étend de ces ramifications jusqu'aux gros couloirs, où elle forme un torrent auquel toutes les portions de chair vivante & mobile se concentrent & viennent aboutir; d'où enfin elles repartent pour aller retrouver le tissu des parties solides, se recoller à elles & à leurs interstices, refaire un même corps avec elles.

Pour expliquer cette thèse, M. de Bordeu observe que les parties solides du corps tiennent les unes aux autres par une sorte de colle ou de glu qui, se liquefiant par degrés dans les interstices & les cavités des fibres & des membranes, dégénère enfin en liqueur, en ce que nous appellons lymphé. Cette liqueur *plastique* a un penchant singulier à se figer, lorsqu'elle n'est point agitée continuellement par les forces de la vie. Elle conserve sa fluidité lorsqu'elle se trouve livrée aux secousses des solides vivants & animés. Elle pénètre les vaisseaux, & va former des colonnes considérables de matière gélatineuse dans les gros couloirs.... Il y a donc une union intime entre toutes les colonnes des liqueurs flottantes dans les vaisseaux, & l'origine de ces colonnes, qui

n'est qu'un suintement à travers le tissu spongieux, moitié solide & moitié liquide : semblable à ces toiles formées par la bouillie ordinaire, & faisant corps par leur face intérieure avec la masse liquide qu'elles couvrent. Ainsi le sang fait corps avec les solides ; ainsi il communique de proche en proche avec l'estomac & les intestins, où sont les racines destinées à porter dans la masse une liqueur propre à aller s'incorporer avec le système des liquides & des solides. Ainsi le sang tient lui-même aux solides, dont il n'est que l'écoulement ou une portion, laquelle n'est pas carnifiée & organisée, si on n'aimoit mieux, ajoute M. de Bordeu, que les solides eux-mêmes ne sont que du sang formé en tissu, & qui a perdu sa liquidité. Enfin le sang participe de plus près ou de plus loin à la vie des solides, à la chaleur qui les agite, à leur sensibilité qui les anime. A ce compte tout le corps n'est qu'une masse de bouillie charnue ou animale, concrete, épaissie, tissue dans quelques endroits, liquide & fondue dans d'autres : telle est l'idée que cet auteur donne de la nature & du tissu des matériaux qui composent toutes les parties du corps animal, qu'il croit participer plus ou moins à la sensibilité qui en fait l'essence.

Pour découvrir la composition de cette chair fondue & liquide qui roule dans les

vaisseaux des animaux, M. de Bordeu examine d'abord les corps qui vont entrer dans la masse du sang pour la renouveler, ainsi que ceux qui sortent de la masse animale pour la purifier. Il regarde l'air travaillé dans les poumons comme une des matières propres à réparer les parties de l'animal, soit qu'il entre lui-même dans le sang, soit qu'il lui envoie quelque substance ignée ou éthérée, connue des anciens sous le nom d'esprits vitaux. Comment cet air agit-il dans le sang, demande M. de Bordeu? On le sçaura, répond-il, lorsqu'on aura déterminé la manière dont la chaleur vivifie, sous la poule, l'œuf fécondé, tandis qu'il pourrit ceux qui ne le sont point. Ce feu aérien se combine avec les parties & les liqueurs animales, leur communique le degré de chaleur propre à la conservation de la vie; au lieu qu'il produit sur le mort des phénomènes bien différents. Cette sorte d'attraction par laquelle la vie est pompée de l'atmosphère, tient, du côté de l'animal qui respire, à un fond de sensibilité attentive & industrieuse des organes; elle est par conséquent le résultat & l'accord d'action entre les parties vitales, & celles de l'air qui se trouvent les mieux préparées pour venir faire corps avec cette vitalité. Il veut aussi que les couches de l'atmosphère, qui sont le plus près des corps des animaux, & les plus imprégnées

de leur transpiration, soient une maniere de laboratoire où l'eau se prépare à pénétrer le tissu de la peau ; de sorte, selon lui, qu'il y a toute apparence que les animaux se nourrissent en partie par la peau, ainsi que les plantes par leurs feuilles. Mais il ne faut pas croire que dans cette action ces corps soient purement passifs ; l'entrée de l'eau, de l'air & du feu dans leur tissu, est, en quelque maniere, subordonnée à leur sensibilité : les papilles nerveuses de la peau & de tout le corps vont au devant de l'eau & de la chaleur dont elles ont besoin, comme on sçait que les papilles de la langue s'élancent vers les corps sapides qui leur sont présentés.

« Les aliments proprement dits ont déjà »
» tâté de la vie. Ce sont des débris ou »
» des matériaux défunis du tout vivant qu'ils »
» composoient : ils contiennent plus ou »
» moins de cette partie nutritive (vrai élément des corps organisés) répandue dans »
» la nature entière. C'est à elle que l'esprit »
» vital aime à se joindre ; & elle mérite »
» seule d'être animée, & de devenir le sujet »
» de la sensibilité & de la mobilité que l'ame »
» immortelle honore & éclaire dans l'homme. Mais quelle que soit la disposition des »
» aliments à pouvoir se changer en notre »
» substance, voyez la quantité de salive qui »
» les arrose pendant la mastication : elle leur »
» applique le caractère de l'animal qu'ils

» vont nourrir ; elle les dispose , si on peut
 » ainsi parler , à une plus forte dose d'ani-
 » malité , qu'ils vont recevoir dans l'esto-
 » mac. Là , comme dans un foyer d'incuba-
 » tion , se rassemblent toutes les forces di-
 » gestives , toutes celles qui peuvent extraire
 » & choisir les parties nutritives , & les
 » rendre plus susceptibles de toutes les qua-
 » lités animales & propres à l'individu dont
 » elles vont faire partie : elles arrivent enfin
 » dans le sang après bien des travaux , bien
 » des détours , après avoir été mûries &
 » incorporées à des humeurs qui font partie
 » du tout. Tant la nature craint ce qui est
 » étranger lorsqu'elle peut le distinguer , &
 » tant elle aime ce qui sympathise avec elle,
 » lorsqu'elle peut le saisir ! Il ne faut pas s'y
 » tromper , la digestion se réduit à une vraie
 » extraction , à un véritable choix , & à une
 » distinction très-réelle du bon & du mau-
 » vais ; & sans doute la sensibilité préside à
 » cette fonction.... Enfin le suc nourricier
 » arrive dans le sang , & va vivre avec lui
 » en se dépurant sans cesse , & passant sans
 » cesse à de nouvelles modifications que
 » leur font subir les parties sensibles soigneu-
 » sement occupées à se défaire de tout ce
 » qui est inutile.... La masse des aliments
 » ne sert point seulement à fournir des par-
 » ties nourricières , elle agit par son poids &
 » en manière de lest ; elle pèse sur les par-

» ties organiques ; elle remonte les forces
» épigastriques : le goût & l'attention de l'es-
» tomac se réveillent par ce poids , non
» moins que par la sensation qu'occasion-
» nent les parties sapides. Il faut sur-tout
» noter dans cette élaboration la grande
» quantité de parties volatiles , spiritueuses ,
» alimentaires, qui traversent le corps comme
» les odeurs percent l'atmosphère. Assuré-
» ment les analyses chymiques, non plus
» que les instruments des anatomistes, ne
» peuvent rien sur cette nuée de petits corps
» qui concourent pourtant à la nourriture,
» qui entrent dans la composition de la
» masse du sang, qui pénètrent & vivifient
» le corps, ainsi que l'air qui entre par les
» poumons, ainsi que l'eau qui pénètre le
» tissu de la peau ; qui enfin font le fonde-
» ment de cette vapeur chaude & moëlleuse
» dans laquelle tous les organes nagent. Il
» faut apprendre des médecins quels chan-
» gements heureux, & notables ces petits
» corps avalés operent, quelle réfociation
» générale ils procurent ; combien au con-
» traire elle est difficile, lorsque les organes
» sensibles ne sont plus susceptibles d'être
» excités, réveillés & abreuvés par les par-
» ticules sapides qui leur plaisent ordinaire-
» ment. Il faut sçavoir quels désordres ar-
» rivent lorsque ces mêmes organes, flétris
» & éternés, ont perdu l'énergie & l'espece

» d'orgasme au moyen desquels les hu-
 » meurs elles-mêmes sont animées, comme
 » on a éprouvé que la salive des animaux
 » est animée par la colere. »

M. de Bordeu porte ensuite ses vues sur
 d'autres nuées d'émanations qui, selon lui,
 composent & animent le sang, & qui le
 rendent encore plus rebelle à d'autres voies
 d'examen que celle de la médecine. « Il faut
 » se rappeler, dit-il, que chaque partie or-
 » ganique du corps vivant a sa manière
 » d'agir, de sentir & de se mouvoir : cha-
 » cune a son goût, sa structure, sa forme
 » intérieure & extérieure, son odeur, son
 » poids & sa manière de croître, de s'é-
 » tendre & de se retourner, toute particu-
 » lière : chacune concourt à sa manière &
 » pour son contingent à l'ensemble de toutes
 » les fonctions, ou à la vie générale : cha-
 » cune enfin a sa vie & ses fonctions dis-
 » tinctes de toutes les autres. Je ne sçais,
 » ajoute-t-il, si le fonds d'une même nour-
 » riture, d'une matière première & comme
 » élémentaire, peut suffire au développe-
 » ment & à la conservation de tant de par-
 » ties différentes : je croirois que les ali-
 » ments sont fournis de corpuscules destinés
 » par leur nature à aller, par un choix spé-
 » cial, nourrir, faire durer & subsister tel
 » ou tel organe.... Ce que je crois très-
 » certainement, c'est que chaque organe

» tenant son coin, & vivant de sa propre
 » vie, ne manque pas de répandre autour
 » de lui dans son atmosphère, dans son dé-
 » partement, des exhalaisons, une odeur,
 » des émanations qui ont pris son ton &
 » ses allures, qui sont enfin de vraies parties
 » de lui-même. »

Il croit ces émanations utiles & nécessaires à l'existence de tout l'individu. « La
 » semence, dit-il, donne, comme on le
 » sçait, un ton mâle & ferme à toutes les
 » parties, dès qu'elle est dans le cas d'être
 » repompée, & d'être renvoyée dans la
 » masse des humeurs & des solides par le
 » travail de ses organes naturels : elle met
 » un nouveau sceau à l'animalité de l'indi-
 » vidu, en partie soumis à l'action de cette
 » liqueur créatrice.... Voyez, ajoute-t-il
 » ensuite, comme le foie teint de sa bile
 » tout ce qui l'environne ; prenez garde à
 » l'odeur urineuse qu'exhalent les environs
 » des reins, &c. Mais examinez le sang qui
 » revient de chaque région principale, celui
 » de la tête, de la poitrine & du bas-ventre :
 » il est évident que chacun d'eux a des qua-
 » lités particulières qu'il a acquises dans le
 » tissu des parties dont il revient. Je prends
 » enfin comme un fait médicalement dé-
 » montré, cette assertion sur les émanations
 » continuelles que chaque organe envoie
 » dans le sang. »

L'Ecole de Cos prétendoit que chaque partie se purge & se nettoie par les mouvements de la vie ; qu'elle ne sçait point se nourrir & choisir son aliment particulier dans la masse des humeurs , sans que le travail qu'elle opere dans son sein n'amene des excréments. « Je crois la chose vraie , » dit M. de Bordeu , & j'en juge ainsi , parce » que toutes les parties extérieures sujettes » à l'observation sont dans ce cas. Il est des » excrétoires généraux , ajoute-t-il un peu » plus bas , destinés à porter hors du corps » l'amas de tous les excréments particuliers » de toutes les parties ; l'urine , la transpiration & les matieres du ventre , sont évidemment un composé ou un résultat de » toutes les digestions antérieures.... La » sensibilité vitale qui préside à ces dépurations est toujours en haleine , à moins de » quelques maladies , pendant lesquelles » même elle ne manque pas de se réveiller » pendant que la vie dure. »

Les anciens médecins avoient réduit à quatre les humeurs qui composent la masse générale des fluides. La bile , le sang , la pituite & la mélancolie ont eu un regne très-long. Dans ces derniers temps , non-seulement on a rejeté , on a même tourné en ridicule cette doctrine. Mais pour en reconnoître la vérité , il suffit d'étudier l'histoire des maladies , tracée sur le sujet même ;

l'étude de l'état contre nature doit conduire à celle de l'état naturel : le mauvais état du sang , d'où résultent les maladies , doit nous apprendre ce qu'il est dans son état de santé.

« Le reflux de la bile , ajoute M. de Borden ,
» son développement dans le sang , son
» épanchement dans tout le tissu du corps ,
» la teinture qu'elle donne aux solides &
» aux liqueurs , sont des phénomènes connus.
» *Nous en concluons invinciblement , & de*
» *concert avec des physiologistes , même des*
» *plus modernes , qu'il y a pendant tout le*
» *cours de la vie , & lors de la plus bril-*
» *lante santé , un commerce établi entre le*
» *foie & toute la masse des humeurs & des*
» *solides. Le foie leur fournit journellement*
» *la quotité de bile préparée de manière à*
» *concourir à la santé générale , à la com-*
» *position & à la réparation des parties. Il*
» *faut en dire autant des urines & de la*
» *transpiration. La surabondance de ces hu-*
» *meurs évidente , dans quelques-unes des*
» *maladies auxquelles leurs organes sont su-*
» *jets , est une preuve de l'existence des*
» *voies par où passe l'humeur dans l'état*
» *ordinaire. Ces voies établies & entrete-*
» *nues dans l'état de santé , prouvent la né-*
» *cessité des humeurs refluentes auxquelles*
» *elles donnent passage. La variété des tem-*
» *péraments ne fut pas , sans quelque appa-*
» *rence de vérité , attribuée autrefois à cette*

» redondance d'humeurs. J'ai indiqué ail-
 » leurs (dans ses *Recherches sur les Glan-*
 » *des*) que les divers tempéraments, du
 » côté des solides, se rapportent au plus ou
 » moins d'activité de certains organes, par
 » comparaison à l'activité des autres : ainsi
 » le foie contient dans son domaine les
 » tempéraments bilieux ; il les caractérise
 » par son action & son énergie qui lui font
 » prendre le dessus sur les autres parties ;
 » mais il fournit en même temps le fonds
 » de bile surabondante qui, en pareil cas,
 » domine sur les autres humeurs. On peut
 » faire l'application de cette remarque à
 » tous les autres organes : chacun d'eux do-
 » mine dans les tempéraments qu'il régit.
 » Ce régime est sans doute dû à la sensi-
 » bilité organique, radicale & nerveuse ;
 » mais cette vie elle-même est entretenue
 » & conservée par l'humeur propre & innée
 » qui entre dans la constitution de chaque
 » organe. Chacun d'eux a un département
 » marqué sur les solides, sur les vaisseaux,
 » le tissu cellulaire & les nerfs : chacun aussi
 » sert de foyer & de laboratoire à une hu-
 » meur particulière qu'il renvoie dans le
 » sang, après l'avoir préparée & fécondée
 » dans son sein, après lui avoir donné son
 » caractère radical. »

M. de Bordeu développe ces vérités en
 entrant dans des détails dans lesquels les

bornes que je suis forcé de me prescrire ne me permettent pas de le suivre ; j'observerai seulement qu'il fait autant de cachexies particulières ou de mixtions principales des humeurs , qu'il y a d'organes notables & d'humeurs bien distinctes. Ainsi il admet une *cachexie bilieuse* , une *cachexie muqueuse* indiquée par la couenne qu'on observe sur le sang dans plusieurs maladies aiguës & chroniques ; une *cachexie laiteuse*. Il entre au sujet de cette dernière dans des détails aussi curieux qu'intéressants pour la pratique. Ses observations sur la cachexie qu'il nomme *séminale* , ne sont pas moins importantes. Outre ces cachexies , il admet encore une *cachexie sanguine* ou *hémorrhagique* ; c'est une disposition dans laquelle le sang ne pouvant être contenu dans ses couloirs , s'agite ou est agité de manière à se faire jour par des hémorrhagies plus ou moins fréquentes , critiques & actives , qu'il faut bien distinguer de celles qui viennent par des causes extérieures , par des chûtes , des efforts ou des plaies : une *cachexie graisseuse* ou *huileuse* ; une *cachexie sereuse* ; une *cachexie urineuse* ; une *cachexie splénique* ; une *cachexie glaireuse intestinale*. Continuant à s'occuper des intestins , M. de Bordeu s'étend beaucoup sur la formation des excréments , & des effets que les vents renfermés dans leurs cavités ont

coutume de produire ; & , à l'occasion de ce que les modernes ont écrit sur l'air considéré comme principe des corps , il examine les opinions de l'ancienne secte des pneumatiques.

C'est avec regret que je ne fais qu'indiquer toutes ces matières. M. de Bordeu , après tous ces détails , a cru pouvoir s'expliquer clairement sur la composition du sang , ou de cette chair coulante qui remplit tous les vaisseaux du corps , qui est toujours prête à prendre une forme concrète , à perdre sa fluidité , si le mouvement & la chaleur qui la lui conservent sont suspendus. « Semblable , au fond , au blanc d'œuf » fécondé , le sang est animé par la semence , c'est à-dire qu'il contient une certaine quantité d'émanations féminales qui le vivifient : il contient de même une portion de bile , & aussi une portion de suc laiteux , sur-tout dans l'enfance & dans les femmes depuis leur grossesse : il contient une partie colorante qui se travaille dans les entrailles , de la sérosité en abondance , un extrait de chaque corps glandeux qui fournit sa quote-part aux émanations dans lesquelles nagent toutes les parties solides , une certaine quantité d'air , une portion de substance muqueuse. . . . La masse du sang est donc le résultat de

» l'assemblage d'une quantité donnée de
» petits corps, lesquels doivent être mis au
» nombre des premiers instruments de la
» vie, en ce qu'ils sont à portée de réveiller
» les diverses nuances de sensibilité vitale :
» ils rendent en un mot le sang propre à
» toutes les fonctions auxquelles il est des-
» tiné, dans chaque partie qui y trouve son
» aliment, son stimulus, des suc propres à
» réveiller son sentiment particulier.

» On doit conclure de ces vérités d'ob-
» servation médicinale, que les anciens
» avoient compris la composition du sang,
» mieux que les modernes.... Il faut en
» convenir, on n'atteindra jamais ce but,
» ni par le secours de l'anatomie; ni par celui
» de la chymie, ni enfin par des expériences
» physiques académiques. C'est en suivant
» & méditant les maladies qu'on a saisi la
» vraie composition, les combinaisons &
» la nature des humeurs animales. Il faut le
» répéter sans cesse; la connoissance de la
» composition du sang, est inséparable du
» calcul des effets qu'il produit continuel-
» lement sur les organes sensibles. Ces effets
» se renouvellent à chaque instant de la vie,
» qui est spécialement dirigée à la conser-
» vation de l'individu, & à celle de la masse
» des humeurs.»

Il observe enfin un peu plus bas que « les

» médecins seuls sont en possession de l'é-
 » tude du corps vivant. Il y a des maladies
 » qui fixent entièrement les idées sur cet ob-
 » jet. Ces maladies sont en effet dues à des
 » corpuscules invisibles, & d'une nature fixe
 » & inconnue autrement que par l'obser-
 » vation médicinale : telles sont les cache-
 » xies véroliques, dartreuses, vénériennes,
 » écrouelleuses, scorbutiques, galeuses, can-
 » céreuses, goutteuses, & autres de cette
 » espece. Leur miasme séminal est généra-
 » lement avoué. L'histoire de ce miasme,
 » sa germination dans le corps vivant, & ses
 » autres effets, éclairent sur toutes les autres
 » cachexies. Il en résulte que la présence ou
 » l'absence de tels ou tels corpuscules amène
 » dans l'individu des révolutions notables,
 » dans le physique comme dans le moral.
 » Ces révolutions décelent le ressort par
 » lequel les forces naturelles se conduisent. »

L'ouvrage est terminé par quelques ré-
 flexions sur la *cachexie purulente* ou la *sup-
 puration*, & la *cachexie gangreneuse* ou la
pourriture.



SUITE DE LA DISSERTATION
SUR L'INOCULATION,

Adressée à M. DARLUC, professeur en médecine en l'université d'Aix ; par monsieur BOUTEILLE, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier.

Semper ego auditor tantum. JUV. Sat. I.

Mais si le privilege d'être exempt de la petite-vérole, & la disposition innée à l'avoir bénigne, sont des présents de la nature ; si l'art ne peut encore s'arroger le droit d'accorder de telles prérogatives ; & s'il est aussi impossible à l'inoculation de donner cette disposition favorable, que cette exemption plus favorable encore ; du moins a-t-il sur la nature l'avantage de déterminer le foyer du mal dans l'endroit du corps le moins périlleux.

C'est l'air que nous respirons, c'est l'air que nous avalons qui porte la contagion dans la petite-vérole naturelle. Les poumons, le ventricule ; ces deux viscères dont les fonctions intéressent de si près la vie, sont alors le foyer du virus qui bientôt infectera & le sang, & les humeurs. Mais l'inoculateur, maître du virus, qu'il tient renfermé dans quelques brins de fil, ne l'ap-
plique

plique que sur des parties dont les fonctions influent très-peu sur celles du reste de la machine humaine ; & , par ce moyen , il l'insinue dans le corps sans léser ni le ventricule , ni les poumons , & sans courir les risques qu'entraîneroit cette lésion. Cet avantage est apparent , puisse-t-il être plus réel que ceux dont nous avons déjà parlé ! L'examen étendu que nous allons en faire décidera ce que nous devons en penser.

Qu'est-ce que le foyer d'une maladie ? C'est la partie déterminée du corps , où la cause matérielle morbifique ayant d'abord été fixée , logée , renfermée , fournit ensuite des émanations qui , partant de ce local , vont se communiquer à d'autres parties , quelquefois fort éloignées , & souvent à tout le corps , en dérangeant les fonctions , & constituent par-là l'état de maladie.

Le nombre de ces causes matérielles est indéfini , leur nature inconnue , leur façon d'agir incompréhensible ; cependant l'ignorance orgueilleuse des sçavants qui veut tout expliquer , & qui pense y avoir réussi lorsqu'elle est parvenue à s'envelopper dans des termes scientifiques , plus obscurs que la chose même , a décoré ces causes du nom général d'hétérogène , de miasme , de levain , de virus , d'humeur , & les a ensuite spécifiées par l'addition du nom de chaque maladie particulière. C'est ainsi que des mé-

§ 14 SUITE DE LA DISSERTATION

decins ont doctement enseigné que la goutte a sa cause dans l'humeur gouteuse ; les écrouelles , la vérole , le scorbut , dans les virus scrophuleux , vénérien , scorbutique ; les fievres putrides , malignes , dans un hétérogène putride , & dans des miasmes malins.

Leur imagination brillante s'est ensuite égayée à nous dépeindre la maniere d'agir de ces causes. A leurs yeux , la maladie est un combat , le corps humain le champ de bataille , l'hétérogène est l'ennemi , la nature fert d'armée nationale , & les médecins de troupes auxiliaires : la victoire de la nature donne la santé , celle de l'hétérogène la mort. C'est sur tout dans la théorie des fievres , & principalement des fievres exanthématiques , telle que la petite-vérole , qu'ils ont adopté ces idées guerrières. Théorie respectable par son antiquité , & par les grands noms qui l'ont illustrée ; mais la vérité , plus respectable encore , nous force de dire que le génie de nos anciens maîtres , en voulant expliquer ce qui est inexplicable , s'est égaré des sentiers de la nature qu'ils croyoient suivre. Pour justifier la hardiesse de cette assertion , il faudroit entrer dans une discussion qui formeroit un épisode trop long & déplacé.

Dans la façon d'agir de ces causes , le plus singulier & le moins explicable , c'est que chaque hétérogène morbifique , chaque

virus, semble affecter de diriger son action sur certain organe plutôt que sur les autres, semblables en cela aux poisons & aux médicaments. D'où leur vient cette direction ? Est-ce analogie ? est-ce attraction ? est-ce rapport entre les gravités spécifiques ? est-ce conformité de configuration entre les pores des couloirs, & les particules hétérogènes ? Ne nous épuisons pas en conjectures ; la nature a ses mystères, ainsi que la religion ; & si l'esprit humain doit respecter en silence ceux-ci, inutilement raisonneroit-il sur les autres. Contentons-nous de connoître les effets dont la cause nous est cachée : or ces effets nous apprennent que le foyer d'une maladie n'en est pas toujours le siège ; que celui-ci ne dépend point du local de ce foyer, mais du génie particulier de l'hétérogène, & de sa détermination spéciale sur l'organe qu'il affecte ; & qu'enfin la nature de l'hétérogène & de sa détermination sur tel organe, règle & les symptômes de la maladie, & son péril. Si je parviens à prouver ces trois propositions, n'en résultera-t-il pas que le choix du foyer n'altère point la nature du virus, ne change point sa direction, & ne rend son action ni moins violente, ni moins périlleuse, en un mot, que la liberté de ce choix n'est pas un avantage dans la petite-vérole ?

Or tout nous prouve que les hétérogènes

morbifiques venimeux & médicamenteux ; quand ils parviennent dans l'intérieur du corps, par quelque voie que ce soit, affectent spécialement certaines parties de préférence aux autres. C'est à cette efficacité singulière que les remèdes doivent leur vertu particulière, les poisons leurs effets distinctifs, & les maladies leurs symptômes spécifiques. Les exemples viennent en foule ; choisissons les plus décisifs.

Un vieux luxurieux veut-il rappeler par l'art les plaisirs que l'âge a mis en fuite ? on a recours aux aphrodisiaques, aiguïsés par la poudre caustique des cantharides. Le ventricule reçoit le fatal corroboratif, & devient le foyer d'un mal qui ne tardera pas à paroître ; l'urine bientôt devient brûlante ; une tension douloureuse s'empare de ces parties dont la flaccidité sembloit faire depuis long-tems l'état naturel ; leur force leur devient funeste ; & cet Eson qu'on a voulu rajeunir se plaint d'une vigueur qu'il a trop ambitionnée. Le sang coule par les voies urinaires ; la vessie, siege du mal, s'enflamme ; la fièvre s'allume, le danger est des plus pressants. L'estomac, qui est le foyer d'où sont parties les émanations qui ont porté le désordre dans les voies urinaires, n'est que médiocrement affecté, & le péril seroit peu considérable si l'état du ventricule en décidoit.

Qu'importe par quelle voie on parvienne à faire rouler dans le sang l'antidote précieux de ce mal que le Ciel a répandu sur la terre pour être une digue au libertinage, mais qui malheureusement n'est que le fléau des libertins; soit que la main du chirurgien le force de pénétrer dans les voies de la circulation à travers le tissu de la peau; soit qu'il s'y glisse lui-même en se détachant d'une ceinture au moyen de laquelle il est appliqué autour du corps; soit que, s'exhalant en fumée, il se répande sur toute la périphérie du corps & s'y infinue promptement; soit enfin que, parcourant les mêmes voies que les aliments, il s'amalgame pour ainsi dire avec le chyle, & se mêle avec lui dans le sang? Dans tous les cas, on le verra s'élever aux parties supérieures; & tandis que, bienfaisant pour tout le reste du corps, il dissipe les douleurs, consolide les ulcères, dissout les tumeurs, anéantit & dissipe le virus qui est le germe de tous ces maux, il ne paroît avoir de malfaisance que pour le gosier & l'intérieur de la bouche. Le choix du foyer, je veux dire de la partie qui la première recevra les particules mercurielles, ne changera en rien leur direction, & n'empêchera point que les glandes salivaires ne soient le siège des mauvais effets du mercure.

L'infortuné qu'un chien enragé a mordu

à la jambe , porte dans sa blessure le foyer de sa maladie ; blessure légère , qui guérit promptement sans remède. Une douleur sourde & peu incommode annonce l'orage qui va paroître , non à la jambe , foyer du mal , mais au gosier , siege de la maladie. La difficulté d'avaler les liquides se change bientôt en horreur , & celle-ci en fureur. A quoi sert que le foyer soit éloigné de l'organe menacé ? Les suites , pour en être plus lentes , n'en sont ni moins terribles , ni moins funestes.

La piquure de la tarentule , celles du scorpion , de la vipere , du serpent à sonnettes , produisent chacune des symptômes qui leur sont particuliers ; & quel que soit l'endroit piqué , quel que soit par conséquent le foyer de la liqueur venimeuse , ces symptômes sont constamment les mêmes. Epargnons-nous un détail trop long , & peut-être inutile ; ces exemples sont suffisants , je pense , pour prouver que le foyer primitif de la cause morbifique ne dirige en rien la marche d'une maladie , n'en règle point les symptômes , n'en détermine point l'espece ni le danger.

Mais pourquoi chercher des exemples étrangers à la question ? La petite-vérole elle-même prouve ce que j'ai dit. Ne sçait-on pas que le virus variolique , quelle que soit la voie par où il parvient dans le sang , se

porte toujours à la périphérie du corps ; que c'est-là où il établit son siege , là où il forme ces petits abcès dont l'ensemble constitue l'essence de la maladie qui porte ce nom ; & que , de toutes les parties extérieures , le visage est celle qu'il affecte le plus ordinairement , le plutôt , & avec plus de rigueur ?

C'est pour avoir méconnu cette vérité , que de grands médecins ont imaginé qu'il étoit possible de voir la maladie de la petite-vérole sans pustules , *morbis variolosus sine variolis* ; mais leurs tentatives à ce sujet ont été ou funestes , ou inutiles ; & il sera toujours vrai de dire que le pus variolique , ou n'agira point dans le corps , ou , s'il agit , son action portera nécessairement sur le tissu cutané. L'inoculation elle-même en fournit une preuve décisive. Quels effets l'insertion du pus a-t-elle produits sur ceux à qui l'inoculation , répétée même plusieurs fois , n'a point excité de pustules varioliques ? Aucuns. Leur sang chargé de miasmes virulents n'en a point été agité ; nul organe n'a été affecté ; l'inoculation leur a été inutile , jamais nuisible.

C'est encore pour avoir méconnu cette vérité , que d'autres médecins illustres se sont flattés de diriger l'action du virus sur les parties inférieures , & garantir , par une heureuse diversion , le visage des atteintes funestes à sa beauté ; mais le virus n'a pas voulu se laisser morigéner au gré de l'art :

malgré le relâchement occasionné dans les parties inférieures par les demi-bains chauds, malgré l'irritation excitée dans ces parties par les cantharides , la beauté n'a pas été plus en sûreté, ni le visage moins exposé. Les pédiluves ont été abandonnés comme inutiles, & les vésicatoires le seront bientôt comme nuisibles. L'inoculateur commence à leur préférer l'incision , bientôt il adoptera la piquure ; & déjà les bras, quoique plus voisins du visage, sont le lieu d'élection préféré aux jambes.

Une troisième erreur, qui dérive du même principe , est celle des premiers inoculateurs lorsqu'ils ont projeté de faire sortir du corps le virus variolique par la même voie qu'ils l'avoient introduit : ils fondoient leur espérance sur une suppuration abondante dans le lieu de l'insertion. Ce pus devoit entraîner avec lui la majeure portion du virus variolique ; & c'étoit dans ce dessein que , par de larges emplâtres vésicatoires, & par des incisions profondes & prolongées , on rendit considérable une plaie qui devoit servir d'égout à la matière variolique , & par-là prévenir son irruption sur des parties qu'on vouloit préserver. Vain projet ! le virus , échappé des mains de l'inoculateur , a suivi librement sa direction naturelle. Prompt à s'insinuer, mais peu docile à rétrograder , il a mieux aimé se choisir

des issues à travers le tissu de la peau, que de se servir de celle que l'art lui avoit frayée. Le lieu de l'insertion ni le pus de la plaie n'a pas été plus variolique ni plus longtemps que celui des pustules répandues sur le corps, & n'a différé en rien du pus d'un cautere, dès que la suppuration des pustules a tari. On a reconnu que ces prétendus égoûts étoient inutiles, & même nuisibles; on n'a plus voulu que de légères incisions, que de simples piquures dont la suppuration se réduisît à une ou deux pustules; & on a renoncé à l'espoir flatteur de déterminer plus spécialement l'action du virus variolique sur le lieu de l'insertion, & de l'y concentrer.

Il résulte de tout cela que le domaine de la petite-vérole s'étend sur toute la surface du corps, & que le visage est ordinairement la partie de ce domaine la plus dévastée. Le ventricule, les poumons, ne sont donc pas les organes menacés de l'irruption du virus variolique : ces viscères pourront bien servir de foyer, ou, pour mieux dire, de voie pour laisser parvenir ce virus dans le sang, mais ils ne seront point le siège de cette maladie; s'ils sont affectés, ce ne sera que secondairement, & lorsqu'à la petite-vérole se joindront des causes accidentelles dont l'action portera dans la poitrine ou le bas-ventre. Un coup d'œil sur les premiers

symptômes de la petite-vérole naturelle le prouvera. Le virus, quoique communiqué par la voie de la respiration & de la déglutition, ne paroît point agir sur les poumons; & très peu sur le ventricule: des frissons irréguliers, des anxiétés, des sommeils interrompus & inquiétants, des soubresauts, des mouvements convulsifs, des vomissements, quelquefois même des épilepsies, sont les symptômes précurseurs de l'éruption. La fièvre qui la précède n'affecte la poitrine que lorsqu'elle est violente, ou qu'elle attaque des sujets pléthoriques: dans ces deux cas seulement la respiration paroît gênée; mais cette gêne disparoît par la diminution de la fièvre ou par la saignée. Rien n'indique encore que la poitrine soit affectée idio-pathiquement: les symptômes vraiment pleurétiques & péricneumoniques ne surviennent ordinairement que lors de la fièvre de suppuration, & lorsque cette fièvre prend un mauvais caractère; mais alors ils sont moins l'effet du virus variolique, que de la fièvre purulente. Toute fièvre de ce caractère, quel que soit le foyer du pus qui l'occasionne, affecte les poumons, y forme des engorgements, des inflammations, quelquefois la gangrene, d'autres fois des abcès. Il seroit difficile de citer un exemple de fièvre purulente dans le cours de laquelle la poitrine auroit été hors d'atteinte.

Un peuple fameux par son génie, & renommé par sa sagesse, semble avoir formé sur ces idées la pratique qu'il suit en inoculant. L'inoculateur Chinois ne craint point de faire respirer, si je puis m'exprimer ainsi, la petite-vérole, en faisant flairer la poudre des croûtes varioleuses au sujet qu'il veut inoculer ; pratique meurtrière, si le danger de cette maladie dépendoit de son action primitive sur les poumons ; mais pratique dont les succès, aussi heureux que ceux de la méthode d'insertion, démontrent combien vaine est la terreur qu'on veut nous inspirer sur les voies par lesquelles la petite-vérole naturelle se communique, & combien par conséquent est inutile, combien est indifférent ce choix du foyer dont on fait tant de cas dans l'inoculation.

Préparation, choix du sujet, choix de la matière, vains avantages attribués à l'inoculation par ses partisans, désavoués ensuite par les partisans même. Nous les avons fait juges en leur propre cause : c'est sur leurs aveux & sur leurs témoignages que nous avons établi notre sentiment. Pourroit-il être & plus impartial & plus équitable ? L'élection du foyer nous a paru mériter une discussion différente & un peu longue ; mais elle ne l'est pas trop si elle nous a convaincus que ce prétendu avantage n'en est pas un, & que tout foyer est indifférent : le caract-

tere connu du virus l'indique , les symptômes propres de la petite-vérole le prouvent, l'exemple des Chinois le confirme , & je crois l'avoir prouvé.

Si j'ai rempli en effet l'objet de cette dissertation , si vous m'encouragez à poursuivre , je finirai la tâche que je me suis imposée. Je dois me hâter : le temps est court pour moi. Miné par une maladie de langue depuis deux ans , je touche au terme de ma vie : ce n'est qu'avec elle que peut finir l'attachement que je vous ai avoué.

J'ai l'honneur d'être , &c.

M É M O I R E

Sur deux symptômes singuliers , observés dans deux maladies ; par M. GALLOT , docteur en médecine de Montpellier , demeurant à Saint-Maurice-Legirard , près la Chataigneraie , bas Poitou.

La persuasion où je suis que c'est de la réunion & de la multiplicité des faits de pratique , d'expériences & d'observations , que dépend la perfection de l'art de guérir , m'engage à mettre sous les yeux des maîtres de l'art , & à soumettre à leur jugement les deux phénomènes suivans , que j'ai eu occasion d'observer dans ma pratique.

1^{re} OBSERVATION. Le 2 Février 1770 , me trouvant par hasard au bourg de Bour-

neau, près Fontenai-le-Comte en bas Poitou, (à trois lieues de Saint-Maurice-Lengirard, où je suis fixé) on me pria de voir une fille âgée de vingt-six ans environ, malade depuis trois semaines. Elle avoit d'abord eu une diarrhée qui reconnoissoit pour cause la transpiration arrêtée; ensuite avoit succédé une affection spasmodique de toute la machine. Elle ne pouvoit se coucher sur le dos; toute l'habitude du corps étoit douloureuse; un délire soporeux & quelquefois maniaque; la respiration difficile & stertoreuse; les extrémités inférieures tuméfiées sans retenir l'impression des doigts, & souvent immobiles à la suite de violentes contractions; les yeux comme toilés; le pouls petit & intermittent; la soif inextinguible; une répugnance pour tout aliment, excepté l'eau froide; enfin les déjections, & les urines même, quelquefois semblables à du miel étendu dans l'eau: voilà l'état où je trouvai la malade. A tous ces symptômes s'en joignoit un bien plus singulier, c'étoit la *couleur noire* que les mains avoient prise; couleur qui disparoissoit dans l'eau chaude, & reparoissoit bientôt après.

J'appris de la mere de la malade qu'un chirurgien voisin l'avoit purgée au commencement, & depuis ordonné un emplâtre vésicatoire à la nuque: on me dit ne faire aucuns remèdes actuellement.

Tant d'accidents réunis, tant de symptô-

mes effrayants & singuliers, embarrassèrent, je l'avoue, un jeune praticien tel que moi ; je ne sçavois quelle indication devoit être remplie la première. La malade étoit dans un état désespéré ; la nature étoit accablée par son ennemi ; il ne lui restoit plus de ressources, soit qu'on ne lui eût pas fourni les secours convenables dans les commencements, soit qu'on l'eût traversée dans ses opérations par de mauvaises : je ne voyois plus rien à espérer de cette bonne mere.... Que faire donc ? Malgré mon incertitude, je crus pour le moment devoir calmer les symptômes nerveux, rétablir un peu l'état des premières voies, soutenir la machine écroulante, détourner, s'il se pouvoit, le foyer de la maladie, de la tête où il sembloit fixé.... & en conséquence j'ordonnai, 1^o une tisane anti-spasmodique & tonique, avec les racines de valériane sauvage & de fougère mâle, l'écorce de fimarouba & les fleurs de tilleul.

2^o Une poudre faite avec celle de guttete, la poudre tempérante de Stahl & les yeux d'écrevisse préparés, à prendre quatre fois par jour.

3^o Un régime analeptique & fortifiant, comme bouillons, vin sucré, &c.

4^o Enfin l'application d'oiseaux récemment égorgés, ou de sinapismes, à la plante des pieds, pour dégager la tête, s'il étoit encore temps.

On n'exécuta point exactement toutes ces choses. Je croyois qu'on feroit venu, le lendemain ou le surlendemain, me rendre compte de l'état de la malade, ne pouvant facilement la voir à cause de l'éloignement; j'appris seulement, quelque temps après, que cette pauvre fille étoit morte le 6 du même mois.

J'aurois bien désiré d'être à portée de faire l'ouverture du cadavre; mais en vain pouvois-je y songer, les préjugés à cet égard, comme sur bien d'autres objets, étant considérables & opiniâtres dans ma province; & on ne peut les surmonter, ni même oser les combattre, sans s'exposer aux clameurs de la superstition & de l'ignorance.

Parmi les symptômes dont j'ai fait l'énumération, il en est un sur lequel je crois devoir m'arrêter un instant, c'est *la noirceur des mains*. D'où pouvoit-elle provenir? Pourquoi l'eau chaude la faisoit-elle disparaître pour quelques instants, & pourquoi revenoit-elle bientôt après? Je ne hasarderai qu'une conjecture, c'est que j'attribue ce symptôme à la gangrene commençante des intestins ou de quelque viscère du bas-ventre. Mais je n'entreprends point d'expliquer sa disparition à l'eau chaude, & son retour dès que la chaleur étoit passée.

Quant au traitement que j'ordonnai, je puis m'être trompé: la multiplicité des

symptômes & l'état critique de la malade m'inquiéterent si fort , qu'à peine crus-je devoir prescrire quelques remèdes. Enfin une seule visite ne suffisoit pas pour pouvoir bien établir le diagnostic & le pronostic ; & la malade étoit dans une situation si désespérée , qu'il n'étoit pas possible de se flatter de la sauver par aucune méthode curative.

Si c'étoit uniquement à des hommes ordinaires , à de jeunes médecins que je communiquasse cette observation , je me livrerois à plusieurs réflexions relatives à l'explication des divers symptômes , des causes de la maladie , des moyens qu'on auroit dû & pu employer dans les commencements , &c. Mais les sçavants auxquels je présente ce phénomène sont trop au dessus de mes foibles talents , pour que je me hasarde à entrer devant eux dans des discussions dont je ne me tirerois pas avantageusement. Je me suis donc borné à leur décrire ce que j'ai vu , & dont j'ose leur certifier l'authenticité , ayant copié exactement ce que j'avois consigné , dans le temps , dans mon journal clinique , sur lequel je puis protester ne jamais inscrire que ce qui s'offre à ma vue ; heureux si je vois bien ! car ce n'est pas peu de chose en médecine.

J'ajouterai encore un mot avant de finir. Le fait que j'ai rapporté auroit-il (ce que je ne présume point) quelque analogie avec celui

celui que je tiens de plusieurs illustres membres de l'Académie des Sciences de Paris, qui est que madame *** a eu une grossesse pendant laquelle tout le visage se teignoit en noir, au point de l'empêcher de paroître en compagnie?

II^e OBS. Le 6 Mai 1772 je fus appelé chez M. de P***, gentilhomme, demeurant à Saint-Sulpice, à une lieue de chez moi, pour voir mademoiselle sa fille, âgée de trente & quelques années, retenue au lit depuis six jours avec les symptômes suivans : une toux sèche, douleur au côté droit, céphalalgie, chaleur, &c. Elle avoit été saignée deux fois dans les premiers instans, & purgée la veille avec les follicules & la manne, par le chirurgien ordinaire ; une tisane pectorale & des cataplasmes de verveine & de lierre terrestre avoient été mis en usage, du moins autant qu'il avoit été possible, la malade ayant une répugnance singulière pour tout ce qui s'appelloit médicament. J'ordonnai une tisane de capillaire, de raisins secs mondés, avec le nitre, un looch blanc ordinaire, les cataplasmes de mie de pain & de lait sur l'endroit de la douleur, & un régime convenable ; enfin je recommandai de favoriser la diaphorèse & l'expectoration par la boisson chaude & abondante, & par la tranquillité.

Je ne revis la malade que le 29, qu'on

vint me chercher. Je la trouvai plus mal : aucuns des secours indiqués n'avoient été mis en usage , à cause de l'opiniâtreté à rejeter tous les remèdes ; la fièvre avoit été plus violente le 28 , & avoit redoublé ce jour-là 29 vers midi , avec un léger frisson ; la douleur du côté s'étoit étendue vers le dos ; la tête souffroit beaucoup. J'ordonnai un emplâtre vésicatoire à la nuque , le looch & la tisane ordinaire , & (la langue étant très-chargée) pour le dimanche un minoratif avec les follicules , la manne & le sel végétal. Le 1^{er} Juin , je trouvai mademoiselle plus mal : aucunes ordonnances n'avoient été suivies ; la poitrine étoit gonflée , les jambes enflées , la respiration difficile , la fièvre violente , les urines peu abondantes , la toux sèche , la bouche mauvaise , les forces abattues. Je prescrivis le looch & la potion laxative ci-dessus , & pour tisane une décoction de racines d'oseille , de fraiser & de réglisse , avec le nitre ; enfin de favoriser la suppuration des vésicatoires par les moyens connus. Ce jour-là j'observai un phénomène assez singulier , c'étoit *un bruit semblable au ressort d'une montre* qui s'entendoit dans la tête de la malade : plusieurs personnes , comme le prier du lieu , les parents & amis de la maison , l'ont entendu comme moi. Etoit-ce la dure mere ou les vaisseaux du cerveau qui frappoient

contre la boîte osseuse ? Le 2 au soir la fièvre existoit toujours, la toux sèche sans expectoration, les urines peu abondantes, & le son de la tête toujours sensible ; au reste le laxatif avoit bien agi. Je conseillai de continuer la tisane, & d'ajouter au looch un peu d'oxymel scillitique, dont la malade prendroit plusieurs fois dans le jour.

Le 4, la malade avoit toujours la respiration difficile, la fièvre violente, & son opiniâtreté à refuser tout médicament. Je recommandai encore l'oxymel scillitique, & fis moi-même une tisane légère de lierre terrestre & de coquelicot, dont je la déterminai à boire.

Le même jour au soir, on m'apporta deux consultations qu'on avoit eues de M. Baron, médecin à Luçon, & de M. Briffon l'ainé, médecin à Fontenai-le-Comte. Le premier regardoit la maladie comme une hydro-pisie du péricarde ou du pancréas, & conseilloit d'après cela les purgatifs mineurs, les lavements de catholicon, de casse & de crystal minéral, avec une boisson d'*alleluia*, & les émulsions ; enfin la saignée du pied.

Le second, sans assigner précisément l'espèce de la maladie, prescrivoit les bains, les vésicatoires sur l'endroit de la douleur, ou des cataplasmes émollients. L'un & l'autre de ces médecins approuvoient l'usage de

l'oxymel scillitique, & regardoient le *son de la tête* comme un mouvement oscillatoire, occasionné par la violence de la fièvre.

Comme on me pria de continuer mes soins à la malade, malgré ces consultations, & de diriger le traitement comme je l'entendrois, je crus devoir employer partie des remèdes indiqués par mes deux illustres confrères; & en conséquence j'ordonnai la continuation de l'oxymel scillitique & de la tisane, de plus des cataplasmes anodins sur le côté, & le soir une émulsion avec les semences froides & les amandes douces, enfin un régime convenable à la situation de la malade.

Le 5, je trouvai la malade un peu mieux; la respiration plus facile, la fièvre diminuée. Je conseillai quelques pédiluves; le soir un lavement avec la casse & les herbes émollientes, la tisane ordinaire, les cataplasmes, &c. *Le bruit de la tête* s'entendoit toujours de temps en temps.

Le 6, les choses alloient assez bien; on supprima les pédiluves, parce qu'ils n'eurent pas de succès marqué; on se borna aux autres secours qui réussissoient bien; & pour le lundi suivant je prescrivis un minoratif, à cause de l'état de la bouche, avec la manne, la casse & le sel de Glauber.

Le 9, la malade étoit bien, excepté qu'elle se trouvoit un peu fatiguée des effets de la

médecine. Je n'ordonnai rien de nouveau, si ce n'est de rendre la boisson légèrement rafraîchissante.

Le 10, tout alloit de mieux en mieux ; les douleurs de côté, de tête & des jambes, avoient cessé ; la fièvre & l'oppression étoient diminuées ; *le bruit de la tête* n'étoit presque plus sensible ; les regles s'étoient déclarées du matin ; c'est pourquoi je ne prescrivis rien que la boisson ordinaire.

Le 14, les regles existoient encore ; la fièvre redoubloit tous les soirs, la douleur de côté se portoit tantôt au dos, tantôt au bras, aux aisselles, & l'estomac étoit douloureux après avoir mangé des aliments peu agréables ; le sommeil étoit assez long. Une tisane légère & les émulsions furent tout ce que je prescrivis pour le moment ; mais, après la cessation des regles, je conseillai la potion cathartique suivante. R^x. Follicules, deux gros ; sel d'Epsom, trois gros ; sirop de pommes, deux onces.

Le 19, je revis la malade beaucoup mieux, mais ne s'étant pas encore purgée ; la fièvre existoit toujours un peu le soir ; la douleur de côté étoit presque entièrement dissipée, ainsi que *le bruit de la tête*.

Le 24, rien de nouveau, & mademoiselle étoit assez bien ; elle fut rétablie peu à peu, en conservant toujours une petite santé qu'elle a entretenue par le plus mauvais ré-

gime possible, quoique son estomac très-dérangé & sa poitrine foible exigeâssent la plus grande attention dans le choix des aliments. Depuis ce temps elle ne m'a point dit avoir eu de battement dans la tête.

Il n'y a rien de bien curieux dans l'observation ci-dessus, que les symptômes *du bruit de la tête*. A quoi l'attribuer? Les auteurs rapportent, & il est fréquent de l'observer, que dans plusieurs maladies, les hystériques sur-tout, les malades entendent des battements dans la tête; mais je ne sçache point qu'on eût observé qu'ils pussent être entendus facilement des assistants. Je soumetts entièrement l'explication de ce fait aux médecins éclairés, ainsi que d'en assigner la cause; je n'ai voulu faire que les fonctions d'historien; & si j'ai été long & fastidieux sur la maladie & son traitement, ce n'a été que pour mieux mettre en état de juger, d'après sa marche & l'effet des remèdes, ce qui pouvoit avoir donné lieu au symptôme singulier dont je viens de parler.

OBSERVATIONS

Sur les Maladies de la Turquie; par monsieur PARIS, docteur en médecine de l'université de Montpellier.

Les indigestions & l'inflammation de l'es-

tomac sont des maux communs aux Grecs & aux Arméniens, tandis qu'ils sont très-rare parmi les Turcs.

L'usage immodéré du vin est la seule cause de ces maladies : les Arméniens, qui boivent moins que les Grecs, sont aussi moins sujets aux maux d'estomac ; & l'expérience journalière ne permet pas de former le moindre doute sur cet article.

1^o Les Turcs sont fort sobres ; ils ne mangent que pour se nourrir ; la durée du repas n'est pas, chez eux, au-delà d'un quart d'heure, & les Grands eux-mêmes ne restent pas beaucoup plus à table : ils ne boivent que de l'eau ; & l'eau facilite la digestion, entretient la douce oscillation des fibres de l'estomac qui n'est jamais surchargé.

2^o Les Grecs & les Arméniens restent quatre ou cinq heures à table ; ils s'enivrent en mangeant ; ils boivent copieusement du vin pendant la journée, aussi sont-ils ensuite sujets à tous les maux d'estomac, qui sont les suites funestes de l'ivrognerie.

Depuis quelque temps que les Turcs commencent à boire du vin, & qu'ils le boivent avec excès, comme les Grecs & les Arméniens, ils sont sujets à des indigestions, à des douleurs d'estomac, à des tremblements, à des furoncles, &c. & sur-tout aux hémorrhoides.

Je dois remarquer que les gens du pays ne croiroient pas avoir bu du vin, ni joui des délices de la table, si l'ivresse la plus complete ne terminoit ces parties de plaisir. L'usage immodéré & journalier des liqueurs spiritueuses, & sur-tout de l'eau-de-vie, occasionne ici les plus grands ravages. La constitution vigoureuse & athlétique que les Européens admirent avec raison parmi les Turcs, étoit la récompense de leur sobriété ; mais l'excès du vin & des liqueurs détériore cette constitution, & les enfants ne sont plus aujourd'hui de beaucoup aussi vigoureux que leurs peres.

Les Turcs qui ne boivent pas de vin, usent ici journellement d'un opiat fait avec parties égales de canelle, de gérosfle, de macis & d'opium, qu'on mêle avec du miel.

Ils prétendent que cet opiat réjouit le cœur & fortifie l'estomac ; d'autres se servent aussi d'un autre opiat dans lequel l'opium est mêlé avec le safran & l'ambre. La dose de ces opiats varie selon l'habitude : on commence par une demi-drachme, mais ensuite on ne pèse plus : on en prend de la grosseur d'une noix, trois, quatre, cinq & six fois par jour ; quelques instants après on se trouve dans une agréable ivresse, on parle beaucoup, & l'imagination se trouve plus fertile. Les poètes profitent de ces instants pour composer leurs chansons ou ma-

drigaux , qui quelquefois contiennent des pensées délicates, neuves, nobles, tendres, & dignes d'une meilleure poésie.

L'affoupissement survient ensuite ; & pendant le sommeil on est occupé des rêves les plus gracieux , de plaisirs enchantés , d'idées voluptueuses qui charment les Turcs, & les font jouir d'une illusion qui les dédommage de leur foiblesse ou de leur impuissance.

Inutilement le médecin représenteroit-il le préjudice que l'abus des narcotiques doit porter nécessairement, il ne seroit point écouté. Cet état, quelque contraire à la santé qu'il soit , a des attrait trop puissants pour les Musulmans. Les zélés observateurs de la loi, qui regardent l'usage du vin comme un crime , disent qu'il faut nécessairement à l'homme quelque chose qui lui procure une douce ivresse pour bannir les chagrins, & n'être point tourmenté par les inquiétudes.

L'usage de l'*opium* est ce qui paroît à ces philosophes le mieux convenir ; & quelquefois même ils font servir la religion au soutien de leurs opinions. Les derviches, les solitaires, les contemplatifs, prétendent souvent avoir été ravis jusqu'au troisième ciel, avoir eu des conférences avec les houris , & avoir quelquefois même joui de ces délices charnelles & voluptueuse qui seroient

la récompense des vrais croyants, & dont les plaisirs de ce monde ne sont que de grossières & imparfaites images.

L'usage de l'*opium* occasionne quelquefois un si grand dérangement dans le cerveau, que certains de ces fous, qu'on appelle ici *saints*, *contemplatifs*, & qui, à ce titre, jouissent d'une considération très-distinguée, m'ont assuré que Dieu & le prophète *Méhémet* les avoient fait jouir par anticipation des plaisirs du paradis.

Le peuple écoute leur récit avec respect; il les regarde comme des saints; &, ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que ces mêmes solitaires ou *contemplatifs* se font illusion à eux-mêmes, & se persuadent enfin réellement d'être les favoris de Dieu.

Ceux qui n'affectent pas l'hypocrisie, & qui n'ont jamais prétendu à ce titre de *saints*, ni conséquemment à la vénération des fideles pendant leur vie, & qui cependant usent de l'*opium*, sont appelés, par les gens du pays, *thériaqui*, c'est-à-dire des gens bizarres, bourrus, singuliers, hypochondriaques. En effet, le trop grand usage de l'*opium* les rend distraits, rêveurs, inquiets, fâcheux, coleres, méfiants, jaloux, &c. Le bruit les inquiete, la solitude les ennuie; &, quoiqu'ils soient eux-mêmes inconséquents & opiniâtres, ils accusent les hommes de leurs vices & de leurs défauts.

En général, l'abus des narcotiques occasionne un relâchement & une diminution de ton, de sensibilité, de contractilité & de mouvement des parties. Ils sont aussi nuisibles, parce qu'ils pallient & masquent souvent une maladie, & la rendent méconnoissable au médecin.

Les Turcs disent *afion*, & non pas *opium*. Il est à présumer que c'est d'eux que nous tenons ce mot; nous l'avons défiguré, comme tant d'autres qui ont la même origine.

Phthisie dorsale, nerveuse.

M. Tissot, dans son excellente Dissertation sur les maladies qui sont une suite de la manuſtrupation, dit que ces plaisirs forcés, foibles images de ceux qui sont selon les vues de la nature, & que nous pourrions nous procurer sans crime, sont devenus une passion qui a été d'autant plus funeste, que, par la commodité de l'assouvir, elle a eu plus souvent son effet.

Quoique les maux horribles qu'elle occasionne soient plus prompts & plus fréquents dans les hommes que dans les femmes, & qu'on n'ait heureusement en France que quelques observations rares de femmes qui sont devenues par-là hyſtériques, qui ont été attaquées de convulsions, de douleurs de reins, qui ont éprouvé en conséquence des chûtes, des ulcères de la ma-

trice , des dartres , des allongemens incommodés du clitoris , ou qui ont contracté la fureur utérine ; la Turquie offre au médecin observateur une si grande quantité de victimes d'une aussi criminelle passion , qu'il faudroit se refuser à l'évidence pour oser en douter un instant.

La jalousie des Turcs les force à renfermer étroitement leurs femmes : la société des hommes leur est interdite, sous quelque prétexte que ce puisse être. Comme les desirs sont plus violents dans ce sexe , la contrainte est beaucoup plus funeste. Des femmes qui ne respirent que le libertinage , vont souvent faire des visites à ces victimes de la jalousie ; animées par l'aiguillon d'une imagination échauffée , par des idées , des contes , des postures obscènes & de mauvais exemples , elles tâchent entr'elles , instruites par leurs compagnes séductrices , à force de chatouillemens , de caresses & de mouvemens violents , de se procurer par l'éjaculation de la semence les plaisirs qu'on leur a exagérés , en imitant , par toute sorte de moyens , une jouissance qui n'est parfaite que lorsqu'elle est , selon les vues de la nature , entre personnes de différent sexe.

L'amour que les Turques ont pour ces infâmes compagnes séductrices est si violent , qu'elles se ruinent , vendent ou donnent leurs bijoux , & dérangent même souvent

la fortune de leurs maris , par leurs libéralités outrées. La jalousie elle même vient irriter cette funeste passion , jusqu'au point qu'il en est qui se sont affaînées à coups de couteau dans les rues de Constantinople , pour se disputer & s'assurer la possession d'une de ces infâmes créatures , qu'elles regardent comme leurs amants. L'empereur Ottoman fut même obligé de faire publier un *Firman* (ou Edit) pour remédier aux désordres d'un pareil libertinage.

Les médecins qui ont pensé que les femmes pouvoient sans danger réitérer plus souvent l'éjaculation de la semence par le coït ou la manustrupation , ont cité les fameux témoignages de Cléopâtre & de Messaline , & même les exemples de nos courtisanes modernes. On peut assurer par-là qu'en fait de libertinage les femmes ne le cèdent en rien aux hommes , ou tout au plus prouver le penchant effréné que ce sexe a pour la débauche ; mais les maladies fréquentes que cette passion ou fureur occasionne ici , sont les preuves les plus démonstratives du danger auquel les filles & les jeunes femmes sont exposées.

Tous les objets obscènes , voluptueux , qui peuvent entretenir le délire de l'imagination , & qui lui sont analogues , se présentent sans cesse à l'esprit , qui s'absorbe tout entier dans cette idée ; il s'en repaît

dans la solitude & en compagnie ; & l'on ne sçauroit croire à quel point cette attention à un seul objet énerve & affoiblit : d'ailleurs les mains, obéissant aux impressions de l'esprit, se portent habituellement aux parties génitales ; c'est ce qui a été observé. Les réflexions de M. Tissot sur cet article méritent toute l'attention des praticiens.

Aussi est-il ordinaire de voir parmi les Turques, de jeunes femmes ou filles attaquées, à la suite de ces excès, d'une consommation tabide de tout le corps, souvent sans fièvre ni toux, mais se plaignant d'une grande foiblesse, & d'une douleur fixe aux vertèbres du cou ; quelquefois d'une difficulté de respirer, d'indigestions, de sueurs, & d'une maigreur considérable dans tout le corps. Cet état est souvent accompagné d'une affection hystérique, d'un ennui qu'on ne peut surmonter, d'une irritation & d'une sensibilité surprenantes dans tout le genre nerveux. Les extrémités du corps deviennent œdémateuses, même dans les premiers périodes de la maladie.

Cette maladie chronique est très-difficile à guérir. Quelquefois cette phthisie nerveuse est compliquée avec la phthisie dorsale ; c'est pour-lors qu'il faut des remèdes qui calment la mobilité des nerfs ; & le médecin intelligent doit donner de la force &

du ton aux fibres, sans exciter la moindre chaleur ni la plus légère agitation. Le lait ne peut convenir à ces malades, car toutes celles auxquelles il est ordonné périclissent.

L'estomac ne peut le supporter ; d'ailleurs il est certain que son usage continué affoiblit. Hippocrate décide qu'il ne convient point à ceux qui sont trop exténués (a). Quelques réflexions suffisent pour convenir qu'il ne convient pas dans le cas présent.

Les purgatifs échauffent, irritent, de quelque classe qu'ils soient, & ne conviennent d'aucune façon. Les stomachiques amers, les martiaux, le quinquina, & surtout les bains froids, sont de tous les remèdes ceux qu'on peut regarder comme les seuls spécifiques. Le salep dans ce cas est fort utile. L'exercice, le changement d'air, & l'attention de porter quelque étoffe douce sur la région épigastrique pour échauffer l'estomac, la dissipation & la continence, peuvent guérir ces maladies dans le premier ou second période ; mais lorsque les ravages

(a) *Lac exhibere capite dolentibus, malum. Malum item & febricitantibus, & quibus præcordia subblata murmurant, & siticulosi. Malum quoque & quibus biliosæ sunt dejectiones, quique febre acutâ laborant, & quibus copiosa sanguinis dejectio facta est. At tabidis lac dare convenit, non valdè admodum febricitantibus, & in febribus longis & languidis, dum nullum ex suprâ commemoratis signis adsuerit, & præter rationem extenuatis. Hippocrate, Aphorism. 64, Lib. V.*

sont excessifs, ou qu'on n'est pas scrupuleux sur l'article du régime de vie, c'en est fait de la malade, l'art n'est plus d'aucun secours.

Abus des cauterés, scarifications, ventouses.

Ces secours, que nous n'employons que lorsqu'il faut aider la nature, sont ici administrés sans réflexion, sans connoissance, & avec une inconsideration surprenante.

Il n'est presque ni Arménien, ni Grec, ni Juif, ni Turc, qui n'ait un cautere. A la moindre incommodité, de quelque nature qu'elle soit, on administre des purgatifs sans choix, des saignées sans examen; & si l'incommodité subsiste encore après ces remèdes, on a recours au cautere. L'exemple séduit, entraîne: les voisins ou amis, aussi ignorants que les médecins eux-mêmes, le conseillent d'après leur expérience; & le malade se soumet souvent à une incommodité plus grave que celle qui le détermine.

Le tempérament ainsi accoutumé à ces fortes d'égoûts, n'en retire dans la suite aucun avantage; ils sont souvent au contraire la source de bien d'autres maux.

Si la suppuration du cautere vient à être interrompue, il se forme souvent des métastases qui occasionnent des dépôts quelquefois dangereux, suivant la partie & le viscere où ils se forment.

La

La même habitude a lieu pour les ventouses ou les scarifications. Après l'application des ventouses, on écorche un malade : il est surprenant de voir la quantité de scarifications qu'il subit ; ce ne sont pas souvent de simples mouchetures, mais de fortes incisions.

Quand un homme a des douleurs de tête, il va chez le premier barbier. On débute par lui faire une ligature autour du cou : à la faveur de cette ligature, les vaisseaux de la tête se gonflent ; avec un rasoir on lui fait ensuite quelques scarifications autour de l'oreille. La quantité de sang qui sort est, tout au plus, de quoi remplir une coquille d'œuf. On met ensuite un peu de coton sur ces plaies, & le malade se retire très-satisfait de cette opération. Souvent la douleur de tête devient après plus forte, parce que, supposé qu'une saignée locale fût nécessaire pour dégorgier les vaisseaux, l'évacuation du sang n'est point suffisante : d'ailleurs, l'engorgement que la ligature vient de produire peut occasionner des accidents.

REMARQUES & OBSERVATIONS

Sur le traitement des abcès qui surviennent au fondement ; par M. MARCHAND, chirurgien-major de Picardie, docteur en médecine de l'université de Montpellier,
Tome XLIV. Mm

correspondant de la société royale de la même ville, & de l'Académie de Chirurgie de Paris.

SECONDE PARTIE.

Il résulte des observations que nous avons rapportées dans la première partie de ce Mémoire, qu'il est des cas où il faut fendre l'intestin; & ces cas sont tous ceux où le pus se fera fait jour du côté du rectum; tous ceux où l'intestin, sans être encore percé, seroit déjà livide, & prêt à se déchirer; tous ceux où une ouverture quelconque, à travers laquelle se seroient infinuées les matières stercorales, auroit occasionné les dépôts dont est question. Cette distinction n'a point été faite par les auteurs; & il me semble qu'ils ont mal vu les cas d'après lesquels ils se sont déterminés à prononcer pour ou contre la section de l'intestin. L'examen des observations & des raisonnemens sur lesquels ils se sont appuyés, nous en convaincra.

Saviard est appelé par un avocat à l'occasion d'un abcès fistuleux qu'on lui avoit ouvert & guéri plusieurs fois à la marge de l'anus. Il attribue les récidives à ce qu'on faisoit toujours guérir l'abcès, sans traiter la fistule qui en étoit la véritable cause: il le persuade à son malade, & l'assure que le seul moyen de le guérir radicalement est de lui

couper la fistule dans toute sa profondeur. Il opère, panse son malade, ne dit pas quel en fut l'événement ; mais il en tire une conséquence pratique, sçavoir, que pour guérir radicalement les abcès qui se forment aux environs de l'anus, *il faut nécessairement couper l'intestin, quoiqu'il ne soit pas percé, parce que, dit-il, on ne peut pas établir une bonne cicatrice dans le fond de l'ulcère, quand la matiere a touché le corps de l'intestin, ce qui occasionne la récidiye.* Le meilleur sens qu'on puisse donner à cette conséquence, assez mal tirée sans doute, c'est que Saviard étoit persuadé que cet abcès fistuleux provenoit originairement d'un dépôt, avec dénudation de l'intestin qu'on avoit manqué à inciser ; mais les circonstances de cette maladie sont trop louches & trop peu détaillées, pour qu'on puisse compter sur la conséquence pratique qu'il tire. En effet, cet abcès fistuleux ne pouvoit-il pas être survenu, comme ont coutume de venir toutes les fistules en général ? Car on voit bien que cet abcès étoit une vraie fistule : d'ailleurs, en supposant que la maladie primitive eût été un de ces grands abcès dont est ici question, ne pouvoit-il pas se faire qu'il fût accompagné des mêmes circonstances que celles des trois dernières observations de ce Mémoire ? & alors les récidiyes devoient avoir lieu, si on n'avoit fait

qu'une simple ouverture ; ce qui est le plus probable , mais ce dont Saviard ne nous instruit pas. Saviard entend-il par abcès fistuleux ce que les auteurs appellent fistule borgne externe ? Mais, 1^o l'existence de ces fistules borgnes externes est regardée aujourd'hui , par la plus-saine partie des praticiens , comme un être de raison. 2^o Dans la conséquence de Saviard , il auroit dû ajouter au mot d'abcès l'épithete de fistuleux , comme il le fait dans l'énoncé de son observation. 3^o Les récidives qu'éprouvoit le malade de Saviard , paroissoient vraisemblablement entretenues par une ouverture à l'intestin même qu'il avoit compris dans son opération , comme ont coutume de le faire , sans le sçavoir , ceux qui croient avoir opéré une fistule borgne externe. 4^o En supposant même ce que les auteurs entendent par fistule borgne externe , toute la conséquence qu'il auroit dû en tirer , c'est qu'on ne guérit point les abcès fistuleux de l'anus , sans détruire la fistule : voilà , ce me semble , à quoi doit se réduire toute son observation. Examinons si M. Faget a été mieux fondé à porter le même jugement.

Le 6 Janvier 1739, M. Gelé , âgé de trente-deux ans , est attaqué de douleurs vives au fondement , que l'on attribue à des hémorrhoides internes. Le 15 du même mois , on apperçoit une tumeur suppurée

du côté droit de la fesse, depuis le coxis jusqu'à la partie moyenne du périnée. Le 17, on ouvre cette tumeur dans toute son étendue, sans toucher au rectum. Quinze jours après, il reparoît un nouvel abcès du côté gauche; ce nouvel abcès est encore ouvert par une incision parallèle à la première: ces deux plaies se communiquent. Après cinq mois de pansement, l'ulcere est regardé comme incurable. Le malade vient à Paris consulter MM. Rondon & Faget, qui conviennent qu'il faut emporter un pouce & demi du rectum. M. Faget l'opere, & le guérit parfaitement, sans que les fonctions de la partie sur laquelle on avoit opéré fussent en aucune maniere lésées, &c. &c. M. Faget attribue, avec juste raison, les récidives qui arriverent à ce malade, l'incurabilité de son ulcere, & les accidents qui l'exposèrent à de nouvelles opérations, à ce que le chirurgien n'avoit pas pris la précaution d'ouvrir le rectum jusqu'au fond de l'abcès. Or, dit M. Faget, *dans tous les cas où il se forme un abcès dans le voisinage du fondement, il est nécessaire, si cet abcès s'étend un peu dans les graisses, & si l'intestin est découvert; d'ouvrir le rectum jusqu'au fond, comme si l'on faisoit l'opération de la fistule.* On voit assez, sans que je le dise, en quoi peche le raisonnement de

M. Faget : il conclut du particulier au général ; & cette méthode est toujours vicieuse , sur-tout dans l'art de guérir. Toute la conséquence que pouvoit tirer M. Faget de son observation , c'est qu'on avoit mal fait de ne pas fendre le rectum , & que c'étoit à cette omission qu'on devoit attribuer les nouvelles opérations que le malade avoit été obligé de subir ; car , si l'on réfléchit sur la marche de cette maladie , on appercevra facilement que le rectum avoit dû être lésé dans le principe , & que probablement le pus , avant de se porter au dehors , avoit déjà fait des ravages intérieurement , comme cela arrive assez souvent.

En effet , le 6 Janvier le malade se plaint de douleurs vives au fondement , que l'on attribue à des hémorrhoides internes. Sept jours après , on s'apperçoit d'une tumeur suppurée , qui occupoit le côté droit de la fesse : on l'ouvre le surlendemain. Or certainement , avant que cette tumeur parût au dehors , elle avoit déjà fait des progrès intérieurement à l'endroit où avoit commencé l'inflammation , puisque le malade s'étoit plaint d'hémorrhoides internes.

La tumeur , qui fait le sujet de ma septieme observation , n'avoit pas été si longtemps à prononcer au dehors ; l'ouverture en fut faite très-promptement , & cepen-

dant elle s'étoit déjà fait jour par le rectum. Il y a bien lieu de présumer que la même chose s'étoit passée dans le malade qui fait le sujet de l'observation de M. Faget ; & que , par conséquent, il a eu raison de blâmer la conduite du chirurgien. Mais il ne considère pas ce cas sous ce point de vue ; il veut que toujours, & indistinctement, on fende le rectum dans tous les abcès du fondement, pour peu qu'ils s'étendent dans les graisses : voici les raisons sur lesquelles il se fonde. 1^o, dit M. Faget, *si l'on manque à ce précepte, on s'expose à de nouvelles collections de matiere, & la plaie ne peut pas manquer de devenir fistuleuse*. Oui sans doute, dans le cas qu'il rapporte, l'un & l'autre accidents sont arrivés ; mais j'en ai donné la raison ; & je suis persuadé, d'après les observations de M. Foubert, & celles que j'ai rapportées, que si l'intestin n'eût été que dénudé & dépouillé de ses graisses, l'abcès eût très-bien guéri, quoiqu'on ne l'eût pas incisé. 2^o *On sçait, continue M. Faget, que la régénération des chairs se fait difficilement à la surface de tout intestin dépouillé de sa graisse*. Mais on sçait plus, on est convaincu qu'il ne s'en fait point de régénération, & que l'intestin se réunit très-bien avec les parties voisines par des adhérences qui s'y forment : cette assertion n'a

pas besoin de preuves, ni de détail. 3^o *Le pus séjourne toujours entre le rectum & les graisses, sans que la matiere puisse être expulsée par le rapprochement de ces parties.* Mais, dans le cas supposé, il y a une ouverture au dehors, & qu'on fait suffisamment grande pour donner une issue libre & facile aux matieres; & on ne voit pas la raison qui les empêcheroit de se porter vers cette ouverture; puisqu'elles y sont déterminées par une loi physique; car on sçait que tout fluide tend à s'échapper par où il trouve moins de résistance. Quelle seroit la cause qui pourroit déterminer le pus à ne pas suivre cette loi commune & invariable de la nature? J'en connois une, il est vrai; ce seroient des pansements mal faits, peu méthodiques, & tels qu'on n'en voit encore que trop tous les jours dans la pratique. En un mot, si l'on bourroit la plaie qu'on vient de faire en ouvrant un abcès, comme on avoit coutume de le faire autrefois, comme on le voit encore faire actuellement assez communément, il est certain qu'on forceroit le pus de séjourner dans l'abcès, & que par son séjour il acquerrait une mauvaise qualité, & s'opposeroit certainement au rapprochement des parties. Il y a même grande apparence que c'est à cette mauvaise façon de panser qu'on a

dû le précepte recommandé par les auteurs, de faire la section du rectum quand il'étoit dénudé. Ils auront vu, dans les cas dont est question, de nouvelles collections de matieres, des ulceres restés fistuleux, parce que le pus, repoussé du côté du rectum par des tampons de charpie bien artistement introduits, & contenus avec beaucoup de précautions, n'aura pas manqué de produire les effets dont il s'agit; & ils ne se seront pas apperçus que c'étoit à leur tamponnage qu'étoient dûs ces accidents, & auront accusé l'intestin de se rapprocher des parties voisines. Et comment le pourroit-il, puisque, par de pareils procédés, on s'efforce à l'éloigner & à le tenir séparé des parties auxquelles il tend continuellement à se rapprocher par un mécanisme qui lui est commun avec toutes les parties organiques de notre machine? Enfin, ajoute M. Faget, *la compression à laquelle il seroit naturel d'avoir recours deviendroit insuffisante.* Mais on a vu plus haut, par la troisième & la quatrième observations, que ce moyen m'a parfaitement réussi. M. Faget n'est donc pas fondé à établir, avec la plupart des auteurs, que, dans tous les abcès du fondement, lorsque l'intestin est découvert, & qu'ils s'étendent un peu dans les graisses, on doit toujours faire la section du rectum. Voyons si M. Foubert a été plus judicieux en prononçant

indistinctement qu'il faut toujours s'en tenir à une simple ouverture. Il est certain que si M. Foubert, après avoir solidement combattu la maxime de M. Faget, eût ajouté qu'il y a même des cas où, quoique ces sortes de dépôts soient occasionnés par une crevasse ou fistule interne, on ne pourroit sans danger, & sans exposer son malade à des accidents, faire l'opération en question; qu'il n'eût rapporté des observations que pour indiquer ces circonstances, & les différents cas où on y seroit forcé; il est certain, dis-je, qu'il auroit établi des préceptes utiles, & conformes à la saine pratique. Mais il affirme que cette opération n'est nécessaire dans aucun cas, & qu'il faut toujours s'en tenir à une simple ouverture; & voici les raisons sur lesquelles il se fonde.

Les abcès qui se forment à la marge de l'anus, dit M. Foubert, *sont le plus souvent un effet de fistules internes*. Cette cause, à la vérité, est une de celles qui peuvent produire ces dépôts; mais ce n'est pas la plus commune sans doute: des neuf observations que j'ai rapportées, aucune ne m'a paru être un effet de fistule interne. Mais accordons à M. Foubert que cette cause soit la plus fréquente, & examinons si alors il seroit bien fondé à ne pas faire la section de l'intestin.

Lorsque les abcès de l'anus sont un effet de fistule interne, l'intestin, dit M. Foubert,

est plus ou moins à découvert, suivant la grandeur de l'abcès; & l'orifice de la fistule dans le rectum peut se trouver, & se trouve effectivement pour l'ordinaire, près la marge de l'anus: l'abcès n'est qu'un accident de la fistule: la grande dilacération est donc purement accidentelle. Si l'on se contentoit pour-lors de l'évacuation du pus, on obtiendrait facilement le recollement de toutes les parties qui n'ont été que dilacérées par la formation & le séjour du pus. Il restera peut-être une fistule, (il auroit dû dire toujours, & non pas peut-être) mais le traitement en sera simple & sans danger, au lieu qu'on auroit fait une opération fort grave en fendant l'intestin.

Le recollement des parties se fera sans doute, mais le traitement de la fistule, quelque simple qu'on la suppose, sera toujours le traitement d'une fistule qui durera au moins le double du temps qu'on aura mis à traiter l'abcès, & qui n'en exposera pas moins le malade à tous les accidents qu'on a coutume de craindre dans cette opération, à laquelle on sera obligé d'en venir pour obtenir une cure radicale. D'ailleurs, poursuit M. Foubert, si cette incision si recommandée ne comprend pas le trou fistuleux dans son trajet, il pourra encore rester une fistule: voilà donc une opération très-

laborieuse, qui pourra être faite sans fruit. Cela est vrai; mais qui empêche qu'on ne l'y comprenne? Ne sera-t-il pas plus aisé de reconnoître ce trou fistuleux lorsqu'il sera à découvert, comme cela doit être, puisqu'il s'agit d'un cas où le rectum est dénudé, que lorsqu'il sera recouvert par les graisses, le tissu cellulaire, les muscles & la peau? Quant à la gravité de l'opération, on voit bien que M. Foubert a abandonné les lumieres de la pratique pour se livrer à son imagination. Qu'y a-t-il, en effet, de si grave & de si laborieux dans cette opération? Il est question, après s'être assuré du trou fistuleux, ce qui ne sera pas bien difficile, puisque les parties sont à découvert; il est question, dis-je, de donner un coup de ciseau ou de bistouri de plus. Et sur quoi portera l'instrument? sur des parties qui, dans le cas supposé, sont calleuses ou livides, ou déjà à moitié pourries & déchirées. Or certainement cette section ne sera ni douloureuse ni effrayante pour le malade, qui ne s'en appercevra même pas. En sera-t-il de même, lorsqu'après un mois ou six semaines de pansements, plus ou moins, on annoncera au malade qu'il faudra qu'il subisse une opération bien plus considérable que la première, & sur laquelle on sçait que le public n'entend pas raison? Une fistule à opérer

après six semaines de pansements seroit regardée, par le public & le malade, comme une premiere opération manquée. Ce seroit en vain que les gens de l'art voudroient s'épuiser en raisonnemens; on ne verroit qu'une opération manquée, & faite en deux fois, qu'on attribueroit, injustement à la vérité, à la maladresse de l'opérateur, qui perdrait infailliblement la confiance du malade, & peut-être celle du public; ce qui mérite bien quelque considération dans l'exercice d'une profession aussi délicate, & sur laquelle il ne porte que trop souvent des jugemens peu éclairés.

OBSERVATION

Sur l'extraction d'une épingle qu'un jeune homme s'étoit introduite dans le canal de l'uretre.

Un jeune homme d'environ quinze ans s'étoit inféré, (je ne sçais par quel motif) une épingle ordinaire dans le canal de l'uretre. Cette épingle descendit jusqu'à la racine de la verge, & seroit entrée dans la vessie, s'il n'eût été secouru. M'ayant fait part de ce qui lui arrivoit, je le délivrai bientôt de trois heures de souffrances, & d'une crainte pour l'avenir, que des chirurgiens, le couteau sanglant à la main,

558 EXTRACT. D'UNE ÉPINGLE , &c.

trouvoient très-bien fondée. Je pris une aiguille à faire des bas ; j'en rendis l'extrémité rapeuse avec le tranchant d'un couteau ; je l'enduisis d'un peu de cette poix dont les cordonniers se servent ; & , fixant d'une main l'épingle pour qu'elle ne fût pas plus avant , j'inférai l'aiguille dans le canal ; pressant ensuite avec l'autre main l'épingle contre la poix , je vins à bout de l'y fixer , & de la retirer avec l'aiguille , à la grande satisfaction du patient , & au grand étonnement des chirurgiens , qui étoient tout décidés à trancher dans le vif.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1775.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du matin.	A 2 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	11 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	14	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$
2	12 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	13	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$
3	13	15 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
4	12 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	27 9	27 10	27 11
5	6	12 $\frac{1}{2}$	7	28	28	28
6	6	12 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28	28	28
7	9 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	8	28	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
8	6	12	8 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
9	11	16	13 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
10	12	14 $\frac{1}{4}$	11	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{3}{4}$
11	8	15	10	28 3	28 3	28 3
12	8	15 $\frac{1}{2}$	12	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$
13	10 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
14	11 $\frac{1}{2}$	14	10	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
15	7 $\frac{1}{2}$	13	7 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
16	6 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	8	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$
17	8 $\frac{1}{4}$	12	10 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28
18	10 $\frac{1}{2}$	14	8 $\frac{1}{4}$	27 9	27 10	27 11
19	6	11 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	28	27 10	27 7
20	7	12 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8	27 8
21	9	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 7	27 10	28
22	7 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	8	28	27 9	27 10 $\frac{1}{2}$
23	6 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 2	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
24	7	10 $\frac{1}{2}$	8	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
25	7	8 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 3 $\frac{1}{4}$
26	2	8	3	28 4	28 4	28 4
27	2	8 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3
28	4 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
29	7	10 $\frac{1}{2}$	6	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
30	4	8	4 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
31	2	6	3	28 2	28 1	28

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-N-E. couv.	N-N-E. nuag.	Beau.
2	N-E. couvert, pet. pluie.	S-S-E. petite pluie, couv.	Beau.
3	S-S-O. pluie.	S-O. nuages.	Nuages.
4	N-O. pluie, c.	N-O. nuages.	Nuages.
5	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
6	N-O. nuages.	S-O. nuag. pl.	Couvert.
7	S-S-O. couv.	S. pl. nuag.	Beau.
8	O. beau.	O. nuages.	Nuages.
9	S-O. pet. pl. c.	S-O. couv. n.	Nuages.
10	O. pet. pl. c.	O. nuages.	Nuages.
11	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
12	S. nuages.	S. nuages.	Nuages.
13	S. brouill. c.	S. nuag. pluie.	Couvert.
14	O. pl. couv.	O. couvert.	Nuages.
15	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
16	N-O. nuag. b.	N-O. nuages.	Beau.
17	S-S-O. bro. c.	S-O. pluie, c.	Couvert.
18	S-S-O. pluie.	S-O. c. nuag.	Beau.
19	O-S-O. beau.	O. nuag. pl.	Vent, Pluie.
20	S-O. beau.	S-O. nuages.	Couvert.
21	S-O. pl. nuag. vent.	S-O. vent, n.	Couvert.
22	S. couv. pl.	S. pluie, vent.	Couvert.
23	O. nuag. v.	N-O. nuages.	Couvert.
24	O. bro. couv.	O. couvert.	Couvert.
25	O. nuag. pl.	N. nuages.	Beau.
26	N. beau, nuag.	N. nuages.	Beau.
27	N. b. brouill.	N. nuages.	Couvert.
28	O-N-O. br. c.	O-N-O. couv.	Couvert.
29	N. brouillard, petite pluie.	N-E. nuag.	Nuages.
30	N-O. nuages.	N-O. nuages.	Beau.
31	N. brouillard.	N. couv. nua.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de 18 degrés au dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur de 2 degrés au dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

2 fois du N-N-E.

2 fois du N-E.

4 fois du S.

4 fois du S-S-O.

7 fois du S-O.

1 fois de l'O-S-O.

9 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

5 fois du N-O.

Il a fait 13 jours, beau.

26 jours, des nuages.

18 jours, couvert.

7 jours, du brouillard.

16 jours, de la pluie.

4 jours, du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois d'Octobre 1775.*

On a continué à voir pendant tout ce mois-ci les mêmes affections éruptives qui paroissent régner depuis quelques mois. Un très-grand nombre de personnes ont encore été prises de dévoiement, comme sur la fin du mois précédent. On a vu également un assez grand nombre de fievres intermittentes qui ont conservé le type des doubles-tierces,

562 MALADIES RÉGN. A PARIS.

L'humidité qui a régné sur la fin du mois a amené beaucoup d'affections catarrhales, qui ont affecté tantôt le nez & la gorge, tantôt la poitrine ; elle a produit aussi des douleurs de rhumatisme, & a réveillé l'humeur goutteuse dans plusieurs personnes.

Nota. Une maladie qui a détenu M. Boucher dans son lit pendant un mois, l'a empêché de rédiger, pour le mois de Septembre, les observations qu'il continue de faire depuis long-temps sur l'état de l'air & sur les maladies qui regnent à Lille ; il se propose, dès que sa santé pourra le lui permettre, de reprendre ce travail dont le public verroit la cessation avec regret.

LIVRES NOUVEAUX.

Cours d'Accouchements en forme de cathéchisme, par demandes & par réponses, contenant des principes certains sur la théorie & la pratique, en faveur des sages-femmes, & de ceux qui veulent exercer cette partie de la médecine & de la chirurgie ; par *Jacques Tellinge*, docteur en médecine, médecin pensionné de la ville & de l'Hôtel-Dieu de Rhétel-Mazarin, professeur en l'art des accouchements. Paris, chez d'Houry. 1776. In. 12.

Ce nouvel ouvrage sur l'Art des Accouchements, en faveur des sages femmes, n'est ni moins clair ni moins méthodique que celui de M. *Dufot*, que j'ai annoncé dans le cahier du mois d'Octobre. On ne peut qu'applaudir au zèle de ces deux médecins, qui travaillent à l'envi à peupler les campagnes de matrones plus éclairées que celles qui, jusqu'à présent, ont été chargées de la fonction périlleuse d'accoucheuses ; & on a tout lieu

d'espérer que les lumieres qu'ils travaillent à répandre , mettront les femmes des cultivateurs à l'abri des accidents trop multipliés auxquels elles ont été exposées jusqu'ici dans leurs couches.

Observations sur la nature , les causes & le traitement de la maladie épidémique des chiens ; par M. *Fournier* , docteur en médecine de la Faculté de Montpellier , médecin pensionné de la ville de Dijon , &c. A Dijon , chez *Frantin* , 1775. Brochure in-8° de trente pages.

On lit dans un Avertissement du libraire , que ce Mémoire , imprimé pour la première fois en 1764 , étant entièrement distribué , & plusieurs personnes ayant désiré se le procurer dans ce moment où cette maladie paroît se renouveler dans quelques provinces , on avoit pris le parti de le réimprimer sans autre changement que celui de substituer à l'usage de la *cascarille* , qu'on ne trouve pas dans les petites villes , une autre espèce de parfum , & une nouvelle préparation de bols purifiants , dont l'auteur a reconnu l'efficacité & éprouvé le succès.

L'Art de faire le vin rouge , contenant les premiers procédés publiés par l'auteur , & les nouveaux qu'il a imaginés depuis pour façonner les vins rouges , &c. par M. *Maupin*. Premier volume , de quatre vingt-sept pages , prix 7 livres broché. A Paris , chez *Musier* fils , 1775. In-8°.

Les Monstres ou les Ecartés de la nature ; par M. *Regnaud* , troisième cahier , dix planches en couleur , in-fol. chez l'Auteur , rue Croix-des-Petits-Champs.

Les dix Monstres peints dans ce troisième Recueil sont , 1° un homme qu'on a vu à Naples , âgé de trente ans , auquel il sortoit de la région épigastrique une croupe d'enfant bien conformé ; 2° un cochon qui n'avoit point de tête : on trouve

seulement au-dessus de la poitrine une ouverture dans laquelle la peau de son corps va se terminer : cette ouverture est bornée de chaque côté par une oreille ; 3^o un pigeon quadrupède ; 4^o un enfant absolument acéphale , privé de bras & de clavicules , & qui n'a que trois doigts à un pied & deux à l'autre ; 5^o un chat à deux têtes , qui n'ont que trois yeux ; 6^o un mouton à deux corps ; 7^o un enfant double par la partie supérieure du corps ; 8^o un chien cyclope ; 9^o un sanglier monstrueux , ayant les deux sexes ; 10^o un enfant dont la tête a trois yeux , un double ; deux nés , deux bouches , trois mentons.

Système physique & moral de la femme , ou Tableau philosophique de la constitution , de l'état organique , du tempérament , des mœurs , & des fonctions propres au sexe ; par M. *Roussel* ; docteur en médecine de l'université de Montpellier ; avec cette épigraphe :

*Feminarum verò virtus est , si spectetur corpus , pulchritudo ;
& si animus , temperantia & studium operis. . .*

ARISTOT. Rhetoric. Lib. I. c. 5.

Paris , chez *Vincent*. 1775. In-12.

Traité de la Dyssenterie ; par M. *Zimmermann*, D. M. membre de l'Académie de Berlin , de Munich , de Palerme , de Péfaro ; des Sociétés de Zurich , de Basse , de Berne , & médecin de Brugg ; traduit de l'allemand par M. *Lefebvre* de Villebrune , docteur en médecine. Paris , chez *Vincent*. 1775. In-12.

Mémoire sur les funestes effets du charbon allumé , avec le détail des cures & des observations faites à Nancy sur le même sujet , lu dans une séance publique de l'Académie des Sciences de la même ville ; par M. *Hartmant* , membre de cette Société , & conseiller-médecin ordinaire de

feu Sa Majesté le roi de Pologne , duc de Lorraine & de Bar. A Nancy, chez MM. *Scholastique Balthazard*, 1775. Brochure in-8°.

Rapport , fait par ordre de l'Académie des Sciences , sur les effets des vapeurs méphitiques dans le corps de l'homme , & principalement sur la vapeur du charbon , avec un Précis des moyens les plus efficaces pour rappeler à la vie ceux qui ont été suffoqués ; troisieme édition, à laquelle on a ajouté, 1^o un Extrait de ce que l'on a écrit de plus important sur la cause de la mort des noyés, & sur les moyens de les rappeler à la vie ; 2^o des Remarques sur la méthode la plus avantageuse d'appeller à la vie quelques enfants qui paroissent morts en naissant; par M. *Portal*, médecin consultant de MONSIEUR, professeur de médecine au college royal de France , de l'Académie des Sciences de Paris, &c. Paris, chez *Vincent*. 1775. Brochure in-12.

Observations intéressantes de médecine , pour servir à l'histoire & au traitement des maladies , dans la pratique heureuse de feu M. *Duval de la Bucardiere*, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier. Paris, chez *Vincent*. 1775. In-12.

Ephémérides salutaires, ou Recueil de tout ce que les différentes branches de l'art de guérir operent de plus nouveau, de plus utile & de plus certain chez les nations sçavantes : ouvrage destiné à servir au progrès & à l'histoire de la médecine & de la chirurgie, & utile à ceux qui cultivent ces arts par état, par nécessité & par goût. A Yverdon, aux dépens de la Société littéraire & typographique. 1775. In-8°.

M. *Vétteil*, docteur en médecine de l'université de Montpellier, & l'un des médecins de la direction des habitants à Lausanne, qui est à la tête de cet ouvrage périodique, se propose prin-

cipalement de faire connoître les ouvrages de médecine qui paroîtront en langues allemande & suédoise ; & pour cet effet il traduira de l'allemand les notices , extraits & analyses qui se trouvent dans les ouvrages périodiques de MM. *Murray, Richter, Untzer, &c.* Pour mettre quelque ordre dans les matieres qu'il doit traiter , il divisera chaque volume en quatre sections : la premiere traitera de *La Médecine pratique* ; la seconde , de *la Chirurgie* ; la troisieme , des *Institutions de médecine* ; la quatrieme , des *Nouvelles médicales & chirurgicales.*

Il paroîtra toutes les six semaines bien régulièrement , à commencer du premier Janvier 1776 , un volume de 450 pages , format in-8°.

On pourra souscrire chez tous les Libraires des principales villes de France , d'Allemagne , d'Italie & d'Angleterre. Le prix de la souscription pour les particuliers , à Yverdon , est de 3 livres , argent de France pour chaque volume , & de 38 sous pour les Libraires qui prendront un certain nombre d'exemplaires. On ne pourra souscrire que pour l'année entiere , & l'on paiera en souscrivant.

Nous ne doutons point que le public ne s'empresse d'acueillir un ouvrage si propre à étendre les lumieres sur la science la plus intéressante pour l'humanité , en nous faisant passer plus promptement les observations & les découvertes qui pourront se faire dans des pays où la médecine est cultivée avec tant de succès ; observations & découvertes qui ne nous parviennent ordinairement que fort tard , par le petit nombre de gens de lettres qui cultivent parmi nous la langue allemande.

Dictionnaire vétérinaire & des animaux domestiques , &c. auquel on a joint un *Fauna Gallicus* , par M. *Buc'hoz* , &c. nouvelle édition

ornée de planches gravées en taille-douce. Paris, chez *Brunet*. 1775. In-8°, 6 vol.

Le Médecin ministre de la nature, ou Recherches & Observations sur le Pépalsme ou coction pathologique; par M. *Joseph-François Carrere*, docteur en médecine. Amsterdam; & se trouve à Paris, chez *Ruault*. 1775. In-12. Prix 2 liv. br.

Détail de la nouvelle direction du bureau des nourrices de Paris, &c. Par M. *J. J. Gardane*, &c. Paris, chez *Ruault*. 1775. In-12.

Icones Rerum naturalium, ou Figures enluminées d'histoire naturelle du nord; par M. le professeur *Ascanius*. Troisième cahier, contenant une feuille & demie d'impression, & dix figures enluminées. Copenhague, 1775. petit in-fol. & se trouve à Paris chez *Nyon*, rue Saint-Jean-de-Beauvais. 5 liv. en feuilles.

Flora Ægyptiaco-Arabica, seu Descriptiones plantarum quæ per Egyptum Inferiorem & Arabiam Felicem detexit, illustravit Petrus Forskal. Post mortem autoris edidit Nieburn. Accedit Tabula geographico-botanica. Hafniæ, 1775. In-40 & se trouve à Paris chez *Nyon*. Prix 9 liv. en feuilles.

L E T T R E

De M. MISSA, docteur-régent de la Faculté de médecine, & censeur royal, au sujet d'un Prospectus publié par le sieur LE-FEBVRE DE SAINT-ILDEPHOND.

Le sieur *Lefebvre de Saint-Ildephond* répand avec profusion dans le public une feuille qui contient deux annonces. La première est intitulée : *Prospectus d'un remède (arsénical) éprouvé pour guérir radicalement le cancer occulte & manifeste*; ou ul-

568 COURS D'ANATOMIE.

céré, &c. Ce remède est muni d'une Approbation dont je ne suis pas l'auteur.

La seconde a pour objet le *chocolat anti-vénérien*, qui n'est autre chose que le remède de *Van-Swieten* incorporé dans la substance onctueuse du chocolat ordinaire. J'ai approuvé celle-ci en qualité de censeur royal.

Comme la réunion de ces deux annonces, dont les objets sont essentiellement différents, peut donner lieu de croire que j'autorise l'usage interne de l'arsenic, proposé par le sieur *Lefebvre*, je vous prie d'insérer ma Lettre dans votre ouvrage périodique, pour mettre en garde le public contre les suites dangereuses d'une erreur aussi diamétralement opposée à ma manière de penser. Vous m'obligerez essentiellement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

COURS D'ANATOMIE ET D'OPÉRATIONS DE CHIRURGIE.

M. Ferrand, Prévôt du college de Chirurgie de Paris, censeur royal, professeur-démonstrateur royal des Opérations en survivance, conseiller de l'Académie royale de Chirurgie ancien professeur d'Anatomie & de Chirurgie à l'école pratique, associé des Académies de Florence & de Rouen, a commencé, le jeudi 19 Octobre, un Cours d'Anatomie, lequel sera immédiatement suivi d'un Cours de Maladies Chirurgicales, & des Opérations qui leur conviennent.

En son Amphithéâtre, rue de la Huchette, Cour de l'Ange.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE.

M. Valmont de Bomare, Démonstrateur d'His-

COURS D'HISTOIRE NATURELLE. 569

toire naturelle, avoué du Gouvernement, Censeur Royal, membre de plusieurs Académies, &c. ouvrira un Cours d'Histoire naturelle, concernant les minéraux, les végétaux, les animaux, & les principaux phénomènes de la nature, le mercredi 6 Décembre 1775, à onze heures très-précises du matin, & en continuera les leçons les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine, à la même heure, en son Cabinet, rue de la Verrerie, près celle des Billettes.

N. B. Ce même démonstrateur commencera un second Cours d'Histoire naturelle, le samedi 9 Décembre, à onze heures & demie très-précises du matin, & en continuera les leçons les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine, à la même heure. Ceux qui voudront y prendre part sont avertis d'entendre le *Discours sur le spectacle & l'étude de la nature*, qu'on prononcera uniquement à l'ouverture générale, le mercredi 6 Décembre, à l'heure indiquée.

COURS DE PHYSIQUE

EXPÉRIMENTALE.

M. Briffon, de l'Académie royale des Sciences, maître de Physique & d'Histoire naturelle des Enfants de France, & Professeur royal de Physique expérimentale au Collège royal de Navarre, commencera, le lundi 4 Décembre 1775, à onze heures du matin, son Cours de Physique expérimentale, dans son cabinet de Machines, à l'ancien Hôtel de Conty, rue des Poulies, auprès du Louvre. Les personnes qui voudront suivre ce Cours, sont priées de se faire inscrire chez lui avant ce terme.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Recherches sur les Maladies chroniques.</i>	
Par M. de Borden, méd.	Page 4 24
<i>Suite de la Dissertation sur l'Inoculation.</i> Par M. Bou-	
teille, méd.	512
<i>Mémoire sur deux symptômes singuliers observés dans</i>	
<i>deux maladies.</i> Par M. Gallot, méd.	524
<i>Observations sur les maladies de Turquie.</i> Par M. Paris,	
médecin.	534
<i>Remarques & Observations sur le traitement des abcès qui</i>	
<i>surviennent au fondement.</i> Par M. Marchand, chirurgien.	
Seconde Partie.	545
<i>Observation sur l'Extraction d'une épingle insérée dans</i>	
<i>le canal de l'uretère.</i>	557
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant</i>	
<i>le mois d'Octobre 1775.</i>	559
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Oc-</i>	
<i>tobre 1775.</i>	561
<i>Livres nouveaux.</i>	562
<i>Lettre de M. Mißa, méd. au sujet d'un Prospectus pu-</i>	
<i>blié par M. Lefebvre de Saint Ildephond.</i>	567
<i>Cours d'Anatomie & d'Opérations de chirurgie.</i>	568
<i>Cours d'Histoire naturelle.</i>	ibid.
<i>Cours de physique expérimentale.</i>	569

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux,
le *Journal de Médecine* du mois de Décembre 1775.
A Paris, ce 24 Novembre 1775.

Signé POISSONNIER DESPERRIÈRES.



T A B L E

G É N É R A L E

D E S M A T I E R E S.

C^ontenues dans les six derniers Mois du
Journal de Médecine de l'année 1775.

[*Nota.* Il est arrivé, par une méprise de l'imprimeur, que les pages du Journal de Septembre, qui devoient commencer par le nombre 195, & se continuer jusqu'à 288, ont été numérotées depuis 295 jusqu'à 388; erreur qu'on n'a reconnue que lorsque le cahier a été achevé de tirer; ce qui n'a pas empêché qu'on ne reprît l'ordre des nombres pour le Journal d'Octobre, de sorte qu'il est arrivé que les pages de ces deux cahiers portent les mêmes nombres. Pour prévenir l'embarras qui pourroit en résulter pour le lecteur, on a cru devoir, dans la Table suivante, indiquer par un * les pages du Journal de Septembre qui devoient porter un autre numéro.]

L I V R E S A N N O N C É S.

M É D E C I N E.

P ROSPECTUS d'une bibliothèque littéraire, historique & critique de la médecine ancienne & moderne.	Page 94
Eloge de M. Quesnay.	188
Prospectus des Ephémérides salutaires, &c.	565
Les Monstres ou les Ecartz de la nature. Par M. Regnault. Premier & Second cahiers.	376
———— Troisième cahier.	563
Exposition anatomique des organes des sens. Par M. Dagoty père.	380
Médecine domestique. Par M. Buchan; traduite de l'anglois par M. Duplanil, méd.	93

572 TABLE GENERALE

<i>Détail de la nouvelle direction du bureau des nourrices.</i> Par M. Gardane, méd.	567
<i>Consultation de la Faculté de médecine de Paris en faveur des Enfants trouvés d'Aix.</i>	188
<i>Le Système de la femme.</i> Par M. Roussel, méd.	564
<i>Recherches sur les Maladies chroniques.</i> Par M. de Bordeu.	379
<i>Essai sur une Fièvre bilieuse putride.</i> Par M. van Elfacker.	382
<i>Traité de la Dyssenterie, traduit de l'allemand de M. Zimmermann.</i> Par M. Lefebvre de Villebrune.	564
<i>Le Médecin ministre de la nature.</i> Par M. Carrere, médecin.	567
<i>Observat. intéressantes de médecine.</i> Par M. Duval de la Bucardiere, méd.	565
<i>Le Médecin de soi-même, ou Méthode simple & aisée de guérir les maladies vénériennes.</i> Par M. Lefebvre de Saint-Ildéphonse, méd.	188
<i>Mémoire sur les funestes effets du charbon allumé.</i> Par M. Hartmant, méd.	564
<i>Rapport sur les effets des vapeurs méphitiques dans le corps de l'homme.</i> Par M. Portal, méd.	565
<i>Réflexions sur le danger des inhumations précipitées.</i> Par M. Navier, méd.	382
<i>Recherches historiques & physiques sur les maladies épi-zootiques.</i> Par M. Paulet, méd.	187
<i>Traité du Farcin.</i> Par le sieur Hurel, maréchal.	94
<i>Observations sur la maladie épidémique des chiens.</i> Par M. Fournier, méd.	563

CHIRURGIE.

<i>Lupulogie, ou Traité des Tumeurs connues sous le nom de Loupes.</i> Par M. Girard, méd.	383
<i>Cathéchisme sur l'art des Accouchements.</i> Par M. Dufot, méd.	382
<i>Cours d'Accouchements en forme de cathéchisme.</i> Par M. Tellinge, méd.	562

HISTOIRE NATURELLE,
CHYMIE, PHARMACIE, &c.

- Dictionnaire raisonné universel d'Histoire naturelle.*
Par M. de Bomare. 381
- Dictionn. raisonné universel de Matière médicale.*
Par M. de la Beyrie, publié par M. Goulin. 187
- Dictionnaire des Eaux minér.* Par M. Buc'hoz. 93
- Dictionnaire vétérinaire & des animaux domestiques.* Par le même. 566
- Histoire des plantes de la Guiane Française.* Par M. Aubled. 187
- Figures enluminées d'histoire naturelle du nord.* Par M. Ascanius, 567
- Flora Ægyptiaco-Arabica* *ibid.*
- L'art de faire le vin rouge.* Par M. Maupin. 563
- Beauté de la nature, ou Fleurimanie raisonnée.* 383
- Nouvelle Table des articles contenus dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, &c.* 380
- Physique du Monde.* Par M. Deshayes, méd. 188
- Description & usage d'un cabinet de physique expérimentale.* Par M. Sigaud de Lafont. 472

EXTRAITS.

- Recueil des Œuvres physiques & médicales de M. Méad, traduit par M. Coste, méd.* 99
- Médecine domestique, traduite de l'anglois de M. Buchan.* Par M. Duplanil, méd. * 295
- Recherches sur les Maladies chroniques.* Par MM. de Borden, méd. 483
- Observations sur les Fievres putrides & malignes.*
Par M. Fournier, méd. 3
- Consultation de la Faculté de médecine en faveur des Enfants-Trouvés,* * 307
- Précis d'Opér. de chirurg.* Par M. Leblanc, chir. 291
- Lupulogie.* Par M. Girard, méd. 385

574 TABLE GENERALE
MÉMOIRES ET OBSERVATIONS.
MÉDECINE.

<i>Consultation adressée à M. Pajon de Moncetz, médecin, sur des adhérences du poulmon.</i>	27
<i>Réponse.</i>	30
<i>Lettre sur les épreuves d'un remède contre l'épilepsie, &c. Par M. Meunier, méd.</i>	37
<i>Lettre sur le danger des spiritueux à l'intérieur. Par M. Leclerc, méd.</i>	56
<i>Observations sur les effets funestes des affections tristes de l'ame. Par M. Laugier, méd.</i>	117
<i>Lettre sur le changement de configuration de l'œil. Par M. Allouet, chir.</i>	137
<i>Observation sur une Vomique. Par M. Lefebvre de Saint-Idephond, méd.</i>	141
<i>Précis du traitement contre le Tanja, publié par ordre du Roi.</i>	* 322
<i>Observation sur une Maladie causée par la colere. Par M. Gallot, méd.</i>	* 330
<i>Mémoire & Observations sur la maladie épirootique qui regne dans le Condomois. Par M. Dubrana, chi.</i>	* 335
<i>Examen critique d'un Mémoire de M. Bertrandi sur les abcès au foie, à la suite des coups à la tête. Par M. Morin, méd. Première Partie.</i>	* 362
<i>Seconde Partie.</i>	342
<i>Troisième Partie.</i>	453
<i>Observation sur des Tumeurs enkystées rendues par les filles. Par M. Vivarès, méd.</i>	310
<i>Lettre de M. Coma de Castro, méd. sur l'usage du cautere dans la phthisie.</i>	314
<i>Dissertation sur l'Inoculation. Par M. Bouteille, médecin.</i>	390
<i>Suite.</i>	512
<i>Observation sur la Petite-Vérole. Par M. Ribiere, apothicaire.</i>	415

DES MATIERES. 575

<i>Lettre de M. Razoux, sur l'Inoculation.</i>	419
<i>Observ. sur l'Apoplexie. Par M. Picqué, méd.</i>	428
<i>Mémoire sur deux symptômes singuliers observés dans deux maladies. Par M. Gallot, méd.</i>	524
<i>Observations sur les maladies de Turquie. Par M. Paris, méd.</i>	534
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant les mois de</i>	
<i>Mai 1775.</i>	90
<i>Juin 1775.</i>	184
<i>Juillet 1775.</i>	* 385
<i>Août 1775.</i>	376
<i>Septembre 1775.</i>	470
<i>Octobre 1775.</i>	561
<i>Maladies qui ont été observées à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant les mois d'</i>	
<i>Avril 1775.</i>	92
<i>Mai 1775.</i>	186
<i>Juin 1775.</i>	* 387
<i>Juillet 1775.</i>	378
<i>Août 1775.</i>	472

CHIRURGIE.

<i>Observation sur un ulcere malin à la joue. Par M. Leautaud, chir.</i>	63
<i>Méthode particulière d'établir un cautere.</i>	66
<i>Replique de M. Langier, à M. Guillermond.</i>	70
<i>Quatrième Lettre sur les Bandages pour contenir les hernies inguinales. Par M. Juville.</i>	149
<i>Observation d'une Plaie à la tête, avec fracture au crâne. Par M. Gallot, méd.</i>	156
<i>Lettre en Réponse au Mémoire de M. Pujol, sur une amputation naturelle de la jambe. Par M. Icart, chir.</i>	164
<i>Observation sur l'ouverture d'une artère guérie sans ligature. Par M. Charnaux, chir.</i>	* 378
<i>Lettre de M. Leblanc, chir. sur les Hernies</i>	351
<i>Observation sur une Tumeur ulcérée à la joue. Par M. Imbert, chir.</i>	363

576 TABLE GENER. DES MAT.

<i>Observation sur une Plaie d'arme à feu. Par M. Baillard, chir.</i>	367
<i>Mémoire & Observations sur le traitement des abcès qui surviennent au fondement. Par M. Marchand, chirurgien. Première Partie.</i>	439
<i>Seconde Partie.</i>	545
<i>Observation sur l'extraction d'une épingle du canal de l'uretre.</i>	557

HISTOIRE NATURELLE.

<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant les mois de</i>	
<i>Mai 1775.</i>	88
<i>Juin 1775.</i>	182
<i>Juillet 1775.</i>	* 383
<i>Août 1775.</i>	374
<i>Septembre 1775.</i>	468
<i>Octobre 1775.</i>	559
<i>Observations météorologiques, faites à Lille par M. Boucher, médecin, pendant les mois d'</i>	
<i>Avril 1775.</i>	91
<i>Mai 1775.</i>	185
<i>Juin 1775.</i>	* 386
<i>Juillet 1775.</i>	377
<i>Août 1775.</i>	471

AVIS DIVERS.

<i>Lettre de M. Miffa, au sujet d'un Prospectus publié par M. Lefebvre de Saint-Ildephond.</i>	567
<i>Leçons publiques & traitement populaire du mal vénérien</i>	189
<i>Cours d'anatomie & de physiologie.</i>	473
<i>Cours d'histoire naturelle & de chymie.</i>	ibid.
<i>Cours élémentaire de chymie.</i>	ibid.
<i>Cours d'anatomie & d'opérations.</i>	568
<i>Cours d'Histoire naturelle.</i>	ibid.
<i>Cours de physique expérimentale.</i>	475 & 569
<i>Prix de l'Académie de Lyon.</i>	473

Fin de la Table.